

L'AMÉRIQUE

PROTESTANTE

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

L'AMÉRIQUE PROTESTANTE

NOTES

ET OBSERVATIONS D'UN VOYAGEUR

PAR

WILLIAM REY

TOME DEUXIÈME

PARIS

JOËL CHERBULIEZ, ÉDITEUR

10, RUE DE LA MONNAIE, 10

A GENÈVE, MÊME MAISON

1857



L'AMÉRIQUE
PROTESTANTE

NOTES

ET OBSERVATIONS D'UN VOYAGEUR

CHAPITRE Ier

Cambridge. Les professeurs Guyot et Agassiz

La péninsule sur laquelle est placée Boston se rattache au continent par une bande de terre si étroite, que la ville a l'air d'une île. Sur le contour et à quelques centaines ou milliers de pas, il y a d'autres langues de terre, avec lesquelles Boston communique, par de longs ponts en bois; on y a bâti des faubourgs atteignant déjà la dimension de véritables villes. Cet entourage donne à Boston l'air d'une forteresse dont les glacis seraient inondés, et les faubourgs tenus à grande distance; ceux-ci portent les *noms de « Boston* de l'Est. » — « Charles-

town, » — « Cambridgeport » et « Boston du Sud. » Au delà de Cambridgeport est la ville de Cambridge, qui communique avec Boston par des omnibus faisant le trajet en une heure et quart. C'est là qu'est la fameuse Université Harward, la plus ancienne du nouveau continent. Les bâtiments de l'Université, la bibliothèque, les demeures des professeurs, sont dispersés sur un assez vaste espace de terrain, dont le tapis vert et les beaux arbres ajoutent au charme architectural de plusieurs des édifices. C'est tout à la fois propre, agreste, paisible. Non loin de là est une jolie maison de campagne où le général Washington a logé au début de la guerre de l'Indépendance ; elle est peinte en blanc et en jaune, et d'un joli style d'architecture; le poëte Longfellow y habite; à très-peu de distance, on voit l'arbre sous lequel le général fut investi du commandement et salué par les troupes; une colline portant l'observatoire astronomique. — D'autres curiosités de Cambridge, sont le Freshpond et Mont-Auburn.

Mont-Auburn est un cimetière sur un nouveau plan, établi en 1831, et qui donna l'idée de faire celui de Greenwood près de New-York. Des collines, des bois, des prairies, ont conservé leur aspect primitif; on y a pratiqué de belles allées sinueuses, et des deux côtés on a placé des sépultures, et élevé sur l'herbe des monuments de marbre blanc ou de granit, entourés d'une petite barrière en fer. Une tour en granit a été construite sur la colline la plus élevée du cimetière. De la plate-forme qui la termine, on jouit d'une de ces vues

étendues, si agréables au voyageur dont elles fixent les idées sur tout un ensemble : Mont-Auburn, la ville de Boston, ses clochers et ses faubourgs, les nombreuses collines et les petits lacs des environs, les blanches villas répandues sur toute la campagne. Il y a quelques statues dans le cimetière; celle du mathématicien Bowditsch, placée à l'entrée, est fort belle, rappelle un noble caractère et frappe tous ceux qui entrent. C'est ce savant qui, voulant publier ses commentaires sur la *Mécanique céleste* de Laplace, rassembla sa famille, et lui dit que l'impression de ce travail exigerait le sacrifice du tiers de sa fortune, et qu'il lui avait semblé juste de ne pas s'y résoudre sans l'autorisation de ses héritiers. Les enfants, dignes d'un tel père, répondirent : « Votre réputation nous tient plus à cœur que votre argent. »

La banlieue de Boston est un pays accidenté et presque tourmenté. Les petits lacs cachés dans des plis de collines et entourés de forêts, de rochers et de mousses, ont toujours eu de la valeur pour les amis de la nature, et commencent à en acquérir une très-grande pour les spéculateurs. Ils se couvrent en hiver d'une glace épaisse qu'on exploite pour l'envoyer par Boston, dans les Etats du Sud et dans le monde entier. Le plus grand de ces étangs, le Freshpond est entouré de jolis bois et de rives abruptes et d'une grande beauté; nous vîmes des amateurs de chaloupes s'y promener à voiles. On a construit à fleur d'eau sur la rive d'immenses magasins, sortes de caisses en bois, de 50 pieds de hauteur. Des rails passent

au bas de ces magasins, et permettent de glisser les blocs de glace du dépôt sur des wagons qui les portent à la mer à quelques milles de là, pour être chargés sur des navires. On dit que cet étang rapporte 500,000 dollars de glace par an, c'est-à-dire au delà de ce que donnerait la plus riche plantation de surface égale. Représentons-nous la scène offerte en hiver par cet étang ; des géomètres arrivent, jalonnent et déterminent, grâce à des points de repère, le lot de chaque propriétaire. Après eux, des charrues tranchantes coupent le champ de glace en sens croisés, de manière à débiter de gros blocs de dimensions uniformes. Des hommes sur des radeaux vont à la pêche de ces blocs ; ils les apportent vers les dépôts, au sommet desquels on les fait arriver en les poussant sur des plans inclinés, pour les glisser dedans, par le même procédé. Alors on les range par couches dans le magasin, aussi régulièrement que des plaques de chocolat dans une caisse. On sauve ainsi beaucoup de dépense de main-d'œuvre. Ces merveilles de la mécanique n'ôtent à l'étang rien de sa beauté. A quelques milles de là, nous vîmes un autre étang plus pittoresque encore, entouré de cottages finement dessinés ; il n'était pas en *spéculation* comme le Freshpond.

J'ai été redevable du charme qu'a conservé pour moi le nom de Cambridge, et des excursions intéressantes dont je viens de parler, à l'hospitalité d'un ami et compatriote, le professeur Guyot, de Neuchâtel. Il n'est pas marié et venait de perdre successivement sa mère et une de ses sœurs ;

il m'avait montré la place gazonnée du cimetière de Mont-Auburn, sous laquelle reposaient ces êtres chéris, dont le souvenir jetait désormais un voile de mélancolie sur son séjour à Cambridge. L'émigré s'attriste doublement de perdre des êtres dévoués qui ont partagé son exil, ses fortunes diverses, et qui par leur affection l'ont fortifié à ses débuts dans le Nouveau-Monde; des dépouilles que l'on n'accorde pas sans gémir au sol natal, il lui faut les donner à une terre avec laquelle il a fait à peine connaissance. L'âme est immortelle, elle a un Sauveur, un revoir céleste garanti aux croyants, et cependant l'ascète lui-même n'est jamais parvenu à annuler ces liens terrestres par lesquels Dieu attache l'homme au pays qu'il habite et aux siens? Ces liens! mais si souvent aiguillons de souffrance dans notre condition présente.

Le professeur Guyot, et je parle ici d'une des célébrités des Etats-Unis, est un homme de petite taille, figure brune, excessivement gracieuse, fine; son œil pénétrant intimiderait, si une bonté qui a tout transformé en lui ne rassurait contre ce regard qui visite l'âme des autres chez eux, mais en ami. Il joint la plus haute spiritualité à la vivacité française et à une disposition d'esprit sereine et narquoise. L'horreur du cigare va jusqu'à l'attrister. Il est un de ces chrétiens qui anticipent sur les temps où les savants et la science en entier rendront gloire à Dieu. Lui, a mis au pied de la croix tout ce qu'il sait. Je ne l'ai jamais entendu parler d'un ton chagrin sur qui que ce fût. Les

longues conversations dont il m'a honoré m'ont paru n'avoir qu'un défaut, c'est de ne pouvoir être prolongées indéfiniment : « Dieu, m'a-t-il dit, « m'a conduit lui-même à devenir ce que je suis, « et à savoir ce que je sais. Je fus sept ans professeur de géographie à Neuchâtel et ensuite professeur d'histoire pendant une période égale. « Malgré un travail assidu, je restai deux ans sans « voir clair dans l'histoire universelle ; alors je « commençai à distinguer les grandes périodes. A « mesure que je faisais ces découvertes, j'en étais « dans une si grande émotion, que j'en fus malade. « Quand les événements de 1848 m'amenèrent « aux Etats-Unis, j'obtins de suite un bon emploi, « par une espèce de miracle. Les Américains sont « lents; ils tiennent les recommandations pour peu « de chose, et vous jugent *de visu* et sur vos œuvres, c'est-à-dire qu'ils préfèrent vous attendre « longtemps. On me chargea d'établir des postes « météorologiques dans plusieurs Etats, et jusqu'en Pensylvanie, avec des instruments perfectionnés que je confiai, la plupart du temps, à des « gens de bonne volonté.

« Le département de l'Instruction publique, à « Boston, m'employa ensuite pour améliorer l'instruction, perfectionner les méthodes, et donner « des cours dans les assemblées périodiques où les « régents des écoles de l'Etat se réunissent par « milliers. »

Le professeur Guyot a réformé l'enseignement de la géographie, et pris l'engagement de publier une série d'ouvrages pour les écoles ; ensuite vien-

dra l'histoire. Son emploi l'appelait à faire des courses continuelles pour aller donner des leçons ci et là ; des colléges lui demandaient des séances qui lui étaient payées au moins 25 dollars. Cette vie fatigante, partagée entre la parole dans de grandes salles, et des courses sur les railways, l'a tellement fatigué, qu'il compte accepter l'offre d'une sorte de retraite dans un collége de New-Jersey, où il aura le temps de rédiger divers travaux. La méthode historique du professeur Guyot sera sans doute exposée une fois par une publication de l'auteur; j'en ai recueilli quelques traits dans sa conversation. « Les hommes font l'histoire, dit M. Guyot, mais presque sans s'en douter. Dieu leur accorde assez de liberté dans un certain cercle, pour créer en eux la responsabilité; mais il ne leur permet pas de renverser ses plans. Ainsi Dieu, pour établir la vérité sur la terre, prend non une nation, mais un homme : Abraham. Voici ses descendants qui se gâtent : les fils de Jacob commettent une atrocité sur leur jeune frère Joseph. Sont-ils perdus, rejetés pour cela ? Non. Dieu prend occasion de leur faute pour les convertir et assurer leur avenir. Ils sont la tige de ce peuple hébreu, le peuple béni. Mais que de fautes, que d'apostasies, que de punitions ! Dieu ne désirait pas cela, mais les Juifs l'y forcent. Cependant le plan général reste ; ils sont le peuple élu, celui de qui vient le salut, le Christ. — Prenez un épisode moderne quelconque, par exemple le coup d'Etat du 2 décembre en France. Le prince qui le médite sait ce qu'il fait, et a ses vues arrêtées à lui. Mais qui peut

dire que, dans le plan de Dieu, le caractère important de l'événement soit celui que les hommes y ont voulu? Dieu a en vue des résultats dont ni le prince ni la nation ne se doutent probablement encore, et que la suite des temps montrera. C'est ainsi que Dieu mène le monde. Les hommes font l'histoire, mais le plan n'est pas d'eux, il est d'en haut. Il en est de cela comme de la carrière privée de chaque homme qui a ses plans, qui en poursuit la réalisation, mais crée par là des choses qu'il n'avait ni prévues ni voulues. Relativement à la France, un point de vue est bien clair pour moi aujourd'hui : Napoléon l'a ramenée à la voie monarchique, la seule pour laquelle elle soit faite. La nation a été jetée dans ce moule, et on voudrait le changer qu'on ne le pourrait pas; cela ne dépend pas des novateurs. En 1848, quand je vins chez les Américains, ils espéraient de grandes choses de la république française; je leur dis qu'elle ne durerait pas, sans que je pusse préciser le moyen par lequel elle finirait. Dieu a un plan dans l'histoire, dès l'origine des sociétés, j'en ai la profonde conviction, et il le suit et l'exécute en dépit de toutes les discordances par lesquelles les passions des hommes semblent le bouleverser. L'histoire est pour moi, non un développement, mais une *éducation*. Les phases en sont données d'en haut. »

Le professeur Agassiz, de Neuchâtel, que je vis à Cambridge pour la première fois, est un homme de haute taille, corpulent, voûté je crois, plus par l'étude continuelle que par l'âge. Son front est large,

élevé, un peu renversé en arrière ; sa figure très-suisse pour la largeur des traits, la gravité et la bonhomie. Il a l'expression calme, pensive qu'on attend du scrutateur patient des mystères de la nature. Ses cheveux sont gris et peu abondants. Son parler n'a aucune volubilité ; il a un peu désappris le français, qu'il n'a jamais dû prononcer sans une nuance d'accent suisse. Il parle l'allemand et l'anglais facilement. Ses yeux indiquent de la bienveillance, et il s'y ajoute un caractère de fixité inquisitive. Quand il s'anime en parlant de hautes questions, son expression devient d'une noblesse et même d'une majesté à laquelle ses traits naturels ne semblaient pas destinés. Il y a une puissance remarquable de pensée et de volonté en lui. Il a l'air d'un homme qui se hâte lentement ; mais, malgré l'adage, on s'étonne involontairement qu'il ait pu achever de si grands travaux. Son cabinet de travail est fort beau. M. Sandoz, le neveu du professeur Guyot, m'y introduisit. M. Agassiz fut accueillant et communicatif.

« Quand je vins à Boston, me dit-il, le premier cours que je donnai eut 5,000 auditeurs, et je dus diviser mon auditoire en deux sections de 2,500 chacune, et répéter chaque leçon. Ce cours se donnait dans la grande salle du Tremont-Temple.

— Pensez-vous, demandai-je, que dans une foule pareille, c'était la mode ou le goût de s'instruire qui dominait ?

— Nul doute que c'était un goût sérieux d'instruction. J'en ai eu bien des preuves, venant de personnes de la classe inférieure. Ainsi il est usuel

ici, d'accorder *aux personnes qu'on emploie* (les domestiques) pleine liberté à de certaines heures de la soirée, uniquement pour aller suivre les cours; cela se met sur les contrats d'engagement. Une dame qui eût fort désiré m'entendre, m'a dit que cela lui avait été impossible. Sa cuisinière fut informée la première de mes annonces, prit les devants, se fit promettre sa liberté pour l'heure de la soirée où j'enseignais, et laissa sa maîtresse garder seule la maison. Au retour elle lui exposait très-nettement ce que j'avais dit. Hier j'ai ouvert dans ma maison une école de jeunes filles où ma fille et mon fils donnent les leçons; l'enseignement se paye 150 dollars par an. Pour augmenter l'attrait de cette école libre (*free school*), je donne trois heures d'histoire naturelle par semaine. Qui croyez-vous qui afflue à cette école? Avant tout, des filles de simples artisans; car cette classe estime incroyablement l'instruction. Le père d'une de ces jeunes filles sait mal sa langue, et m'a dit : « Vous voyez à mon parler que je n'ai aucune instruction. Il n'en doit pas être de même de ma fille. »

« Il n'y a aucun pays d'Europe où l'on apprécie autant la puissance et l'utilité de l'instruction que dans celui-ci. La proportion d'Américains faisant tout ce qu'ils peuvent pour s'instruire et y ayant réussi jusqu'à un degré honorable, est très-grande. C'est dans les hautes régions de la science seulement que l'Europe a encore la palme; les Américains prétendent qu'ils craindraient de travailler à former par là une aristocratie chez eux.

J'ai combattu ces idées, mais sans arriver jusqu'ici à un résultat bien positif. Cependant je crois avoir produit quelque impression, depuis que j'ai représenté l'instruction supérieure comme ayant, aux États-Unis, une couleur plus démocratique qu'en Europe. Ici tous ont une bonne instruction pour base, et pourraient prétendre aux plus hautes études et aux distinctions auxquelles elles conduisent; tandis qu'en Europe où le niveau général de l'instruction est bien inférieur, les hautes études ne sont ouvertes qu'à une minorité. Les progrès dans ce sens sont visibles depuis neuf ans que je vis en Amérique ; par exemple, on a fondé des observatoires nouveaux à Cincinnati, à Philadelphie, à Albany et dans le Michigan. L'astronome d'Albany vient de partir pour l'Europe avec 130,000 francs pour acheter des instruments.

« Mes ouvrages se vendaient en Europe bien lentement; cela me décida à passer quinze mois en Amérique, et la révolution de 1848 survenant m'y fixa. Les moyens et la libéralité manquent beaucoup, en Europe, pour acheter des ouvrages coûteux de haute science. Ici je vais publier un grand ouvrage d'histoire naturelle américaine, le fruit de huit années de travaux, en dix volumes à 60 francs le volume, et j'ai déjà 1,400 souscripteurs, et ils ne cessent d'affluer; cela m'est venu pour avoir remis un millier de prospectus au secrétaire de l'Institut Smithsonien, en le priant de les envoyer avec ses publications annuelles, et pour en avoir adressé moi-même un millier à des amis. Mon livre ne pourra être compris que de peu de

personnes, et je l'ai déclaré d'avance; mais la plupart des souscripteurs, tout en s'avouant qu'il ne leur sera d'aucune utilité, disent : « C'est un bon ouvrage, il mettra en lumière des faits nouveaux sur l'histoire naturelle de notre pays ; » — et par esprit libéral et patriotique ils font cette dépense.

« Un monsieur de ma connaissance vint chez moi, il y a quelque temps, demander un prospectus, et sans me prévenir de rien, trouva en peu de jours 50 souscripteurs dans Cambridge où je n'en avais point cherché. — Un voisin, simple ouvrier, mais dans l'aisance, me visita également et me demanda, si sans trop de présomption, il pourrait ajouter son nom à la liste. « Mon motif, ajouta-t-il, « est de vous apporter un témoignage de recon-« naissance. Depuis les leçons que vous avez don-« nées dans le *free school* de Cambridge, mes en-« fants ont pris du goût pour l'étude, réussissent « bien, et je vous attribue cette influence. » J'avais en effet envoyé mes enfants dans cette école, et plutôt que de leur enseigner l'histoire naturelle à la maison, je le fis là, afin que les autres enfants en profitassent avec eux. Cette petite libéralité m'a valu en retour de précieux témoignages d'affection.

« N'est-ce pas, dit alors M. Agassiz, en se tournant vers mon ami M. Sandoz, — le neveu du professeur Guyot, — tout se fait ici sur une échelle incroyablement large? Par exemple le joli, le charmant livre de géographie de votre oncle sur la *Terre et l'homme*, a été tiré, je crois, à 5,000 exemplaires; et les éditions en continueront indéfiniment. »

Nous parlâmes ensuite des progrès des Etats-Unis, en civilisation.

« Les Américains, dit M. Agassiz, ont reçu la civilisation toute faite d'Europe, et n'ont pas eu besoin d'en recommencer péniblement les essais. On va se fixer dans les forêts, en y portant tous les conforts de la civilisation ; on les y maintient et les accroît par des rapports soutenus avec les centres plus civilisés d'où l'on est parti. » — « C'est une civilisation essentielle, ajouta-t-il, en corrigeant le mot de substantielle dont je m'étais servi. Cette belle langue anglaise parlée de Boston à la Nouvelle-Orléans, de quel avantage n'est-elle pas, lorsqu'il s'agit de publier un bon livre ! Pour le répandre sur toute cette surface, on n'a pas besoin de traductions à chaque fleuve ou limite que l'on passe. »

Cela me plut; j'avais remarqué combien, par sa lenteur à apprendre les langues étrangères, l'Anglo-Saxon a de puissance pour imposer la sienne. Le Français causant beaucoup, se mêlant à tous et faisant causer, compense par là son manque naturel d'oreille musicale et de souplesse dans les organes assimilateurs des sons. L'Allemand, plus malléable et doué d'une oreille excellente, apprend encore mieux les langues étrangères. Cependant je fis à M. Agassiz la remarque que la densité des centres allemands établis à Cincinnati et à Saint-Louis rompait l'uniformité de langage, et établissait des foyers littéraires en langue allemande, répondant à plusieurs des besoins de l'homme civilisé.

« Il me *semble, dit-il,* que ces noyaux de langue

allemande se maintiendront longtemps, cent ans peut-être, là où ils sont très-forts, mais pas ailleurs. Dès que les émigrants étrangers entrent dans le domaine des affaires, ils ne peuvent se passer de l'anglais qui est le seul véhicule des transactions. Les enfants leur échappent aussi, en s'américanisant dans les écoles. Les Allemands mêmes renoncent sagement à former un parti politique allemand. Voici par exemple un grand journal allemand de New-York, que je lis d'habitude, et dont le programme est actuellement : pas de parti allemand comme tel ! Ils sentent que cette masse anglo-saxonne, où ils sont répandus comme quelques îlots, les broierait, et ils évitent sagement une lutte. Le type anglo-saxon dominera dans la nation, seulement les autres races viendront le modifier sans le transformer et y déposer de nouvelles aptitudes, de nouvelles richesses ! »

Une grande déchirure dans l'homogénéité de la population américaine se présentait ici : les noirs du Sud. Je ne pus résister à la tentation de mettre ce sujet sur le tapis et je m'en repentis presque aussitôt. C'était une corde trop sensible. Je parlais du point de vue social, et je me trouvai en face du naturaliste. Il dévia d'emblée dans une direction que je n'avais pas en vue, la question sur l'unité d'origine des races humaines. Le professeur Agassiz est, aux Etats-Unis, le champion de la diversité d'origine des races, et il donne la prépondérance aux analogies, et aux faits *contraires* à l'unité. C'est son droit comme homme

de science, et il lui est même permis d'y joindre quelque saveur de malice contre les chrétiens, qui ne peuvent admettre la révélation sans y voir la croyance à l'unité d'origine. Il semblerait que quelques clergymen sont venus dans le cabinet de M. Agassiz, insister avec fougue pour lui faire abandonner ce qui est aujourd'hui son système, et par cette pression fausse en philosophie comme en Christianisme, l'ont fort indisposé. Dans cette question M. Agassiz conclut de ce qui est, à ce qui a été. «Par aucun procédé connu, dit-il, vous ne pouvez faire qu'un blanc passe à la race nègre, ni inversement. Les mulâtres comme race n'ont pas de vitalité, et tendent invinciblement à se fondre dans l'une des races pures. Dans les Etats du Sud, les mariages de mulâtres ne sont pas féconds et cela même a passé en proverbe. Ces arguments joints à d'autres d'une force réelle en science naturelle, lui font admettre que dès l'origine, il en a été de même : que les nègres ont été créés en Afrique; — les Papous dans la Nouvelle-Hollande, — les races polaires dans leurs frimas, — les Peaux-Rouges dans l'Amérique du Nord, — d'autres races dans l'Amérique du Sud; chaque race étant *autochthone*, c'est-à-dire ayant été placée et peut-être en masse, comme les plantes et les animaux, là où on l'a trouvée! La race blanche même n'est pas *une* suivant lui, et a plusieurs origines. Je crois qu'il compte déjà dix-sept races, et son opinion est que de nouvelles recherches ne pourront tendre qu'à en augmenter le nombre.

Il y avait de l'intérêt à connaître quelques-unes des idées d'un naturaliste aussi célèbre sur cette question, et j'eus soin d'éviter l'apparence même de l'argument qui avait déjà si mal réussi, la fougue et le mauvais vouloir. On peut ne pcint croire à l'unité de la race, et avoir les hautes et nobles qualités qui distinguent incontestablement M. Agassiz. L'ami et le compatriote de ce savant, le professeur Guyot, tout en appréciant les arguments de M. Agassiz comme forts, a jugé plus tard devant moi la question bien différemment. « Tout ce que l'observation et l'expérience, suivant M. Guyot, accumulent contre l'unité d'origine de la race humaine, se résume en ceci : c'est qu'on ne peut pas aujourd'hui fusionner, réformer l'unité. Mais ce qui est, a-t-il toujours été ? L'affirmer pour la race humaine, c'est faire une supposition que la science de la nature démontre fausse dans des domaines voisins, par exemple dans l'histoire de la terre. Il doit y avoir eu des époques que j'appelle *géologiques* de l'humanité, où se sont manifestées les différences de races et de couleurs, visibles aujourd'hui, et qui n'existaient point avant. Dieu a développé ces différences dans la race humaine, pour qu'elles subsistassent telles que nous les trouvons aujourd'hui. C'est de nos jours un fait, aussi éloigné des petites diversités de race dont nous pouvons voir la création s'opérer encore sous nos yeux, que les grands bouleversements géologiques du passé diffèrent des petites révolutions souterraines produites durant l'économie paisible de la période actuelle du globe. »

Ces vues taxent de superficielle ou d'incomplète, la prétention de connaître toutes les forces que Dieu a déployées au sein d'une création comme la race humaine, pour l'amener au point où elle est, en n'enregistrant que celles de ces forces qu'on voit agir encore. C'est plus large et cela me sourit comme la tendance la plus scientifique. Le domaine de la foi chrétienne, bien loin d'appauvrir la science, ainsi que le prouve M. Guyot, l'agrandit; il demande à l'homme de ne pas tout renfermer dans le petit espace que nous dévoile l'expérience du présent, mais d'étendre le regard, en méditant avec les quelques lueurs fournies par la révélation, les profondeurs de cette immensité qu'on appelle le passé. Il semble qu'admettre une vingtaine de races humaines autochthones, heurte contre l'unité fondamentale des facultés et des besoins de l'âme chez toutes; et aussi contre cette *mobilité*, cette loi d'émigration, dont la puissance a été bien plus développée aux origines de la race, lorsqu'elle donna à ses forces physiques toutes fraîches une expansion inouïe et prit une première possession du globe, son domaine. Qu'on fouille les anciens documents sacrés ou profanes de la race humaine, et on y voit un *fourmillement*, un remuement qui étonne. A l'origine et en peu de temps, des éclaireurs ont couvert le globe entier, et y ont établi des campements temporaires; la plupart d'entre eux ont perdu le souvenir de l'armée qui les suivait et qui a mis des milliers d'années à arriver sur certains points. La révélation ne me paraît pas avoir à redouter les assauts de quelques natura-

listes contre l'unité de la race; l'homme est le trait d'union, le lien mobile de toutes les diverses créations matérielles sur le globe, et son unité d'origine a des analogies irrésistibles.

Aux Etats-Unis, cette question ne reste pas dans le domaine spéculatif; la société en est influencée dans les rapports d'homme à homme. Le relèvement de la race noire, sa participation aux droits de la race blanche, trouvent néanmoins un auxiliaire dans le sentiment d'unité d'origine. Si l'unité de la race est admise, et c'est l'opinion générale, elle équilibre les droits en principe. Sur l'échelle des droits, si le blanc vaut dix, par exemple, le nègre vaut aussi dix en principe; et quoique les lois le comptent pour cinq ou pour zéro, on admet que c'est une injustice à réparer; le sujet reste à l'ordre du jour et l'éducation amènera le relèvement social des noirs dans l'opinion et les Codes. En un mot l'égalité et la fraternité humaine ne sont un axiome que dans cette théorie. Mais si les races diverses ne descendent pas de la même paire primitive, chacune d'elles va peser les autres à sa balance particulière, et les trouver légères. S'il n'y a pas unité d'origine, il n'y a donc plus de commune mesure pour les droits; il n'y a plus une humanité, dans le sens qu'on attache partout à ce mot. La nature des rapports à établir devient vague et reste livrée à l'arbitraire, c'est-à dire à la force. On ne pourrait alors rien répondre d'absolu à un homme, à un corps législatif par exemple, s'il passait le vote suivant : Tout opprimés que sont les noirs chez nous, ils ne le sont pas encore

assez pour l'idée que nous nous faisons de leur nature et de leur destination; appesantissons leur joug. — Et que quelqu'un vînt dire : « Cela me peine de voir tourmenter les noirs ; » — on lui répondrait que ses nerfs trop sensibles dominent sa raison. Un cas pratique démontrera facilement l'influence de ce manque d'une commune mesure de droits, d'une obligation réciproque, dont l'axiome subsiste ou se perd avec l'unité de race. — Un homme tue un singe ou un autre animal. Ni le droit, ni la conscience ne reconnaissent qu'il ait fait tort à l'animal; il ne lui devait que son bon plaisir. Mais si l'animal a un propriétaire, celui-ci se présente, et réclame comme un égal; l'acte prend un caractère de culpabilité; il y a un lésé et un coupable qui doit indemnité au propriétaire. Je passe à un autre cas, qui malheureusement n'a rien d'imaginaire. Un blanc tue un nègre esclave. Il a détruit une propriété, et la difficulté peut se résoudre ainsi. Mais s'il tue un nègre *libre*, comment classer cette action lorsqu'on rédige les lois sur l'homicide ? Y a-t-il culpabilité ? Est-ce un homicide, oui ou non ? On ne voit pas comment dans la supposition d'origines étrangères pour les races, et en admettant que chacun ait son unité à part, une base solide du droit puisse s'établir pour régler leurs rapports, Que vaudront-elles, en droit, l'une vis-à-vis de l'autre? Quelle balance juste les pèsera comparativement ? La question insoluble en théorie, ne peut se trancher que par une décision arbitraire. Mais le plus simple serait d'éviter cette difficulté, de ne laisser à aucun nègre sa li-

berté, et de les classer avec les propriétés. La diversité des origines renferme logiquement en soi la guerre. Une race est soumise à l'esclavage par une autre ; un esclave tué c'est une propriété détruite, emportant indemnité pécuniaire envers le maître, envers l'égal que l'on a privé de ce qui était à lui. Dans cette théorie, qui est aussi commode qu'inhumaine, laisser l'homme de la race inférieure ou vaincue aller libre et être libre, serait du désordre; lui donner les droits d'égalité serait arbitraire, déraisonnable, et préparerait des embarras.

Cependant l'opinion se prononce dans le sens de l'unité, et en tire chaque jour de nouvelles conséquences. Le chrétien, qui a compris la profondeur de la chute morale de l'homme quand il se révolta contre son Créateur, est seul en état de ne pas s'étonner de la diversité des races et de la dégradation de plusieurs d'entre elles. Cette diversité n'est ni plus ni moins incompréhensible que celle des langues, et peut-être se produisit-elle à la même époque. Il y a un homme noir, un blanc, un rouge, un jaune, qui ne se connaissent pas plus pour frères par l'extérieur que par le langage, les affections, les coutumes. Mais Jésus-Christ se présente; il éclaire cette scène de désastre, il comble les vallées et aplanit les montagnes entre tous les hommes et toutes les races.

Le monde païen admettait la diversité des races, la théorie des *autochthones*, et en a tiré nécessairement pour mot d'ordre, la guerre et l'esclavage. Le christianisme est venu proclamant la doctrine de l'unité, non pas seulement de destinées futures, mais d'o-

rigines passées, et a toujours lutté pour abolir les deux maux cités plus haut. Le début de l'Ecriture Sainte n'est que l'histoire détaillée de l'unité de race qui dans toute la Bible est implicitement supposée et souvent distinctement exprimée; ces graves récits sur l'unité ne ressemblent pas à une fraude pieuse. L'histoire prouve que dans la même mesure où la doctrine chrétienne a pénétré plus profondément les cœurs, la conscience de l'unité complète d'origine et de destinée de la race humaine, a été plus nette et plus vivante dans les esprits. C'est un point de l'histoire des faits, et non pas seulement de la théologie.

Supposez un Créateur mettant délibérément sur divers points du globe des races humaines sans liens primordiaux : elles se multiplient, s'étendent, se trouvent, se scandalisent de leurs différences, et voilà une lutte. Il serait Créateur de la guerre ; la guerre serait l'ordre établi par lui. Prenez au contraire une seule famille originairement déposée sur la surface du globe ; et les enfants se multipliant, se tranchant par des différences, se maltraitant les uns les autres; la guerre n'en est pas moins un désordre, destiné à trouver un frein dans le réveil des consciences par la venue du Christ.

Il semble qu'entre savants, la discussion sur l'unité de la race ne soit pas près de finir. S'ils tenaient tout l'homme, sous leur scalpel, il y aurait de quoi s'effrayer, mais ils n'en ont qu'une partie. Il faut que leurs résultats pour être *vrais*, concordent avec ceux du moraliste. Ils ont leur domaine spécial et les conséquences de leurs théories doivent

subir une confrontation avec la vie morale et sociale. Ils disent que non, mais l'humanité entière leur dit que oui. Il est bon, en regard des données de l'histoire naturelle qui ne sont que des analogies, partielles et sans valeur absolue, de voir où mènent les conclusions qu'on en tire. Des naturalistes étudient si le pigmentum noir qui est sous la peau des nègres, et si leurs autres caractéristiques vont à nier l'unité de la race; et cette question, qui semble une affaire de pure curiosité, implique cependant des conséquences pour la position sociale de millions d'êtres humains. On comprend sans l'approuver que de voir mettre le genre humain en *hachis*, cela ait fait perdre leur sang-froid aux amis déjà si attaqués de la race noire; c'était un coup à atterrer. Mais la seule existence du parti abolitionniste est déjà une preuve de l'unité de la race; c'est des moelles de l'âme que leur conviction inébranlable est partie; la conviction contraire des *slave-owners* part de leur poche.

L'humiliation des nègres, par des doutes comme ceux dont il est fait mention ci-dessus, est une conséquence évidente. Rappelons donc ici que les nègres sont très-capables de remplir les devoirs et de jouir des priviléges d'une nation civilisée et chrétienne, et que leur infériorité native actuelle, là où elle existe, ne diminue en rien leur aptitude à jouir de tous nos avantages. Ils ont un tempérament spécial, c'est vrai; leur humeur facile, gaie, accommodante est proverbiale. S'il étaient moins *bonne pâte*, ils ne seraient pas esclaves; on n'a pas osé proposer le lot des plantations à l'homme

rouge : il a brandi son tomawk et s'est fait respecter ! L'attachement des noirs à leur famille et à leurs amis est très-fort. Mais ces qualités n'impliquent pas plus une infériorité intellectuelle que la légèreté des Français ou l'irritabilité des Méridionaux. Qu'on songe aux énormes différences existant entre certains peuples de la race blanche : les Hollandais et les Italiens, les Grecs et les Ecossais par exemple, et on n'aura plus lieu d'être surpris des particularités du nègre. La noblesse d'une espèce, l'immense variété de ses facultés et aptitudes implique plus de diversité pour elle, que pour toute autre. Les esclaves des plantations sont déjà bien supérieurs à leurs ancêtres, recueillis au sein de la plus affreuse barbarie africaine ; les domestiques profitent remarquablement de leurs rapports avec leurs maîtres pour se perfectionner; souvent on entend dire qu'ils ont plus le goût de l'instruction que les paysans irlandais, que la race celtique ! Les intendants de domaines déploient souvent une force morale, et une vigueur d'intelligence et de caractère, qui les mettent au niveau des races blanches les mieux douées. Les hommes de couleur émancipés aux Antilles avant la grande mesure prise par l'Angleterre avaient été déjà admis à tous les droits civils des blancs. Dès lors ils ont toujours progressé ; on en trouve aux Antilles qui remplissent parfaitement les fonctions de négociants, de fabricants, de magistrats; ils ont même dépassé les blancs dans toutes les professions exigeant beaucoup d'adresse et de force réunies. S'ils sont encore inférieurs, pris en masse, aux nations

blanches les plus avancées, ils ont tout au moins beaucoup d'individus arrivés à ce niveau, et l'histoire de leur passé rend compte des causes de cette infériorité de manière à prouver qu'elle disparaîtra une fois.

On m'a cité bien des faits touchants sur la simplicité chrétienne et la vivacité d'imagination des pauvres esclaves eux-mêmes. Un jeune homme pieux qui était passionnément cher à ses noirs voulut partir pour faire des études pour le saint ministère; eux ne voulaient pas le laisser aller : « Massa, vous prêchez déjà assez bien, » lui disaient-ils. Il recourut enfin à cette comparaison : « Quand « vous avez beaucoup de bois à couper, vous aigui-« sez bien votre hache le matin, n'est-ce pas? — Oui, massa ! — Eh bien, moi aussi, j'ai ma hache « à aiguiser pour le service du bon Seigneur « Jésus. —Oh ! alors, allez, massa, allez ! » Et ces pauvres gens se séparèrent de leur excellent jeune maître par fidélité à un meilleur.

CHAPITRE II.

Lowell. Hartford. New-Haven. Newport.

L'esprit industriel est général dans la Nouvelle-Angleterre. Le sol est pauvre, et beaucoup d'habitants se tournent ailleurs, vers l'émigration ou les fabriques. Des branches qui sont généralement laissées en Europe à des bourses faibles et aux procédés de nos ancêtres, occupent ici des capitaux considérables, des machines perfectionnées, et y produisent un bien-être réjouissant. Un voyageur qui reporte ses pas, au bout de peu d'années, dans tel village laissé pauvre et endormi, s'étonne d'y trouver tout changé : cottages neufs, confortables, bien alignés : « Qu'est-il arrivé ? » demande-t-il.

« Depuis trois ou quatre ans, nous nous sommes mis dans la fabrication (*business*), » lui dit-on.

Un temps si court et une seule idée ont fait merveille, et voilà des gens riches.

L'industrie des chaises et des meubles est poussée dans le Massachusetts, au point d'en fournir toute l'Amérique. On taille, rabote, ajuste avec des machines.

Atleborough s'est mis à la joaillerie et y réussit.

Lyn, près de Boston, est le centre de la fabrication des chaussures (*shœbusiness*), et emploie plus

de bras et de capitaux que l'article coton, pour filature et tissage ! Toute l'Union est chaussée par ces localités. Ils ont pour chaque opération des machines absolument inconnues aux Européens, et en inventent continuellement de nouvelles. L'ouvrier européen perd des heures à taper, taper, pour donner la forme convenable à l'empeigne ; mais le Yankee prend le morceau de cuir découpé, l'insère dans une machine ; puis pan ! — Un tour de manivelle, et voilà le morceau qui ressort avec la forme voulue. Une partie de la couture se fait à la main, le reste avec une machine à coudre.

A Westfield, une douzaine de fabriques font des fouets par millions, au moyen de machines à tresser ; il y en a qui valent quatre-vingts cents la douzaine, d'autres coûtent jusqu'à cinquante dollars la pièce ! Cette industrie dépasse en élégance ce qui peut se faire à la main. Malgré le bas prix de cet article on en fabrique pour plus de 100,000 dollars par an.

Ces industries, montées sur un pied colossal, demandent pour débiter leurs produits un pays immense et riche, où des lignes de douane ne viennent pas arrêter le commerce et rendre cher en deçà ce qui est bon marché au delà. Les Etats-Unis ont réalisé la république idéale rêvée par Henri IV. Si de Gibraltar aux monts Ourals il n'y avait plus de grandes armées permanentes, plus de gouvernements coûteux, et qu'un tribunal suprême d'arbitres appelé Congrès réglât les contestations ; si chacun pouvait circuler librement sur ce vaste espace, y exercer son industrie, et y

faire circuler ses produits, l'Europe serait ce que sont les Etats-Unis. La tendance en Europe est vers quelque chose de semblable; mais il faudra un ou deux siècles, pour en venir à ce laisser faire et à ce laisser passer, qui est la pratique universelle aux Etats-Unis.

Je me décidai à visiter Lowell. Cette ville est à vingt milles de Boston et on y va en chemin de fer pour soixante-quinze cents. A l'origine de la ligne, les rails sont assujettis sur des blocs de pierre, au lieu de traverses en bois; les secousses ou vibrations semblent atténuées, mais les rails s'écrasent, et cet essai n'a pas réussi. Pour sortir de Boston par le chemin de fer de Lowell, aussi bien que par les autres chemins : *Maine*, — *Worcester*, allant à New-York et Albany, *Providence*, *Old Colony*, il faut traverser, sur un pont d'une grande longueur, le bras de mer qui fait ceinture autour de cette ville. Le peu de fertilité du sol jusqu'à Lowell rend très-compréhensible que l'homme ait cherché à tirer son pain de quelque autre travail : arbres petits, pâturages maigres. D'innombrables cottages blancs et de bonne apparence, répandus dans la campagne, annoncent les abords de Lowell; quelques églises élèvent çà et là leurs clochers. Les rangs des cottages se resserrent et la ville apparaît. Lowell a deux gares fort belles et séparées par le canal Pawtucket.

Lowell est avenant, propre; pas une seule bâtisse de mauvaise apparence, et quelques-unes remarquables pour leur élégance et leur goût. De jolies maisons *en briques*, à deux étages, avec con-

trevents verts, sont désignées comme celles où logent les ouvriers de fabrique.

Veut-on savoir pourquoi Lowell existe et attire les voyageurs? Il y a aux Etats-Unis des barons de la finance ayant des entrailles pour l'ouvrier et ne comprenant pas leur intérêt séparé du sien. Un des associés de la « Compagnie manufacturière de Boston, » M. Francis C. Lowell, avait voyagé en Europe et remarqué la dégradation des classes manufacturières. C'est une chose dont un véritable Américain ne pourrait prendre son parti. Il résolut de faire marcher de front la grande industrie avec la moralité et l'aisance des ouvriers, et de puiser là même plus de force pour soutenir la concurrence de l'étranger. Il fit bâtir d'abord à Waltham, à côté des fabriques, des logements très-convenables pour les ouvrières, établit des règlements et obligea les jeunes filles d'y loger, sous la surveillance de dames respectables. Des agents et contre-maîtres de la plus solide moralité furent choisis pour les fabriques; la propreté et l'élégance furent introduites soit dans les salles de travail, soit dans celles d'habitation; l'ordre, la décence, la moralité et la religion posées comme base de toute l'entreprise et comme conditions rigoureusement exigées pour y obtenir de l'emploi. Plus tard la Compagnie décida d'étendre ses opérations en bâtissant près des chutes du Pawtucket, qui fournissaient de la puissance motrice. Lowell y fut érigé, et on y réalisa des améliorations sur le plan primitivement adapté à Waltham; les logements *et les fabriques* y sont plus élégants.

M. Joseph White, directeur des filatures de la Compagnie *Massachusetts*, et digne roi constitutionnel d'une population de 1,700 ouvriers, dont 1,300 femmes et 400 hommes, me montra la principale des fabriques placées sous sa direction. Sur le devant est un vaste carré, planté de fleurs dont une centaine d'espèces de dahlias formaient le plus bel ornement. Un des employés, habile dans l'horticulture, avait voué ses soins à ce jardin qui est le vestibule d'une fabrique employant un millier de jeunes filles. L'édifice en prenait un air de résidence, bien différent de cet extérieur prison dont la nudité des fabriques réveille ordinairement l'idée. Deux grands édifices en briques, des Cotton-Mills, étaient sur les côtés du jardin ; et un troisième dans le fond, sur un développement de 5 à 600 pieds ; nous y entrâmes. Une fabrique de filature et de tissage me paraît la plus grande merveille du monde, mais ce côté m'arrêtera peu. Les salles des *opener*, où l'on ouvre les balles de coton et on livre le contenu à un batteur qui les lance par un canal, dans une chambre voisine, où le coton tombe du plafond et obscurcit l'air comme un orage de neige, sont très-exposées au feu. Si une étincelle se déclarait, toute la chambre serait en feu en deux secondes. On y a pourvu par des tuyaux de fonte fixés au plafond et traversant la salle. Au cri de feu, tout est convenu pour que les hommes sautent par les fenêtres sur une galerie et tournent un robinet; l'eau s'élancera alors dans les tuyaux avec une pression de 100 livres par pouce carré, et sortant par mille petits trous,

inondera la salle et éteindra le feu en un clin d'œil. Dans les autres salles, des seaux d'eau et des pièces de feutre sont disposés pour les cas analogues ; mais le gros danger est dans des salles des *opener* et des *pickers*. Cette eau vient d'un point élevé à l'est de la ville, le Belvédère, où l'on a construit un réservoir toujours rempli d'eau.

Les nombreuses machines par lesquelles passe le coton débarrassé de sa poussière, pour devenir ouate, rubans épais, puis minces cordons, et enfin fils déliés s'enroulant sur des milliers de bobines, au milieu d'une rumeur pareille à celle d'un combat, — tout cela est connu. La salle des métiers à tisser avait 450 pieds de longueur, et les métiers dont elle était remplie n'étaient que partiellement en activité ; trois cents jeunes filles surveillaient ces intelligentes mécaniques, mues par le pouvoir moteur de la fabrique ; suivant son adresse, chacune avait un, deux, et même quatre métiers sous sa direction. Les mises étaient simples, mais propres et respectables, les figures agréables et intelligentes ; elles voyaient passer des étrangers avec cette absence de gêne et cet air naturel allié à quelque curiosité, qui caractérise le regard de l'Américaine.

Dans un autre édifice nous vîmes coudre et mesurer les pièces de tissus. Une machine à coudre joignait deux pièces de drill en quelques secondes, d'après le même principe que la fameuse machine qui coud un pantalon en quarante minutes. — Par une fente du plafond le drill descend en courant continu, et des bras de fer qui ont un va-et-vient disposent ce flot de cotonnade en pièce de quarante

yards; au quarantième coup de ces bras, le surveillant arrête le jeu, déchire la bande, et la pièce est livrée aux emballeurs, qui sont dans la même salle, et compriment la balle sous une presse hydraulique.

Les gros drills faits dans cette fabrique étaient pour l'armée anglaise dans l'Inde; la matière première est un excellent coton, meilleur que celui des gros drills anglais, tissés avec des fils n° 14, faits avec le rebut du n° 30, rebut lui-même du n° 60. Ils vont dans le monde entier, Europe, Perse, Afrique et Chine; la révolution en a diminué le débit dans ce dernier pays. Les Etats-Unis ont emporté en 1853 pour 27 millions de dollars de cotonnades anglaises, et sont bien loin de se suffire. L'énorme droit de 25 pour 100 protége l'industrie indigène, et le capital investi à Lowell, dans les filatures, rend net de 6 à 10 pour 100, c'est-à-dire autant que celui voué aux mines et aux chemins de fer; si ces fabriques étaient à refaire, on les referait; cependant elles ont deux désavantages :

1° La cherté des salaires. Quand un homme n'est pas content, il prend son chapeau, et cinq ou six jours après, on le retrouverait dans le Michigan ou l'Illinois se louant à de bonnes conditions. Le riche Ouest est le régulateur des salaires, leur contrôle. La même cause a rendu superflue jusqu'ici une loi fixant la durée du travail. Elle était de douze heures : M. White la fixa à onze heures, et éleva légèrement le tarif des salaires. En réalité on ne travaille pas onze heures.

2° Le climat est trop sec. L'humidité de l'air, en

Angleterre et en Belgique, y donne aux cotonnades une texture compacte, soyeuse et massive, que l'on ne peut obtenir à Lowell. On y remédie partiellement en introduisant de la vapeur dans les salles quand la sécheresse est trop forte. « Souvent, dit M. White, en inspectant nos tissus de la journée, je connais le temps sans baromètre. Le même nombre de fils par pouce carré donne un tissu qui a des jours, si l'air est trop sec. » C'est un désavantage que j'ai entendu citer également pour plusieurs fabrications de Turquie, climat également plus sec que le nord de l'Europe.

Lowell a dans ce moment 37,553 habitants sur un sol qui, en 1821, n'en avait pas dix! Dans ce nombre il y a 13,131 étrangers. Cela est apparent à Lowell; venez-y une première fois, faites des questions à des passants dans la rue, souvent ils ne sont pas mieux renseignés que vous sur la localité. Le sexe féminin dépasse de 7,087 le chiffre du sexe masculin. Autrefois les ouvrières étaient toutes les filles de fermiers aisés et respectables. Ces jeunes Yankee, avec l'esprit d'entreprise et d'énergie qui caractérise leur race, venaient passer quelques années dans les fabriques de Lowell, amassaient une dot, et retournaient plus riches et plus développées chez elles, pour se marier, et devenir d'excellentes mères de famille. Cela continue toujours. Cependant l'émigration irlandaise a commencé à fournir des ouvrières de moindre valeur; l'hiver il y a près d'un cinquième d'Irlandaises, et l'été cette proportion arrive à un tiers ou à un quart, parce que beaucoup des jeunes filles américaines par-

tent en juillet pour passer deux ou trois mois sur la ferme de leurs parents, et sont momentanément remplacées par des Irlandais. A Lowell on peut voir combien l'éducation intellectuelle et morale rend plus propre à tout, même au travail des mains; tout l'ouvrage se paye à la pièce, et cependant les Irlandaises ne peuvent jamais arriver à gagner autant que les Américaines, et même sont inaptes à certains travaux délicats, les mieux rétribués.

Le surveillant de la fabrique engage les ouvrières et transmet au bureau du directeur le nom, le lieu d'origine, le logement et les termes du contrat de chacune; car il faut perdre quelques semaines pour former l'aptitude de chaque sujet au travail, et cela se compense plus tard. Il tient note de l'ouvrage fait ou reçu, et en informe le bureau. Les payements se font le troisième samedi de chaque mois.

Des maisons de pension bâties par les fabricants servent à loger les ouvrières et les ouvriers qui n'ont pas leurs parents ou leur famille à Lowell. On ne transige jamais sur ce point. C'est une spéculation à perte pour les fabricants; mais ils portent leurs vues plus haut et plus loin, et voient de l'avantage à garantir le confort et la moralité de tous leurs employés. Le tarif actuel de la pension est de 1 1/4 dollar par semaine pour les ouvrières, et 1 3/4 pour les ouvriers, et à cause de la cherté, les fabricants consentent à ajouter de leur poche 41 cents par pensionnaire femme, et 61 cents par homme. Le caissier paye directement les maîtresses de pension.

Les salaires, déduction faite de la pension, sont de 1 1/2 à 3 1/2 dollars par semaine; les tisseuses gagnent notablement plus que les fileuses. La moyenne est de 2 dollars environ. Cela fait qu'une ouvrière moyenne gagne 5 à 600 francs par an en sus de sa pension, et de 7 à 900, et plus, si elle a réellement du talent. Le système de vie rend impossible de gaspiller son gain ; aussi les caisses d'épargne et les banques sont-elles alimentées par les économies des ouvriers. La caisse d'épargne dite de «Lowell» avait au 1er mai, 6,166 déposants, pour une somme de 6 millions de francs (1,192,819 dollars), et la caisse dite *City*, 3,500 déposants, pour plus de 4 millions de francs (832,201 dollars). C'est un total de 10 millions, venant de personnes déposant en moyenne plus de 1,000 francs. La première de ces caisses, qui subsiste depuis vingt-cinq ans, a payé environ 7 3/8 pour 100 de dividende par an dans les dernières années, et n'est jamais tombée notablement au-dessous de 7. Les ouvriers prêteurs américains ne veulent pas obtenir moins de l'intérêt usuel du pays, qui est 7, et trouveraient étrange que, sous prétexte de sûreté, on leur donnât un intérêt misérable, comme font trop de caisses d'épargne en Europe.

Pendant que les jeunes filles étaient au travail, nous visitâmes une des maisons de pension. Une jolie enfant, la fille de la maîtresse de pension, nous reçut. Celle-ci, active Yankee, disait M. White, avait demandé à tenir deux maisons contiguës qu'on avait réunies en perçant une porte dans le mur; ce qui mettait une quarantaine de pensionnaires

sous sa direction. Les salles communes étaient dans chaque maison, — une antichambre ou parloir dans le bas, avec quelques meubles; — un salon au premier étage, avec beaux tapis, bons sofas, livres, albums, journaux et vases de fleurs, en un mot, quelque chose de complétement confortable, sauf le manque d'un piano; cependant d'autres pensions en ont; une salle à manger propre, mais sans ornements. Les chambres à coucher sont à trois lits ;c'est la partie la moins soignée de la maison. Il y a des tapis partout, et jusque sur les escaliers, mode américaine et anglaise. Les jeunes filles sont particulières pour la nourriture, et on leur sert une cuisine très-soignée. Nous vîmes une rangée de gâteaux d'excellente apparence dans la cuisine. La présence au service divin est obligatoire le dimanche, mais le choix du culte laissé à chacune, il va sans dire. Le soir, tout le monde doit être rentré à dix heures.

D'autres maisons sont louées par les Compagnies à des familles dont un ou plusieurs membres sont employés dans leurs fabriques.

Telle est l'admirable organisation par laquelle douze grandes fabriques, toutes vouées, à une seule exception près, aux filés et aux tissus, fournissent à 8,723 femmes et jeunes filles, et à 4,542 hommes, un logement et des aliments sains, et à bas prix, des jouissances sociales et une surveillance morale efficace. Le niveau élevé de l'ancienne moralité a un peu baissé depuis l'introduction des Irlandaises catholiques; cependant Lowell n'était en rien responsable de la qualité des ouvriers que l'Irlande

lui cédait, et seulement du maintien de son système de pensions et de règlements moralisants pour la population ; et comme on y a tenu, Lowel n'a rien perdu de son titre de bienfait pour les classes ouvrières. L'aversion absurde que les Irlandais apportent de leur misérable patrie contre les protestants, qu'ils n'ont pas encore eu l'avantage de connaître, cède difficilement chez les parents ; mais les enfants vont aux écoles, y trouvent de bons camarades, et atteignent une civilisation supérieure exempte de ces préjugés. Les écoles des prêtres ne peuvent pas rivaliser avec les écoles publiques américaines.

Je vis une fabrique de tapis pour parquets, peut-être la plus grande du monde, qui emploie 1,300 personnes. C'est une énorme industrie pour un pays où il n'est pas permis dans les maisons de toute classe, que la nudité des planches de sapin ose se montrer.

Une fabrique de machines pour fournir aux usines à coton les engins nécessaires, et faire aussi des locomotives, emploie un millier de personnes.

La santé des ouvrières, loin de souffrir, se fortifie en général dans les fabriques. Le relevé d'une semaine d'avril, sur 13 mille ouvriers, ne compte que 13 malades en traitement. Les Compagnies ont fondé un bon hôpital en commun. Toutes les personnes non vaccinées, le sont obligatoirement et aux frais des Compagnies.

Le dernier recensement a donné 1 détenu pour 10,000 habitants, proportion extraordinairement *favorable et* presque inouïe. La ville avait deux

femmes centenaires, de cent trois à cent cinq ans respectivement, mais qui n'y sont pas nées, il va s'en dire ; la ville date de trente-cinq ans.

Le *Courrier de Lowell* citait ce fait-ci : « Le « recensement, entre autres choses curieuses, a fait « connaître deux jeunes filles des meilleures familles « de la Nouvelle-Orléans.—Leurs parents s'étaient « ruinés et étaient morts. Ces jeunes Américaines « résolurent courageusement de venir gagner leur « vie à Lowell plutôt que de rester dans l'indigence, « et se sont classées parmi les plus belles et les plus « exemplaires et intelligentes ouvrières de Lowell. « Jolie acquisition à faire en qualité d'épouses « pour deux célibataires yankee ! »

Il y a trente églises et cinquante écoles dans Lowell ; ces dernières soutenues par la municipalité et à teneur de la loi, sur un excellent pied. Les jeunes ouvrières des filatures ont publié pendant plusieurs années un journal, le *Lowell Offering*, devenu plus tard le *New-England Offering* où quelques-unes de leurs productions arrivaient à l'excellence, et furent reproduites dans d'autres publications. Le mariage est le monstre qui aura dévoré la rédaction. Lowell est certainement, grâce à ses institutions, et surtout au plan d'ensemble qui y a été maintenu par les nouvelles compagnies, le plus bel effort que l'esprit chrétien et la science aient encore produit pour rendre les classes ouvrières réellement heureuses.

La vie du fermier américain me fut dévoilée dans un joli village du Massachusetts; jusqu'alors je n'avais *presque vu que* l'Amérique des trottoirs. Le

village de Lennox, à l'ouest du Massachusetts, très-près de deux lignes de chemins de fer, le reliant à toute l'Union, m'offrit une hospitalité délicieuse dans le temps des chaleurs. En hiver la neige s'y amoncelle à 5 ou 6 pieds. Ce pays, élevé de plus de 1,000 pieds au-dessus de la mer, a une végétation plutôt alpestre et de beaux pâturages. Il y a quatre-vingts ans, les Peaux-Rouges étaient encore campés sur ce sol. Le gouvernement fédéral décida leur éloignement, et ces Indiens sont aujourd'hui dans le Wisconsin. La société la plus distinguée a remplacé les anciens maîtres du sol, et c'est là que j'ai pu faire la connaissance du célèbre auteur miss Sedgewick, de M. Henri W. Beecher, du docteur Skinner, théologien de New-York ; j'ai entrevu aussi M. Van Buren, le fils de l'ancien président des Etats-Unis, homme lui-même très-influent dans le parti démocratique, et appelé quelquefois, pour ce motif, le *prince* Van Buren. Une partie de la société de Boston et de New-York a des maisons de campagne à Lennox, ou loge chez les fermiers, dont les *farms* ne ressemblent en rien à nos maisons de paysans, et sont même supérieures aux appartements de nos petits bourgeois des villes. Rien de joli et d'attrayant comme ces habitations peintes en blanc, entourées de jardins soignés et de beaux arbres, et séparées de la route par une jolie palissade en bois peint. Point de ces hideux murs de clôture qui rappellent trop en Europe la guerre de l'homme contre la propriété. La maison d'habitation est toujours séparée des dépendances, *granges, étables*, qui ont peu d'importance, et for-

ment autant d'édifices à part. Il va sans dire que de la rue on aperçoit aussi peu de fumiers de ferme que si on circulait dans Broadway à New-York; la fiente des bœufs est pour la terre et non pour la vue des passants. J'eus deux hôtes successivement. Le dernier, le fermier Washburn, cultivait deux ou trois cents acres des terres de son père; jamais on ne vit d'homme de meilleure humeur, toujours souriant, doux, n'ayant pas l'air pressé, mais en réalité d'une activité incroyable, et changeant les heures en abondants dollars. Je l'appelais l'homme aux quatre métiers; car il cumulait avec l'agriculture, — le métier de forgeron à l'aide d'un associé, — celui de cocher, — et de teneur de pensionnaires. Ses chambres avaient de bons tapis, du linge en abondance; des meubles passables étaient d'une propreté exquise. Son frère et quelques journaliers, hommes de couleur, l'aidaient à rentrer les récoltes. Mais il ne confiait ses trois chevaux à personne; sur une simple réquisition, le paysan couvert de sueur se transformait en un cocher frais et bien mis.

Les jeunes paysannes d'Europe étaient remplacées par des demoiselles, qu'on n'eût pu distinguer de celles de la ville ni par leurs traits fins, jolis et frais, — ni par leur costume, car elles étaient élégantes, — ni par des airs gauches, car elles avaient de la dignité et de la modestie, — ni par l'ignorance, car elles avaient de la lecture, — mais seulement par un peu moins de goût pour l'ajustement et de science du piano. Elles se donnaient des soirées, buvaient du thé, et représentaient quelquefois des tableaux vivants!

L'aisance est si générale, que depuis plusieurs années la commune n'a pas eu de pauvres à entretenir; quand elle en avait, elle les mettait en pension chez des paysans. Cette aisance vient dutravail et non du sol, qui est pierreux et maigre. Un homme de l'Ouest, passant par là, peu de jours avant, avait ri en regardant l'air chétif du maïs et dit : « Quelle folie de s'amuser à cultiver une terre « pareille ! laissez-la et venez dans l'Ouest. » Dans l'Ouest, en effet, on se lève sur la pointe des pieds pour prendre avec la main la grappe de maïs, tandis qu'ici on doit se baisser. J'ai causé avec un habitant de Lennox qui, quelques années auparavant, s'était rendu dans l'Ohio, y avait acheté 600 acres à 5 dollars, et revenait riche après les avoir bonifiées et revendues à 25 dollars. Mon hôte des quatre métiers songeait aussi à aller dans l'Ohio. Ses projets me laissèrent voir à quel point le penchant à se gagner une fortune en courant, tend ici à déplacer des hommes qui font déjà bien leurs affaires. Dans l'Ancien-Monde on répète que le mieux est l'ennemi du bien; ici, on déplace les termes.

Le cottage de Homefield, créé à Lennox par M. Russell Cook, de New-York, commence à avoir de la célébrité. Personne n'avait songé à une colline très-douce et arrondie où deux chemins se croisaient, quand, avec un coup d'œil remarquable, M. Cook décida que c'était le centre unique de la plus belle vue du pays. Tout y fut créé par lui.

On découvre de là le panorama de l'ouest du

Massachusetts, sorte de Suisse en miniature. Des collines très-nombreuses sont aperçues de ce point, sans désordre; elles ont une douceur infinie de lignes que l'on sent, et dont la combinaison savante ne peut s'expliquer. De deux côtés, une large échappée de vue entre des collines va jusqu'à 50 milles de distance, et conduit le regard jusqu'aux plus hautes sommités du pays. Les bouquets de bois sont abondants, et ont une richesse de fourré bien rare dans notre Europe, où la population surabondante fait la guerre aux colosses des forêts. Plus près, la plaine, au pied des portes de Homefield est ornée des lignes capricieuses d'un étang, entouré de plusieurs bosquets ; et trois collines, ou pitons, s'élèvent abruptement au milieu des cultures, et sont couvertes de forêts aussi anciennes que l'Amérique. Il n'y manque que des ruines de vieux castels au sommet, pour les mettre au goût romantique d'Allemagne.

Deux scènes très-humoristiques dans ces domaines différents, me firent partager quelques-uns des délassements de la Société de Lennox.

Un soir au coucher du soleil, il y eut grande et inusitée rumeur dans le village. On voyait circuler des voitures avec des gens costumés en rouge. Ces voitures prirent la direction de West-Stockbridge à six ou huit milles de là. J'étais du nombre des invités, et quoique non costumé, je fus conduit à West-Stockbridge; là, on quitta les voitures pour faire un mille à pied jusqu'à une ceinture d'imposantes forêts, cachant l'entrée d'une gorge, appelée *Ice-glen*. Avant d'y pénétrer, — revue générale des

forces. Elles se trouvèrent monter à une centaine de personnes vêtues d'étranges costumes de Turcs, d'Arabes, d'Espagnols, tout ce qu'on voudra de fantasque et d'exotique. L'obscurité de la nuit recula devant la clarté de quelques douzaines de flambeaux de coton trempés dans de l'esprit de térébenthine. Chaque gentleman, brandissant sa torche incendiaire qui lançait des flammèches et des étincelles au gré du vent sur la tête, le nez et les vêtements des voisins, prit une lady au bras, une autre à la remorque ; et on s'achemina en trois divisions vers l'entrée. Les Alpes ne m'ont jamais fait voir quelque chose d'analogue à l'Iceglen. Le fond de la gorge n'est qu'un entassement de rochers dans un fabuleux désordre ; quelques-uns de la grandeur d'un cottage, et tous lamés par la fantaisie de la nature, lors de quelque cataclysme inconnu, dans les positions les plus admirables, les plus hasardées, équilibristes, désespérantes pour les grimpeurs. Une forêt de grands arbres a trouvé à naître, à prospérer et à voiler la nudité de ce désordre géologique ; leurs tiges, parfaitement droites, s'élèvent par tous les vides et les écartements des rocs, tandis que leurs racines vont puiser la vie et l'humidité à des profondeurs invisibles. Ces rochers à mousses vénérables étaient pittoresques surtout lorsqu'il fallait monter à l'escalade, et qu'on voyait à la clarté des flambeaux les femmes les plus délicates se lançant héroïquement sur ces pentes glissantes et accrochant une main secourable tendue d'en haut, ou retombant au milieu des rires et des cris, pour re-

commencer une tentative plus *inspirée* (spirited). Des haltes heureusement ménagées permettaient de voir dans ce chaos de rochers, et à une fort grande distance, des colonnes de fumée, des flambeaux embrasant les branches d'arbres, et toute une procession sinueuse de figures charmantes, habillées de rouge et de blanc dans une variété inouïe que le plus habile décorateur ne saurait inventer. J'admirais le bon goût, la bonne humeur américaine, et les costumes qui, les plus fous au départ, étaient là les plus raisonnables, et même les seuls convenables.

Il fallut éviter des crevasses perfides, se glisser à genoux par d'étroits et humides canaux entre les rochers, se hisser sur des parois de roc excessivement ardues, se confier à de frêles branchages, courir sur des arbres tombés faisant des ponts naturels ; le tout avec un entrain sans égal. Du haut d'un rocher, l'avant-garde assista longtemps au passage d'un pont naturel formé d'un grand arbre étendu sur une crevasse, et rendu à demi impraticable par un autre arbre plus gros, couché en travers du premier. Les flambeaux, épuisés et charbonnés, étaient lancés comme des fusées dans les profondeurs du bois ; d'autres allumaient les branches de sapins dont le pétillement ajoutait aux mille voix de la partie.

Au sortir du bois, l'assemblée se trouva réunie dans une petite éclaircie ; au centre, un grand rocher sur lequel brûlait un baril de poix. À la clarté de l'incendie, chacun jouit encore du coup d'œil des cent costumes et des physionomies expressi-

ves. On partit : une pente couverte de buissons en fleurs nous amena au bord d'une rivière, sur laquelle était un pont suspendu à six ou huit fils de fer, et empruntant à une disposition savante de ces fils, une solidité que sa légèreté inouïe ne semblait pas permettre. Nous nous retrouvâmes au village, près des voitures et de l'hôtel. En Europe on eût débouché quelques joyeux flacons, et retrouvé ses forces épuisées; mais c'était l'Amérique tempérante ; il fallut subir son épuisement. Ombre épaisse au tableau, que cette absence de souper, de causerie, de flacons vermeils. Les dames, abîmées de fatigue et assises sur des sofas, attendirent, dans le silence et l'abstinence, que l'ont eût attelé; les messieurs leur passaient des verres d'eau.

Voici la seconde scène que j'ai promise.

Un autre soir à huit heures, tout le public de Lennox, après avoir payé une entrée, se trouva réuni dans une vaste salle demi-circulaire destinée à des cours ou lectures. Un village du Massachusetts a de ces choses-là, mieux que certaines villes de ma connaissance. Un gros gentleman en noir, joignant à un air de bonhomie une rare décision, arriva, prit place à une table verte, sortit un manuscrit et commença une « lecture » sur la *mirthfulness*, mot que mon dictionnaire traduit par *enjouement*, *gaieté*. C'était le révérend Henri M. Beecher, ministre à Brooklyn, frère du célèbre auteur de l'*Oncle Tom*, très-connu par lui-même, et non pas seulement en qualité de frère de sa sœur. C'est un homme à la fois sérieux, original, excentrique,

pétillant d'esprit et de mots bien frappés, — trop frappés. Il est en réaction presque violente contre la manière de prêcher de ses collègues, qu'il trouve trop académiques, ascétiques et éloignés du naturel. Il commença son attaque de loin, en faisant l'analyse d'une des facultés de l'esprit humain, qu'il appelle le *mirthfulness*, et que ses collègues nient et maudissent, suivant lui. Nous dûmes subir une analyse des facultés de l'âme, et toute une métaphysique pour en dégager « l'enjouement » dont il avait à faire! Ce début, très-adapté aux esprits et aux us américains, était-il là par ironie, par hommage à la coutume métaphysique, ou par nécessité? Quoi qu'il en soit, il nous apprit que la faculté en question est bonne, légitime, s'allie aux autres, les épice d'une saveur particulière et crée une foule de choses. Ainsi combinez l'enjouement et l'esprit d'imitation, c'est la comédie; l'enjouement et le sens du ridicule, c'est la plaisanterie; l'enjouement et la bonté, c'est la bonhomie, etc.

M. Beecher désire qu'on introduise un peu de cette excellente sauce, l'enjouement, dans tous les plats qui composent le festin de l'existence. Alors on jouira des plaisirs qui s'offrent, ou plutôt tout en offrira; tandis que ceux qu'on cherche péniblement, n'en sont plus, lorsqu'on y arrive avec des forces épuisées.

L'auditoire d'été, la jeunesse des villas de Lennox, qui formait la grande moitié du public, semblait en conspiration de sympathie pour l'orateur. Il ne craignit pas de se lancer dans une cri-

tique si mordante et si spirituelle de l'esprit s lencieux et sérieux du Yankee, qu'un étrang coupable des mêmes traits se fût fait *lynch* Lui, on le remercia. Le public est avec Henri V Beecher, son favori, à peu près comme la femr moscovite avec son époux. En est-elle battu c'est alors qu'elle l'aime et le vénère pour tout bon. Il parla avec horreur des repas silencieu: « Vous ne mangez pas, vous vous repaissez ; vo « jetez de la houille dans le fourneau pour fai « de la vapeur. » Une tirade immense et fort am sante consista à maudire solennellement un h impie, le Souci. « Qu'il soit maudit dans les maisor « dans les fermes, dans les bureaux, dans les ru « dans les champs, dans la vie, dans la mort, da « les cœurs, sur les lèvres, sur les figures ; mau « dans son entrée, et béni... seulement dans « sortie ; — maudit soit le Souci !

« Et que tout le peuple réponde Amen ! »

Pour lors on battit des pieds, des mains, d cannes, et le grand prêtre de l'enjouement f interrompu un moment, à sa pleine satisfactio Il reprit : « Bénie soit la *mirthfulness!* etc. ; » la poursuivit de ses bénédictions dans toutes l localités d'où il avait mis à la porte le Souci, to jours avec les mêmes applaudissements de l'asse blée. Quelques mères de famille au teint jaun n'eurent pas l'air d'être convaincues.

La théorie de M. Beecher sur l'éloquence de chaire était, dans ses vues, le couronnement de séance. Il se moqua des prédicateurs métaphys ciens assez fréquents dans la Nouvelle-Angleterr

qui subdivisent l'âme en une foule de pièces, de morceaux et de rouages dont ils croient pouvoir dépeindre le jeu et l'engrenage mutuel, et parlent de choses qu'ils ne peuvent pas mieux savoir que leurs auditeurs, c'est-à-dire pas du tout, au lieu de prendre l'âme dans ses manifestations et d'imiter la simplicité biblique. Il dépeignit l'ascétisme de langage et même de coutumes et d'aliments de beaucoup de ministres américains qui repoussent, dit-il, les hommes par des dehors sombres et des ordonnances pharisaïques, comme de ne jamais boire de vin. S'il fallait, dit-il, arracher de la Bible toutes les pages où il est fait mention honorable du vin, croyez-vous qu'elles fussent en petit nombre? Il cita la simplicité de Jésus-Christ, qui est trop homme pour s'être à l'occasion retenu de sourire, quoique l'Evangile dise seulement qu'il a pleuré; et il conclut qu'il fallait prêcher aussi naturellement en chaire qu'on parle en société, et aborder les mêmes sujets!

J'eus l'impression d'un homme de talent et de conscience engagé dans une réaction systématiquement violente contre des défauts très-ancrés chez ses collègues. Depuis les temps du fameux théologien Edwards, la prédication dans la Nouvelle-Angleterre est devenue analysante et métaphysique; ce grand homme l'avait faite à sa taille et pour ses besoins. M. Beecher, par contre, voudrait que mêler tous les genres fût un genre, et celui de la chaire en particulier. Comment mettre l'enjouement en relief dans la prédication de l'Evangile, à moins que ce ne soit un tout nouvel Evan-

gile? Le véritable débute en disant : « Sentez vos misères ; » la lumière qu'il apporte met à nu les ténèbres où vit notre race déchue. Ce n'est guère là que l'enjouement trouve sa place ; et quand le salut arrive, c'est plutôt par la sérénité et la joie sublime, que l'Apôtre appelle souvent du mot de *gloire*, une sorte d'enthousiasme. Par contre, ceux qui prêchent Evangile, comme si c'était loi pure et ascétisme, tout deuil, tout sévérité, ne l'ont pas connu. Ne pas boire du vin, peut en effet être une pièce d'extra dans la religion de l'Amérique depuis vingt ans, mais non celle du genre humain pour les siècles.

Dans le Connecticut,.au sud de l'Etat de Massachusetts, deux villes m'intéressaient et me retinrent quelque temps : la capitale Hartford, et la ville de New-Haven. La première est une charmante ville, propre, active, riche ; nulle part, je n'ai jamais vu plus de figures honnêtes, douces, intelligentes. Les anciennes vertus puritaines ont été conservées dans cette heureuse localité chez la majorité des habitants, malgré l'introduction des arts, du confort moderne et d'une impulsion bien vive vers la richesse. Ces résultats sont principalement dus à une suite de pasteurs distingués. Le doyen actuel des ministres, le docteur Hawes, ses collègues, MM. Beadle, Clarke, et l'agent de la Société des Traités, M. Hosmer, sont au nombre des bons et des excellents de la terre. Tous ces dignes et saints hommes ont un charme particulier ; leur souvenir me ravit. Les hommes évangéliques de Hartford sont connus aux Etats-Unis par leur libé-

ralisme, leur charité, leur fidélité. On dit que peu de villes de vingt mille âmes font autant pour les grandes sociétés religieuses, et pour toute sorte d'œuvres.

L'Athenæum, à Hartford, contient un musée historique embrassant deux siècles, et m'a intéressé. Outre les portraits historiques, j'y ai vu des tableaux de sujets tirés d'Herculanum et de Pompéi envoyés par Napoléon, premier Consul, avec une lettre de donation encore existante, à la « Société de Peinture » de Hartford qui l'avait nommé membre honoraire. — Une superbe collection de livres rares vient d'un vénérable ministre qui vécut toute sa vie avec 400 dollars de paye. On y trouve deux bibles curieuses : l'une est du dix-septième siècle, dans un langage indien inconnu aujourd'hui ; la tribu entière est éteinte ; l'autre est une version anglaise publiée en 1782 par la munificence d'un particulier ; à cette époque antérieure à la fondation des premières Société bibliques (1804), les bibles étaient devenues rares, et une approbation fut donnée à cette réimpression par le Congrès, avec autorisation de la reproduire en tête du livre. Plusieurs curiosités indiennes, pipes, calumets, un exécrable scalp, des haches en pierre, des pointes de flèches rappellent les races disparues. J'ai regardé avec plus de jouissance quelques reliques du navire le *May Flower*, cette arche de la Nouvelle-Anglettere qui, en 1620, amena les premiers colons à Plymouth. On voit une vieille caisse qui a contenu les livres du ministre accompagnant la jeune colonie, — le premier apport de science

dans le Nouveau-Monde ; — un tambour dont on se servit en l'absence de cloches, à l'origine de l'établissement, pour rassembler le peuple dans les cas de danger, ou pour le service divin, — plus une enseigne de taverne à demi effacée par les intempéries de l'air, et portant une figure et l'inscription : «Au général Wolf.» Le maître du cabaret, destiné à devenir lui-même aussi célèbre que son patron, était le général Putnam, une sorte de Murat des guerres de l'Indépendance, cher aux Américains. Nommé plus tard membre de la législature, Putnam s'opposa rondement aux cabarets dans un discours que le journal du temps releva, et dont la coupure a été conservée et collée sur la planche de l'enseigne. Il y dit rondement : «J'ai été cabaretier et je sais que cela démoralise le peuple. » — La charte du Connecticut conservée dans l'Athenæum, en est probablement la pièce la plus précieuse ; elle fut octroyée par Charles II en 1662 aux colons venus à Hartford et dans les environs dès l'année 1635. Cette charte, la plus libre qu'il y eût alors sous la voûte des cieux, devint une épine dans l'œil du despotique Jacques II, qui voulut l'enlever en 1687. La haute cour de Hartford délibérait sur la demande de sir Edmond Andrass, envoyé du roi d'Angleterre, quand celui-ci, impatient des délais, entra pour prendre la charte déposée sur la table. Il s'avançait, lorsqu'on éteignit les lumières. La tyrannie odieuse et corrompue de ce sir Andross pesa sur le Connecticut et la Nouvelle-Angleterre pendant plusieurs années ; il administrait les colonies en pachalik. La charte

ne reparut et ne rentra en vigueur qu'après l'expulsion du roi Jaques II d'Angleterre et l'accession au trône de Guillaume d'Orange; il se trouva alors que le capitaine Wadsworth l'avait cachée dans le creux du tronc d'un vieux chêne qui subsiste encore, toujours honoré à Hartford. Deux fois, au commencement du dix-huitième siècle, le même et vigilant défenseur des droits de son pays sauva de nouveaux dangers le mémorable document, sous les stipulations libérales duquel le peuple de Connecticut vécut heureux jusqu'en 1818. Alors les besoins modernes demandèrent sur plusieurs points des définitions plus nettes des libertés publiques, et on substitua la constitution actuelle à une charte vénérée pendant un siècle et demi.

New-Haven est une ville où l'on se rend de Hartford en une heure par chemin de fer. J'y ai admiré le vaste square appelé le *Green*, prairie carrée au milieu de laquelle on a bâti le *State-House* et trois églises. Le premier de ces édifices est construit en énormes blocs de marbre blanc, dans le style d'un temple grec. Une des églises, destinée au culte épiscopal, est bâtie en style gothique et a ses murs garnis de plantes grimpantes arrivant jusqu'au toit. C'est le plus joli square rustique que j'aie vu; les allées d'ormeaux séculaires dont il est bordé ajoutent à sa fraîcheur. Derrière les épais feuillages, du côté supérieur du square, est une ligne d'édifices sur un front considérable : c'est le vénérable collége *Yale* ou *Yalensis*, datant de l'an 1700. Nos idées de centralisation sont peu appréciées des Américains pour les bâtisses et pour tout

autre objet. Ce collége est formé d'une réunion d'édifices dans un pré, chacun avec sa destination spéciale. Il y a des édifices pour loger les élèves et les professeurs. Les élèves sont obligés de s'y installer, à moins qu'ils n'aient leurs parents en ville, et ils payent les chambres de deux dollars et demi à cinq et demi par terme ou trimestre, suivant les cas. Ces chambres m'ont paru excellentes; deux pièces à coucher communiquent à une salle de travail, et cela forme l'appartement de deux élèves. Les dépenses et la pension de l'année d'études reviennent de 175 à 250 dollars par tête, suivant le confort exigé; 2,000 dollars sont annuellement fournis par un fonds spécial pour défrayer les étudiants pauvres. Les études durent neuf mois ou trois termes (trimestres), sur le pied de trois à cinq heures de cours par jour. L'on entre à quatorze ans, pas avant, dans la classe inférieure, appelée celle des *freshmen;* et six mois de bonne conduite sont exigés avant l'immatriculation. Les études préparatoires durent quatre ans, et ensuite les élèves entrent en théologie, en droit, en médecine ou en philosophie. Dans l'année 1854-55 on comptait 450 étudiants des quatre premières années, 155 étudiants des Facultés, 605 en tout, recevant des leçons de quinze professeurs proprement dits et de vingt et un maîtres d'un rang inférieur, appelés simplement instructeurs. Cette année-ci il y a 617 élèves et 41 maîtres.

L'instruction n'est pas considérée comme seule importante dans ce vieil établissement puritain, dont le crédit ne cesse de croître. Les jeunes, gens à

leur entrée, signent l'engagement « d'obéir aux « règlements et surtout d'éviter soigneusement « l'intempérance, les discours profanes, le jeu, « toute indécence, toute conduite désordonnée, tout « manque de respect à la Faculté, toute ligue pour « résister à l'autorité. » Ces précautions, et l'esprit paternel du président et des maîtres, font que le collége marche avec un ordre que les pays monarchiques pourraient envier à cet Etat républicain. La présence au culte matin et soir est demandée, à moins que l'élève ne préfère aller dans quelque église de la ville. Le *dimanche* tout travail, même toute promenade non nécessaire hors du collége est interdite. Il m'a semblé que de toutes les obligations, celle du culte fréquent pesait le plus aux élèves; et j'ignore si un esprit de sécheresse n'y préside peut-être pas. La conduite hors du collége est également soumise aux défenses d'user du théâtre, du billard, des cartes, des dés, du vin, de la bière et des armes à feu. Les cartes sont prohibées dans le collége même. Qu'on n'aille pas croire ces défenses une lettre morte ; elles le sont d'autant moins qu'elles expriment le mode de vivre actuel et volontaire d'une grande partie de la population du Connecticut; le même dont les jeunes gens ont fait l'apprentissage chez leurs parents, comme par exemple l'abstinence de toute boisson spiritueuse. En outre, l'établissement est une fondation privée sans aucune attache gouvernementale, et à ce titre il commande plus la sympathie et le sentiment de responsabilité de la part des jeunes gens et des familles. Faire de la théolo-

gie ou de la piété, comme en Allemagne, la chope de bière à la main et la pipe à la bouche, paraîtrait aux Américains une profanation. Il ne m'a pas semblé que les élèves fussent malheureux dans cette institution, où tout respire l'ordre, la paix, l'honneur et le travail.

On ne développe pas seulement le sentiment de la soumission; celui de l'indépendance, dans certaines limites, a son domaine inviolable. Les étudiants se font agréger à l'une ou l'autre des deux Sociétés ou Confréries scolaires, appelées *Linoniens* et *Frères dans l'unité;* chacune d'elles a une bibliothèque de dix ou douze mille volumes, et une salle de réunion où se font des débats sur des questions littéraires, scientifiques,—des déclamations et des récitations. Ces salles ont un luxe remarquable de tapis, tentures, meubles en acajou. Ce sont les sanctuaires jalousement gardés de l'indépendance des étudiants; l'examen sérieux des questions politiques et des votations régulières y trouvent leur place. Des méprises amusantes résultent quelquefois de ces congrès simulés par les étudiants. Un journal de New-York a annoncé dernièrement une élection importante, sur la foi de l'*Examiner*, journal missourien : il s'est trouvé que cette dernière feuille avait reproduit les débats d'une législature simulée par les étudiants de Jefferson en Missouri; le journaliste de New-York s'y était trompé.

Les collections du collége Yale sont importantes. Outre les bibliothèques des Sociétés d'étudiants, il y a celle du collége avec trente mille volumes. Le

n'ai pu me faire ouvrir la collection de minéralogie et de géologie fondée au commencement du siècle par le généreux professeur Silliman, qui donne encore quelques leçons à l'établissement et lui a de plus légué son fils, professeur de chimie ; dans cette galerie doit se trouver le plus grand aérolithe du monde. La galerie Trumbull pour les beaux-arts a quelques tableaux de mérite, beaucoup de portraits d'Américains célèbres dans les armes et les sciences, des copies de bustes antiques, et un sujet vraiment admirable, *Jephté apercevant sa fille*, — deux petites statuettes en marbre blanc. Un laboratoire de chimie est adjoint au collége.

Dans sa carrière d'un siècle et demi, le collége n'a eu que neuf présidents. Il s'est élevé de commencements bien faibles; car en 1702 on ne fit que 2 bacheliers ès lettres, en 1710 encore 2 seulement; en 1800, 36. En 1853, il y eut, 102 élèves promus bacheliers ès lettres, 6 bacheliers en philosophie, 4 bacheliers en droit, 15 docteurs en médecine. L'enseignement de la médecine ne date que de l'année 1813. Pendant l'espace de 155 ans, environ 7,000 personnes ont été promues aux grades de bacheliers et docteurs. L'éducation relevée n'est plus recherchée seulement en vue d'une profession libérale lucrative, mais de plus en plus les familles aisées trouvent qu'elle est un avantage pour leurs enfants, quelle que doive être leur vocation finale.

La défense de jouer n'est pas superflue pour les étudiants; car New-Haven est une des villes les plus dangereuses sous ce rapport. La masse de la population est sobre, honnête et religieuse; mais

il y a toujours quelques jeunes gens pressés de se perdre, quelques vauriens hantant les maisons de jeu, dont il y a trois. La loi fut de tout temps d'une ridicule tolérance pour ces cavernes. Hartfordest dans le même cas; ces deux villes fournissent à d'autres parties des Etats-Unis, leurs entrepreneurs de maisons de jeu. Voici un drame dont l'authenticité est garantie par M. J. H. Green, ancien joueur réformé. — On procédait à l'exécution par la corde de deux meurtriers, Foote et Mc Caffray, dans la cour de la prison de New-Haven, pendant que le pharaon était en pleine activité dans une maison voisine. La salle de jeu était pleine de monde, la table couverte d'argent et d'or; tout à coup on entendit le bruit de la planche fatale, basculant sous les pieds des condamnés.

« Voilà le vieux Foote qui part, dit un des joueurs. Qu'aurait-il offert d'un dollar sur cet as?

— Combien de temps pariez-vous qu'il ait à vivre ? dit un autre.

— Vivre ? Pauvre ami ! j'ai entendu son cou craquer. Je parie qu'il est mort avant la fin du coup. »

Alors un des assistants se mit à frapper du poing sur la table et blasphéma de toute sa force, en souhaitant que la corde fût autour de son cou à lui, parce qu'il n'a fait que perdre tout le jour.

« Vous y serez plus tôt que vous ne pensez, mon vieux, dit celui qui donnait les cartes. Foote aussi se croyait bien malade quand il perdait quelques dollars au jeu, et voici que dans sa par-

tie de potence avec le shérif, aujourd'hui, il perd son dernier jeu. »

Cette plaisanterie profane les fit tous rire et le jeu alla son train, on peut dire, au pied de la potence.

De ces maisons sont déjà sortis de grands criminels.

Le village de Guilford, à une quinzaine de milles de New-Haven, me retint deux jours, en septembre. C'était dans une charmante maison d'amis, les Hall, au pied d'une petite colline contre laquelle réussissait le raisin Isabelle, en face de belles forêts et d'une échappée de vue sur la mer. Cette côte du Connecticut, est bien moins dure pour le climat que Boston; saine et abritée, elle a l'air du nord; elle regarde le sud et la mer. Quand on se promène sur le rivage on aperçoit à une trentaine de milles les montagnes de Long-Island, cette île de quarante-cinq lieues de longueur qui part de New-York. La distance donnait à ces sommités inégales une apparence discontinue, comme celle d'une chaîne d'îles, d'un archipel. L'éclat de la mer et du ciel, la douceur de l'air, tout me rappellait les beaux sites des mers de la Grèce, mais d'une Grèce idéale; non de la contrée à demi sauvage à laquelle est resté ce nom glorieux; de la Grèce, si saint Paul fût parvenu à y amener les masses au pur Evangile.

Le chemin de fer côtier qui conduit de New-Hawen à Guilford continue par New-London jusqu'à Providence. Cette capitale de Rhode-Island est déjà immense et étend sur la plaine et les col-

lines des cottages ornés de jardins et d'ombrages, suffisants pour loger quarante mille âmes. Les navires ne montent pas sans quelque difficulté jusque-là. La gare de Providence est dans le style d'un château crénelé avec tourelles ; le bon goût en est assez remarquable pour en faire un des ornements de la basse ville. Les quartiers sur la colline sont d'un charme, d'une propreté qui fait regretter à tout étranger de n'être pas Américain ; il est impossible d'imaginer rien de plus confortable, et entouré de plus gracieux jardins que ces cottages, bâtis chacun pour une seule famille. Les gentlemen et les dames circulent en voiture légères, avec ces mises fashionables si répandues ici. Par contre, les hôtels m'ont semblé arriérés ; j'ai dû circuler longtemps avant d'en trouver un passable.

De là à Newport on va en bateau à vapeur en moins de deux heures. C'est le lieu de bains le plus fashionable de l'Union à l'extrémité d'une île qu'on baptisa Rhodes pour sa beauté ; l'exagération a voulu y trouver quelque chose d'approchant à la Rhodes asiatique ; mais la localité est trop plate et sablonneuse pour y prétendre sérieusement. Le plus grand mérite de Newport est d'être à la mode ; l'air y est fortifiant et doux, la brise agréable, les bains de mer fréquentés, les cottages distingués par leur goût et leur somptuosité, et les communications avec New-York excessivement faciles. Il n'y a rien de plus gigantesque et de plus riche pour la navigation côtière que les vapeurs *Métropolis*, *Empire-Sate* et *Bay-State*,

servant aux communications entre ces deux villes; on a ses moindres désirs prévenus à bord par une armée de domestiques nègres en veste blanche et polis de manières.

Par sa position, Newport a joué un grand rôle comme centre d'opérations maritimes dans les guerres entre l'Amérique et la Grande-Bretagne. — On y vante une vieille curiosité apocryphe l'*Old-Mill*, appelé quelquefois la *Tour des Normands*; tour ronde, courte, massive, posée sur huit piliers. Ces hardis navigateurs l'auraient construite de leurs mains, quand ils firent leurs mystérieuses excursions dans le Vinland au onzième siècle! La question d'authenticité est douteuse; on admet généralement que c'est une bâtisse faite dans la première moitié du dix-septième siècle par Benedict Arnold, premier gouverneur de la colonie, qui la mentionne ainsi dans son testament: « mon moulin à vent fait en pierres. » Cette solution ne détruit cependant pas la supposition que le *Vinland* soit la côte méridionale de la Nouvelle-Angleterre, formée par le Rhode-Island et le Connecticut. On trouve sur cette plage, tournée au midi, des raisins mangeables en septembre, comme je l'ai vérifié à New-Haven et à Guilford, tandis qu'en remontant au nord les côtes froides du Massachusetts, du Maine de la Nouvelle-Ecosse, il n'y en a point. —Le long rivage bas et sablonneux de Newport, où les baigneurs s'ébattent, fournit un coup d'œil prêtant à la caricature, comme les lieux de bains fashionables de Brighton ou de Boulogne.

New-Bedford n'est pas bien loin de Newport;

cette ville fut fondée par la famille Rotch, du Nantucket, et a aujourd'hui plus de capital engagé dans la pêche de la baleine que tout le reste du monde. Il y a peu d'années c'était un village; aujourd'hui c'est une ville, dont la richesse, tirée tout entière des profondeurs de l'Océan, est estimée à 25 millions de dollars! Des navires pour plus de cent mille tonneaux sont engagés par les armateurs de New-Bedford dans la grande pêche; cela ira jusqu'à ce que la coûteuse graisse de baleine soit remplacée par quelque autre article demandant moins de dangers et de capitaux pour se le procurer. — Cette ville a hérité de Nantucket, placée sur une île voisine, et dont les anciennes flottes sont réduites à cinquante navires baleiniers. Un des premiers colons du Massachusetts, fixé sur cette île stérile, aperçut des baleines se jouant sur la nappe bleue de l'Océan et s'écria : « Voilà le champ que nos descendants moissonneront. » En effet Nantucket fut longtemps le principal port baleinier et envoya le premier navire américain, jamais entré dans les eaux de la Tamise! il y portait un chargement d'huile. C'est à des Nantuckais qu'on est redevable des premiers armements pour la pêche de la baleine, essayé par les ports du Havre, de Dunkerque, d'Amsterdam, et d'autres villes où l'on a depuis abandonné cette industrie.

CHAPITRE III

Force relative des Églises. — Leurs œuvres. — Missionnaires

Combien les hommes sont timides en Europe devant l'imputation d'être sectaires, membres d'une *secte !* Il est vrai qu'il fut un temps où l'on désignait par là les gens bons à brûler, à torturer, plus tard à emprisonner seulement. On a étrangement abusé de ce mot de secte. Ceux qui veulent nuire ou n'être pas troublés dans leur indifférence l'ont sans cesse à la bouche; on stigmatise par là le sérieux, l'indépendance chrétienne, bien plus souvent que les écarts. Et même les écarts, pour en faire il faut se bouger; ceux qui sont spirituellement morts dans une religion de pure tradition, et qui ne se meuvent pas, ne font jamais d'écarts. — De Jésus-Christ et de ses apôtres et disciples, le monde a dit pendant trois siècles : « cette secte ! » Et depuis lors cela a-t-il beaucoup changé? Tant que les « amis du monde seront « ennemis de Dieu, » au dire de saint Jacques, le vrai Christianisme sera sectaire aux yeux des foules. Les pays abondent où il faut renoncer au pur Evangile et courber la tête sous des us traditionnels, si l'on *craint de* faire secte. Et sous prétexte

qu'une Eglise fait secte, on lui refuse l'autonomie dont jouissaient toutes les Eglises et congrégations des temps apostoliques.

En Amérique, le mot de secte a perdu son sens d'épouvantail, parce que l'esprit chrétien y a agi profondément. On aime s'affirmer par la franche, indépendante et publique profession de ce que l'on croit et de ce qu'on ne croit pas; on y apporte même un point d'honneur. C'est heureux; c'est le propre des caractères forts et des consciences réveillées. Les ultramontains sourient à cela, le jugent absurde, et se réjouissent à la pensée que ces belles libertés et tout ce libre examen pulvérisent de plus en plus le protestantisme et leur frayent des voies. Illusion! Ils oublient qu'il y a une vérité spirituelle, absolue, qui conduit à une unité en esprit, par la liberté, en passant par-dessus toutes les faiblesses des hommes, et les diversités des formes ecclésiastiques du protestantisme. Il est très-curieux de voir le papisme depuis trois siècles et quart trébucher contre une pierre d'achoppement, dont il persiste à nier l'existence : l'unité spirituelle des Evangéliques en Christ. Qui ouvrira les yeux à cet aveugle? L'unité spirituelle des protestants, malgré les imperfections de réalisation, a créé, on l'a déjà vu (chap. VI), aux Etats-Unis, des sociétés d'une puissance supérieure à toutes celles du monde catholique, et dont l'Angleterre seule possède les sœurs aînées. Ses œuvres témoignent d'une unité religieuse aux Etats-Unis plus qu'apparente, humiliante pour nous Européens du con-

tinent. Entrons aussi dans l'examen des éléments mêmes dont se composent les Eglises.

Nous avons avancé que le protestantisme américain présentait extérieurement deux ou trois grandes formes religieuses seulement, et que la multiplicité de ses autres sectes étaient des accidents imperceptibles, ayant eux-mêmes de bons côtés.

Avant d'en fournir la preuve de fait, je rappellerai le principe protestant, que la concentration de milliers d'Eglises ou congrégations sous une seule dénomination, avec une conformité de détail et d'ordre religieux allant jusqu'à l'identité, n'est requise ni par l'Evangile, ni par son esprit. Quant aux éléments composants, il suffit que chacune soit formée de disciples du Seigneur en esprit et en pratique. Ce que le grand apôtre nous a appris d'essentiel sur le culte se résume en ceci :

Il faut des anciens ou évêques et des diacres.

« Que tout se fasse pour l'édification. »

« Que toutes choses se passent avec ordre et bienséance. » (I. Cor., XIV. 26, 40.) Et les chrétiens des divers temps sont arrivés à ce grand but par des combinaisons légitimes fort diverses.

Des individus religieux, convertis, des chrétiens étant donnés dans un certain lieu, ils s'associent en une communauté de frères, liés par la parenté de leurs âmes nées de nouveau d'un même père qui est Dieu, ayant éprouvé l'action d'un même souffle qui est le Saint-Esprit, et se considérant tous comme sauvés et réconciliés par un même sacrifice, celui de Christ mort sur la croix. Ces

frères forment une assemblée qui est l'Eglise du lieu ou plutôt *une Eglise.* Un grand nombre d'autres personnes ne professant pas un Christianisme vivant, suivent aussi ce culte; — des habitués, en un mot, — qui, joints aux membres de l'Eglise, forment une association moins intime et plus vaste que l'Eglise, appelée *la Congrégation.* La vie religieuse a donc deux degrés. Tous les membres de la congrégation soutiennent le culte par une contribution financière annuelle proportionnée à leurs moyens. Chacun prend également de ce culte ce qui lui va; ceux qui sont satisfaits d'écouter, écoutent, et après s'en vont chez eux. Ceux qui veulent être membres de l'Eglise et communier, l'obtiennent à la double condition de reconnaître la foi ou profession de foi de l'Eglise, et de ne pas contredire par leur vie les préceptes de la discipline évangélique. Tout le monde peut être membre de la congrégation ; tout le monde ne peut pas et ne veut pas l'être de l'Eglise.

La congrégation se bâtit une chapelle, s'y réunit, y adore Dieu en commun. S'il y a beaucoup d'habitants dans un même lieu, rien n'empêche qu'ils se répartissent en plusieurs de ces assemblées ou congrégations, de la même dénomination. Il n'est pas usité qu'aucune dépasse beaucoup le chiffre d'un millier, afin que le pasteur soit facilement connu et à portée de tous. Chacune de ces congrégations doit avoir au moins un homme instruit dans les Ecritures, ayant le don de la piété, de la foi, et la présence du Saint-Esprit en lui. Sa vocation, son aptitude préexiste, des études l'ont développée;

mais sa fonction lui est décernée par l'association, congrégation ou Eglise qui l'élit et l'accepte pour *son ministre à elle.* D'autres anciens, et des diacres élus également par l'assemblée, l'aident à faire régner la vie religieuse réelle chez les membres de l'Eglise, et à satisfaire à certaines fonctions comme la discipline, l'ordre du culte, et les charités et bonnes œuvres auxquelles l'association se croit appelée. Mais d'où viendra ce ministre? De qui tiendra-t-il, ses dons et ses pouvoirs? Et de qui donc les tenaient les apôtres et les premiers prédicateurs? Le Sauveur, la personne du Fils déclara son intention sur l'Eglise, la prépara, mais ne l'organisa et ne la lança point lui-même. C'est le Saint-Esprit qui souffla; et ceux qui n'étaient rien que des hommes qui attendaient, devinrent prédicateurs et maîtres des voies du salut. Le Saint-Esprit a créé l'Eglise, et la crée encore et continuellement. Il est bon qu'entre ministres et pasteurs du troupeau de Christ, il y ait une fraternité intime, une émulation relevée; mais pour transmettre le ministère, créer et former des ministres, toutes les filières imaginables de corps ecclésiastiques n'ont qu'une valeur secondaire. L'Eglise romaine, qui a le plus pétrifié toutes les idées de cette nature, vraies ou fausses, a des anneaux brisés par les schismes, et aucun effort n'a pu les renouer. Dieu seul, le Père des lumières, « n'a point de variations; » — le Saint-Esprit est le seul lien parfait, la seule chaîne sans rupture, qui relie chaque vrai ministre à la source de tout « chemin, vérité et vie. (Jean, XIV, 6.) »

Les temps apostoliques n'ont pas connu d'Eglises autres que celles dont il vient d'être parlé. Elles forment aussi la base, la pièce élémentaire je dirais, de l'édifice religieux des Etats-Unis. Les lois civiles de ce pays laissent pleine liberté à toute association pareille de se former, de se dissoudre, de s'administrer, de tendre la main à d'autres associations analogues ou de la leur refuser. Quant à la question de posséder des biens, des fonds, constitués en corporation, dans ce domaine matériel, la souveraineté de l'Etat se retrouve pleine et entière. La tendance des lois a été jusqu'ici de permettre des corporations, et même autant qu'on en veut, mais de limiter leur puissance, c'est-à-dire leur fortune. Toute charte marque jusqu'à quel point le capital peut monter et pas au delà ; qu'il s'agisse d'une Eglise ou d'un railroad, c'est la même chose. On vient de poser la première pierre d'un bâtiment pour la Société d'Histoire de New-York ; une charte limite la fortune de la Société. La loi de ce même Etat fixe à 5,000 dollars de revenu les biens que peuvent posséder les Eglises nouvellement fondées. Ce moyen empêche le corps social d'être dominé par des corporations, sortes d'Etats ; et comme la plus formidable corporation connue est celle du clergé romain, l'Etat de New-York vient d'imposer une loi, obligeant tous les biens d'Eglise à être remis aux mains de fidéicommissaires laïques. Mais l'archevêque romain John Hughes s'était, depuis une douzaine d'années, par un travail incessant, fait passer en main propre plus de cinq millions de dollars de biens-fonds dans

la seule ville de New-York et autant ou plus dans l'Etat; ces fonds sont si bien à lui que s'il venait à se marier, et il le peut légalement, ses enfants se trouveraient propriétaires d'une fortune à la Rothschild. — La tendance ultramontaine est de constituer *en main de Dieu*, représenté par l'Eglise-clergé, représentée elle-même par le pape, une partie de la fortune meuble et immeuble des nations. Si des centaines de millions, chez les Français, chez les Anglais et les Américains, devenaient la propriété d'un prince étranger, il serait le potentat le plus influent et gouvernerait en compte à demi toutes les nations. Mais le morcellement de ces biens en corporations isolées, détruit l'unité du pouvoir qu'ils donneraient, et leur limitation légale à un taux non excessif, maintient l'aisance du peuple et l'empêche de tomber dans la dépendance quasi féodale des administrateurs de la fortune de l'Eglise. Aux Etats-Unis le morcellement de la propriété ecclésiastique a permis jusqu'ici, sans trop d'inconvénients, de laisser marcher des dénominations religieuses, protestantes et catholiques, sans intervenir dans leurs affaires financières. Chaque année, les administrateurs ou *trustees* laïques sont renommés par les propriétaires de l'immeuble ou du fonds.

La prospérité d'une nation demandant impérieusement que la moindre quantité possible de terres, d'édifices et de capitaux, soit immobilisée avec la qualité de mainmorte, afin d'éviter les abus du moyen âge, et d'empêcher une ou plusieurs corporations, d'être maîtresse dans l'Etat, comme le

fut l'Eglise de Rome, il en résulte que la tendance actuelle en Amérique est de surveiller de plus en plus ces matières de propriété et de fixer un maximum de richesse à ces corporations. Le clergé romain croit que la richesse seule peut être son principal levier dans un pays libre, et fait une résistance illégale.

L'idée germe déjà d'en venir à supprimer tous biens de corporation religieuse autres que les édifices consacrés au culte et aux écoles, de ne laisser qualité de mainmorte qu'aux immeubles *improductifs,* et d'adresser les corporations religieuses, pour leur entretien, aux seules libéralités annuelles de leurs partisans, avec défense de thésauriser. C'est ce qu'on pourrait faire de mieux. Le maintien de la liberté civile, religieuse et politique, exige qu'on ne laisse pas naître des puissances ambitieuses dans l'Etat; le gouvernement même ne se contente-t-il pas pour ses énormes besoins du produit des taxes annuelles? Et n'est-ce pas précisément ce vote de l'impôt qui est la plus puissante barrière contre les tyrannies? Le même principe s'applique aux corporations.

Le clergé protestant n'a pas sur cette question une tendance sordide, mais il n'est pas à l'abri de la tentation. Il lui serait agréable d'avoir dans certaines Eglises son salaire assuré par les revenus d'un gros fonds; mais il est essentiel pour le maintien de la pureté évangélique, de la liberté des fidèles et de la vie chrétienne, que cela n'ait pas lieu, et qu'une caste de ministres ne se forme pas en dehors et au-dessus des autres fidèles, séparant

ses intérêts des leurs, vivant sur ses biens de corporation et ressuscitant le privilége. Les quelques exemples fournis par de grosses fondations épiscopales à New-York, ne sont pas heureux, et on les cite à titre d'abus; ainsi l'église épiscopale de la Trinité qui a 300,000 dollars de revenus.

Prenons les associations ou Eglises dont j'ai parlé et dont il existe une quarantaine de mille aux Etats-Unis. Rien n'empêcherait, au point de vue chrétien, de les imaginer toutes dans une indépendance complète les unes des autres, n'entretenant entre elles que des rapports fraternels, formant des associations ou confédérations temporaires pour certaines bonnes œuvres, et chaque membre passant d'une congrégation dans l'autre, suivant qu'il y serait porté. Le Christianisme, — et on ne l'oublie que trop, — est une *fraternité;* les seuls rapports qui dérivent de cette fraternité sont logiques et vrais; tout ce qui tend à faire de l'administration des Eglises un gouvernement et qui porte un caractère de domination et de formalisme dévie du principe. Quant aux ministres élus par leurs troupeaux, il suffirait également qu'ils se reconnussent mutuellement pour collègues, pour égaux dans la grande œuvre d'amener les âmes à Christ, — et qu'ils tendissent la main de fraternité à tout nouveau ministre vraiment évangélique qui serait appelé à diriger une des Eglises. Le saint ministère ne demanderait pas d'autres conditions pour exister. — Au fait, c'est ce qui eut lieu à l'origine des colonies, et beaucoup d'Eglises, les congrégationa-

listes surtout, vécurent dans cette parfaite indépendance. Mais l'esprit chrétien est, avant tout, un esprit de rapprochement ; les origines historiques, les pays et les Eglises d'où les colons sont venus, ont aussi contribué à une fusion d'un ordre plus compliqué ; et il en est résulté des liens plus étroits, mieux définis entre beaucoup de ces congrégations, de sorte qu'elles présentent aujourd'hui le spectacle de grandes familles d'Eglises appelées *dénominations*, et ayant chacune des ressemblances plus tranchées avec d'autres de nom différent.

En examinant les dénominations sous divers aspects, et d'abord pour *les formes de culte*, on trouve chez toutes, la prière avec la confession des péchés et l'assurance du pardon et du salut par la foi en Christ, la lecture de la Bible, le chant des psaumes, ou des cantiques, et le sermon. Les épiscopaux y ajoutent une liturgie à peu près identique à celle de l'Eglise anglicane, et dont la lecture tient une place importante dans leur service religieux. Les luthériens en ont une très-courte et dont l'emploi est facultatif.

Les différences dans la forme *ecclésiastique* ou l'organisation du clergé sont moins insignifiantes en elles-mêmes, quoique peu sensibles dans le culte. Les épiscopaux, et leurs rejetons les méthodistes, admettent une hiérarchie parmi les ministres ; tandis que les presbytériens, les baptistes, les congrégationalistes, les luthériens et les réformés de toute nuance ont des ministres tous sur le pied d'égalité. Le plus ou moins de restrictions ap-

portées à l'indépendance primitive de chaque congrégation, est aussi une source de diversité. Chez les baptistes, l'indépendance est absolue, et chaque assemblée ou congrégation attribue par l'élection la plénitude des droits du ministre à l'homme de son choix; les congrégationalistes, qui ont la même théorie, l'ont affaiblie en pratique, de sorte que le ministre élu d'une congrégation, pour être admis dans la fraternité de ses collègues, a besoin d'être confirmé comme tel par une réunion d'autres ministres appelée *association* ou *conférence*. Les presbytériens sont encore plus serrés sur ce point, et l'autorité appelée *presbytère*, composée par moitié, de ministres et de laïques, est munie d'un contrôle encore plus rigoureux sur l'élection et sur l'élu qu'une congrégation se choisit pour ministre.

La *doctrine* du salut par Jésus-Christ étant le fondement de la doctrine protestante évangélique, sa base et sa raison d'être, c'est là aussi que les moindres nuances dans la conception de cette idée capitale, ont pris une grande importance et ont amené des diversités. Une des gloires du protestantisme, c'est qu'on n'y trouve pas, entre les partis extrêmes, le grand abîme qui sépare les deux théologies que Rome a pu canoniser dans les personnes de leurs représentants : saint Augustin, d'un côté, qui est assez voisin de l'austère calvinisme, et l'extravagant Liguori, de l'autre, qui a poussé le salut par les pratiques dévotes et casuistiques, le jésuitisme, jusqu'aux plus honteuses puérilités. Une ignorance crasse, ou le silence de la crainte récon-

ciliera seul jamais ces deux noms et ce qu'ils signifient.

Chez les protestants, la tendance arminienne qui donne à l'homme une influence prépondérante dans la question du salut, et se rapproche en cela et par l'apparence du romanisme, a trouvé pour représentants les méthodistes, tandis que la grâce pure domine chez les presbytériens, les congrégationalistes, chez leurs alliés les diverses Eglises réformées, et chez la majorité des baptistes et des épiscopaux. Le calvinisme pur ou mitigé forme donc le grand courant religieux de l'Amérique protestante. Chez tous d'ailleurs, il est fondamental que, quelle que soit la vue à laquelle la logique humaine conduit sur la conciliation tentée entre le mystère de la grâce divine et la liberté humaine, le résultat pratique, le moyen et le but de la prédication chrétienne sont les mêmes : prêcher Christ pour amener la conversion du cœur, le renouvellement spirituel, la régénération, sans laquelle nul n'est chrétien, ni sauvé.

Voici le tableau de la force relative des dénominations religieuses américaines, rangées par leurs grandes analogies, ecclésiastique principalement :

DÉNOMINATIONS ÉVANGÉLIQUES.

. FAMILLE DES PRESBYTÉRIENS ET SEMI-PRESBYTÉRIENS.	Ministres en charge.	Églises.	Communiants.	Sources et documents consultés.
resbytériens dits «old School»	2,261	3,079	231,404	Minutes gen. assembly 1855.
— « New School » .	1,567	1,659	143,029	Id.
— écossais (trois dénominations). . .	587	802	65,588	Dr Baird, 1855.
— dits du Cumberland	1,000	1,000	100,000	New-York Observer, 1855.
éformés hollandais	348	364	38,927	Gen. Synod, 1855.
— allemands. . .	350	1,000	140,000	Dr Baird.
éthodistes dits protestants .	916	1,400?	70,015	Id.
ongrégationalistes.	1,843	2,449	207,608	Am. Cong. year Book, 1855.
uthériens.	980	2,000	190,000	Dr Baird.
	9,852	13,753	1,156,571	
II. FAMILLE BAPTISTE.				
aptistes du Nord et du Sud.	6,475	10,488	842,660	Am. baptist Almanach 1855 et Dr Baird.
— de trois petites dénominations. . .	2,605	3,705	347,949	
	9,080	14,193	1,190,609	
III. FAMILLE ÉPISCOPALE.				
piscopaux proprement dits. .	1,762	1,461	102,749	Journ. Banner 1855.
éthodistes épiscopaux du Nord.	4,579	11,880	783,358	New-York Observer, 1855.
— du Sud	1,942		603,303	Gen. Min, et N.-York Observ.
— de six petites dénominations. .	1,222		139,616	New-York Observer, 1855.
	9,505	13,341	1,629,026	
V. Frères Moraves.	28	23	5,000	Dr Baird 1855.
uakers orthodoxes.	?	350	20,000?	
ennonites	250	400	30,000	Id.
glises de Dieu (Allemands winnebrenneriens)	130	168	17,500	Id.
	408	941	72,500	
	Ministres.	Églises.	Communiants.	
Total général des quatre familles	28,845	42,228	4,048,706	

DÉNOMINATIONS NON ÉVANGÉLIQUES.

V. Quakers non orthodoxes. .	?	400	30,000?	
Unitaires	260	260	35,000	Dr Baird, 1855.
Swedenborgiens.	33	45	3,000	Id.
Christ-ians (fusion de diverses dénominations)	500	600	35,000	Id.
Universalistes.	635	821	50,000	Leur propre statistique 1855.
Autres sectes	?	200?	20,000?	
	1,428	2,326	173,000	
Catholiques romains. Prêtres.	1,704	1,824	?	Metropolitan catholic Alman.
— . . . . . Evêques.	40			
Juifs.		65	19,588	Dr Baird, 1855.

Quelques remarques serviront à éclaircir le tableau précédent.

Ce qui distingue le *presbytérianisme*, c'est d'abord l'introduction des *anciens* laïques, dans tout le gouvernement de l'Eglise, au même titre que les ministres ou prédicateurs. L'un et l'autre élément composent les *presbytères*, dont plusieurs réunis forment par leurs représentants les *synodes*, lesquels à leur tour forment l'assemblée générale annuelle, ou concile de la dénomination. L'Eglise est gouvernée par ces diverses autorités subordonnées, où les laïques et les ministres se balancent toujours en nombre.

Dans la première classe du tableau, les congrégationalistes et les luthériens seuls ne reconnaissent pas en principe que tel est leur gouvernement; mais en fait ils sont des semi-presbytériens. Il est très-remarquable que les luthériens, aux Etats-Unis, se soient notablement rapprochés des Eglises réformées, soit pour l'organisation, soit pour la doctrine. Cette sorte d'épiscopat dont les princes sont revêtus en Allemagne, a disparu ici, et personne ne le regrette; l'égalité a été établie entre tous les ministres. Ils ont vu à l'œuvre les Eglises réformées calvinistes, et de là le rapprochement très-réel qui s'est opéré entre ces classes jadis si antipathiques de protestants, et dont l'effet pourra se faire sentir en Europe. Les synodes ont une grande autorité dans le presbytérianisme; et la vie chrétienne des communiants des Eglises est garantie par une discipline évangélique. — C'est à cette famille ecclésiastique que se rattachent les Eglises réformées de

France, de Suisse et d'Ecosse, tant officielles que dissidentes; ces dernières seules sont en rapport intime avec les presbytériens américains par leur esprit et leur indépendance de l'Etat. L'organisation presbytérienne ne permet pas aux laïques les excentricités méthodistes; mais en échange du sérieux, de la gravité, de l'esprit de suite qu'elle exige, elle leur donne une influence véritable et substantielle sur l'Eglise, sur l'administration, le choix des ministres, la discipline et l'emploi des collectes et des fonds.

La deuxième classe, malgré le nom de *baptistes*, n'a aucune analogie, ni lien historique avec les anabaptistes d'Allemagne. Ils sont des réformés calvinistes, des Puritains anglais par leur origine, sauf quelques déviations chez les petites dénominations baptistes. Leur organisation d'église en fait des *congrégationalistes purs*, et ils auraient été classés avec ceux-ci dans la nuance semi-presbytérienne, sans faire une catégorie à part, si l'importance qu'ils attachent à la question du baptême n'eût rendu une classification distincte nécessaire. Ils ne baptisent pas les enfants, mais seulement les personnes éclairées et affermies dans la doctrine évangélique; et par immersion, non par aspersion.

La troisième classe se compose d'abord des *épiscopaux*, qui ont conservé la liturgie anglicane légèrement modifiée, le fameux *prayer-book*, et la hiérarchie des évêques et archevêques transmise par l'Eglise romaine à celle d'Angleterre. Comme cette Eglise est une juxtaposition et non une fu-

sion d'éléments catholiques et protestants, ils se combattent, les premiers sous le drapeau du *puséysme*, les autres sous celui de *low church* ou des tendances évangéliques.—Les *méthodistes* des Etats-Unis sont tous *wesleyens*, et comme rameau détaché de l'anglicanisme, ils conservent la hiérarchie. Le méthodisme s'éloigne de la doctrine réformée en rejetant absolument la doctrine de l'élection de grâce et la prédestination ; la volonté humaine est suivant eux en état d'arriver seule au salut par Jésus-Christ. Mais, d'autre part, ils s'éloignent de l'Eglise romaine en demandant à tous une régénération du cœur, une piété personnelle et une expérience de la grâce divine sur l'âme, en un mot le vrai christianisme, que la doctrine romaine attend de ceux-là seulement qu'elle appelle des saints et qu'elle canonise. La liturgie anglicane n'a presque pas laissé de vestiges chez les méthodistes américains. La tyrannie des évêques a si fort ennuyé une partie de cette dénomination, qu'elle a aboli la hiérarchie, et établi l'égalité entre ministres comme les Eglises réformées ; cette fraction, qualifiée spécialement de *méthodiste protestante*, a été reportée dans la première classe du tableau.

On s'étonne au premier coup d'œil que les méthodistes puissent marcher avec un ministère relativement faible ; pour un million et demi de communiants adultes, ils ont 7,700 ministres, soit moitié moins relativement que les presbytériens et les baptistes. Ils y suppléent par l'activité laïque à laquelle appartient une sorte de ministère inférieur; les *chefs de classe*, *frères exhortants* et *pré-*

dicateurs locaux, sont des laïques de talent et de zèle, que les *anciens* et *diacres* choisissent, et qui font circuler la vie religieuse dans la masse. Ce système qui a su combiner une hiérarchie de *diacres*, d'*anciens*, de *présidents* et d'*évêques*, fort jaloux de leur rang, avec une grande activité laïque, est supérieur en ressources à l'organisation actuelle de l'Eglise romaine. Aucune dénomination n'est plus habile pour s'étendre au dedans du pays; mais son activité missionnaire au dehors est très-pauvre, ainsi que celle des épiscopaux. Les missions lointaines et généreuses sont avant tout l'œuvre des Eglises puritaines.

Le méthodisme wesleyen traite les laïques en enfants, leur accordant, à côté d'une certaine activité peu alourdie de responsabilité, des droits plutôt imaginaires, des fantaisies accidentelles sans trait à la direction des Eglises, qui reste toute concentrée aux mains des *diacres*, *anciens* et *évêques* ayant reçu l'ordination.

Dans la quatrième classe, les *frères Moraves* et les *quakers* évangéliques ont des mérites connus de l'Eglise chrétienne entière, les premiers comme missionnaires et hommes d'une piété profonde, les seconds comme philanthropes et amis de la paix et des vrais progrès humanitaires.

Quant aux dénominations non évangéliques, il en est peu qui se rapprochent réellement du vrai protestantisme; quelques *unitaires* sont cependant dans ce cas. Le recensement fédéral de 1850 portait sous le nom de *petites sectes* (*minor sects*) le chiffre de 422 Eglises; mais après examen, nous

y avons trouvé des chrétiens de dénominations déjà citées, comme quelques presbytériens (*associate reformed*), quelques baptistes et méthodistes, et les Allemands de Winnebrenner, de sorte que nous avons cru ne devoir plus prendre pour non évangéliques que 200 de ces Eglises, chiffre mentionné à la fin de la cinquième classe. Le nombre des *quakers* est également une approximation, peut-être supérieure à la réalité.

Quant aux *catholiques romains*, leur chiffre est selon le docteur Baird, dans son rapport préparé pour l'Alliance évangélique de Paris, et publié à New-York le 25 mai 1855, entre deux et trois millions d'âmes; ce serait moins d'un neuvième de la population des Etats-Unis. — D'autres estimations nous ont porté à admettre le chiffre de deux millions et demi comme très-voisin de la réalité. — Quant à fixer le chiffre des communiants de cette Eglise, cela ne nous a pas été possible, et la comparaison qu'on en ferait avec celui des Eglises protestantes, n'aurait aucune valeur. Les prêtres, en effet, admettent à la communion à peu près tous les catholiques *nominaux*, tandis que dans les Eglises protestantes américaines, cette admission est précédée d'une instruction prolongée et de garanties morales, auxquelles un sixième ou un septième seulement de la population rattachée à ces Eglises parvient à satisfaire. Si les Eglises catholiques suivaient ce principe, le chiffre de leurs communiants serait compris entre 4 et 500,000.

En représentant par 100 le nombre total des membres des dénominations protestantes, évangé-

ues ou non des Etats-Unis, on forme le tableau vant pour les années 1854 et 1855 :

I. Famille presbytérienne	27 1/2	p. 100
I. Baptistes	28	»
II. Episcopaux et Méthodistes	38 1/2	»
V. Diverses sectes évangéliques	2	»
'. Dénominations non évangéliques très-nombreuses	4	»
	100	»

.es sentiments de fraternité chrétienne subsist donc dans quatre-vingt-seize pour cent de la sse totale, et sont absents de quatre seulement. i on élimine les dénominations faibles pour ne ndre que les trois premières grandes catégo- de chrétiens des Etats-Unis, on trouve ces sses formant encore le chiffre imposant de qua-vingt-quatorze pour cent du total.

;eci réduit à néant les accusations parties de ;ains quartiers, sur la pulvérisation du protestisme américain en sectes et en hérésies, innombles et extravagantes, et c'est une preuve di-:e de cette unité spirituelle supérieure, dont les rres citées au chapitre IV étaient une preuve *irecte* si l'on veut; quoique des œuvres de lonhaleine et de dévouement, nous semblent une nifestation bien *directe* de l'esprit qui les dicte. In gouvernement craintif pourrait dire : des lions d'individus, des milliers d'Eglises ayant un *ds commun* pour payer leurs frais de culte, nonlement par des fondations,—l'objection est trop lente, — mais même par des contributions anilles uniquement, seraient un danger pour l'E-

tat ; les directeurs de ce fonds seraient aussi puissants que le gouvernement ; c'est inadmissible.

J'ignore si les Américains ont eu cette crainte et même j'en doute ; mais en fait ils marchent différemment. Il n'y a pas de fonds commun pour les frais réguliers du culte dans les dénominations; pas de millions maniés par quelques directeurs pour payer ces vingt-huit mille ministres ; tout est fractionné. Leur paye moyenne, généralement admise à 500 dollars par tête, fait un total de 14 millions de dollars ou 70 millions de francs, fournis par chaque congrégation séparément. Ces petits corps ou congrégations formés de 100 à 1,000 personnes au plus, sont isolés et indépendants pour la paye de leurs ministres ; chaque congrégation fait ce qu'elle veut et ce qu'elle peut ; aussi y a-t-il des ministres payés de 2,000 francs jusqu'à 20,000 et plus, suivant la richesse et la position sociale de leurs ouailles. Les seules fonctions des Eglises qui ne seraient pas possibles sans une centralisation, sont faites à frais communs par un fonds fourni par toutes les congrégations d'une dénomination ; ce sont les missions, les séminaires, etc.

Ce système, qu'on appelle *volontaire*, est seul connu dans tous les Etats-Unis. Toutes les dénominations dont il vient d'être question soutiennent donc les frais de leur culte elles-mêmes, par des taxes volontaires et annuelles. Elles rétribuent leurs ministres si largement, bâtissent des chapelles si somptueuses, soutiennent tant de colléges et de séminaires de théologie, que c'est là une

source perpétuelle d'étonnement pour les Européens. Aucun gouvernement d'Europe n'y apporte une libéralité pareille, et ce qui est la règle invariable dans nos pays, une allocation chétive du budget de l'Etat pour le ministre, lui permettant à peine de vivre, est au contraire l'exception aux Etats-Unis, où les fidèles eux-mêmes se chargent de son entretien. J'y connais des ministres qui ont jusqu'à 25,000 francs de rétribution, et en outre occasionnellement des allocations extraordinaires pour visiter l'Europe ou rétablir leur santé.

Cependant, tout énormes que soient les frais de culte, ils ne constituent qu'une portion de la dépense pour les œuvres religieuses. Les chrétiens soutiennent, on l'a vu, les Sociétés de la Bible, des Traités, et l'Union des écoles du Dimanche, et ont jugé en outre nécessaire de pourvoir aux cinq objets suivants :

— Missions intérieures ou *domestiques* (indigènes).

— Missions étrangères.

— Education et écoles de théologie.

— Publications religieuses.

— Extension des Eglises.

Chacune de ces familles d'Eglises appelées dénominations, n'est jugée complétement organisée que quand elle pourvoit à toutes ces œuvres.

Les missions ou la propagation de la religion, n'ont jamais eu d'objectants raisonnables dans aucune dénomination chrétienne; la passivité, le silence, voilà leur principal adversaire. La première tentative directe pour arrêter les missions fut di-

rigée contre la personne de Notre-Seigneur, lorsque moitié par prière, moitié par menace, un démoniaque voulut le faire taire (Luc IV, 33). Aucun homme, à ce qu'il semble, n'avait été guéri du démon jusque-là. Mais l'œuvre nouvelle s'annonça avec une puissance inconnue ; ce qui était avant inguérissable, Jésus-Christ le guérit, et le démoniaque son opposant devint son disciple.

Le travail des missions intérieures est indispensable dans un pays où le christianisme se soutient par les seuls efforts de ceux qui y croient, et il est évident que plusieurs parties des Etats-Unis se matérialiseraient entièrement, surtout dans les nouveaux établissements, si les Eglises formées ailleurs ne se sentaient pas dans l'obligation impérieuse d'y propager leur foi. De puissants moyens sont consacrés à ce but, qui offre en outre, à chaque dénomination, un stimulant plus spécial, et quelquefois tenant de près à l'amour-propre, celui d'étendre son influence, et d'augmenter ses forces par la création de nouvelles Eglises. Le succès accompagne à un tel degré ces efforts que les méthodistes par exemple, qui commencèrent en 1767 à New-York par une petite réunion de quelques émigrants tenue dans une chambre, comptent aujourd'hui près de six millions d'âmes soumises à leur influence. Leur début fut singulier. Le docteur Bangs, un des pères du méthodisme, cité dans l'*Histoire de toutes les religions* par Rupps, raconte que quelques méthodistes irlandais, dont l'un, M. Embury, avait été *prédicateur local*, arrivèrent à New-York en 1766; s'y trouvant les premiers de leur Eglise,

ils en prirent occasion de négliger tout culte. L'année suivante, arriva une autre famille irlandaise à laquelle appartenait une femme très-zélée qui apprit avec indignation la déchéance et la mondanité des premiers venus. Un jour elle entra brusquement dans la salle d'amusement où les méthodistes s'étaient réunis, leur arracha des mains leurs cartes à jouer, les jeta au feu, et dit à M. Embury : « Si vous ne vous mettez pas à nous « prêcher, nous irons tous en enfer ! » Il répliqua d'abord qu'il n'avait ni lieu de culte, ni congrégation ; cependant à la fin il céda, et se mit à prêcher dans sa propre maison au petit troupeau d'émigrants. Telle fut la première de ces réunions méthodistes qui ont aujourd'hui dépassé le nombre de treize mille.

Un des succès les plus éclatants du système volontaire est d'avoir pu suivre le développement fabuleux de la population et du défrichement dans les Etats de l'Ouest et d'avoir si bien fourni ces contrées de chapelles, de ministres et d'écoles, qu'elles ne sont point inférieures, à cet égard, aux anciens Etats de l'Est ; sauf peut-être qu'elles ont çà et là des masses compactes de colons européens se refusant à toute religion pour le moment, et vivant dans un état de matérialisme qui contraste péniblement avec celui des Américains. Cependant cette armée d'*infidèles*, c'est le nom donné aux chrétiens nominaux, est peu à peu entamée par l'activité des agents des Eglises américaines.

Les besoins *ont été si* soudains, qu'un ministre,

âgé aujourd'hui de quarante-cinq ans seulement, me disait :

«Dans ma jeunesse tout l'ouest de l'Etat de New-« York (un état côtier!) était une forêt; sur les « localités des grandes villes actuelles de Buffalo, « de Rochester, des bois de pins couvraient les « emplacements où s'élèvent aujourd'hui de super-« bes quartiers et des églises par cinquantaines. » — Ces villes d'hier ont en effet relativement plus de chapelles et de siéges pour s'y asseoir, et plus de ministres du culte, que des villes épiscopales d'Europe comptant les siècles par dizaines ; et tout cela s'est fait par cotisation libre des vivants, et non en attirant par une corporation les biens des morts, ainsi que fait la corporation romaine. A Chicago, en 1833, un jeune ministre presbytérien ne trouva que deux ou trois douzaines de maisons, et fonda la première église presbytérienne dans une ville qui compte aujourd'hui 80,000 âmes et une soixantaine d'églises. Il est bien évident qu'aucune Eglise d'Etat n'eût pu suivre un mouvement aussi rapide, aussi torrentiel, et qu'aucun gouvernement n'eût trouvé les sommes énormes requises pour tant de milliers de vastes édifices et de nouveaux temples érigés en peu d'années. Des législatures se fussent enrouées à voter les sommes additionnelles nécessaires à chaque exercice. Mais Dieu avait pourvu par un système plus parfait et plus évangélique qu'aucun autre, à ce que des besoins inouïs fussent couverts avec une facilité et une générosité sans exemple dans l'Ancien-Monde. En Angletèrre, *on a trouvé* que les 57 pour 100 de la population

entière peuvent s'asseoir dans les lieux de culte; aux Etats-Unis, c'est les 61 pour 100.

Le système des églises libres est si puissant que partout où il a pu agir pendant un certain nombre d'années, la population *entière* s'est trouvée soumise à l'influence religieuse, assistant au culte, le soutenant par des contributions, et rendant hommage à l'esprit chrétien tant par sa conduite morale, que par ces manifestations journalières innombrables, qui révèlent ce qu'on appelle l'opinion publique. — On objecte, il est vrai, que ceci n'est applicable qu'à la presque totalité de la Nouvelle-Angleterre et à certaines parties des autres Etats. « Mais voyez, dit-on, New-York et les grandes villes « de l'Ouest, il y a là une population considérable « qui ne va jamais au culte et se tient pratique- « ment en dehors du Christianisme. » La réponse à ceci est une preuve nouvelle en faveur du système volontaire. Cette population est tout entière composée d'étrangers venus d'Europe et redevables de leur indifférence et de leur hostilité même pour toute espèce de religion, au système d'églises établies et souvent *obligatoires* qui règne dans cette partie du monde. C'est pour avoir persévéré dans une voie contraire à celle où les Etats-Unis sont entrés lors de la constitution de leur pays, à la fin du dix-huitième siècle, que l'Europe offre encore une armée si compacte d'idolâtres, de matérialistes ignorants, et qu'elle fait sentir l'influence délétère de ses religions nominales, au delà même de l'Atlantique. Le poison d'une éducation antichrétienne est apporté au delà des mers, et forme un

des agents de dissolution agissant sur les Eglises des Etats-Unis. Mais que le principe des Eglises libres agisse seulement pendant un certain temps, et ces masses brutales d'Irlandais et d'Allemands du Rhin béniront leur nouvelle patrie, pour leur avoir fourni non-seulement le pain du corps, mais aussi celui de l'âme, avec une libéralité dont aucune terre sous le soleil n'offre un si bel exemple. Le révérend Palmer, d'Albany, me disait : « Je vois « tous les jours des exemples de cette transforma- « tion opérée par l'action *libre* des Sociétés et des « Eglises de notre pays. Un ministre, ou un agent « de la Société bibilique, de celle des Traités, ou « des Home-Missions va chercher quelques misé- « rables Irlandais habitant un des quartiers exté- « rieurs de la ville ; quelquefois aussi nous parve- « nons à les attirer dans de modestes chapelles « bâties au milieu de leurs quartiers et pour les- « quelles ils n'ont rien à payer. Dès qu'un de ces « hommes est amené à l'Evangile, il prend un air « plus respectable, il pose ses haillons ; il prend « soin de sa famille : les vêtements, le confort, l'or- « dre, l'instruction dans sa maison, tout progresse « à la fois. Bientôt il se sent pressé de ne plus lais- « ser à d'autres toute la charge de son culte ; il prend « un banc dans quelque petite église des faubourgs, « le paye cinq dollars par an ; ensuite il trouve « plus d'intérêt à suivre le culte dans une église « où la prédication est plus soignée, et il finit peut- « être par louer un des meilleurs bancs de l'Eglise « du docteur Sprague. Et en tout cela, l'améliora- « *tion de la* condition de cet homme a été la consé-

uence, et à quelques égards a pu suivre la pro-
ression de ses convictions religieuses et des
ertus qui en découlent. »

Le principe généralement suivi, c'est que cha-
dénomination religieuse, après avoir payé
les frais de son culte régulier, entretienne, au
yen de fortes collectes annuelles faites dans les
ises, un certain nombre de missionnaires et de
pelles dans les lieux qui en manquent. L'admi-
ration de cette œuvre est aux mains d'un Co-
é appelé Board, nommé par l'*assemblée géné-*
ou concile annuel des Eglises de cette déno-
ation, et par conséquent responsable envers
semblée. Cependant je connais des cas où un
ncipe tout différent a été adopté : c'est de laisser
association indépendante se former pour l'œu-
des missions, ne relever que d'elle-même, com-
der la confiance par le caractère de ses direc-
s et par la publicité qu'elle donne à son travail,
ayer ses frais au moyen de collectes faites dans
Eglises sympathiques à son œuvre. Ces Sociétés
es se rattachent toujours néanmoins à une cer-
e dénomination. Il n'y a pas d'exemple qu'au-
e de ces Sociétés ou comités ait jamais abusé
on influence pour faire de la politique. Tout
che à un but uniquement religieux, et mené par
hommes d'une piété profonde et éprouvée. Le
anisme est beau; mais les hommes le sont incom-
blement plus, et leur foi et leur charité témoi-
nt que le meilleur des rouages, ce sont les chré-
s eux-mêmes. Tout missionnaire envoyé par un
ité ou par une Société a l'ordre d'annoncer im-

médiatement à ceux qu'il évangélise, qu'alors même que ses frais sont à la charge de la Société dont il relève, eux sont tenus en conscience de faire, d'année en année, une collecte pour aider cette Société ou ce Comité. C'est un principe inébranlable, et dût la collecte ne donner au début qu'un demi-dollar, elle se fait. Au bout de peu d'années on voit d'ordinaire le groupe formé autour du missionnaire en état de se constituer en congrégation régulière ou Eglise, basée sur le principe ecclésiastique qui lui a été apporté, et capable de payer son propre ministre. Le missionnaire, qui est le père spirituel de cette Eglise, en devient ordinairement le ministre à poste fixe, et quitte le service de sa Société ; ou s'il préfère rester dans sa qualité précédente, il va recommencer ailleurs comme missionnaire l'édification d'une nouvelle communauté. Chaque Société de missions intérieures indique dans son rapport annuel combien de ses stations ont passé à l'état d'indépendance, c'est-à-dire d'églises se soutenant sans subsides, et plus il y en a, plus son œuvre est jugée efficace et apte à porter ailleurs ses forces.

Voici le tableau des missions intérieures soutenues par les églises évangéliques des Etats-Unis :

Année de fondation	DÉNOMINATIONS.	Année.	Nombre de missionnaires. Ministres consacrés en activité.	Dépenses annuelles.	Dépenses depuis l'origine.	Nombres communiants des Eglises missionnaires.	Nombre des Eglises missionnaires.
				Dollars.	Dollars		
1802	Comités presbytériens	1855	525	74,494	1,200,000	20,412	819
1826	American Home-Missionary Society .	»	1,032	190,206	2,918,569	33,820	2,124
1832	Eglises hollandaises	»	84	18,253	?	5,000	96
—	Deux petites dénominations presbytériennes.	1854	106	20,000	?		?
1849	Union chrétienne américaine et étrangère	1855	62	36,361			?
1846	Association américaine des missions.	»	102	20,000	?		108
1828	Missions épiscopales.	1853	100	30,000	660,000		105
1819	— des Méthodistes du Nord. .	1855	836	168,546	2,000,000	55,864	
1844	— des Méthodistes du Sud . .	1854	296	168,031	1,090,000	70,378 (dont 38,000 nègres)	127
1820	— Méthodistes protestantes épiscopales.	»	103	20,000			
1832	— Baptistes du Nord.	»	184	62,730	490,000		
1845	— Baptistes du Sud.	1853	88	27,074	?		
1842	— American Indian missionary				?	13,000	21
	association (baptiste). . .	1852	28	15,811			
	— Ladies home missionary. —				?		
	Society in N.-Y (methodist)	1854	9	3,100	?		
	— Boston missionary Society .	1854	22	12,966	?		
	Ministres missionnaires	. . . .	3,577	Doll. 847,572			

C'est une belle chose que d'avoir des mission naires par milliers dans un pays déjà civilisé e ayant des Eglises régulières. Ces hommes ont de qualités magnifiques et une énergie qui sert de sti mulant aux consciences des pasteurs à poste fixe mieux payés, et sujets à tomber dans la routine e la vie commode. Des Eglises qui, indépendammen de leurs frais de culte, peuvent fournir 3,577 mis sionnaires à l'intérieur du pays, aux pauvres lo calités dépourvues de culte sur les bords du défri chement et faire dans ce but un sacrifice annu de 4 à 5 millions de francs, ne méritent certes pa d'être taxées de langueur relative. Pour l'année a tuelle (1855) leurs efforts vont encore plus hau parce que les données ci-dessus ne sont pas toute récentes et que la progression d'année en anné ne cesse de croître, en outre parce que j'ai d omettre, faute de documents, les efforts faits pa quelques petites dénominations ou même par de congrégations isolées, lesquelles bâtissent à leu frais des chapelles dites de missions et y payer des prédicateurs. Fréquemment on entend esti mer le nombre de tous ces missionnaires à 4,000

Le tableau des missions étrangères soutenues pa les Américains du Nord dans le sud de leur parti du monde, en Afrique, en Asie, dans l'Australie e même en Europe, n'est pas moins intéressant :

MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Année de fondation	DÉNOMINATIONS.	Année	Ministres consacrés.	Assistants.		Total.	Frais annuels.	Frais depuis l'origine.
				Américains.	Natifs.			
1809	Comité presbytérien des missions étrangères	1855	57 américains 2 natifs	115	43	247	Dollars. 188,987	Dollars. 1,674,782
1849	American board of Commissionners for foreign missions	»	160 américains 63 natifs	227	229	679	318,898	6,800,000
1846	Union chrétienne américaine et étrangère	»	5 américains 10 natifs	—	31	46	30,000	?
1820	Association américaine des missions	1853	45 américains 4 natifs	45	5	99	22.496	?
1855	Missions épiscopales	»	15 américains 1 natif	20	6	42	42,050	710,000
—	— méthodistes épiscopales (Nord)	1855	16	15	15	46	73,247	758,000
	— — — (Sud)		15	15	15	45	60,000?	?
1844	— Primitiv Methodists	1854	23	—	—	23	8,000?	?
1814	— Baptistes du Nord	»	66 américains 110 natifs	64	110	350	122,757	1,800,000
1845	— Baptistes du Sud	»	15	25	—	40	14,782	?
1835	— Freewill baptists / Georgia baptists	»	39	—	—	39	19,000	?
			646	526	454	1,626	Dollars. 895,212	

La question des pensions de retraite des missionnaires et de l'éducation de leurs enfants n'a malheureusement jamais été résolue. Bâle, en Suisse, a donné l'exemple et fait actuellement venir de l'Inde les enfants de ses missionnaires pour les élever en Europe; la santé et l'instruction en profiteront également.

Les missions américaines pensent de plus en plus à employer des indigènes pour les missions et à les élever aux Etats-Unis. (A Naples les jésuites élèvent une trentaine de Chinois.) — Savoir une langue comme l'anglais, ouvre aux Asiatiques la clef d'un champ immense de notions, et leur donne une grande supériorité.

De toutes les missions celles qui révèlent la plus grande foi et la plus large munificence, ce sont celles des *presbytériens* et des *congrégationalistes*, c'est-à-dire de ces protestants calvinistes descendants des anciens Puritains qui ont fondé les colonies. Les deux grandes branches presbytériennes dites ancienne et nouvelle école et les congrégationalistes ne forment qu'une masse de 582,000 communiants, c'est-à-dire *un septième* des Evangéliques, et cependant ils fournissent la *moitié* du nombre total de missionnaires que les Etats-Unis ont chez eux et dans le monde entier, et ils couvrent également la moitié de la dépense totale. Voici en effet les œuvres qu'ils soutiennent; je les extrais de celles qu'on a vues dans les deux tableaux précédents.

		Nombre des Missionnaires	Dépenses.
Presbytériens ancienne école.	Missions intérieures. . .	525	Dollars. 74,494 (1)
	— étrangères. . .	217	183,987 (2)
Presbytériens nouvelle école associés aux Congrégationalistes.	Missions intérieures. . . .	1,082	190,206 (3)
	— étrangères chez les païens (Turquie, Inde, Chine, etc.)	679	318,893 (4)
	— chez les catholiques	108	66,361 (5)
	— mixtes.	250	48,000 (6)
	Missionnaires	2,811	Dollars. 881,941

Et c'est non-seulement par l'étendue de l'œuvre qu'ils se distinguent, mais aussi par sa profondeur. Semblables à un acier de bonne trempe et du plus fort tranchant, ils attaquent le roc vif; ils taillent dans une carrière formée des populations les plus rétives à l'Evangile, soit pour l'àvoir entendu calomnier par des prêtres, comme c'est le cas fréquent des catholiques, soit pour n'en avoir aucune notion quelconque, comme cela se trouve chez les Peaux-Rouges, les noirs de l'Afrique occidentale, les Hindous, les Turcs de Syrie et d'Asie Mineure. C'est en particulier dans l'empire ottoman que la Société la plus forte des six mentionnées ci-dessus, et la plus ancienne, car elle fut fondée en 1809, entretient un personnel de missions

NOM SPÉCIAL DES COMITÉS OU SOCIÉTÉS MISSIONNAIRES.

(1) Presbyterian Board of Home Missions.
(2) Presbyterian of Foreign Missions.
(3) American Home Missionary Society.
(4) American Board of Commissionners, etc.
(5) American and Foreign Christian Union.
(6) American Missionnary Association.

de 259 personnes avec une dépense annuelle d'un demi-million de francs. C'est une œuvre si belle, entre autres chez les Arméniens-Turcs, que les Anglais eux-mêmes n'ont cru pouvoir mieux faire en la soutenant de leurs dons, qu'en envoyant eux-mêmes des ouvriers de l'Evangile en Turquie, et ils ont formé une « Turkish aid mission Society » qui remet déjà plus de 1,500 livres sterling par an à la Société américaine. Le catholicisme est surtout battu en brèche aux Etats-Unis par les chrétiens presbytériens et congrégationalistes, dont les pareils ont soutenu, depuis la réforme du seizième siècle, la principale fureur des papes et du bras séculier, en France, en Suisse, dans une partie de l'Allemagne et dans le royaume britannique. Je considère cette race fidèle, dont les Huguenots de France firent partie, comme le principal nerf de l'Eglise chrétienne ; elle a énormément souffert en Europe ; elle a été exterminée en Autriche, en Italie, réduite à une infime minorité en France, tenue dans une infériorité légale par divers Etats allemands, et par la Grande-Bretagne ; mais Dieu l'a dédommagée en lui donnant la haute main dans le Nouveau-Monde, où elle forme l'élite.

Si l'on considère que le protestantisme évangélique est miné depuis quelque temps aux Etats-Unis par l'arrivée annuelle de quelques centaines de mille catholiques et protestants incrédules ou tièdes, sans parler des Chinois païens arrivant du côté de la Californie et déjà au nombre de plus de 40,000 ; et que la mondanité va croissant par l'effet d'un développement inouï de la richesse

et du luxe dans toutes les classes, il est évident que des efforts missionnaires tels que le monde n'en a jamais vus, et la protection toujours plus visible du divin auteur du christianisme, peuvent seuls sauver les Américains de l'irréligion. C'est ce que proclamèrent les *Baptistes* déjà en 1832 quand ils fondèrent leur Société de Missions intérieures pour agir surtout dans la vallée du Mississipi; cependant, malgré leurs continuels progrès, ils sont loin de faire des efforts proportionnés à l'énormité des ressources que peuvent fournir leurs douze cent mille communiants; ils ne font pas pour l'ensemble des missions la moitié des efforts des presbytériens et congrégationalistes, tandis qu'ils devraient faire le double de cette œuvre, ce qui nécessiterait quatre fois plus de zèle que celui dont ils font preuve. Une remarque à peu près analogue s'applique aux *Méthodistes*, quoique leur politique de faire plus de bruit et de mise en scène que nuls autres, puisse d'abord faire illusion. Ils ont seize cent mille communiants, et bien qu'ils dussent faire près du triple de l'œuvre type à laquelle je compare les autres, ils n'en font également que la moitié, soit pour le nombre de missionnaires, soit pour les sommes de contributions; c'est donc bien au-dessous de ce que la proportion légitime devrait leur attribuer.

J'ai été très-surpris, en ouvrant le rapport annuel pour 1855 des missions méthodistes, de voir qu'il ne s'y trouvait pas un mot d'explication sur l'œuvre intérieure (*home*), et que tous les détails

roulaient sur l'œuvre plus faible de l'extérieur ! C'est même pénible de découvrir que les vénérables évêques méthodistes enveloppent dans un silence complet une œuvre qui occupe 600 missionnaires dans 569 stations et qui réunit déjà 43,925 communiants et 10,293 néophytes. L'Eglise n'est-elle pas un flambeau sur une montagne? La liste des chiffres des communiants dans les divers Etats, occupe une demi-page dans leur rapport de 200 pages environ ; et c'est tout ! Cette soustraction de pièces à l'examen sent sa hiérarchie ; mais elle a d'autres motifs encore.

Dans le champ des missions, les méthodistes ont donné lieu à des plaintes dont quelques-unes peuvent n'être pas sans fondement. Pour ce qui est des missions intérieures, on a dit : « Dès qu'une Eglise presbytérienne ou congrégationaliste est affaiblie, décline de sa foi, penche vers l'arminianisme, les méthodistes wesleyens envoient à l'assaut leurs prêcheurs itinérants. Ils présentent les instances les plus pressantes, visitent les gens à domicile, et font une abondante récolte d'âmes en bâtissant une congrégation à eux avec les débris des autres. » — A cela je ne saurais voir de mal, car dans un système de liberté chaque idée prend ouvertement ses soutiens là où elle sait qu'on lui est sympathique. Mais on va plus loin, et on dit : « Les wesleyens n'essayent même pas de construire avec des matériaux neufs et ont pour système de bâtir avec des pierres que les autres ont taillées. Si une population est à peu près sans religion et de l'abord le plus difficile, ils ne font

presque rien au milieu d'elle, ou plutôt ils laissent les autres chrétiens, les calvinistes par exemple, y envoyer des missionnaires et tailler les premiers abords dans le roc des âmes. Les voies ainsi frayées pendant quelques années, les prêcheurs wesleyens arrivent, s'établissent à grande proximité des autres missions, comme une pompe aspirante, et cherchent moins à faire à leur tour un travail solide au milieu de gens non encore éclairés, qu'à amener à eux les personnes déjà évangélisées et auxquelles il suffit de donner le coup de *brunissoir* du méthodisme, en un mot les idées et tours de langage propres aux wesleyens. » On cite un très-grand nombre de faits détaillés à l'appui de ces reproches, et il paraît bien évident que le méthodisme vise à l'ouvrage facile, et que l'immense extension de cette dénomination aux Etats-Unis dépasse la proportion de bien réel qu'elle opère, puisqu'elle met dans ses greniers beaucoup d'épis dont d'autres ont jeté en terre la semence. On comprend alors que si des détails circonstanciés étaient publiés sur les missions intérieures des méthodistes, il s'y trouverait des preuves statistiques de leur système d'assimilation, pratiqué à l'égard des autres églises et stations de missions; les évêques préfèrent donc ne pas dire ce qu'ils font, ni où ils adressent leurs nouveaux efforts, et quelle perspective les dirige; de là le mutisme de leur rapport annuel.

Un autre fait qui corrobore ces vues, c'est que les méthodistes sont, sans exception, de tous les chrétiens d'*Amérique* ceux qui ont le plus négligé

le travail pénible, redoutable même des missions chez les païens, les mahométans et les catholiques. Qu'est-ce qu'une cinquantaine de missionnaires en Asie et en Afrique, pour un corps de cinq ou six millions de population américaine, qui en entretiendrait facilement un millier pour peu que les évêques et les anciens méthodistes voulussent y pousser. Je n'ai pu comprendre non plus pourquoi ce faible corps missionnaire leur cause tant de dépense. Des efforts en pays païens ne trouveraient leur récompense que devant Dieu, et au point de vue humain il peut sembler que le nombre et l'influence des méthodistes aux Etats-Unis n'y gagneraient rien ; mais cela même prouverait mieux s'il y a une piété vivante chez leurs directeurs, et s'ils visent plus à étendre le royaume de Dieu sur la terre, qu'à se faire grands eux-mêmes dans leur propre pays.

Une complète uniformité ne règne cependant pas à l'égard de ce que j'ai appelé le travail facile. Ce que les évêques et les habiles se refusent à faire, les laïques l'essayent. Une entreprise de ce genre et qui m'a plu, est la « Société missionnaire des dames méthodistes de New-York » pour faire du bien dans les plus mauvais quartiers de leur grande ville. Il y a dix ans qu'elles l'ont fondée, et les résultats moraux et sociaux produits par le principal de leurs établissements, celui du quartier des *Cinq-Points*, ont été fort encourageants. Le quartier tout près de Broadway, au cœur de New-York, était autrefois un repaire de canailles, comparable à celui de Saint-Giles à Londres. Il était plus dan-

gereux de s'y aventurer que dans un bois, et les êtres sauvages et dégradés qui l'habitaient eussent regardé comme de bonne prise l'étranger qui y eût porté ses pas par ignorance. Aujourd'hui ces dangers n'existent plus. J'ai parcouru ce quartier sans y voir autre chose que quelques tavernes pleines de buveurs et des débits de vieux vêtements, de faïence ébréchée, de meubles usés et de comestibles de qualité inférieure. Le policeman y stationne aux angles des blocs de maisons comme dans les autres parties de la ville. La maison de la mission a été bâtie sur l'emplacement d'une ancienne brasserie et achevée en juin 1853; elle est petite et modeste, et suffit à deux cents enfants que les parents du voisinage y envoient chaque jour à l'école dans le but avoué de les rendre meilleurs qu'eux, et de leur préparer un sort honorable. J'ai vu les salles d'école, les vestiaires, la chapelle, tous dans un goût simple, mais suffisants pour le but à remplir. Quelques personnes sans feu ni lieu ont été logées comme pensionnaires dans une partie de l'édifice, où elles n'ont d'autres restrictions à subir que celles de ne pas donner de scandale, de suivre les prescriptions de la Société de tempérance et de rentrer avant dix heures du soir. Du travail a été procuré à beaucoup de parents qui ont consenti à se conduire honnêtement et à envoyer leurs enfants à l'école; et comme cela ne suffit pas, 20,000 pièces de vêtements, 500 paires de souliers, 300 couvertures de lit, et beaucoup d'autres cadeaux en nature ou en argent ont été distribués, à teneur du dernier rapport annuel, aux

nécessiteux du quartier. Un autre petit édifice ser construit dans la cour de la mission. Durant l'ét les drôles du quartier, mus par je ne sais quell impulsion, jetèrent des pierres au missionnaire d l'établissement qui passait dans la rue et l'obligè rent à se réfugier dans l'édifice dont ils firent e quelque sorte le siége. Il n'est pas surprenant qu des préjugés absurdes poussent quelquefois un populace superstitieuse et dégradée à accueillir d faux bruits et à commettre quelque désordre. La po lice intervint, coffra quelques agitateurs, et cel fut fini.

Il n'y a aucun doute que dans peu de temps, i n'y aura personne de plus révéré aux « Cinq Points, » et pour qui les habitants soient plus dis posés à se dévouer, que les fondateurs et les bien faiteurs de l'établissement, qui n'ont pas crain de faire là de l'ouvrage difficile et vraiment chré tien. Cependant ils ont reculé devant une autr mission voisine de la ville et déjà en cours, cell de Manhantanville, trouvant la localité un peu éloignée, et difficile à surveiller.

Tout excellente que soit cette œuvre, elle est fai ble comparée à celle des congrégationalistes parmi les pauvres et les ignorants de Boston. Je parle de la « Boston City missionnary Society, » qui a attaqué dans toute son étendue pour une ville de deux cent mille âmes le problème direct : faire pénétrer l'Evangile et la charité chrétienne dans toutes les *allées sombres*, *les cours humides*, *les taudis*, *les repaires du vice*, de l'ivrognerie, de la *paresse*, du découragement, dans la ville de Bos-

ton. Le but est que Boston qui a ses misères dans les quartiers éloignés, ses *mystères*, ainsi que toute les grandes villes, surtout par suite de l'affluence des émigrants d'Europe, soit continuellement *désinfecté* par des agents dévoués; que son atmosphère morale soit purifiée et le paupérisme combattu. Au lieu d'écrire des romans sur le mal, les Américains ont cherché à le guérir. Cette Société de missions urbaines qui compte les hommes les plus éminents de Boston à sa tête, au nombre desquels j'ai été heureux de connaître personnellement Mess. Safford et les révérends Kirk, Blagden, N. Adams, entretient vingt-deux missionnaires dont huit hommes et quatorze femmes, tous chrétiens d'élite, de courage, de tact et de jugement, aussi aptes à annoncer la Bonne Nouvelle, à fortifier les abattus, à reprendre les vicieux, qu'à juger des besoins matériels des pauvres et à y pourvoir dans les limites nécessaires.

Ils ont fait 42,775 visites durant l'année pour objets religieux et 4,960 pour des cas de maladie, tenu 1,578 réunions religieuses, amené un millier d'enfants dans les écoles, donné des secours pécuniaires à 1,259 familles, et distribué près d'un quart de million de traités religieux, et 600 exemplaires des Saintes Ecritures. Une chapelle missionnaire a été bâtie dans East-Boston, et une bibliothèque circulante établie. Quand on réfléchit que tout ce travail est seulement une fraction du travail total fourni de Boston même, soit par toutes les autres grandes Sociétés religieuses et philanthropiques fondées pour le pays entier, soit par les

Eglises locales et leurs membres et agents, soit par les établissements bostoniens de charité, et si l'on ajoute qu'une grande cité américaine est loin d'avoir des misères comparables en étendue avec celles de nos villes d'Europe, on trouvera une supériorité morale évidente chez ce peuple.

L'évangélisation des marins est montée sur un pied restreint, mais elle est fort difficile; les méthodistes ont eu le mérite de cette tentative. En 1819 on bâtit sur terre ferme un lieu de culte pour les marins; mais leurs goûts exigeaient qu'on les laissât sur leur élément, aussi fit-on des navires-églises ou *Béthels* flottants.

Baltimore a son Béthel flottant.

Philadelphie aussi. Cette dernière est devenue une Eglise constituée sur le principe volontaire universel aux Etats-Unis. — Les marins qui sont membres de cette Eglise en payent toutes les dépenses, et contribuent en outre 200 dollars pour les missions. Quand ils font des voyages lointains, leurs femmes et leurs enfants continuent à se rendre régulièrement au service.

New-York a pour Béthel missionnaire un grand vaisseau appelé *John-Wesley*. Le bien temporel et spirituel des matelots a été fort avancé par les prédications évangéliques faites à bord de ce navire; on dit que les seuls matelots scandinaves ont mis un million de dollars dans les caisses d'épargne, depuis que la mission de ce Béthel existe. — Outre cette mission, il y a une Eglise de marins, qui est indépendante et se soutient seule.

San-Francisco a son Béthel, qui ne désemplit pas et où l'on compte beaucoup de conversions. Ces chrétiens vont ensuite serrer la main à leurs frères dans les missions des ports de l'Atlantique.

Outre ces navires il y a sur terre ferme des missions destinées aux marins, mais c'est encore bien peu de chose en regard des 250,000 marins américains, occupés tous, sauf une dizaine de mille, sur les navires marchands.

C'est une belle chose de voir la plupart des Sociétés américaines occupées à recevoir, la Bible à la main, les émigrants qui viennent se fixer sur le sol du Nouveau-Monde. Quoique très-insuffisante en comparaison des besoins, cette œuvre a des résultats de quelque importance, et chaque année quelques centaines de nouvelles églises sont ajoutées au chiffre de celles qui veulent marcher par leurs propres contributions. Avec ces Eglises faibles, les sociétés suivent un procédé éducatif. Le travail se fait au milieu d'une masse de près de 700,000 Allemands très-peu évangélisés. Les Suédois et les Norwégiens sont bien moins entachés de rationalisme et donnent de meilleurs résultats. Voici ce qu'écrivait, avec une simplicité touchante, un de ces colons suédois, d'un des établissements du Far-West : « Notre Société compte « de quarante à cinquante membres, et douze seu« lement peuvent donner de l'argent pour bâtir « l'église; 130 dollars furent réunis; nous con« vînmes de nous rendre un mardi dans les bois. « Le matin il y avait un orage de neige. Nous allâ« mes dans la forêt et nous mîmes à genoux, sui-

« vant l'usage méthodiste. Tandis que notre
« velure se remplissait de neige, le Seigneur
« déposa au cœur son amour et de l'ardeu
« travail ; en sorte qu'à la nuit nous avions c
« beaucoup de bois. Nous espérons finir l'é
« pour l'été prochain. »

CHAPITRE IV

Missions indiennes. — Cherokees. — Creeks. — Choctaws. — Seminoles, etc.

Les sacrifices faits pour évangéliser les Peaux-Rouges méritent la mention la plus honorable : un ntérêt mélancolique s'attache aux races tombées, urtout quand l'indépendance et la dignité ont larqué leurs jours de force. Les Peaux-Rouges, ialgré les traits révoltants de leur barbarie aïenne, ont souvent manifesté une noblesse de ıractère et une grandeur de sentiments qui les èvent bien au-dessus des autres sauvages de Amérique du Nord et de l'Australie. L'histoire et roman leur ont donné une célébrité méritée ii éternisera le souvenir de leur caractère pitto-sque, de leurs travaux, souvent de leur fidélité, toujours de leur mâle sérieux. Cependant don-r des éloges à la Cooper ou à la Longfellow est pas un dédommagement pour ceux que l'on dépossédés. Le cadeau à faire aux Indiens et ii peut tout réparer était une civilisation chré-nne, et les missions d'Amérique s'en occupent plus en plus.

On estime le nombre total des Indiens habitant Etats-Unis à 400,000, dont 270,000 sont dans

le Texas, le Nouveau-Mexique, l'Orégon et sur le versant Pacifique, et dont 130,000 habitent le reste du bassin du Mississipi. Ces derniers seuls sont soumis à une influence chrétienne et civilisée, d'où leur race peut espérer de tirer une vitalité nouvelle capable de prévenir son extinction. Quant à la plus forte catégorie, elle vit dans le paganisme, échange des coups de carabine avec les pionniers, se consume par l'eau-de-feu et marche vers de tristes destinées ; aussi est-il à présumer que d'ici à peu d'années elle sera inférieure en nombre aux Indiens civilisés.

Malgré le sentimentalisme des poëtes et des touristes, il y a peu de chose dans le caractère originaire des sauvages qui mérite d'être conservé. Voici le tableau de leur état de nature, tel qu'il a été tracé par les hommes qui les ont le mieux observés.

Ils sont sans Dieu et sans culte. Beaucoup d'entre eux disent : « Quand nous mourons, tout est fini pour nous. » Ils ont des sorciers qui sont chargés de conjurer les mauvais esprits et de tenir lieu de médecins.

La mortalité est forte chez eux, par suite de l'ignorance, de l'ivrognerie et de la barbarie. Leur nombre reste faible encore pour deux raisons : l'une est la pratique de massacrer les personnes que les sorciers désignent comme les auteurs de quelque maladie, pour avoir jeté des charmes ; on saute sur ces malheureux, et on les tue s'ils ne prennent la fuite ; l'autre est l'infanticide. Les mères mêmes tuent les enfants surnuméraires en les enter-

rant vivants; d'autres fois, on leur brise le crâne.

Le cannibalisme a été répandu chez la plupart des Indiens de l'Amérique du Nord; cependant ils étaient éloignés du degré de dépravation des Indiens de l'Amérique du Sud et de ceux du grand Océan, pour lesquels la chair humaine est estimée le plat le plus délicieux, au point de vue gastronomique. Les Peaux-Rouges du Nord mangeaient leurs prisonniers par esprit de vengeance et au milieu de cérémonies superstitieuses. Pourquoi s'en étonner? dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'Europe avait encore ses cannibales. Saint Jérôme a vu les Celtes Atticotes en Gaule se nourrir de chair humaine. Les hommes de Galloway, en 1138, mangèrent la chair de prisonniers anglais.

La polygamie est admise. Les femmes font tous les ouvrages fatigants. L'homme est un chasseur et un guerrier souvent fainéant, et ivrogne jusqu'à l'abrutissement. Boire énormément est une prouesse favorite. Un missionnaire ne trouva dans une tribu nombreuse qu'un seul homme qui ne fût pas ivrogne.

Les huttes sont privées de tous les objets qui contribuent au confort et au charme de la vie. Les champs sont mal cultivés et peu productifs, faute de clôtures.

Un état de crainte à l'égard des tribus voisines et ennemies trouble leur vie entière. Point d'expansion ni de sensibilité. Le langage est pauvre et limité; une tribu n'emprunte jamais des mots à une autre tribu, peinture trop vraie de leur isole-

ment profond. Ils n'ont ni écriture, ni littérature, ni science. Les chansons mêmes sont pauvres, et la poésie, ce premier développement des peuples primitifs, n'a que quelques idées monotones à son service.

Les lois pénales sont féroces. On punit l'accusé et non le condamné, parce qu'on ne fait aucun procès régulier.

Les lois ne sont ni régulières ni écrites. Le conseil de la tribu se transforme souvent en une orgie.

Il paraîtrait que ces sauvages étaient arrivés au dernier degré d'une consomption qui était la barbarie, et qui menait toutes leurs tribus à leur extinction ; ils n'avaient plus l'intelligence suffisante pour maintenir leur race sur la terre. Qui devait se charger de faire le sauvetage de ces lamentables débris d'une partie de la descendance d'Adam?

Etait-ce la race blanche?

Mais les blancs étaient abhorrés de l'homme rouge en qualité de vainqueurs, d'agresseurs souvent injustes, et de violateurs du sol sacré où dormaient les ossements de ses pères.

Etait-ce le Christianisme?

Mais l'immense majorité de ceux qui portaient le nom de chrétiens, n'avaient pas foi eux-mêmes dans l'efficacité de l'influence du Christ sur l'esprit et le tempérament de l'homme rouge : « C'était, « disait-on, un sauvage adonné irrésistiblement à « la fureur de la chasse, de la guerre, de la pêche, « de la vie des forêts. Absurdité pure de songer à

« transformer cette nature en celle d'un sobre et « sédentaire agriculteur. L'Indien restera un In« dien, quoi que vous fassiez. » Telle était la profondeur du préjugé de l'homme blanc contre l'homme rouge, qu'il a fallu plus de temps pour le sortir des cervelles, que pour changer et civiliser la nature de l'Indien ! Le chrétien seul savait, dès l'origine, que ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu, et qu'il faut conclure de ce qui ne se voit pas à ce qui se verra. Même aux Etats-Unis il y a encore des personnes très-peu au courant de ce qu'ont opéré les missions indiennes, et continuant à dire qu'une demi-civilisation est l'état le plus relevé auquel puissent aspirer les Peaux-Rouges !

Les Indiens d'Amérique ont eu une grande influence sur l'histoire des missions parmi les païens ; c'est la vue fréquente de ces sauvages qui donna la première idée de reprendre avec ardeur le commandement oublié du Seigneur : « Prêchez l'Evangile à toute créature. » (MARC, XVI, 15.) Pendant plus d'un siècle et demi, de 1648 à 1808, divers essais isolés de missions furent tentés parmi les Indiens, et toujours avec un succès parfaitement proportionné au zèle et à la fidélité déployés à cette œuvre ; mais comme il n'y avait ni bonne organisation, ni persévérance de longue haleine, ni moyens considérables mis au service de cette cause, les résultats étaient eux-mêmes peu étendus et peu durables ; quelques hommes épars étaient amenés à leur Sauveur, et les vides faits par la mort parmi eux, ne se remplissaient pas.

L'histoire tout entière des missions indiennes est la contradiction la plus évidente par les faits, des idées particulières de certains chrétiens, qui croient que l'Esprit de Dieu ne féconde pas les missions opérées avec un bon plan d'organisation, et qui y substituent..... la débandade.

La Société qui mérite le plus la reconnaissance de la race rouge tout entière, pour les bienfaits de toute nature qu'elle y a répandus, c'est « l'American Board of commissionners for foreign missions. » Aucune association américaine aussi puissante ne travaille aujourd'hui dans le monde païen et mahométan, et quoique soutenue par les congrégationalistes et une partie des presbytériens seulement, aucune ne recueille des sommes aussi considérables. La fondation de cette Société remonte aux premières années du siècle. De petites Sociétés pour missionner parmi les païens étaient déjà organisées dans la Nouvelle-Angleterre; deux publications appelées *Magasins missionnaires du Massachusetts* avaient été fondées en 1803, et augmentaient l'attention vouée par les chrétiens au monde païen; l'Esprit de Dieu sollicitait de plus en plus les chrétiens d'Amérique à profiter de leur position, sorte de poste avancé de la lumière au sein des ténèbres, pour entamer une œuvre. L'Angleterre en donnait l'exemple; un M. Morris venait de donner 10,000 dollars au séminaire d'Andover pour élever des missionnaires; néanmoins on ne faisait rien de direct, faute d'hommes à envoyer.

C'est alors qu'un jeune chrétien, Samuel Mills, entré au collége Williams en 1806, tint l'année

suivante avec deux de ses collègues, Gordon Hall et Richards, une petite réunion d'exhortation et de prière dans une prairie écartée, en faveur des païens. Ils prièrent et se communiquèrent leurs vues pendant toute une journée de congé. Quelques autres jeunes gens furent gagnés à leur projet, et le résultat en fut la fondation d'une association portant :

— « Que les membres voulaient missionner parmi les païens ;

— « Qu'on ne recevrait membre aucune personne ayant des engagements s'opposant à ce but;

— « Que tout membre s'abstiendrait de pren-
« dre un engagement ou de former des relations
« qui paraîtraient s'opposer à la vocation mission-
« naire ; et que dans ce but, la prière et le conseil
« des amis précéderaient toute démarche impor-
« tante dans leur vie. »

Ces jeunes gens persévérèrent dans leur projet avec un tact admirable, en répandant par le moyen de la presse les discours les plus remarquables prononcés à cette époque dans les églises en faveur des missions païennes, et se mettant en correspondance avec les ministres de l'Evangile les plus distingués pour leur ardente charité. Ils entrèrent ensuite au séminaire, et gagnèrent d'autres étudiants à la cause missionnaire, comme MM. Judson, Nott, etc. La Société fut fondée en 1810; mais les premiers missionnaires ne partirent qu'en 1812 ; ce fut pour Calcutta. En 1817 commencèrent les missions indiennes. Croirait-on qu'une Société, qui, la première année, débuta avec 6,000

dollars de recette et l'envoi de quatre missionnaires, est arrivée aujourd'hui à un personnel de 679 employés de missions dont plus de la moitié sont Américains, et à une recette de 310,000 dollars. Ces missionnaires dirigent 115 Eglises avec 26,809 communiants et 21,578 élèves, répandus sur les deux continents. Le but est de : « Prêcher « l'Evangile, et grâce à l'assistance divine, de con- « vertir les hommes individuellement et en une fois, « des ténèbres à la lumière, et de la puissance de « Satan à Dieu. » Tout le reste est subordonné, et la civilisation qui suit infailliblement le Christianisme n'est point le premier objet des missionnaires : c'est la méthode trouvée par expérience la plus sûre pour civiliser. Les missions de « l'Américan Board » ont excité l'émulation de toutes les autres dénominations, qui ont aujourd'hui des missionnaires chez les Indiens.

Les influences de la barbarie et du paganisme embrassent tellement l'homme rouge que, sauf des conversions isolées, aucune transformation durable et profonde n'eût été opérée sur les mœurs de la tribu entière, sans une manière systématique d'opérer. On a trouvé quė pour amener l'Indien à ressembler à tous égards, à l'homme blanc, il faut le prendre jeune et l'élever dans de grands pensionnats tenus par les missionnaires, au milieu même des établissements indiens. Toutes les fois qu'on est obligé, après les heures d'école, de renvoyer les jeunes Indiens passer la nuit dans la hutte de leurs parents païens, le bien produit par l'enseignement est sérieusement compromis ; le con-

flit entre les mœurs païennes hostiles au travail, à l'ordre, à la moralité, à la propreté, à la bienveillance, et à l'influence chrétienne, se prolonge sans une heureuse issue. Il est, par contre, constaté qu'un séjour de quelques années dans les pensionnats propres, bien tenus, confortables et gais des missionnaires, laisse des impressions ineffaçables. Outre les objets ordinaires de l'instruction, les garçons apprennent l'agriculture et certains métiers, et les jeunes filles tous les travaux d'aiguille, de cuisine et d'économie domestique. Chaque fois que dans les territoires indiens on aperçoit une jolie maison bâtie à l'européenne, avec des dépendances et un jardin indiquant du confort, du goût, de la propreté, on est sûr que ce domaine est la propriété d'un ancien pensionnaire des missions. Ces Indiens bien élevés propagent dans leur tribu l'Evangile, la tempérance, la connaissance des bons outils de travail, et les bons livres. C'est parmi eux que se recrutent les colporteurs et les évangélistes pour les tribus les plus éloignées, les prédicateurs de la tempérance et même déjà quelques ministres de l'Evangile. Sans doute il y a les âmes fort ignorantes qui se convertissent à l'Evangile dans les tribus, sans passer par toutes ces enteurs de l'éducation de pensionnat, mais l'œuvre st moins complète ; les bons pensionnats sont les amelles nourricières des Eglises indiennes.

La difficulté de pourvoir de tout ce qui est nécesaire aux besoins, aux études et aux travaux de la vilisation, des pensionnats de 50, 100 et même 0 personnes, au fond des déserts, est très-grande.

A force de sacrifices on y est parvenu. Les Indiens eux-mêmes ont tellement reconnu les avantages de ces établissements, qu'ils en veulent à tout prix, et font assaut pour y placer leurs enfants. La plupart des tribus soutiennent ces pensionnats en y vouant les sommes annuelles que leur paye le gouvernement fédéral comme prix d'achat de leurs anciens terrains cédés. Autrefois cet argent était employé à boire de l'eau-de-vie et à accroître les rixes, l'abrutissement et la mortalité; mais désormais les Indiens le vouent à l'éducation de leurs enfants. Il n'y a pas de temps à perdre pour sauver les restes de la race rouge par le Christianisme et la civilisation; chaque année le flot des populations blanches se rapproche des Indiens, et s'ils ne deviennent à tous égards les pareils des blancs, ils seront foulés aux pieds et éteints avec une extrême rapidité.

Le dévouement des missionnaires, hommes et femmes, est difficile à comprendre pleinement à distance. Les plus dures de leurs épreuves ne sont pas ces dangers dramatiques qu'on lit dans les livres et dans les journaux, et qui font si bien dans la bouche des orateurs aux anniversaires de missions. Sans doute, l'homme païen est violent, et l'eau-de-vie surexcitant des passions diaboliques, et des partis furieux, a exposé très-fréquemment les missionnaires à de grands dangers, et les a même forcés parfois à fuir pour sauver leur vie. Mais les souffrances journalières, obscures et impossibles à bien dépeindre, sont les plus difficiles à supporter : c'est la tristesse d'un pays tout sauvage ; — les difficul-

tés d'y arriver ou d'en sortir ; — le manque de beaucoup des conforts de la vie civilisée ; — les fréquents dérangements de santé par suite des privations ou d'un travail excessif ; — les humeurs capricieuses de jeunes sauvages à supporter et à assouplir; — des malades à soigner; — des veilles à supporter ; — la dureté du climat à surmonter ou à subir, en voyant sa santé décliner, etc. « En nous « engageant pour combattre, nous savions qu'il y « aurait des blessures, a dit un missionnaire ; mais nous nous savions au service de Quelqu'un qui donne libéralement des pensions de retraite éternelles à ceux qui l'ont fidèlement servi dans la foi. »

C'est de 1830 à 1840 que la question des Indiens it le plus agitée aux Etats-Unis. Par des moyens ›ercitifs, et en agissant d'une manière souvent excusable, on arriva à faire passer le Mississipi la presque totalité des Indiens, de sorte qu'il n'en t presque plus resté entre ce grand fleuve et ›céan Atlantique ; on en trouve quelques faibles ibus dans le Wisconsin, le Michigan et l'Etat de ›w-York ; ce dernier en a 3,000. La masse la us considérable d'Indiens est accumulée sur un and et fertile pays appelé le *Territoire Indien*, ;ué entre le Texas au sud, le Kansas au nord et Arkansas à l'est. Ce pays, réparti en toute pro-iété entre les restes des principales nations, n'est ıs soumis aux lois des Etats-Unis ; chaque tribu t souveraine sur ses terres. Les plus importantes nt les :

Cherokees	25,000	âmes.
Creeks	20,000	»
Choctaws	25,000	»
Chickasaws	7,000	»
	77,000	âmes.

Les restes des Indiens les plus accessibles sont plus au nord et bordent la rive droite de la rivière Missouri. Voici quelques détails sur ces peuples.

CHEROKEES. – Cette nation avait son territoire dans la Géorgie, l'Alabama, et partiellement au Tennessee. Des traités avec le gouvernement fédéral lui garantissaient la possession perpétuelle de ses terres et de son indépendance. Néanmoins le voisinage et peut-être quelques mauvais procédés des blancs engagèrent les plus *nationaux* à passer le Missisipi et à coloniser dans l'Etat d'Arkansas. Cette tribu avait donc deux siéges fort distants. Pour ne parler que des missions de l'American Board, elles commencèrent en 1817 à Brainerd en Tennessee, et peu après à Dwight en Arkansas. La foi chrétienne des auteurs de cette entreprise s'exprime dans un rapport publié à peu près à cette époque : « Il n'y a pas plus à désespérer de l'état des In- « diens que de celui des peuples d'Asie et d'Afri- « que. Sans aucun doute, la vérité divine est aussi « efficace sur le cœur d'un Cherokee que sur ce- « lui de tout autre homme ayant vécu dans l'igno- « rance et le péché. » On alla en avant par la foi. Sept ans après le début, trente ouvriers étaient attachés aux missions cherokees de l'American Board. On prêchait dans sept stations et on élevait les enfants. A cette époque, en 1824, un Cherokee

nt, mais plein de génie, George Guess, inventa habet pour sa langue. Il ne savait ni lire ni l'anglais, mais il avait entendu dire qu'on t représenter les sons par des figures ou mar-ur l'œil. Cela l'encouragea à classer et comp- sons existant en cherokee; il en trouva -vingt-deux, et peu après, lui ou quelque en trouva quatre de plus, qui avaient l échappé. Guess se procura l'alphabet an-n prit les lettres, inventa d'autres signes mentaires, représenta tous les sons de sa , et se mit à l'écrire. Cet alphabet était si blement adapté à son but, qu'il n'existe rien ıde de si parfait pour la facilité; tout Che-eut l'apprendre en dix jours, et s'il a beau- intelligence, trois jours suffisent. On a vu ıelque étonnement que le cherokee a tous ts terminés par des voyelles comme les lan-es insulaires de l'océan Pacifique, tandis langue de leurs voisins les Choctaws a pour ıces uniquement des consonnes. Le bruit de uverte de Guess vola sur le vaste territoire ace ; les jeunes Cherokees franchirent des ıes de milles pour venir apprendre à lire ; en temps, plus de la moitié de la population et écrire. Un Cherokee doué de grands ta-nommé David Brown, traduisit le Nouveau ıent, et le Conseil de la nation vota les fonds ne presse à imprimer. L'alphabet de Guess r sa nation ce que fut l'imprimerie pour e au seizième siècle : un ébranlement qui la civilisation encore indécise. Quatorze

ans après le commencement de la mission, en 183
il y avait des milliers de volumes en langue ch
rokee, soit des traductions partielles de la Bibl
soit des livres d'école et de science. Tout ce peup
s'était mis à l'agriculture, s'habillait comme l
blancs, habitait dans des maisons meublées, re
pectait le dimanche, et avait banni l'eau-de-vi
Les colons blancs du voisinage n'avaient de sup
riorité sur eux que le nombre.

Mais alors éclatèrent d'affreux malheurs. L
Congrès américain viola les traités avec les Ch
rokees, en décidant de les transporter, comme to
les Indiens, au delà du Mississipi. Les Géo
giens, heureux de cette décision, la mirent, de le
chef brutalement à exécution. Ils envahirent
foule des terres de Cherokees, trop faibles po
résister, et en peu de temps il y eut plus d'intr
blancs que d'Indiens sur le territoire. Le gouvern
ment de la Géorgie divisa le territoire cherokee
parts égales, et en fit une grande loterie dans l
quelle chaque citoyen de l'Etat eut un billet! Pe
dant ces temps affreux qui durèrent plusieurs a
nées, les pauvres Indiens ne surent que deveni
ils n'osaient ni planter, ni bâtir, ne sachant qui
profiterait. Leur découragement prit les prop
tions du désespoir; les liqueurs fortes redevi
rent en usage parmi eux; des foules d'envahisseu
blancs corrompus les sollicitaient à tous les vic
et leur civilisation naissante manqua périr. L
missionnaires, pour avoir voulu soutenir les dro
des Cherokees à l'héritage de leurs pères, fure
saisis par la soldatesque géorgienne, jetés en p

son avec des traitements abominables venant de leurs propres compatriotes, et ils manquèrent périr.

Enfin, en 1838, le général Scott vint avec des troupes fédérales enlever les Cherokees à leurs terres, à leurs maisons et à leur bétail, et les escorter sans violence, mais inexorablement, sur les nouvelles terres que le gouvernement fédéral leur assignait au delà du Mississipi dans le Territoire Indien. Une somme d'argent était en outre assignée à la nation en dédommagement des meubles et bestiaux qu'elle abandonnait. C'est en plusieurs bandes que se fit cet *exode* de 16,000 Indiens; ils ne purent partir qu'après les chaleurs de l'été, et restèrent, les uns trois mois et demi en voyage, les autres cinq et demi, de sorte que les rigueurs de l'hiver les surprirent en route. Le quart de la population succomba aux souffrances de la route et de la saison. La foi en Christ fut le seul soutien de ces infortunés pendant leur calamité nationale: chaque soir on tenait au campement un grand meeting religieux et on chantait des cantiques; le matin on enterrait les morts de la nuit et on continuait la route. La piété de plusieurs se développa dans ces épreuves. Au passage des rivières, plus d'une célébration touchante du baptême fut accomplie sur de jeunes convertis.

La nation paraît en définitive avoir retiré un bien final de ses souffrances. Le mouvement ascendant de la population a repris : écoles, églises, imprimeries, agriculture, bonnes mœurs, tout prospère chez eux aujourd'hui. Des milliers de Cherokees sont membres de la Société de tempé-

rance; les querelles et les meurtres sont presque inconnus.

En 1854-55, «l'American Board » avait 4 stations, et 18 employés de missions parmi eux; 100 pensionnaires; 4 églises et 168 communiants. L'imprimerie nationale, la *Société biblique Cherokee*, la loi de tempérance, sont en pleine activité, et donnent à ce peuple le type même des Américains.

Les Baptistes commencèrent des missions la même année que l'American Board, et elles ont eu aussi du succès. Des hommes d'une intelligence remarquable se sont développés dans ces missions, comme Oganaya et Kaneeka, qui après leur baptême portèrent les noms de Wickliffe et Bushyhead, et sont devenus ministres de l'Evangile. L'un d'eux devait sa conversion et un degré remarquable d'instruction, à la lecture solitaire de la Bible, et avant d'avoir vu un missionnaire, il était déjà un chrétien de la plus noble trempe et du plus ferme caractère. — La mission baptiste a son centre à *Cherokee*, et compte plusieurs centaines de convertis et des écoles supérieures à celles des blancs des Etats voisins. On dit que si les missions baptistes se retiraient, les églises baptistes cherokees pourraient désormais voler de leurs propres ailes.

Creeks. — Cette nation, avant d'émigrer sur le Territoire Indien, vivait dans l'Alabama et la Géorgie, et était tout à fait sauvage; les pionniers blancs du voisinage les vexaient et s'attiraient d'affreuses représailles; quelques aventuriers blancs seuls *parvenaient* à se glisser au milieu des Creeks pour

leur enseigner les vices de l'écume des populaces. En 1822 les Baptistes y firent une tentative infructueuse de mission. Une partie de la nation passa le Mississipi en 1829. L'année suivante, la mission baptiste fut reprise ; des conversions à l'Evangile eurent lieu en assez grand nombre ; une église se forma. On commençait à traduire la Bible en creek, quand des appels aux armes retentirent, et les chefs païens chassèrent les missionnaires en 1840. Cependant les Baptistes, avec la plus louable charité, ne perdirent jamais de vue les Creeks, les firent visiter par des ministres, et ont aujourd'hui repris pied parmi eux.

A la plus mauvaise époque, lorsque les Creeks étaient habitués à expulser les missionnaires avec des menaces de mort, un ministre presbytérien, homme doux et conciliant, d'une piété personnelle profonde, réussit à gagner entièrement le cœur de ces sauvages, et à leur donner faim et soif de l'Evangile. C'est le révérend Loughridge, qui en 1842 commença une mission avec sa femme à Tallahassee. Kourtah reçut une autre station. Ces deux endroits, aujourd'hui, occupent quatorze employés de missions, dont plusieurs sont des femmes, indispensables pour former les jeunes Indiennes à tous les détails de la vie et de la civilisation chrétiennes. Un beau pensionnat renferme 105 jeunes Indiens, moitié garçons et moitié filles, qui tous, sauf peu d'exceptions, savent lire et écrire l'anglais et le *muskogee*. La grammaire, la composition, l'arithmétique, la géographie, sont familières à un certain nombre d'entre eux. Outre

le catéchisme, on leur fait apprendre par chaque jour, un certain nombre de passag l'Ecriture Sainte. Les garçons travaillent à la les jeunes filles à des occupations domest La nation creek supporte une grande part frais de cette académie de religion et de ci tion, et en outre elle a ses propres écoles ques, où tous les enfants sans distinctio recevoir un enseignement primaire donr des maîtres formés par les missionnaires.

La scène annuelle d'admission dans la pens d'un très-vif intérêt. Il y a toujours deux fois candidats que de places à remplir; et après examen, le jury indien discute, mais en a sur l'enfant et passe un vote régulier pour s mission ou son renvoi. Un témoin oculaire d opération a vu renvoyer un candidat faute l'âge requis; un autre à cause d'une indom pétulance qui eût troublé l'école; un autr pour le méfait de s'être une fois sauvé du pe nat après y être entré, et y avoir reçu des neufs. « Rien ne m'a plu, dit ce visiteur, « l'air paisible et rangé de ces jeunes Indi « sortir des leçons, leur parfaite propreté « figures épanouies et même jolies. Ce pens « fonde chez les Creeks les bases de tout u « vel état social, intellectuel et religieux. L « ple le sent, et désire toujours plus donne « enfants les bienfaits de l'éducation. Le dir « de l'école étudie la langue nationale, p « des traductions et prêche abondamment a « ple qui l'entoure. » Les Eglises creeks a

publier à leurs frais la traduction des évangiles, et d'autres livres utiles en muskogee. Un jeune homme, M. Winslett, étudie pour le saint ministère. Les méthodistes ont de leur côté une mission prospère chez les Creeks, et des convertis à l'Evangile au nombre de quelques centaines ; leurs espérances sont très-vives. Deux Creeks instruits, envoyés par les missionnaires méthodistes, ont assisté M. Loughridge dans ses traductions des évangiles.

Choctaws. — Cette nation de 25,000 individus peut être considérée comme civilisée : elle a des mœurs très-respectables, des lois écrites, un gouvernement régulier avec élections, des cours de justice. Les goûts et les idées des Choctaws sont nobles ; ils consacrent aux écoles les indemnités que leur paye le gouvernement fédéral, et le produit de collectes faites parmi eux. Ils contribuent aussi d'un millier de dollars aux missions faites dans le reste du monde. Il m'arriva à New-York de voir un soir, dans un salon, un jeune Choctaw qui venait de terminer ses études de théologie et qui allait retourner dans sa nation comme ministre de l'Evangile. C'était un gentleman en habit noir, de manières douces et pleines de charme, parlant bien l'anglais, et ne différant sensiblement en rien des Américains bien élevés. La couleur de son teint n'était que médiocrement sensible à la clarté des lumières; ses cheveux étaient abondants et d'un noir excessif, sa figure d'une largeur frappante sur la ligne des pommettes des joues.

Les Choctaws habitaient l'Etat de Mississipi près

de la rivière Yazoo, quand l'American Board commença une mission sur un grand pied parmi eux en 1818. Ces Indiens s'y prêtèrent, aidèrent à bâtir les habitations, écoles, magasins, chapelles et pensionnats, et cédèrent à la Société une annuité de 6,000 dollars que leur payait le gouvernement fédéral pour les terrains cédés. L'alphabet de leur langue donna de grandes difficultés à créer, et ne fut établi qu'en 1823 ; six ou sept ans s'écoulèrent encore avant qu'on reçût des livres d'école et de chant imprimés à Boston, et les traductions des évangiles de saint Luc et de saint Jean. La même année 1823, on combattit la passion des spiritueux par une loi de tempérance, et on vit diminuer les désordres et les meurtres. L'infanticide généralement pratiqué, la sorcellerie, et le meurtre de ceux qui étaient accusés de *jeter des charmes*, prirent fin. — Cet état heureux fut subitement renversé par l'arrivée de commissaires du gouvernement fédéral, venant dire avec menaces aux Choctaws d'émigrer de l'autre côté du Mississipi, et de céder leurs terres par contrat. Une minorité se permit de signer et d'engager la nation; des souffrances, des troubles civils, des désordres moraux analogues à ceux qui éclataient à la même époque chez les Cherokees, troublèrent à fond les Choctaws. Arrachés au sol natal auquel leur civilisation naissante les attachait plus que jamais, il fallut, en 1833, passer les immenses marais et le cours du Mississipi; une quantité de bétail, de chevaux et de vies d'hommes furent sacrifiés dans cette entreprise accom*plie en hiver*, et les Choctaws, diminués de plu-

sieurs milliers de concitoyens, se trouvèrent colonisés à 800 kilomètres de leur patrie. Des maladies sévirent ; beaucoup d'enfants en bas âge périrent. Les missionnaires furent admirables au milieu de ces épreuves.

Quoique ébranlée, l'œuvre chrétienne fut reprise et prospéra de plus en plus. « L'American Board » a fondé onze églises choctaws contenant 1,094 communiants, qui payent leurs frais de culte et ont donné en 1855, année de disette, 979 dollars aux missions et aux collectes charitables. Ils ont de plus, 103 élèves dans un pensionnat, et 100 autres élèves dans diverses écoles ; 140 communiants avaient été ajoutés aux églises en une seule année, comme prémices d'un réveil. — Le nombre des employés de missions de la Société est de 33, et sauf 6,728 dollars de frais, tout le reste a été payé par les Indiens. La tempérance a fait des progrès, et voici ce que raconte le témoin oculaire d'un meeting, où plusieurs Choctaws parlèrent avec éloquence :

« Soixante-quinze noms ont été ajoutés à la liste « des tempérants, et plusieurs des signataires por- « taient des traces de leurs anciens excès. L'un d'eux « avait été poignardé dans une rixe d'ivrognes, un « autre horriblement brûlé. La nuit d'avant, la « cavalerie légère avait capturé quatre gallons de « whiskey qui furent amenés au lieu de l'assem- « blée, et servirent de texte aux orateurs. A la fin « de la réunion, la loi de tempérance des Choctaws « reçut son exécution ; jarres et liqueurs furent « détruites. Les Choctaws deviennent un peuple

« sobre... Nous n'avons pas vu un homme ivre, « et il n'y a également pas eu un seul procès à « vider à Lenox depuis que nous y sommes. »

Une autre mission a été entamée chez les Choctaws en 1846 par les anciens presbytériens. Le Conseil de la nation leur offrit de se charger de la direction de « l'Academie Spencer, » pensionnat important de cent garçons, dirigés par quinze attachés de mission. L'éducation religieuse, littéraire et industrielle est menée de front. On lit dans le rapport annuel : « Il y a un bon nombre de jeunes « gens qui ont fini le cours complet d'études et qui « pourraient être formés en une classe pour étu- « dier les langues, les branches supérieures des « mathématiques et les sciences naturelles. Il est « important qu'on pourvoie à ce nouveau besoin, « parce que plusieurs de ces jeunes gens sont « pieux, et seraient aptes à étudier pour le saint « ministère. Jamais l'Académie Spencer n'a été « plus florissante. »

L'œuvre du pensionnat a été le promoteur de la formation d'une Eglise. « Des impressions reli- « gieuses d'une profondeur véritable se firent sen- « tir en mars 1854 dans un endroit nommé *Six- « Towns*; un meeting de deux jours y fut tenu en « avril, et trente personnes se déclarèrent altérées « de la jouissance du salut. Ce sentiment ayant « augmenté, une autre assemblée fut tenue quel- « ques semaines plus tard, et 21 convertis furent « baptisés et amenés à la communion. En août, « nouveau meeting et 19 adultes baptisés et admis « à la communion; 48 enfants de convertis pré-

ıentés au baptême. D'autres meetings suivirent, le sorte qu'en moins d'une année, 90 à 100 onvertis ont été adjoints au corps de Christ, lonnant les plus réjouissantes manifestations de œuvre de la grâce opérée en eux. Plusieurs sont es vieillards, d'autres sont des membres actifs t considérés de la nation, quatre sont des jeunes ͽns de l'Académie Spencer. Les nouveaux con-ͽrtis prouvent par des œuvres la sincérité de ur conversion ; leur conduite extérieure n'est lus la même : plus d'habitudes de paresse ni intempérance, un soin scrupuleux à l'obser-tion du Dimanche. Leur premier souci a été de tir une chapelle, et ils l'ont fait presque avec ırs seules ressources. La plupart, tant jeunes e vieux, se sont immédiatement mis à appren-e à lire la Bible dans leur propre langue et à ıdier le chant, et leurs progrès sont déjà sur-ͽnants dans cette tâche qu'ils se sont volon-rement imposée. » — « Le directeur de l'A-lémie a eu bien à travailler au milieu de ce 'eil religieux. Outre ses fonctions déjà si im-rtantes, il a tenu quatre assemblées religieuses ıque semaine dans les environs, pour y pro-ger le mouvement éclaté à Six-Towns. En ou-les directeurs de l'instruction publique dans nation choctaw, ont demandé aux missions ͽsbytériennes de diriger un autre pensionnat ur des jeunes filles, dans un endroit nommé *odwater*. Le Comité presbytérien des mis-ons remercie le Tout-Puissant d'avoir dans bonté déployé si glorieusement sa grâce,

« et il fait un appel aux églises pour que l
« avance de plus en plus, jusqu'à ce que la
« choctaw tout entière soit amenée à l'Evar
Les méthodistes enfin travaillent aussi che
nation, avec 8 prédicateurs blancs, 6 Indi
ils ont réuni 1,533 indigènes en congrégati

Les Choctaws ont une Société biblique po
langue.

L'agriculture et l'industrie prospèrent
eux ; tout danger d'extinction est passé po
race ; on dit leur confort remarquable. (
population, richesse, intelligence, éducatio
gion, civilisation, ils sont au premier rang
les Indiens. Et à quoi attribuer tout cela?
tout, à l'Evangile prêché parmi eux avec p
rance, fidélité, pendant trente et quelques a
toutes les autres influences combinées n'o
valu celle-là, et n'ont eu de prise que qu
Fils de Dieu a été connu des cœurs des Cho
Si l'Evangile a eu tant de puissance dans
particulier, combien n'est-il pas importar
soit appliqué à toutes les autres tribus ind
plus faibles, et à toutes les nations des deu
tinents non encore évangélisées.

Les Chickasaws ont une mission de quin
sonnes dans leur sein, des écoles aussi perfe
nées que tout ce qu'on a vu. Il y a déjà eu de
versions parmi eux.

Une enclave du territoire des Creeks est o
par les Seminoles. Ces faibles restes d'un
belliqueuse et puissante ont été plus mortel
injuriés par l'homme blanc que tous les autr

diens, et leur aversion bien explicable paraissait fermer tous les abords. Cependant John Bems, un Seminole, s'étant converti, commença à travailler les esprits de sa nation avec un courage indomptable. Une maison de missions s'ouvrit à Oakridge, dirigée par une famille américaine, Lilley, et par Bems ; trente jeunes pensionnaires y sont élevés. — Un jeune converti seminole mourut il y a un an, et quoique les missionnaires ignorassent son état et ne fussent pas présents, il exhorta jusqu'au dernier souffle tous les assistants à se réconcilier avec Dieu par la croix de Christ, afin qu'ils pussent le revoir dans les demeures célestes. Outre cette scène impressive, un réveil religieux éclatant dans le pensionnat des missions, a remué les consciences du peuple ; la moitié des élèves se déclara avec décision pour l'Evangile dans l'hiver 1854-55. Dès lors on a vu les Seminoles rechercher pour eux-mêmes l'instruction et la vie civilisée, et pour leurs enfants l'entrée du pensionnat. Des cas très-intéressants d'enfants venant supplier à la porte de cette institution qu'on voulût les y recevoir, ont été cités.

Tous les peuples dont nous venons de parler sont concentrés sur un territoire magnifique, où l'homme blanc n'a pas la permission de se fixer. C'est là que se fait le sauvetage des principaux restes de la race rouge, dans le bassin du Missisipi. Ces peuples sont déjà commerçants, et envoient le surplus de leurs produits sur les marchés, en particulier à la Nouvelle-Orléans. Sont-ils à l'abri d'une nouvelle violation qui consisterait à les

expulser d'un sol arrosé de leurs sueurs, et où ils sont parvenus après tant de souffrances? Je l'espère pour eux, et pour l'honneur de l'Union Américaine. Si le Congrès en vient à fusionner ces nations entre elles, non par force, mais de leur aveu, et les admet comme un nouvel Etat au sein de l'Union, avec des représentants au Congrès, ce sera un acte de justice; et nul doute que les députés indiens ne puissent figurer déjà sur les bancs du Congrès avec autant et plus de dignité, de sagesse et de vraie civilisation, que tel descendant du sang européen le plus pur.

En dehors du Territoire Indien, et en remontant la ligne du Missouri, rive droite, on trouve une série de petites tribus indiennes dont les destinées sont moins rassurantes que celles des nations précédemment citées.

Les Delawares et Wyandots ont eu pour premier missionnaire un homme de couleur de la Virginie, nommé John Steward. Cela se passai en 1816, lorsque ces tribus habitaient encor l'état d'Ohio. Steward était méthodiste, n'étai l'envoyé d'aucun homme ni d'aucun comité, avai peu d'instruction, sauf celle de la Bible, mai une foi simple, et une grande puissance de charit et de désir d'évangéliser. C'était un vrai saint il mourut de privations et de fatigues en 1821 Son œuvre a été continuée chez les Wyandots de Etats-Unis et du Canada.

Les Iowas et les Sacs ont reçu la plus ancienn mission presbytérienne en 1835; il y avait 1,10(Iowas alors, mais l'usage des liqueurs avait déjà ré

duit ce chiffre à 437 en 1853. On avait d'abord créé un alphabet iowa et commencé une grammaire, une traduction de la Bible, et un livre de cantiques en iowa; mais la réduction du nombre de ces Indiens a fait abandonner cette langue pour prendre l'anglais. — Le gouvernement fédéral leur a acheté les trois quarts de leurs terres en Kansas, ainsi qu'aux Sacs, et les a bien payées. Ces Indiens se sont mis à l'agriculture, et avec l'argent reçu ont pu se bâtir de bonnes fermes, se procurer des instruments pour exercer l'industrie et la culture, et fonder un pensionnat où soixante-dix enfants sont enseignés par les missionnaires. M. Walter Lowrie, secrétaire du Comité des missions presbytériennes, a visité la mission au printemps de 1855, et a trouvé tout très-prospère; l'éducation comprend toutes les branches; les élèves déploient surtout la faculté de la mémoire à un degré qu'aucune école n'avait jamais offerte au témoin dont nous tenons ces faits. Les pionniers blancs du voisinage cherchent à se rapprocher de la mission pour profiter des secours religieux qu'elle leur offre.

Dans sa tournée, M. Lowrie traversa les prai-'ies et alla sonner l'alarme chez une tribu errante, ᵊs *Kickapous*, située à plus de cent milles de là, t leur annoncer que s'ils ne se pressaient pas d'i-ᶦiter les arts et les mœurs de l'homme blanc, ils ᵊriraient sous le flot de pionniers qui s'avance. Nous sommes prêts, leur dit-il, à élever vos enfants pour être comme les hommes blancs et les femmes blanches, et à leur apprendre la connaissance du grand Dieu qui a fait l'homme blanc

« et l'homme rouge, et la connaissance de son « Fils Jésus-Christ qui est venu dans le monde « pour racheter et sauver des hommes pécheurs « comme nous sommes. » Un des chefs répondit, au nom du Conseil, « qu'ils savaient que lui était « leur ami, — qu'ils savaient qu'il disait la vérité, « — qu'ils savaient que leur condition était juste « comme elle venait d'être décrite, — que lui leur « avait donné le meilleur des conseils, et qu'ils en « étaient reconnaissants; mais que leur esprit était « troublé et qu'ils ne pouvaient rien décider, ne « sachant pas où était le terrain réservé que le « traité avec le gouvernement leur accordait. »

Une autre tribu visitée par le même envoyé, celle des OMAHAS, avait fait la même réponse. Le terrain sur lequel ils devaient se fixer en vertu du traité fait avec le *Grand-Père*, le président des Etats-Unis, M. Pierce, ne leur était pas suffisamment connu. — Ces délais peuvent causer l'extinction d'une tribu en retardant le moment où elle se christianisera et se civilisera.

Les CHIPPEWAS et les OTTAWAS sont d'autres tribus sur les bords des lacs Michigan et Supérieur que des missionnaires sont parvenus à amener à la religion, aux mœurs et à l'industrie de l'homme blanc, par des vies d'un silencieux dévouement au milieu des forêts. C'est là que des hommes et des femmes d'un esprit cultivé, habitués aux douceurs de la société chrétienne et au confort des grandes villes, ont vécu de longues années dans les bois sous un climat rigoureux, faisant beaucoup de gros ouvrages de leurs propres mains. M. «



Mme Daugherty ont les premiers donné cet exemple pour cette région.

Les méthodistes ont quelques missions dans les mêmes districts, et trouvent beaucoup d'accès ; un culte d'une ferveur un peu dramatique est ce qu'il faut pour attirer des natures aussi démonstratives et impressionnables. Le principe admis par les méthodistes est de n'envoyer de missionnaires que là où les Indiens ont consenti à se fixer et à cultiver le sol. Ces missions du Michigan et des bords du lac Supérieur portent sur des tribus inférieures en nombre et en civilisation à celles du «Territoire Indien,» et privées d'une juridiction aussi indépendante ; aussi sont-elles soumises à plus de mauvaises chances. Par exemple, la loi prohibant les liquides spiritueux n'a pas été confirmée par la cour suprême du Michigan ; les Indiens de cet Etat ont employé l'argent que leur paye le gouvernement fédéral à acheter des spiritueux et ont commis à de certaines places un déluge d'iniquités. Leurs dangereux ennemis sont les marchands d'eau-de-feu, qui leur persuadent autant que possible de boire et de n'écouter les missionnaires sur aucun sujet. Le communisme pratique de ces tribus est un autre obstacle ; l'homme économe voit ses provisions dévorées par l'imprévoyant.

Quelques-uns de ces Indiens cultivent du maïs et des pommes de terre; mais la plupart préfèrent les professions de batelier, de pêcheur, de bûcheron, qui ont plus d'analogie avec le genre de vie de leurs pères. — Le danger d'extinction paraît

passé pour ces tribus, et leur nombre au
de nouveau assez rapidement.

Au nombre des missions les plus heure
les plus instructives, je me plairai à citer
nier lieu celle de « l'American Board » au
des *Senecas*, dans l'Etat de New-York. Le
des « six nations » dont les Senecas form
jourd'hui les trois quarts, sont colonisés
territoire entièrement à eux, une *Réserve*,
de la grande ville de Buffalo ; les cinq aut
tions ont les noms sonores de Tuscaroras, C
gas, Cayugas, Oneidas et Mohawks. L'en
des six nations ne dépasse pas 3,000 per
Les missions de la Société commencèren
elles en 1827 et 1828, et on peut dire que c
salut de ces faibles restes de nations jadis p
tes, et menacées alors de disparaître par la
morale et physique, et par l'intempéranc
Indiens ont dès lors appris l'agriculture,
dinage et même les cultures de luxe comm
des fleurs. Croirait-on qu'ils ont devancé
lons blancs de leur voisinage, et qu'ils em
aujourd'hui des semoirs mécaniques, des
tirés par un cheval, et la machine complic
Ketchum pour faucher et moissonner. L'é
et le succès de leurs cultures, et les moye
fectionnés qu'ils se sont empressés d'adopt
mettent plutôt au-dessus de la moyenne d
culteurs américains.

Dans le domaine religieux qui a été le p
départ de ces grands progrès des Senecas,
sultats des dernières années ont été si bea

les ministres de l'Evangile ne croient pas pouvoir en citer de plus rapides dans aucune communauté blanche. La Société missionnaire « American Board » a parmi eux vingt-cinq employés de missions dont cinq prédicateurs ministres, qui ont fondé quatre églises avec deux cents communiants environ. Mais le nombre des gens assidus au culte est bien plus fort, et dans deux des stations peuplées de quinze cents Indiens, on a vu souvent en 1853 et 1854 de cinq à six cents personnes suivre la prédication avec ardeur dans les chapelles. Pour une peuplade à peine sortie du paganisme n'est-ce pas beaucoup ? Les écoles missionnaires instruisent 385 élèves, dont une vingtaine reçoivent une sorte d'instruction académique relevée, à Lower-Alleghany. Un « asile d'orphelins, » soutenu par des dons volontaires de blancs et d'Indiens, a été fondé à une autre station, Cattaraugus. L'usage des liqueurs enivrantes, déjà très-diminué par les efforts des missionnaires, a reçu un nouveau coup à la suite de la loi de tempérance votée en 1855 dans l'Etat de New-York ; en un mot une ardeur merveilleuse provenant du stimulant chrétien a élevé en moins de vingt ans des sauvages dégradés, à un point de civilisation, auquel les nations dites civilisées ne parviennent qu'avec les siècles, et encore pas toutes.

Tel était l'état des choses en 1853 et 1854 ; les temps difficiles étaient passés ; la Société qui avait tout fait et qui consacrait 25,000 francs par an environ à ces missions, avait pleinement les moyens de les continuer et de pourvoir aux

besoins spirituels de trois mille Indiens dan
sance eux-mêmes, et contribuant en parti
frais du culte et de l'éducation, lorsque le
thodistes wesleyens, trop fidèles à leur pol
de choisir l'ouvrage facile et de moissonner
n'ont pas semé, se jetèrent sur ce champ d
vail. Des païens à évangéliser ne leur manq
pas, puisqu'il y a encore plus de deux cent
Indiens aux Etats-Unis, sans un missionnair
leurs solitudes; mais c'est à des milliers de
de distance qu'il faudrait les aller chercher
à la portée de la côte et des railroads comm
les Senecas, déjà gagnés au Christianisme. Le
thodistes n'avaient point un nouvel Evangile
porter; mais ils savaient critiquer les frères
autre dénomination, leurs devanciers, et s
captiver par un culte dramatique, et par d
semblées excitantes et attrayantes pour les n
indiennes comme pour celles des nègres. Le
ruption sur ce champ de travail partit des b
voisins, Oneida et Onondaga, et fut caract
par une sorte d'emportement tenant de la con
et par une diplomatie adroite; leurs ou
étaient des «prêcheurs locaux,» c'est-à-dire d
ques peu instruits, offrant l'avantage de p
tout oser sans compromettre directement le
tère et l'épiscopat wesleyens. Ils visaient
à convertir les Senecas et autres Indiens
païens, qu'à donner un grand coup de filet s
membres des congrégations chrétiennes r
autour des missionnaires. Ils réussirent a
d'une soixantaine de communiants. Ces In

convertis et d'autres non convertis furent enlacés dans les rouages de la machine et des meetings méthodistes, et s'allumèrent sous le vent des *soufflets;* les prêcheurs locaux proclamèrent qu'un « réveil de la grâce » (*gracious revival*) avait lieu, et les ministres méthodistes qui attendaient ces nouvelles, prirent la chose en main. Suivant leur usage ils décidèrent de planter des églises wesleyennes, juste à côté de celles déjà fondées par les premiers missionnaires dans les stations de Cattaraugus et Alleghany; et ce doit être déjà fait ; le rapport annuel de leurs missions le dit.

Ce système de cautères appliqués par les méthodistes à des œuvres déjà florissantes d'autres chrétiens, pour en tirer à eux les sucs, est une des plaies du protestantisme américain et se trouve mis en lumière par l'exemple ci-dessus, un des plus frappants qu'il m'ait été donné de rencontrer. Il y a certainement là un recul pour le christianisme. Peu d'œuvres de missions ont dû être aussi mal faites que celles de l'irruption wesleyenne chez les Senecas ; ils ont pris cette population par ses défauts, l'excitabilité, l'attrait qu'offre l'ingratitude ; leurs partisans et convertis leur donneront des ennuis mérités. Quant aux congrégations fondées par la Société première, elles ont été ébranlées ; le doute et les contestations y sont nés, et leur croissance a été arrêtée en 1854 et 1855. Cependant j'espère que la grâce de Dieu empêchera une œuvre si patiente et si profondément honnête d'être renversée, et que la persévérance puritaine aura sa

récompense pour le bien durable des Senecas. Les missionnaires et la Société ainsi battus en brèche ont beaucoup prié et gémi, et se sont très-peu plaints. J'ai eu quelque peine même à bien saisir et à réunir les principaux fils de cette affaire. Il serait désirable de voir les œuvres religieuses ne jamais emprunter les procédés des faiseurs politiques dans leurs rivalités.

Cette lutte me fit comprendre plus tard la pleine signification d'une scène émouvante et sérieuse à la fois dont je fus témoin le 13 septembre à Utica, ville de l'Etat de New-York ; mais avant d'y arriver, quelques détails sur un anniversaire de missions pourraient intéresser. La grande Société pour les missions étrangères « American Board » citée plus haut, était réunie dans cette ville depuis quelques jours, et y avait attiré deux mille personnes, membres, donateurs, ou amis des mis sions. L'importance de cette Société dont les tra vaux embrassent l'Afrique, l'empire ottoman, l Grèce, l'Arménie, l'Indostan, la Chine, Ceylan, le îles Sandwich et les Indiens de l'Amérique d Nord, entraîne la présentation de onze rapports su toutes ces missions et sur l'état précis de religio et de civilisation auquel les peuples évangélisé sont arrivés; il y a aussi des questions de princi pes, de conduite et de finances à présenter et à ré soudre ; enfin pour ne pas promener les amis de missions essentiellement sur des objets de curio sité, on entremêle des services religieux aux rap ports sur les missions; des prières, des sermon sont faits dans diverses églises par les ministre

les plus éminents que cet anniversaire a réunis. Je n'ai jamais si bien embrassé d'un coup d'œil l'œuvre et les conséquences du Christ sur la terre comme dans ces immenses assemblées à Utica, où tous les peuples étaient appelés à donner un tableau vivant d'eux-mêmes dans les extraits des rapports de plus de six cents missionnaires. Les bienfaits de l'Evangile, passant de la théorie à la pratique s'y traduisaient par une pluie de faits d'un intérêt palpitant, colorés chacun des mœurs et de la teinte originale données par Dieu à chaque branche de la famille humaine. Il est très-habituel que l'Esprit de Dieu manifeste sa présence dans ces assemblées en gagnant quelques hommes distingués pour s'offrir comme missionnaires, en répandant dans tous les cœurs des personnes présentes un sentiment d'union et de sympathie extrêmement sensible, en décidant un redoublement de générosité et en faisant recevoir et soutenir les orateurs et les missionnaires présents de manière à rendre leurs discours agréables à prononcer pour eux-mêmes, et comme un salaire de leurs peines. Le célèbre médecin Grant, qui commença l'œuvre importante chez les Nestoriens, fut décidé dans sa vocation par la réunion tenue il y a vingt et un ans à Utica dans le même temple.

Voici quelques extraits de mes notes sur Utica:

13 *septembre.* « Ce matin je suis venu à Utica par le New-York-Central railroad, et après être descendu à l'hôtel « Central, » j'ai vu à deux pas de là

une fort belle église presbytérienne, style gothique, faite en grès rouge, avec portail splendide, et sur les ailes de l'édifice deux hauts clochers, deux aiguilles, dont l'une doit avoir 200 pieds ; ces clochers sont sur le front. La ville, toute jeune, a 15,000 âmes, sept ou huit grandes églises, beaucoup de chapelles, des hôtels excellents, des rues et des édifices fort jolis, un railroad, un canal (l'Erié) ; et elle prospère rapidement. L'aisance, la propreté, des jardins sur le devant de jolies maisons, au style varié, voilà le premier coup d'œil d'une ville de troisième ordre dans l'Etat de New-York.

« Dans l'église, dont le vase est fort beau, j'ai trouvé plus de 1,500 personnes parfaitement attentives. Au fond était une plate-forme où siégeait le comité, une vingtaine de gentlemen d'un aspect vénérable. Les bancs en face étaient occupés par quelques centaines de messieurs en noir, membres de la Société, beaucoup d'entre eux avec la cravate blanche, indication de leur caractère clérical. Le reste des assistants qui encombrent l'édifice, le bas et les galeries, était un joli public à mise *confortable*, à figures nobles, sérieuses et intelligentes, cette bonne moyenne du public américain que j'ai affectionné dès le premier jour. Il y a eu beaucoup de discours et de rapports.

« Le révérend Parker, actuellement diplomate et commissaire des Etats-Unis en Chine, est un homme à cheveux blancs, figure sérieuse, pensive, ronde et plutôt anglaise qu'américaine ; il a donné

l'historique de la révolution en Chine. Le moteur premier de la révolution, mort depuis peu, s'est servi de ces expressions : « Dès que j'appelai du « secours, je vis les mécontents accourir aussi in« nombrables que des gouttes de pluie. » M. Parker croit que les Chinois débrouillent leurs idées, et il leur a entendu dire : « L'empereur, le fils du Ciel, est fait pour le peuple et non le peuple pour l'empereur. » Les 100,000 Chinois qui ont déjà visité la Californie, et qui y ont vu un gouvernement bien supérieur à celui de leur pays, retourneront désormais chez eux pour y porter des idées vraies sur les droits et la dignité inhérente à la créature de Dieu, à l'homme, et auront une grande influence sur leurs compatriotes. A peine ont-ils en poche 500 ou 1,000 dollars, qu'ils repassent la mer souvent avec la connaissance de l'Evangile.

« A l'occasion des missions en Arménie, l'honorable Geo. P. Marsh, ex-ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople, a adressé au Comité une lettre intéressante qu'on a lue publiquement. Il croit que la Russie dans la guerre actuelle avait pour un de ses buts importants d'écraser les missions américaines dont le développement est si grand en Arménie ; les succès des alliés lui paraissent nécessaires pour sauver la civilisation naissante de cette antique et intéressante nation, si négligée jusqu'à notre siècle. Le « grand pouvoir conservateur de l'Europe, » l'ex-colosse du Nord, dit M. Marsh, n'a d'autre perspective de poser solidement le pied sur la Turquie asiatique, qu'en fai-

sant une guerre acharnée à toutes les sen
d'Evangile et de liberté dans le monde ori

« Voici une scène touchante : le président Société, M. Frelinghuysen, invite deux gentl en noir, assis sur les bancs du front, à monte l'estrade du Comité. La teinte singulièren foncée de la peau de ces deux orateurs cesse de surprendre lorsque j'apprends que ce sont d Indiens Senecas pur sang (*full blood*), des Peau Rouges, en gilet de satin et en linge fin, chevelu abondante d'un noir de jais, et vraie tenue fa hionable ; gestes mesurés, graves et dignes. L'un de près de six pieds de haut, a les pommettes des joues excessivement relevées et saillantes ; la tête dans les épaules ; il ne parle que sa langue natale, le senecas, avec des sons gutturaux, et la bouche toujours ouverte sans que les lèvres se rejoignent une seule fois ; c'est une particularité des langues indiennes, dit-on. Cet orateur s'appelle *Two-Guns* ou M. *Deux-Fusils*. L'autre, M. *Strong*, est un gentleman excessivement gros, petit, avec une figure large exprimant beaucoup de sérieux, de force, et un peu de mélancolie ; il traduit en bon anglais les paroles de Deux-Fusils.

« Le président leur adresse avec une émotion perceptible une salutation au nom de l'assemblée ; il rappelle l'injustice des blancs, les prie d'oublier les torts des âges précédents, et espère que les seuls rapports entre les deux races seront désormais des rapports fraternels, et qu'on ne se combattra plus avec des armes charnelles. — Two-Guns, répond :

« Qu'il est venu pour faire connaissance avec ses frères blancs et leur dire qu'il les aime. Les missionnaires des blancs ont fait beaucoup de bien aux Senecas, et on les aime tous les jours davantage; qu'on les maintienne et qu'on en envoie encore d'autres. Les hommes rouges recevront un rapport bien favorable par son entremise, sur les excellents sentiments du Comité pour eux; c'est le Seigneur Jésus qui unit ainsi tous les cœurs. » Alors l'Indien à haute taille escend de l'estrade et va reprendre son siége; et l. Strong, qui avait traduit le discours de son ollègue, en fait un à son tour au sujet de la mis on dont il a été également chargé. — « Il doit apporter des paroles de reconnaissance et d'amour; Jésus-Christ est connu des Senecas. Sans la Bible, dit-il, ma pauvre race déchue (*my poor fallen race*) est irréparablement perdue, éteinte; et il n'y a plus qu'une ancre de salut pour elle, la Bible! Les blancs ont de certains principes moraux passés en pratique générale qui empêchent leur race d'être détruite par des excès; mais l'homme rouge n'a jamais connu ces barrières, et la Bible seule les lui a apportées. Combien cette assemblée m'émeut! l'ai vu plusieurs fois le Sénat des Etats-Unis et a Chambre des représentants; mais, je le déclare, je n'ai jamais vu ni là ni ailleurs, rien qui ne parût si noble, si majestueux, j'oserai dire si *auguste*, — non, davantage, — si *sublime* que cette immense assemblée réunie pour faire le bien, et pour s'occuper de répandre la connais-

« naissance de Jésus-Christ chez de p
« païens. » L'assemblée, charmée, surpri
thousiasmée, couvre M. Strong d'appla
ments ; un orateur indien a les honneurs
journée, et des honneurs inusités.

« L'homme capable de si nobles pensées
avec un talent d'orateur que peu de *blancs*
seraient en Europe ou en Amérique, d'où
ses dons d'émouvoir? Sa figure n'y est po
C'est un ex-sauvage ; il est bouffi, à traits
caractérisés comme aucune figure blanche
si fortement ; sa couleur n'est pas la nôtr
brun rouge; son extérieur eût pu sembler r
Et cependant cet homme est sérieux, im
sublime ; il y a en lui une âme régénérée, c
conquête de l'esprit de Christ sur les bas-f
mal ; c'est une œuvre telle que les missic
protestants en savent faire. Il y a seize ar
amené à l'Evangile, et resta fidèle quelq
nées ; ensuite il se dévoya et poursuivit l
sionnaires avec une malignité de premier
de pair avec son intelligence. Enfin il revin
toutes ses fautes aux missionnaires, leur d
pardon du mal qu'il leur avait fait, et se m
vailler à la mission avec une fidélité et une
admirables. Le réverend Thompson, de
qui, à ce qu'il me raconte, alla, il y a quelque
prêcher une fois chez les Senecas, eut M. Strc
interprète ; il fut prié par M. Strong de débi
bord en anglais tout ce qu'il avait à dire. Le
fini, M. Strong reprit tout en seneca, n'oub
d'essentiel, et reproduisit le sujet avec une r

leuse puissance et couleur d'expression ; c'est le témoignage qu'en rendit un missionnaire présent à cette séance, et habitué à prêcher lui-même aux Senecas dans leur langue.

« Dans l'après-midi, je me suis trouvé au service de la communion, assis sur le même banc que mon orateur indien du matin, M. Strong ; et le lendemain, je l'ai vu repartir par le chemin de fer Erié-Central pour sa résidence. C'est un des hommes les plus remarquables, une des plus puissantes individualités que j'aie jamais vues ; il doit avoir une force de caractère valant une armée. Je ne serais pas surpris si avec le cours du temps il sortait de chez ces Indiens protestants, quelques hommes célèbres, en état de se classer parmi les gloires de bon aloi des Etats-Unis. Il est fréquent d'entendre les Américains s'exprimer avec une haute estime sur la force morale des Peaux-Rouges. »

Cet épisode d'Utica était sans doute une justice rendue à la Société des Missions étrangères, « American Board, » à la suite des mauvais procédés des méthodistes, pour faire revenir la gloire à qui de droit, et rendre de l'impulsion à une œuvre fortement attaquée.

Les anniversaires dont j'ai donné un échantillon font du bien, décident des conversions et des vocations de missionnaires. L'hospitalité américaine brille dans ces cas-là également ; les visiteurs en grand nombre logeaient à Utica, et remplissaient les maisons particulières ; les hôtels étaient également pleins ; les gens qui ne trouvaient pas de place

recevaient l'hospitalité à *Rome* à quato
plus loin, où ils allaient le soir par le c
fer trouver leur souper et leur lit. Pour
de ville, c'est de l'histoire romaine que ce
de l'Etat de New-York ; on y a mis Tit
pillage.

Voici le tableau des missions chez les
d'Amérique, entretenues par les divers
minations :

MISSIONS CHEZ LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

SOCIÉTÉS.	Origine des missions.	Stations.	Missionnaires.	Aides missionnaires.	Aides indigènes	Total.	Frais annuels.	Communiants.	Écoliers et néophytes.	Sources d'information.
Comité des Missions presbytériennes.	1835		9	61	5	75	Dollars 48,057	208	534	Rapport 1855.
Quakers (ou Société des Amis).				5		5	1,000		70	
American Board of Commissioners for foreign missions	1818	26	20	57	15	92	28,413	1,669	807	—
Methodists Episcopal (North).	1819	44	0	8	8	26	15,000 (1)	5,359	1,884	—
— — (South).	»		0	8	8	26	15,000 (1)			Cyclopedia of Newcomb.
American baptist Union.	1817	10	7	8	9	24	8,500 (1)	107	131	—
American Missionary association	1843	4	2	17	—	19	4,000 (1)	12	39	—
Moraves.	—	4	8	7	—	15	3,000 (1)		407	—
Baptist Indian Missionary association.	—	6	28	—	—	28	15,811	1,300	165	—
total.		105	94	171	45	310	Doll. 138,181	8,655	4,037	

(1) Ces chiffres sont des estimations établies entre la fraction indienne et le total de l'œuvre missionnaire de ces sociétés en tous pays.

Indépendamment de ce qu'on voit là, les Sociétés anglaises « Wesleyan missionary Society » et « Church mission Society » ont une cinquantaine de missionnaires chez les Indiens du Canada et des environs, et des congrégations de 2,500 fidèles environ avec 800 élèves dans les écoles.

En résumé pour les Etats-Unis seulement, un total de 310 personnes est employé aux missions et soutenu par 700,000 francs de contributions annuelles des Sociétés. Les missionnaires ont déjà réuni, sur les 130,000 Indiens qu'on évangélise, 8 à 9,000 convertis, communiants et membres de congrégations chrétiennes, et 4,000 élèves dans les écoles. Ces efforts pour les Peaux-Rouges sont supérieurs à ceux qu'on consacre à l'évangélisation de toute la France, et peut-être le sont-ils aussi à ceux qui se font pour l'ensemble de la nation allemande. Tout cela est dû au système volontaire, aux dons de simples particuliers : le gouvernement fait quelque chose pour les Indiens, mais en dehors de ce qu'on vient de voir, et pour des objets non religieux. On peut donc en conclure que les chrétiens des Etats-Unis se sont mis avec une grande noblesse à sauver les restes de la race indienne, si maltraitée par les méchants colons de la race blanche et par les anciens gouvernements ; et peut-être ces efforts aboutiront-ils à détourner en grande partie la malédiction due aux auteurs de tant d'injustices et à leurs descendants. Il n'y a d'autre voie pour racheter le passé que de continuer le bien qui est en cours, et j'ai confiance que c'est ce qui se fera. La vue complète de ce grand sujet a beaucoup allégé en moi le sen-

nent pénible que me causait l'origine de la gran-
ur actuelle des Américains; je parle de leurs
menses territoires acquis quelquefois par des
ntrats légitimes, mais plus souvent forcés, et
me par le droit du plus fort sans indemnité.
puis un certain nombre d'années le gouver-
nent fédéral est entré dans une voie habituelle
sagesse et de justice avec les Indiens. Ceux-
aissent la chasse, se mettent à l'agriculture, et
rs terres devenant de quatre à dix fois trop
tes pour ce nouvel emploi, ils vendent le su-
flu au gouvernement, à des prix faisant un équi-
ent très-réel de ce qu'ils cèdent. On sait que le
uvernement lui-même les revend à des prix mi-
ies. Les tribus des *Iowas* et des *Sacs* en Kansas,
es *Omahas* en Nebraska, sont les dernières, à
re connaissance, qui viennent de prendre des
ngements de cette sorte. L'argent payé aux tri-
leur suffit pour se bâtir des fermes, les meubler,
re pendant l'année qui s'écoule avant que la terre
sse produire, et créer un fonds pour défrayer la
ense d'un grand nombre de pensionnaires que
missionnaires et de bons maîtres et maîtresses
nent à l'instruction et à la vie civilisée. L'édu-
on est en général en grand progrès chez les
ux-Rouges, et la richesse même pourra un jour
développer au delà de ce qu'on suppose. Le
ne des souffrances de la race rouge dans la vallée
Mississipi semble arrivé; les anciennes horreurs
ont reportées du côté de l'Orégon et vers la Ca-
nie.—Il est à croire qu'à la longue tous les In-
s survivants seront civilisés, amenés à adopter

nos croyances et nos mœurs, et à parler l'a
l'extinction des langues indiennes sera un
bien pour les États-Unis, à peu près comme c
patois pour l'Europe. Rien ne peut résist
langue anglaise imposée par le caractère
cain; l'allemand, l'espagnol, le français, n
vent se conserver dans les petites enclaves.

CHAPITRE V

Histoire de la liberté religieuse aux États-Unis.

Il faut comprendre la valeur de la conscience, e la dignité humaine, pour aimer la liberté relieuse comme un bien par soi-même. Il y a même us : il semble qu'il faille croire à l'existence de la érité, et partant, à son aptitude à faire seule son iemin. C'est pour cela que cette liberté a tou- urs eu peu de partisans.

Le monde a reçu une bien mauvaise éducation us le rapport de la liberté religieuse. Le catholi- me romain a eu la prétention de subsister et s'étendre par l'appui du bras séculier ; c'est autre mot, pour dire la force, la contrainte. ie corporation de prêtres appelée l'Eglise, se tachant à une certaine ville, apporte encore le ut aux hommes en masse, de gré ou de force ; n'a pas changé de principe.

La Réforme du seizième siècle émancipa une tie des Européens de ce joug. Mais pendant ize siècles on avait vu les princes rendant obli- oires les décrets et les fantaisies même du gé ; et on ne renonça pas du premier moment es vieilles habitudes d'oppression. En outre, orporation romaine ayant allumé les bûchers

et armé les princes restés fidèles, l'épée des souverains protestants trouva de l'emploi, et fit payer cher ses services aux réformés. Le mélange du temporel et du spirituel reparut chez les protestants, et le prince eut suprématie sur la conscience de ses sujets.

C'était une inconséquence, un vieux legs des temps papistes. Le protestantisme, c'est l'Evangile adressé aux individus. Il dit à l'individu : « Jésus-Christ est mort pour *tes* péchés; c'est une chose faite ; *tu* es réconcilié, si tu crois. Accepte, et marche dans l'esprit de Christ, avec la force que le Saint-Esprit te donnera. » — Si l'individu témoigne, par sa vie, que sa foi a produit l'esprit d'adoption, un renouvellement intérieur et saint, il est qualifié pour être membre d'une Eglise visible, frère et communiant. Les Eglises protestantes n'ont jamais varié sur cette doctrine.

La pratique a été, à bien des égards, autre que la doctrine. En théorie on a dit : Les hommes se convertissent un à un, ils doivent être agrégés à l'Eglise comme convertis, un à un. Mais en fait, on a été reçu membre des Eglises protestantes par la naissance ; *né* dans l'Eglise, elle n'a plus entendu qu'on eût le choix de lui échapper. L'idée romaine du salut en masse, du christianisme involontaire, a laissé bien des traces chez les protestants ; l'abus de la religion imposée au peuple par la loi ne leur a pas été inconnu, quoiqu'il tende à disparaître complétement.

Les Eglises protestantes ont été et sont encore intolérantes, en proportion directe de leur manque

'élité au principe de conversion individuelle, ıe base de l'Eglise; et en raison de leur sym- ; pour l'idée romaine qu'une caste ou hiérar- le prêtres, et que des cérémonies ou sacre- ont une vertu intrinsèque de salut, impo- à tout un peuple. Toute liberté religieuse le du fameux précepte : *Non nascitur chris-*, *sed fit;* auquel il faut encore ajouter ces « Le salut vient de notre Dieu... et de neau, » c'est-à-dire qu'il n'est pas un don n, une imposition de l'Etat ou d'un corps l.

pression alla, au. seizième siècle, jusqu'à ormer la discipline chrétienne en lois péna- l'Etat, et les peines appliquées furent tirées ɔi mosaïque.

Europe la liberté religieuse avance lente- elle a à se dégager de l'étreinte primordiale holicisme romain, et de celle des Eglises antes d'Etat. Aux Etats-Unis, où le second obstacles, qui est bien plus faible que le r, a seul subsisté, l'œuvre a été finie plus ie ! mot étonnant. De quelles ténèbres, de éfilés interminables de préjugés et de so- s, il a fallu sortir pour pouvoir s'écrier : Le atteint! Il y a enfin un grand pays où la nce est libre, absolument libre ! La même e peut être déjà donnée à la Grande-Bre- à la Belgique et à quelques cantons suisses, Vaud et Genève, mais avec la réserve im- e que des clergés privilégiés y reçoivent un salaire de l'Etat. Ce dernier reste du

passé n'est plus une *oppression*, mais c'est
une *pression* sur toute la classe croissante d
sidents.

Les ténèbres dont on sortait au seizième
étaient si profondes, que les Réformés ta
à s'apercevoir de l'inconséquence de leur
sation, en maintenant de vilains restes d
trainte, et la confusion du temporel et du sp
Mais la lutte sur le fond des doctrines ren
dente l'absence de liberté dans certaines
protestantes. L'Eglise d'Angleterre dont, l'c
sation occupa surtout les règnes de Henri
d'Elisabeth, avait conservé beaucoup de
du papisme : « retenir les papistes dans l'E
(*Voir* Maddox) fut jugé par les conseiller
reine une nécessité des temps, digne de
emprunts au culte romain. Cependant l'éla
Réforme continuait à réaliser ses conséquenc
de simples fidèles ne consultant que l'Ev
et non les convenances politiques ; ils rési
aux édits ordonnant de se *conformer* à la r
d'Etat. On crut les flétrir en les appelant *Pu*
et *non-conformistes* ; la reine Elisabeth vo
écraser par un tribunal d'inquisition ap
Cour des hauts commissaires, auxquels to
voir fut donné, pendant son long règne, su
et les biens de ses sujets, en matière de re
Ces persécuteurs prirent leur office au gra
rieux ; ils martyrisèrent, entre autres, po
conformisme, des hommes comme les mi
Greenwood et Penry, et le jurisconsulte Ba
dont le christianisme solide, paisible et p

avoué peu après par leurs ennemis mêmes. Ces horreurs atteignirent les protestants avancés, logiques, représentant la fleur morale de la nation ; les catholiques n'y furent jamais exposés. C'était, hélas ! à ce prix, que les idées sur la liberté religieuse allaient mûrir.

Des milliers de Puritains persécutés, emprisonnés, quelquefois exposés à la mort, commencèrent à mettre en question les droits de la couronne d'Angleterre, à contraindre la conscience religieuse. En 1566, ils prirent la décision mémorable de fonder des Eglises en dehors de l'établissement anglican, ce qui eut le double mérite de la simplicité évangélique, et de l'affirmation de la liberté de conscience. L'année 1602, qui précéda la mort d'Elisabeth, vit la fondation de la plus intéressante de ces petites Eglises destinées à la souffrance. En 1607, les membres de cette Eglise, dans leur désespoir, essayèrent de s'exiler en Hollande, au milieu de trop de dangers, car ils ne réussirent pas; le capitaine de navire qu'ils avaient loué à un prix exorbitant, fit le Judas, et les livra aux magistrats qui les retinrent en prison. L'année suivante, ils réitérèrent leur innocente tentative, qui n'est que l'exécution d'un ordre du Seigneur, destiné à prévenir la résistance et la guerre civile : « Quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre. » (MATTH., X, 23.) Les hommes purent gagner le navire hollandais loué pour l'entreprise; mais les femmes, mises à bord d'une autre barque, furent arrêtées par des gens armés, avant d'avoir rejoint le navire. Voilà les familles

séparées ! Ces prisonnières courageuses furent promenées d'un cachot à l'autre par les magistrats anglais, et enfin relâchées. Elles rejoignirent leurs époux en Hollande, et furent les mères de la génération qui a couvert la Nouvelle-Angleterre (1).

Cette poignée d'exilés, composée en grande partie d'agriculteurs, a beaucoup avancé les idées de liberté religieuse qui font aujourd'hui leur chemin dans le monde. Ils furent « l'Eglise des Pèlerins. » Ses ministres, Robinson et Brewster, étaient des hommes accomplis, doux, savants et pieux, dont leurs ennemis n'ont parlé qu'avec un profond respect. Les membres de l'Eglise étaient des hommes de choix, profondément exercés à discerner la vérité dans la Parole de Dieu. Des esprits *ignorants* n'eussent pu apprécier les principes, remarquablement évangéliques pour l'époque, qui leur prescrivaient de sortir de l'Eglise établie pour vivre en simplicité et en fidélité chrétiennes; des esprits *fanatiques* eussent été usés et rongés à la longue par ces souffrances obscures et écrasantes, que leur attirait, de la part du gouvernement, leur position isolée, en avant des idées du temps; des esprits *faibles* et flottants eussent été balayés par la rude main de l'adversité ; car tout le reste de leur carrière ne leur offrait plus qu'une fournaise d'épreuves. Mais ils étaient des instruments choisis pour une œuvre destinée à traverser les siècles et à donner le sel au Nouveau-Monde.

Ils étaient venus en Hollande, parce que là, leur

(1) *Voir The Puritans*, by Edvin Hall ; New-York, 1851.

ıvait-on dit, il y « avait liberté de religion pour tout le monde, » à ce que raconte Bradford, leur his-)rien. La pauvreté et la guerre les en firent re-ırtir en 1620. Le 22 juillet, deux faibles navires, *Mayflower* et le *Speedwell*, mirent à la voile de elft-Haven près de Leyde, pour les transporter ı Amérique, au nord de ce qu'on appelait alors Virginie, territoire plus étendu que celui auquel nom a été conservé. L'histoire et la peinture ont ımortalisé ce départ et ces adieux. Une charte de la)mpagnie de Virginie, la parole d'honneur du roi .cques Ier de les protéger, et de ferventes prières aient leurs garanties de succès; les prières seules rvirent. Le *Mayflower* acheva seul le trajet, et la mpête l'empêcha d'aborder près du fleuve Hudson de la Nouvelle-Amsterdam, aujourd'hui New-ork; il fut jeté vers le cap Cod et la côte du Massa-ıusetts. Avant de débarquer, les Pères Pèlerins ırent une assemblée dans la grande cabine du *'ayflower*, et se formèrent en corps politique. Le ois de décembre fut employé au choix d'un site ıur la colonie, et le 21 janvier 1621 ils célébrè-nt leur premier dimanche à terre sur l'emplace-ent actuel de Plymouth.

Dieu leur donnait cette plage en toute souverai-té; une épidémie venait de détruire entièrement tribu d'Indiens qui y habitait. La moitié des nou-aux débarqués mourut des privations de la fin l'hiver; mais les survivants atteignirent tous un e avancé. L'année suivante les trente-cinq frè-s restés en arrière avec le *Speedwell*, vinrent rejoindre. Des 198 traversées entreprises

d'Europe à la Nouvelle-Angleterre pendant les douze premières années de la colonie, toutes furent accomplies avec bénédiction, sauf une seule. Alors éclata la période des guerres civiles en Angleterre; et pour longtemps les colons restèrent livrés à eux-mêmes. La piété, la justice et la liberté posèrent les bases d'un des plus grands empires du monde, et y développèrent des germes que l'Europe proscrivait presque partout dans son sein. On estime aujourd'hui à six millions le chiffre des descendants des Puritains de la Nouvelle-Angleterre, dont plus de la moitié se sont répandus dans les autres Etats de l'Union, et y forment l'aristocratie morale, et partiellement aussi celle de la richesse et de l'industrie.

Les Pères Pèlerins avaient tous passé par le crible de la persécution; ils avaient combattu la confusion de l'Etat et de l'Eglise. Mais s'il eût tenu à l'homme, le plan de Dieu sur le Nouveau-Monde eût été renversé. Le mal tenace qui consiste à faire dépendre les droits de citoyen, et la protection des lois, du titre de croyant, reparut très-promptement dans la Nouvelle-Angleterre. Cet état de choses y causa des maux à l'Etat et à l'Eglise; mais on ne pouvait trop ouvertement priver les hommes de leurs droits civils et politiques pour des questions de foi et de discipline religieuses; aussi abaissa-t-on peu à peu dans les Eglises américaines les conditions requises pour être reconnu chrétien, converti, communiant et membre d'une Eglise, ce qui était la porte des droit civiques. On en revint au Christianisme nominal, à un minimum de sou-

mission formaliste; et cela chez les descendants de ceux-là mêmes qui avaient fui l'Europe et préféré l'Océan, le désert, et la mort dans l'exil, plutôt qu'un Christianisme inférieur à leur idéal!

Cependant le mal fut senti et déploré. Quand la déclaration d'indépendance eut lieu, dans ce grand mouvement qui émancipa les colonies de la mère patrie, beaucoup de choses furent faites nouvelles. La Virginie et le Maryland séparèrent complétement le spirituel du temporel en 1776; les autres Etats les imitèrent, et le dernier de tous fut le Massachusetts, en 1833. Dès lors, dans toute l'étendue de l'Union, les droits civils et politiques ont été absolument indépendants de la croyance religieuse de chacun, et le domaine de la religion a été abandonné à la libre association des individus. Aucune Eglise, aucune corporation ou association religieuse ne reçoit de subside d'aucun gouvernement, dans les trente-deux Etats et les quatre territoires de l'Union; les besoins religieux d'une population arrivée à vingt-sept millions d'âmes sont couverts par des contributions volontaires avec une promptitude et une libéralité qu'aucun gouvernement ne pourrait égaler; et cent millions de francs sont donnés annuellement par les particuliers pour l'entretien du culte, des bâtisses et des œuvres religieuses de toute nature, sans que l'Etat y contribue d'un centime, ni que les biens des corporations y apportent aucun contingent appréciable. De si grandes dépenses ne peuvent se faire par la mainmorte, mais par la foi ouvrant périodiquement des milliers et des millions de *mains* et de bourses.

L'Etat n'a donc plus de religion en Amérique, pour me servir d'une expression consacrée. Oui, c'est vrai; mais les individus en ont d'autant plus; ils savent mieux que nous que la religion de Jésus Christ est faite pour les individus, pour les consciences, et non pour servir à de vaines pompe extérieures, ou pour élever sur le pavois une cast de prêtres jetant le défi à notre sainte religio qui répudie tout prêtre, sauf un seul, invisible e céleste. On n'avait point encore fait l'essai si l Christianisme est viable par lui-même au sei d'une nation, ou s'il tire sa force de la contraint de l'Etat; et la réponse est pour les Etats-Unis que laissé à lui-même, il a plus de force que si l'E tat prétend l'aider. C'est heureux qu'on puiss montrer aux incrédules les Etats-Unis comme ar gument: car la situation complexe et fausse de établissements religieux dans tous les pays de l'An cien-Monde, ne permet pas de juger si le Chris tianisme prend ses racines dans l'humanité, o dans les bureaux des gouvernements, et dans leur institutions de contrainte. En outre, quand les ca tholiques reprochent au protestantisme de n'avoi subsisté que par l'appui des princes, les Etats Unis forment encore la seule grande réponse vrai ment satisfaisante à leur opposer. Il serait pe franc de dissimuler que le problème qui se trait en Amérique est de toute gravité, et que la puis sance de l'Evangile pour maîtriser les nations y es directement en cause. Aussi tous ceux qui croien à la pleine suffisance de Jésus-Christ comme seu *chef de* l'Eglise, et à la vertu de son esprit pou

faire subsister le Christianisme, regardent-ils avec joie à ces nombreuses Eglises américaines plantées par le pur amour du Sauveur sur un continent où de sa personne Il n'a point paru, mais où sa Parole a été comprise dès les jours des Pères Pèlerins.

Et l'Europe est-elle dans les conditions requises pour adopter jamais un système religieux libre sur le pied américain? L'opinion générale s'en préoccupe peu, et ne semble point au premier abord favorable à cette innovation, bien que d'année en année de nouvelles voix s'élèvent en sa faveur. Mais pour déclarer en Europe une émancipation religieuse impossible, il faudrait être aveugle en face des triomphes de l'*esprit d'association*. Que voyons-nous tous les jours dans ce domaine? De simples particuliers se réunissant pour des questions d'intérêts matériels, pour discuter des programmes, les voter, s'entendre pour fonder et administrer indéfiniment de grandes compagnies, roulant sur des millions par dizaines et ayant des milliers d'employés. Soyons francs et convenons qu'on déploie là plus de persévérance, d'esprit de prudence et de zèle, plus de combinaisons compliquées, que jamais organisation d'Eglise ou tenue de Concile n'en a exigé! Le Seigneur lui-même l'a déclaré: « Les enfants de ce siècle sont plus prudents dans « leur génération que les enfants de lumière. » (Luc, xvi, 8.) On se demande en effet comment l'Eglise qui est l'*assemblée* des fidèles, qui est la réunion de ceux qui prient et s'édifient en commun dans un même esprit, ne serait pas une chose beaucoup plus simple à combiner et à organiser que

ces entreprises industrielles et financières si é
tes et si savantes ? C'est qu'en effet, l'organis
de l'Eglise d'après le prospectus de l'Evangi
malgré les points nombreux sur lesquels la l
chrétienne est appelée à se décider d'après l'
et non d'après une lettre absente, est une cho
lativement facile ; on organisera de bonnes é
libres, partout, dès qu'on y attachera de l'i
tance, dès que Dieu en inspirera le désir aux
les. Le domaine de la religion est le plus fa
tous ceux qui préoccupent le monde mo
Mais combien les hommes, si ingénieux et pr
en matière de finances et d'intérêts du jou
inertes dès qu'il s'agit de leurs intérêts de
science et du bien de leurs âmes ! Combien il
portés à laisser la direction de leurs intérêts
nels à la vieille routine, à d'ignares spécula
ou à de honteux vendeurs d'indulgences, d'
lutions ou de phrases sonores ! Au fond ce q
tient c'est l'indifférence ; on se déclare cont
l'ornière du passé ; et à cela même peut se to
au doigt la déchéance de l'homme et son en
dissement dans la corruption morale. Néan
le temps vient où la lumière sera telle, que l'
de l'Eglise et de l'Etat ne sera plus invoqu
par des adversaires déclarés et dans la franc
tention d'arrêter le Christianisme évangéliq
le contrôler, de le confisquer.

Dans les grandes questions d'industrie
passé n'avait rien légué, on a tout créé vite e
sur le principe de l'association. C'est le
principe que les Américains ont appliqué à

ion, et après quinze siècles ils ont retrouvé le
emin où les chrétiens primitifs avaient marché
ns l'esprit de l'Evangile, en ne fondant que des
lises libres, sans aucun contact avec le pouvoir
il. Que de souffrances pour en venir à une chose
simple! Quand l'Europe voudra les imiter, elle
retirera une résurrection de la religion du
rist et une nouvelle séve d'activité sociale. Les
jugés, la paresse, le laisser-aller et une foule
pourritures nationales et individuelles dispa-
tront; le vieux sang européen rajeunira alors,
les foules recommenceront à dire : Nous voulons
e chrétiens! Mais dans le moment présent,
mment le voudraient-elles? Elles ne savent ce
e c'est que Christianisme; presque personne
peut le leur montrer, et l'opinion maudit d'a-
nce le peu d'hommes généreux et indépendants
ii s'y essayent.

Cependant les Eglises protestantes qui deman-
nt l'indépendance complète, sont raisonnables et
giques. Elles ne prétendent plus aux faveurs pécu-
aires de l'Etat, ni à des distinctions civiles pour
urs conducteurs, comme fait le clergé romain;
les renoncent également à pomper la richesse so-
ale par des dons, legs et testaments, dans le but
constituer de riches fondations pour peser comme
s puissances sur le peuple et le gouvernement. Et
Bible, toujours placée sur les chaires protestan-
, qu'enseigne-t-elle sur l'Etat? — La doctrine de
sus et des Apôtres, la soumission aux lois pour
ut l'ordre temporel : c'est l'Eglise romaine qui,
ule, a *mis dans son* credo qu'elle peut renverser

les gouvernements. Cela fait de la part des protestants évangéliques, l'Etat est désintéressé. Quel motif, ou quel prétexte aurait-il pour dire que la conscience religieuse embrasse un domaine où lui, l'Etat, soit appelé à exercer son contrôle? Priviléges civils ou politiques, allocation du budget, richesse de corporation, tout cela est objet de renoncement pour ces Eglises; l'obéissance civile est garantie par leur doctrine même. Dans le cas dont nous parlons, il ne reste en vérité aux gouvernements intolérants qu'à dire nettement à leurs sujets : « Livrez-moi votre conscience religieuse; « au fond, c'est ce que je veux ! » Triste solution! L'envahissement du sacré par le profane, par l'Etat, qui amoindrit l'individu; qui lui enlève son droit primordial, d'avoir une conscience, qui le socialise; qui envahit un domaine où l'homme et Dieu doivent et veulent se rencontrer seul à seul.

Ces grandes vérités luttent péniblement pour se faire jour en Europe; quelques âmes convaincues, aurore de l'avenir, ne suffisent pas à les dégager de tout le poids de l'inertie des masses et des fausses traditions séculaires des gouvernements. Lutte noble, mais impuissante! Eh bien, ce sont ces mêmes idées qui règnent aux Etats-Unis; c'est par là que la nation américaine se revêt aux yeux du penseur chrétien d'une étonnante grandeur, et qu'elle est, au point de vue religieux, comme un colosse dans le monde. L'émancipation de la conscience aux Etats-Unis est la garantie que pour la *force* du caractère et la qualité de la séve sociale *nulle autre* nation n'est aussi avancée. Si elle n'a-

vait l'esclavage dans le Sud, aucune convulsion sociale n'y serait *possible*. Cela étonnera ceux-là seulement qui ne savent pas que les principes gouvernent le monde.

On n'entend pas, aux Etats-Unis, ces déclamations violentes et honteuses contre la religion et ses ministres, dont l'Européen a peine chez lui à garantir ses oreilles. Pourquoi? C'est que là, la religion a cessé d'être un établissement de contrainte, en cessant d'être religion d'Etat. Le peuple en Europe, sauf à Rome et en Espagne, sait bien qu'on ne le mène pas à confesse par des gendarmes; mais malgré cela il se plaint partout d'être sous une pression clérico-gouvernementale. A-t-il tort? Non. Le but de l'Etat n'est que de garantir la sécurité des vies et des propriétés, l'institution de la famille et la souveraineté nationale. Il emploie à cela les juges, les huissiers, les gendarmes, les employés civils et militaires de toute nature; il emploie la contrainte, en un mot, et il ne saurait s'y prendre autrement. L'Etat condamne et punit. Ce principe de contrainte, l'Etat le porte nécessairement partout où il met la main. Quelles complaisantes fureurs n'a-t-il pas prêtées aux clergés jusqu'à la fin du dix-septième siècle! Tous les Etats, catholiques ou protestants, ont été intolérants et persécuteurs en proportion de leur liaison avec les clergés et du plus ou moins de christianisme vivant chez ces clergés. Cela a diminué, sans disparaître, et c'est ce que les populations savent toutes; il en a qui en tremblent encore. Le remède est celui 'Amérique : l'*indépendance* des Eglises. Elle sera

de plus en plus facile à accorder aux protestants, qui, eux, ne mêlent en rien le temporel au spirituel; mais pour l'Eglise romaine, c'est tout différent, elle qui veut de l'argent, des faveurs, des corporations, et qui persiste à rester *puissance temporelle absolue* en Italie, avec ses diplomates accrédités partout, et à dominer la société par des soustractions de biens consolidés en mainmorte.

Le ministre de l'Evangile, aux Etats-Unis, est bien vu de tout le monde. La loi ne l'impose à personne; c'est un simple particulier qu'on ne fréquente et n'écoute que si on le veut bien. D'ordinaire il est un homme grave, peu ambitieux, un père de famille respectable, que la conviction seule a porté à embrasser un genre de vie beaucoup moins lucratif que toute autre profession libérale demandant les mêmes talents. J'ai toujours trouvé en lui un caractère vigoureux, content de sa position, n'ayant ni assurance mondaine comme ce serait le cas d'un officier auquel l'Etat donnerait son attache, ni scrupule ou malaise dans l'exercice de fonctions, auxquelles des sociétés de chrétiens l'ont librement et légitimement appelé. Ceux qui l'ont choisi peuvent le renvoyer; lui, peut les quitter. La débonnaireté, la simplicité amicale remplace la roideur des rapports officiels des prêtres et ministres ailleurs. Si le ministre veut user de son influence pour imposer ses idées politiques à ses ouailles, une intention pareille est rarement tolérée; il apparaît vite des symptômes qui ramènent le ministre à son rôle, à moins qu'il ne tombe dans l'aveuglement.

ninistère est voulu de Dieu ; il est donné par nt-Esprit à l'individu, sous forme d'apti- nais il est donné par l'assemblée ou Eglise rme de fonction. Dieu et l'assemblée se ren- nt pour faire un ministre. Et l'assemblée elle toute réunie, ou élira-t-elle par un corps ' Le mieux est évidemment de s'appuyer sur 'assemblée, sur des hommes qui sont tous tous virtuellement égaux comme membres ;lise ; c'est le système de l'antiquité chré- et des Eglises américaines, sauf celles hiérarchie. Ces matières sont profondes ; ependant on peut aller au fond, et on voit où il y a un peuple de Dieu, c'est à lui à re- tre et à se choisir ses ministres. — Comme ple choisit par cette élection même des *col-* aux autres anciens et ministres des autres ; déjà pourvues, une sorte de reconnaissance confirmation établissant les rapports frater- araît indispensable entre les nouveaux élus rps de leur collègues. Cette idée est au fond esbytérianisme, et il l'a serrée bien forte-

iété et la foi sont les buts que l'Eglise s'est our avancer, et les choix de ses ministres ent être dirigés essentiellement par ce côté. ngrégation éclairée est seule bon juge de alités en dernier ressort ; elle ne peut réel- profiter qu'avec un ministre de son choix, se déclare librement tenue à écouter. Il en cela comme de gens qui se marient ; les *forcées ne* sont recommandées ni par

l'expérience, ni par l'Evangile, pas plus pour les individus que pour les Eglises. Tandis que les Eglises libres d'Amérique ont des pasteurs nommés en vue du but à atteindre, que voyons-nous dans les Eglises d'Etat? Des corps officiels, contrôlés par l'Etat, qui nomment aux paroisses et siéges vacants. Ils sont guidés en cela par des règlements et des usages, par le tour de nomination, par les brillants examens du candidat. Certaines formalités remplies, on livre les âmes à guider à des hommes, à la plupart desquels la religion n'est jamais apparue que comme une pure science, ou une affaire de position. C'est déplorable; les fruits ne s'en voient que trop. Dans l'armée on crée officier l'homme de bravoure, de tête et de cœur, l'homme qui a les qualités requises pour son œuvre; et en Europe dans l'Eglise, peut-on dire que les corps officiels nomment ministres les hommes les plus faits au feu du mal, à la lutte contre le péché, les hommes les plus édifiants? Les directions apostoliques sur les qualités requises pour diriger une Eglise, comme ancien ou évêque, parlent d'une piété personnelle complète, affermie, connue de tous, d'un bon témoignage rendu même par le monde; ces choses sont en première ligne; la science n'est qu'une des conditions demandées; tandis qu'aujourd'hui les Eglises officielles y ramènent à peu près tout. Or, c'est tout autre chose dans les Eglises libres d'Amérique, où l'assemblée composée de gens pratiques, de pères de famille, se choisit un ancien ou ministre à son goût, répondant à ses besoins, à ses sympathies; un homme avec lequel il

y ait à profiter, et qui puisse être d'un bon secours aux fidèles dans les embarras et les troubles de la vie.

Il est vrai que l'usage est de ne donner les places de ministres qu'à des hommes ayant fait des études complètes de théologie, à des lettrés ou gradués, et qu'on y attache trop de prix. Les ministres eux-mêmes, non contents de ces études, recherchent excessivement le grade de *docteur*, et l'obtiennent au moyen de quelques petites prouesses ultérieures de science. Il y a là du conventionnel. C'est un ancien usage très-respectable des Eglises réformées ; mais on se demande quelquefois si cette importance donnée à des cours d'hébreu et de grec n'est pas excessive; si des chrétiens distingués qui n'en ont pas suivi, ne rempliraient pas quelquefois mieux que les *lettrés* en question, les fonctions du ministère? Néanmoins, tant qu'il y aura des *lettrés* pieux en nombre suffisant pour les besoins des églises, cet usage a chance de demeurer; d'ailleurs la piété personnelle des étudiants est fort surveillée pendant leurs études, et la congrégation qui les choisit ne le fait qu'après un contrôle sérieux.

J'ai entendu quelquefois objecter ceci aux Eglises américaines : « La profession religieuse y est fashionable; la nation estime que la chose est heureuse pour donner une bonne marche au pays; et cet utilitarisme fait rester la paille mêlée au bon grain! » —Hélas! de tout temps il y a eu des brebis galeuses dans les Eglises les plus saintes ; celles-ci n'en sont responsables, que si elles n'expulsent pas les *coupables quand* ils sont découverts, et que si

elles favorisent leur entrée par un prosélytisme imprudent et mondain, visant à englober le plus de monde possible.

J'ai la conviction que les Eglises d'Amérique répondent à ces deux exigences à un degré louable, et propre à faire rougir les Européens de leurs Eglises d'Etat, où bons et méchants sont indistinctement entassés, *volens nolens*, par le fait du lieu de leur naissance. — Le principe universel dans les dénominations évangéliques est de n'admettre comme membres des Eglises que des âmes converties, et d'établir une discipline apostolique comme garantie de la conduite des membres. — L'exclusion formelle, ou excommunication, atteint ceux qui violent la discipline par quelque vice apparent ou obstiné, et purifie continuellement les Eglises ; les méthodistes, si prompts à croire à la conversion, sont cependant conséquents sur ce point. Si les Eglises américaines suivaient une politique humaine d'englober le plus de membres possible sans regarder à la qualité, on ne verrait pas dans les assemblées cette majorité de gens qui ne sont pas membres et ne communient pas, étant hors d'état de le faire sans professer plus que leur conscience ne leur permet en réalité. Ces foules grossiraient les registres des Eglises, profaneraient la Cène, et les ministres feraient gloire de leurs gros bataillons laïques; tandis que par la grâce de Dieu une grande fidélité a été maintenue à ne pas admettre légèrement à la communion. Au fond la tentation à faire nombre est si puissante, *qu'aucune* considération humaine ne l'empêche-

rait; l'Esprit d'en haut peut seul y parer. L'opinion publique est favorable aux églises américaines, c'est vrai, et cet hommage *libre* et spontané est bien remarquable; qu'on y réfléchisse.

En Europe on parle souvent de l'Eglise catholique ou protestante comme d'une police préventive contre les désordres; on dit que l'argent employé par l'Etat à payer des ministres du culte qui prêchent la morale, est bien employé.

Il va sans dire qu'on suppose par là que les prêtres prêchent et pratiquent la morale chrétienne et non celle des jésuites, qui est au contraire un agent de démoralisation *per se ;* mais c'est déjà un point douteux. En second lieu, beaucoup de moralistes et de chrétiens voient dans l'absolution humaine donnée par des prêtres, et dans certaines directions du confessionnal, un dissolvant moral, et une porte cochère ouverte à l'envie de mal faire.

Cependant supposons que tous les ministres des cultes salariés par l'Etat prêchent la vraie morale: on se trouve en face d'une réaction étrange, mais constatée de la nature humaine. Toute une classe d'hommes est choquée de la prétention de l'Etat, déjà si exigeant dans le domaine temporel, d'envahir encore le moral, et de pétrir les consciences; plus l'Eglise d'Etat est intolérante, plus cette réaction augmente de puissance. Alors un grand peuple échappe aux Eglises d'Etat et se réfugie dans l'indifférence principalement, et ailleurs aussi. Dans un grand nombre de parties de l'Europe, cette réaction enlève bien plus de la moitié des ouailles légales aux Eglises; il paraît que tel est le cas en France

et en Allemagne. Quant aux capitales, qui sont à l'avant-garde pour toute chose, et qui montrent l'esprit que l'ensemble de la nation tend à prendre, c'est l'immense majorité de leurs habitants qui échappent aux Eglises. A Paris, à Vienne, à Berlin, il suffit d'en appeler à la notoriété publique. Berlin est moins connu sous ce rapport; je ne citerai donc que cette ville; elle a une quarantaine d'églises seulement fréquentées par 30,000 personnes sur une population de 400,000 âmes! Qu'on prenne au contraire la ville la plus mondaine et la plus européanisée des Etats-Unis, New-York et Brooklyn, on y trouve 349 églises libres, fréquentées par 250 à 300,000 personnes. Les indifférents de New-York sont avant tout des Européens, des produits de ce système qui moralise, dit-on, les gens malgré eux et sans eux.

La réaction en Europe ne s'arrête pas à l'indifférence; elle prend encore deux autres directions tout à fait opposées. L'une est l'impiété, l'autre est le système des Eglises libres. Tout ce qui n'est pas médiocre d'esprit dans les opposants aux Eglises d'Etat, et que l'indifférence ne peut satisfaire, s'engage dans l'une ou l'autre de ces voies. La violence des philosophes français du dix-huitième siècle, dont les clameurs couvrirent la voix de l'Eglise et de la morale, donne la mesure exacte des violations de conscience qui avaient suscité cette réaction. On reverra les mêmes effets sous d'autres formes, partout où la violation de la liberté de conscience se produira. — Mais les gens de bien, graves et pieux, *chrétiens* et non philosophes, fondent au contraire,

de nos jours, des Eglises libres ; on les persécute lentement par le parquet, mais c'est aussi injuste que vain. L'avenir est à eux; ils le savent.

L'alliance des clergés n'est pas pour le mieux dans le meilleur des Etats; elle garantit le malaise général, bien avant de garantir la morale. Passe encore pour les clergés protestants, dont l'absence de prétentions politiques préserve l'Etat de tout danger sérieux. Mais l'Eglise de Rome, avec un souverain temporel pour chef, le confessionnal tenant lieu d'agences secrètes, les vieilles bulles infaillibles réclamant le droit d'armer les sujets contre le souverain et de renverser les pouvoirs temporels indociles, est-ce aussi innocent ?

Résumons le point de vue qui nous occupe. Ne voir dans l'Evangile qu'une pure morale préventive des gros désordres ; attribuer aux Eglises d'Etat le monopole d'un Christianisme décoloré et de certains lieux communs sur l'honnêteté, c'est obliger tout ce qui est réellement chrétien à faire une scission formelle. Prétendre avoir une Eglise pour donner au peuple, bon gré, mal gré, un certain formalisme, et proscrire tout le reste, est une négation pratique de la religion du Christ. L'Evangile ne prétend ni plus ni moins que réformer tout l'homme ; il ne peut se passer pour cela de liberté et de prédication, et quand on les lui refuse, il a pour principe celui du Christ : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » C'est humble et hardi à la fois ; humble, parce qu'il s'agit de se déclarer pécheur, faible, déchu, et d'invoquer la pure grâce de Dieu dans un culte saint fait

avec tremblement ; c'est hardi, parce qu'il faut le faire en dépit des vieilles routines persécutrices que le moyen âge a léguées à l'Etat, en matière de culte. Si le Sauveur n'avait pas paru demandant à chaque homme de se convertir individuellement de croire en lui, les établissements de l'Etat pou moraliser seraient de jolies choses, dignes d'en couragement et fort plausibles. Mais il faut qu les hommes se convertissent un à un, et soien amenés un à un à entrer dans les Eglises où il ont entendu la parole de la grâce qui les a sais et subjugués. C'est là le vrai de l'Evangile ; c'est l seule réalité sur laquelle repose l'Eglise chré tienne ; et ce travail sur les individus qui se fa petitement, au milieu de beaucoup d'inconséque ces et de contradictions en Europe et auquel catholicisme a presque entièrement renoncé, e la seule base des Eglises américaines.

En Europe on magnifie comme Etat chréti telle monarchie où le peuple est presque sa Christianisme, et où ses ministres sont les pl incrédules des hommes. On soutient l'abstracti des religions *d'Etat*, parce qu'on ne se sou pas de religion pour *soi-même*. On donne chai libre, priviléges et traitements, à un clergé sa action réelle ni même possible sur l'esprit du pe ple, et on ferme la porte aux moyens volontai que Dieu choisit çà et là en dehors de ce clergé po restaurer un peu de piété dans les masses. maintient par la rigueur de la loi un *statu q* d'irréligion, sans permettre à aucun souffle d'air *venir* épurer ces miasmes, à aucun ressort no

veau de venir pousser la masse inerte qui s'est arrêtée.

La conversion réelle des âmes est aussi peu le but et le résultat des Eglises officielles que le principe sur lequel elles reposent. Elles créent une classe nombreuse, celle des bons citoyens qui ont plié leur conscience, — et une classe du dehors vouée à la suspicion et sans cesse relancée par la loi ou taquinée ; celle qui ne se plie pas. De l'inégalité des droits à la persécution, la distance est courte. Le fait seul d'être opprimé par une opinion intolérante que l'établissement religieux officiel nourrit dans les masses, place mal les dissidents, autres croyants ou non croyants, tend à les aigrir et à créer en eux la désaffection dont on les accuse. On crée malicieusement un cercle vicieux, en ne mettant pas toutes les religions dans le droit commun et en persécutant comme mauvais citoyens, des Puritains en Angleterre, des Huguenots ou des dissidents en France, des Réformés et des Baptistes en Allemagne. Le dernier mot de toutes les Eglises d'Etat est la persécution ; cela se renouvellera éternellement dans les âges les plus éclairés à d'autres égards ; tout principe DOIT au monde ses conséquences.

CHAPITRE VI

Ombres au tableau de la religion aux États-Unis.

Une des gloires des Eglises protestantes est de tendre à la perfection, de ne point redouter la critique, de l'appeler, de la supporter, et d'en profiter. — Je vais user de celle-ci dans une mesure sincère pour les Etats-Unis. La sympathie qui m'unit à leurs Eglises et l'excellence que j'ai vue en elles ne me font point trop redouter cette tâche.

I. La religion influe sur les questions sociales, et il y aura toujours pour les ministres du culte une tentation à intervenir dans les affaires publiques. En Europe tous les prêtres romains sont fonctionnaires et salariés publics, et plus ou moins activement engagés dans la politique. L'exemple vient de haut ; le catholicisme a un de ses prêtres souverain d'un Etat, et se mêlant par ses nonces et des évêques aux intrigues de toutes les cours. — Chez les protestants, le ministère est la fonction grave et pure de maintenir la doctrine évangélique et la piété chez les membres des Eglises, rien de plus et rien de moins : aussi sont-ils beaucoup moins mêlés aux débats politiques ; ils n'ont parmi eux aucun grand chef ou meneur qui les jette dans cet élé-

ment, comme le Pape le fait pour les prêtres romains.

Cependant, nous l'avons dit : un désintéressement réel de toutes les questions politiques, sauf une seule qu'on y classe encore malheureusement, et qui devrait être un de ces droits qu'on respire comme l'air, la liberté religieuse, est désirable pour les ministres, quoique ce soit difficile à exiger d'eux d'une manière absolue. Si tous les ministres du culte, aux Etats-Unis, se fussent tenus à la simplicité et à la prudence de l'Evangile, jamais on n'en eût vu quelques-uns mêlés à des débats irritants sur les questions de la tempérance et de l'esclavage. Malheureusement *il y a eu* aux Etats-Unis des ministres prêchant l'*eau* comme unique boisson, et l'*abolition* de l'esclavage, au moins autant que Jésus-Christ crucifié. Aujourd'hui, il serait difficile d'en retrouver de tels, et on les cite comme des raretés ; mais si la chaire chrétienne a été débarrassée de ces deux questions politiques et sociales, les allusions sont encore fréquentes, et en dehors de la chaire certains ministres y donnent un temps enlevé au soin des âmes.

La confusion du civil et du religieux, dont les Eglises d'Etat sont un produit, a subsisté dans le Nord plus longtemps que dans le Sud ; aussi sont-ce les ministres congrégationalistes de la Nouvelle-Angleterre qui ont le plus de facilité à glisser sur la pente de ces deux questions. Des choses incontestablement bonnes, la tempérance et la liberté personnelle des noirs, prennent dans leur esprit une portion de la place due à une meilleure, l'Evangile,

et des ministres se lient quelquefois à certains partis politiques, et se rendent par conséquent solidaires de leurs fautes. Sans doute il est naturel qu'un ministre, comme tout autre citoyen, vote aux élections pour le candidat dont les vues lui semblent le plus en faveur d'une réforme heureuse ; personne ne s'en étonnerait, à moins d'attendre de ce même ministre qu'il ne fût pas un homme, et qu'il n'eût point d'opinions sur les matières qui en commandent involontairement. Mais ils vont souvent plus loin et usent de leur position assez largement en faveur de certains candidats pour leur devenir inféodés. A défaut de tact chrétien, les événements se chargent de les instruire. En 1854, les ministres de la Nouvelle-Angleterre soutenaient les candidats whigs, la plupart favorables aux lois de tempérance ; dès lors ils ont vu leurs élus abandonner la défense de ces lois pour suivre le mouvement de l'opinion publique qui en trouve les prohibitions, à plusieurs égards, outrées et imprudentes. Des hommes éclairés, parmi les ministres, ont dit alors à leurs collègues : « Vous voyez ; en vous mêlant de politique, vous « n'en avez que de la honte. » Un ministre très-fidèle, mais trop ami de la politique, réunit, il n'y a pas longtemps, à la fin du service, les hommes membres de son Eglise, et leur dit : « Priez Dieu « qu'on ne nomme pas pour maire de la ville un « tel, qui est opposé aux lois sur la boisson. » C'est justement celui qui fut élu ; il s'est montré le meilleur maire que la ville ait jamais eu, et peu après *son entrée* en fonctions il s'est, à ce qu'on dit, con-

verti à l'Evangile. Ce ministre eût pu se borner à dire : « Priez Dieu que nous ayons un bon maire. »

Les chrétiens des Etats-Unis ignorent ce que c'est que la persécution ; aussi leurs idées sur la position propre de l'Eglise sont-elles moins nettes que celles du petit nombre de chrétiens des Eglises évangéliques libres en Europe. Le droit commun existe pour tous aux Etats-Unis, et on finit par n'en plus comprendre assez les bénédictions. On retomberait dans le privilége si les imprudents faisaient la loi; tandis qu'en Europe, où le privilége en matière d'Eglise est encore partout seul connu, et le droit commun estimé un scandale par les gouvernants et les privilégiés, ceux qui *veulent* comprendre le bonheur de la liberté complète le peuvent facilement. Quand des Européens essayent de vivre en Eglise suivant les modèles apostoliques, ils reconnaissent vite que toute l'organisation légale et sociale a été combinée pour l'empêcher, et cela fait réfléchir.

Voici, en outre, ce que de vrais ministres de l'Evangile ne devraient jamais perdre de vue. La nature d'une prédication chrétienne doit, en proportion même de sa fidélité, susciter le mauvais vouloir des mondains; que les ministres viennent leur faire concurrence sur le terrain de la politique, ce mauvais vouloir devient de l'irritation. Jésus-Christ et ses premiers disciples se sont bien gardés de doubler ainsi la résistance du monde contre eux ; il leur a suffi d'avoir à lutter contre les seules corruptions du cœur et de l'esprit de chacun. Quand des ministres du culte font diffé-

remment, ils amassent contre le Christianisme même un surcroît d'opposition et de préjugés, qui au fond ne seraient légitimement dus qu'à leur conduite arbitraire et charnelle, à eux ministres; mais en fait la doctrine du Christ porte la peine de l'infidélité de ses agents. — Que les ministres dans les luttes politiques soient vainqueurs ou vaincus, ils ne peuvent, dans aucun de ces deux cas, prêcher avec avantage l'Evangile aux hommes du parti opposé, dont ils seront ou haïs, ou reçus avec hauteur! Je crois le Christianisme trop vrai aux Etats-Unis pour que le mal dont je parle, qui n'est ni enraciné ni incurable, et qui diminue, ne disparaisse pas tout à fait dès qu'il y aura un réveil important de la foi. L'abus est signalé et combattu sans ménagement. Ainsi on lisait dans un journal, le *Religious Intelligence* :

« S'il y a une réforme plus désirable qu'aucune « autre, c'est celle qui ramènera notre clergé, déjà « trop politique et même en partie apostat, à une « suprême et inébranlable confiance dans l'œuvre « de Dieu. »

II. La fougue américaine qui pousse aux idées absolues sur des matières impropres à ce genre de solution, a de l'influence sur certaines questions de discipline ecclésiastique. La tempérance a été dans ce cas. Quoique ce soit aujourd'hui de l'histoire ancienne, j'en dirai quelques mots.

Dans l'usage habituel, l'eau-de-vie aux Etats-Unis, plus encore qu'en Europe si c'est possible, s'est démontrée un poison. Mais tout ce qui renferme un principe d'alcool, le vin par exemple, est-il

ison? Certains fougueux tempérants le soutin-
it il y a une vingtaine d'années. C'était l'époque
laquestion de tempérance, moins connue qu'au-
rd'hui, en était aux tâtonnements. Le vin de
ainte-Cène était le plus grand obstacle à cette
orie absolue. Comment voir un poison dans ce
est la représentation du sang spirituellement
fiant de Notre-Seigneur? Quelques exaltés
chèrent à tourner la difficulté. J'ai eu en main
crit d'un laïque, M. S***, de Boston, de 88 pa-
daté de 1842, où une certaine érudition est em-
ée à avancer que chez les anciens le jus de
eille fermentait peu ou point, — je ne me rap-
e pas lequel des deux, — mais que dans aucun
le vin bu par Notre-Seigneur n'était autre chose
du jus de grappes non fermenté! Cette mani-
ation isolée portait d'autres caractères polé-
ues, la frappant au coin de la tempérance la
exaltée. Le révérend docteur Sprague, d'Al-
y, qui s'était opposé à ces idées dès 1835, était
yablement maltraité dans cet écrit. Pour salaire
oir publié un sermon se rattachant à l'ortho-
ie de tous les temps, sur le danger signalé par
mon d'être « trop sage, » plus sage que Dieu et
arole, — et il avait eu en vue la Sainte-Cène, —
torze articles d'un journal méthodiste de Bos-
et cette brochure avaient été dirigés contre
A côté de la solution « tempérante » de se ser-
de suc de raisin non fermenté pour la Cène,
autre solution cherchait à se faire jour en
currence : celle de couper le vin avec beau-
p d'eau. Quelques services de communion

en furent troublés. Ces tentatives ne purent soutenir l'examen que des savants en firent à cette époque avec une attention extrême, en regard des textes originaux et des coutumes antiques. Les idées de tempérance extrême, fanatique, conduisent, en définitive, on le sent bien, à ébranler la révélation, en attaquant de front comme nuisible à la constitution de l'homme, un breuvage dont le Christ a voulu dans une institution solennelle, l'usage pour *tous*, et dont il a bu le premier. Aujourd'hui on ne cite plus ces contestations que comme des enseignements de ce qu'il faut éviter. L'esprit de bourrasque ecclésiastique est évaporé des verres d'eau des tempérants, et l'eau seule y est restée.

III. L'esclavage est une pierre d'achoppemen qui divise sur un point important de discipline les Eglises américaines. Ceux qui sourient de cette question ne la connaissent que de nom. Indépendamment de son immense difficulté pratique, des hommes qu'on pourrait croire également sincères, mais inégalement éclairés, n'arrivent pas à une théorie uniforme sur *le droit*, d'après l'Evangile. Car en effet du moment qu'on abandonne l'*esprit* de l'économie évangélique, et qu'on veut judaïser et y chercher un code, ce n'est plus que du droit qu'il peut être question. En fait, les chrétiens primitifs toléraient l'esclavage et ne protestaient point contre sa légitimité. L'Eglise du moyen âge l'a admis; les papes des temps modernes ont tenu des langages contradictoires à ce sujet. Les protestants qui se tiennent uniquement à la Sainte Ecri-

re, trouvent l'esclavage admis et régularisé par
loi mosaïque, et tout au moins toléré en fait
ır le Nouveau Testament, quoique l'esprit évan-
lique soit reconnu pour contraire à cette institu-
)n.

Il est probable qu'on s'entendrait en théorie;
is il y a des besoins pressants du moment, des
cisions forcées à prendre dans la politique amé-
aine, qui froissent des intérêts immenses, sus-
ent des irritations et des controverses très-péni-
s jusque dans les Eglises. Comme *code de lois,*
vangile, quoi qu'on en aie, n'a pu rien trancher
initivement dans cette question; il ne la légis-
e pas. Il suscite par la justice et la charité, dans
monde, un certain travail qui arrive à des insti-
ions; mais il ne prescrit rien à jour fixe, par
ret, sauf les dix commandements juifs, admis
tendus par Jésus-Christ, et dans lesquels l'es-
vage n'est pas mentionné.

La liberté humaine n'est pas un vain mot, et pour
er des cœurs, Dieu a laissé, durant l'époque
étienne comme durant celle qui précéda, une
le de points non fixés par la lettre, et sur lesquels
prit de Christ instruit ceux qui le désirent
cèrement; sans cela il ne serait pas une reli-
n de progrès, mais une sorte de pétrification
me le Coran. L'Evangile ne prescrit pas plus
nanciper les esclaves que de fonder des hos-
es pour les aveugles, les sourds-muets et les
nés, par exemple; si on le tient pour un code
civilisation, il est incomplet, pauvre, et même
rieur à ce que pratiquent déjà les nations chré-

tiennes. Mais il n'est pas un code; il dit de lui-même qu'il est un esprit; les hommes commencent à peine à y entrer et ne l'épuiseront jamais. Une personne qui a une teinture de religion et le jugement libre peut-elle en regardant au sublime de pureté que propose l'Evangile, admettre la condition de l'esclavage comme avouable, pour les femmes surtout? Tout être humain a des droits à la pudeur, semble-t-il; la religion lui fait même de cela un devoir. Mais pour des femmes esclaves, qui sont des choses, des meubles animés, ce droit est-il en rien sauvegardé? Disons qu'elles forment le harem *légal* du propriétaire.

Les abolitionnistes pur sang croient que le fait d'avoir des esclaves est un crime *per se*. Les gens du Sud leur opposent que dans les épîtres du Nouveau Testament, lorsque la mention de l'esclavage se présente, c'est pour en définir les devoirs réciproques, tant ceux du maître que ceux de l'esclave, — ce qui revient à l'admettre au moins tacitement. Les premiers répondent que si l'Evangile même tolère encore certains abus à cause de la dureté du cœur des hommes, il veut les dominer et les purifier par cette déclaration absolue du Seigneur : « Ne faites pas aux autres ce que vous « ne voudriez pas qui vous fût fait. » — Mais cela ne termine rien, parce que c'est un terrain où des faits, des assertions vraies ou sophistiques sont invoquées, pour prouver que le bien actuel des noirs ne serait pas l'émancipation. Dans les Eglises ces contestations ont amené des séparations ; ainsi il y a aujourd'hui les Méthodistes du Nord et ceux

du Sud, et de même pour les Baptistes et les Episcopaux; l'esclavage comme point controversé de discipline ecclésiastique est leur dissidence. Les congrégationalistes sont les abolitionnistes les plus ardents; ils sont tous dans le Nord, n'ont pas d'intérêts engagés dans la question, et n'ont pas eu à se diviser. Les presbytériens, nombreux dans le Sud comme dans le Nord, ont jusqu'ici évité l'écueil, grâce à une sagesse qui eût épargné bien des maux aux autres Eglises, si elle eût été imitée. L'assemblée générale presbytérienne adopta, en 1818, comme ses vues sur l'esclavage, une déclaration d'une solennité et d'une beauté chrétiennes imposantes. « La loi d'amour, disait l'assemblée, est « irréconciliable avec une institution consistant à « laisser à peine à des créatures humaines le droit « de donner de la moralité à leurs actions, une « instruction chrétienne à leurs âmes, et les droits « d'épouse et d'enfants aux êtres unis en fait à eux « par ces liens. La dégradation personnelle, les « mauvais traitements, la privation d'un salaire, « sont également condamnables. La conclusion est « qu'il y a urgence de travailler à abolir une insti- « tution jugée abominable par la plus grande, la « plus vertueuse partie de l'Eglise.

« Ensuite une revue du grand nombre des es- « claves, de leur ignorance, de leurs habitudes « vicieuses et des conséquences fatales auxquelles « exposerait une abolition générale et immédiate, « engage l'Eglise à exhorter chacun à être paisi- « ble, à éviter les injures et les contestations contre « les maîtres d'esclaves, sans se faire d'un autre

« côté un oreiller de paresse des difficultés de l'é-
« mancipation. Quelques décisions pratiques im-
« médiatement exécutables consistent :

« 1° A encourager le transport et la colonisation
« à Liberia des esclaves affranchis, en y donnant
« l'appui et les collectes des Eglises;

« 2° A instruire les esclaves dans la doctrine
« chrétienne, la lecture de la Bible; et les habi-
« tudes de piété, et à fonder des écoles pour eux.

« 3° A ne leur faire aucun mauvais traitement et
« à punir, au moyen de censures disciplinaires et
« même d'excommunication, tout membre d'une
« église reconnu coupable d'avoir transgressé sous
« ce rapport, soit en infligeant de mauvais traite-
« ments, soit en séparant des familles, en privant les
« esclaves des bienfaits de l'Evangile, ou en les
« envoyant dans des localités où ils n'en pourraient
« jouir. La vente de tout esclave membre commu-
« niant d'une Eglise presbytérienne est frappée
« d'une réprobation complète. »

Les soins religieux donnés aux esclaves ont dès lors beaucoup augmenté. Plusieurs ministres distingués des Eglises presbytériennes se sont voués exclusivement à l'instruction des noirs. Cependant si le niveau moral des noirs s'est fort élevé, la tendance de les rendre à la liberté n'a pas augmenté, et semble plutôt avoir diminué. Rien n'annonce, dans les vues de la grande majorité des législateurs du Sud, que la liberté personnelle doive jamais être accordée aux individus de la race nègre, et la continuation indéfinie de ce mal a rendu les consciences *plus calleuses* à le sentir. Pendant que le goût du

confort et des dollars progressait, on n'en peut dire autant de l'Evangile dans ses résultats libéraux. La seule excuse souvent donnée sur le fond de l'institution, est qu'elle procure le bien des nègres hors d'état de savoir user de la liberté ; mais comment y croire tant qu'on les ose vendre en détail, qu'on enlève à ces pauvres êtres le droit de rester époux de leurs femmes et pères de leurs enfants, et que le fait divin et primordial de l'institution de la famille est tenu pour nul et non avenu par les lois? Est-ce par philanthropie qu'on les tient dans cette nudité de droits *humains*, et qu'ils sont soumis à une espèce de droit *animal*, ou propre aux animaux? Ils sont encore pour leur pécule, ou propriété privée, aussi peu favorisés que les quadrupèdes, bien que leurs maîtres les traitent mieux que les lois ne les y obligent. Les Eglises auraient dû poser le principe du respect des liens de famille des noirs, et pousser à des lois changeant l'abjecte servitude personnelle en un servage de la glèbe comme celui du moyen âge; c'eût été un pas immense et digne de gens pratiques, plutôt que tant de controverses théologiques abstraites et vaines. En outre, je l'ai déjà indiqué, un esprit de violence a pénétré jusque dans les sermons publics de certains ministres du Nord, lorsqu'ils font allusion à l'esclavage. La grande Société des Traités de New-York, qui fait tant de bien, a entièrement laissé l'esclavage hors des sujets abordés par ses publications, pour ne pas avoir ses agents et ses colporteurs chassés des Etats du Sud, où ils sont au nombre de plusieurs centaines et bien vus jusqu'ici.

Mais les congrégationalistes font assaut contre elle à ce sujet. Tout cela est triste; on ne sait plus à qui donner entièrement raison ; un grand filet de souffrance a enlacé tout le monde. « Si un des membres souffre, tous les autres souffrent avec lui, » — au dire de saint Paul, et cette parole s'est vérifiée aux Etats-Unis. Dieu n'a pas permis que ni dans le Nord ni dans le Sud, il y eût une seule personne qui pût ne pas ressentir fréquemment de l'amertume, découlant toujours d'une manière ou de l'autre, et souvent sans qu'on s'en doute, de la grande injustice sociale de ce pays.

Si l'esprit chrétien faiblit à une tâche dont il est évidemment chargé, l'abolition graduelle, réfléchie, prudente de l'esclavage, — alors arrivera l'idée abstraite, inflexible, violente même du droit moderne, — le droit, — qui a fait la révolution d'Amérique, et il opérera avec déchirement ce que l'équité n'a pu amener par la douceur ; c'est là l'histoire de l'humanité. Si l'on ramène tout à une question de droit, l'Evangile n'est pas formel sur l'esclavage, c'est vrai ; mais les principes sur lesquels repose toute la vie politique des Etats-Unis le sont, et ils tranchent cette question. Sur quoi est fondée l'indépendance des Américains blancs ? Sur une idée abstraite qu'ils se faisaient de leurs droits et qu'il regardèrent comme violée par l'Angleterre. E qualité de créatures humaines, et de parties d l'Etat, ils se crurent tous les droits qu'ils ont au jourd'hui ; et s'ils ne l'eussent pas cru ainsi, il eussent, après leur victoire, rendu à la couronne e au parlement d'Angleterre toute la portion d'obéis

ance sur laquelle la contestation n'avait pas porté ; nais ils s'estimèrent en tout citoyens et hommes ibres. Cette idée abstraite, philosophique et hunaine des droits des hommes, en qualité d'hommes, qui est loin de répugner au Christianisme, pénètre oute la société américaine, et contribue à sa force et à sa beauté ; refuser aux nègres les premiers éléments de ces droits de l'homme, la liberté personnelle, est la grande énormité des Etats du Sud. Les arguments de fond en faveur de l'esclavage sont par ricochet autant d'injures pour la déclaraion d'indépendance et ses motifs. Le joug des Anglais sur les Américains était léger, comparé à celui des Américains blancs sur la race noire. De graves citoyens qui se sont voté à eux-mêmes toutes les libertés imaginables, viennent sérieusement contester que pour d'autres hommes vivant à côté d'eux, on puisse réclamer sur de bonnes et équitables analogies aucun atome de ces droits exubérants, dont eux-mêmes usent et abusent ! Mais l'Amérique est plus près de passer sous le joug absolu d'un César, que de perpétuer dans son sein, avec l'approbation de l'immense majorité, une race sans droits civils quelconques.

L'Européen est stupéfait de voir une foule d'Américains se disant chrétiens, et restant absolument passifs devant la question d'émancipation, même favorables à la durée indéfinie ou perpétuelle de l'esclavage. Ils réclament pour cette tyrannie une espèce de *droit divin*, comme les dynasties absolutistes l'ont essayé en Europe pour elles-mêmes. Quand ils ont établi quelques com-

paraisons entre les esclaves et des enfants mineurs, des enfants ignorant l'usage du feu (la liberté), des pupilles que Dieu leur aurait confiés, eux, gens logiques partout ailleurs, estiment que leur thèse est démontrée! Ils croient aussi fermer la bouche aux Européens en leur disant: « Les esclaves sont mieux logés et mieux nourris sur les plantations que vos ouvriers de fabrique en Europe. » Je l'ignore; mais, quoi qu'il en soit, c'est aux classes ouvrières libres des Etats-Unis qu'il faudrait les comparer, pour être dans le vrai. — Ces mêmes hommes du Sud se fâchent quand ils voient une autre classe de citoyens, les abolitionnistes, réclamer l'émancipation, avant tout, au nom de principes du droit humain; et ils leur disent ou peu s'en faut : « Vous n'êtes pas chrétiens! un chrétien « doit admettre l'esclavage! » — « Soyez chré- « tiens à votre manière, répondent les autres, « mais à nous laissez-nous être citoyens. Par l'a- « bolitionisme nous faisons de la politique, c'est « notre droit! »

A un prétendu droit chrétien de ne pas abandonner l'esclavage, opposer un droit politique de l'abolir, n'a rien de déraisonnable. — Les hommes de l'esclavage gémissent aussi beaucoup de ce qu'ils sont incompris en Europe. En effet les difficultés d'abolir une si déplorable institution, quand on y est bien engagé, sont peu appréciables pour l'Européen et nous manquons souvent de justice à cet égard. La valeur vénale des esclaves est de 12 à 14 milliards de francs, et les terres qu'ils cultivent avec le capital engagé forment une somme

égale; en tout peut-être 25 milliards. Mais quant à l'urgence de travailler à déraciner complétement l'institution, les Européens la comprennent; toutes les libertés humaines ont eu leur berceau, quoique pas toutes leur champ de développement, en Europe; ce continent est l'officine de la civilisation moderne, et au milieu de difficultés inouïes, l'Europe a successivement aboli l'esclavage et le servage. Elle a le droit d'attendre la même chose des Américains du Sud avant de les considérer comme arrivés à son niveau. Les Etats du Nord *à sol libre* méritent le nom de nation ; ils en ont l'unité civique et la dignité; mais ceux du Sud ne sont en ait que des *colonies* tant qu'ils gardent leurs noirs ıux conditions actuelles, et que les sentiments les lus profonds de la nature humaine y sont ouverement niés. Ce que l'humanité moderne leur deande est exécutable; c'est de révoquer les lois npies s'opposant à toute émancipation corporelle t intellectuelle, et d'en faire d'autres amenant émancipation forcément et légalement dans une ériode quelconque, vingt, trente, cinquante ans i l'on veut.

En 1827, le 4 juillet, l'esclavage fut aboli dans le ew-York, qui se joignit ainsi aux Etats de Maine, ew-Hampshire, Vermout, Ohio et Massachusetts. - Connecticut et Rhode-Island avaient encore es esclaves. La Nouvelle-Angleterre n'est toute ébarrassée de l'esclavage que depuis une époque lus récente. Il y a six ans seulement que les Eglies congrégationalistes, à la demande du révérend acon, introduisirent dans leur discipline de ne pas

admettre à la communion les propriétaires d'esclaves. A la même époque le Massachusetts déclara que tout contrat fait par un de ses ressortissants pour acheter ou vendre des esclaves serait nul devant ses tribunaux. Les amis de l'esclavage s'indignent de la mesure des Eglises du Connecticut qui les excommunie : elle est extrême sans doute ; mais on se demande si le développement de l'esprit chrétien dans l'Eglise, ne permet pas d'y adapter la discipline, lorsqu'on a reconnu la nécessité d'opposer une ferme protestation contre la consolidation de tout un système d'iniquités. Qu'on fît voter le monde chrétien tout entier sur l'esclavage, le résultat ne serait pas douteux. L'Evangile par son action a peu à peu aboli l'esclavage en Europe. — Vouloir qu'il le consolide aux Etats-Unis, c'est en faire une fontaine qui donnerait de l'eau douce et de l'eau amère. C'est lui enlever au point de vue social une partie de sa raison d'être. Le même saint Paul qui ne veut pas que les esclaves se révoltent, de crainte, « qu'on ne blasphème le nom de Dieu et sa doctrine, » (1 Tim. v, 1), retournerait cet argument contre la législation actuelle faite par les maîtres dans les Etats du Sud de l'Amérique. Elle a vraiment fait *blasphémer le nom de Dieu et sa doctrine*, cette législation noire, alliée indirecte de l'incrédulité dans un siècle d'argent.

IV. L'insuffisance des salaires des ministres est souvent citée par le clergé comme un des maux des Eglises américaines ; cependant nulle part, *en Europe*, sauf dans le haut clergé anglais, ils ne

ont si élevés. Il est vrai qu'il y a quelques églises 'urales où le clergyman a peine à vivre. La con-'ention de l'Eglise épiscopale tenue en automne New-York a signalé comme des cas inouïs quel-ues ecclésiastiques qui devaient avoir un métier upplémentaire pour vivre. Ainsi :

Dix ecclésiastiques recteurs n'ayant chacun que 00 dollars de fixe à peine par an (1,500 fr.), — ix autres ayant moins de 500 dollars (2,500 fr.) l'un d'eux ne mangeant de la viande qu'une fois semaine. Mais leur dénomination est plus sujette ie d'autres, par le fait de sa constitution hiérar-ique, à avoir des ministres en souffrance dans bas clergé, pendant que le haut clergé vit avec mptuosité ; fâcheuse compensation.

V. La variété des sectes n'est pas plus grande x Etats-Unis qu'en Europe ; ce qui existait en genre en plusieurs pays du Vieux-Monde, s'est nné rendez-vous dans un seul du Nouveau. Les glises d'Ecosse ont apporté aux Etats-Unis tou-s leurs petites différences, nées pour plusieurs entre elles de circonstances locales et sans ap-ication au Nouveau-Monde ; mais les vieilles ha-udes restent. Quand on voit entre les petites inches presbytériennes des points de division, nme celui de savoir s'il ne faut chanter que des iumes, ou aussi des *hymnes*, et s'il faut rap-ter les bienfaits *temporels* à Dieu le Père ou au s, il y a de quoi s'étonner qu'on n'ait pas des ibes pour passer par-dessus ces faibles rides it l'imagination fait des barrières de monta-es. L'Ecossais est un logicien plus méticuleux

que Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans les nouveaux établissements, ces divisions sont réellement fâcheuses en maintenant plusieurs églises ou congrégations faibles au lieu d'une ou deux fortes. Ici je dois peut-être ajouter qu'étant entièrement étranger au sentiment de plusieurs protestants, qui envient, en quelque degré, l'unité extérieure du catholicisme, la variété protestante ne m'a jamais déplu. Le mot du Seigneur est : « Le règne de « Dieu ne viendra point avec apparence, et on ne « dira point : Voici il est ici; ou : Voilà il est là. Car « voici le règne de Dieu est au milieu de vous. » — Les petites chapelles où Jésus-Christ est prêché et dépeint d'après l'Ecriture, et où l'on vise à convertir les âmes à lui, sont les meilleurs vases qu'ait l'Eglise sur la terre. Elles paraissent peu, et cependant si elles ont un défaut, ce serait de paraître trop. Le monde est bruyant contre elles.

VI. Les *Méthodistes Wesleyens* tiennent la plus grande place tant par le nombre que par la hauteur de leurs prétentions.

Un côté excellent, sur lequel ils insistent le plus, et par lequel ils sont évangéliques, c'est la nécessité pour chaque âme de se convertir. Ils n'équivoquent pas sur la grande question de la dépravation humaine universelle, et ils demandent le renouvellement spirituel dans les mêmes termes employés par notre Sauveur dans les Evangiles, et par ses apôtres, en particulier saint Paul, dans les Epîtres. Aussi partout où la doctrine romaine des œuvres pies et des indulgences a prévalu, et là où le rationalisme protestant a trans-

formé le Christianisme en une philosophie morale qui modifie certaines manifestations, mais laisse intactes les racines du cœur, le méthodiste wesleyen prêchant la conversion fait un grand bien.

Mais la grande part attribuée par cette théologie à l'homme dans l'œuvre de la conversion, et leur tendance à amoindrir la libre grâce de Dieu, ont introduit dans leur culte, leurs pratiques et le mécanisme de leur Eglise, des traits excessivement tranchés, et souvent fâcheux. Ils visent à la mise en scène, à une excitation des nerfs; ils ont, qu'on me passe l'expression, des *soufflets* pour animer le feu. Une conversion du cœur leur paraît mieux assurée après des démonstrations dramatiques, des exclamations, des pleurs, des cris sur l'état de péché où l'âme se reconnaît, suivis d'une joie bruyante sur le salut dont le Saint-Esprit la dote intérieurement, exceptions qui tendent à devenir chez eux la règle. Ils multiplient le nombre des services religieux dans un temps limité, et croient sauver les âmes par des *réveils* (revivals) prêchés à grand effet par les prédicateurs les plus dramatiques, les plus pittoresques qu'ils puissent trouver. Ces prédicateurs exceptionnels dont l'office spécial est de susciter des réveils, y déploient un art savant et merveilleux. Par des combinaisons de cette sorte, qui accumulent les impressions religieuses, et ne laissent à aucune le temps de se refroidir, ils croient arriver à de bons résultats. Cela prouverait, s'il en était besoin, combien des nuances dans les doctrines théologiques, en apparence les plus abstraites, produisent des résultats

palpables, qui décident du caractère et des coutumes d'une Eglise et d'une population.

J'ai remarqué chez quelques-uns de leurs ministres un certain feu de l'œil, un certain regard pénétrant assez analogue à celui des magnétiseurs, et qui formé, peu à peu à très-bonne intention, a dû leur devenir naturel. Ce n'est pas qu'ils n'aient un grand nombre de chrétiens austères pour eux-mêmes, simples et doux pour autrui, et développant les plus belles vertus chrétiennes; mais je parle ici des côtés abusifs qui peuvent quelquefois se trouver même chez des chrétiens affermis, et causer de la répugnance aux personnes qui ont vécu en dehors des *classes* méthodistes.

Cet élément extérieur et humain qui peut être en pure perte et nuire à la grâce de Dieu au lieu de lui favoriser l'entrée des cœurs, atteint son plus complet développement dans les revivals tenus dans les bois. Les forêts sont une des belles choses de la nature; l'âme s'y porte vers Dieu, et les anciens le savaient. Les premiers colons d'Amérique tinrent des assemblées dans les bois, faute de temples; il y a quelque chose de touchant à ne pas laisser perdre entièrement cet usage. Les méthodistes de beaucoup de localités organisent une de ces assemblées chaque année; elle reste une semaine sur la place; c'est un vrai campement où l'on établit des domiciles temporaires, où l'on improvise tentes, remises, restaurants, etc. — Voici une de ces scènes à laquelle j'assistai et dont je pris fidèlement note le soir même. C'était le 14 septembre.

« Un camp-meeting méthodiste se tient près de Hudson, et nous décidons, M. A*** et moi, d'y aller ce soir, car il doit se dissoudre demain. La saison est avancée et ce meeting est un des derniers de l'année dans l'Etat de New-York. Nous partons d'Albany en railroad, prenons un omnibus à Hudson et arrivons fort tard près de la localité. La route est poudreuse, et des milliers de chars l'ont évidemment sillonnée tous ces jours-ci. Voici des lumières sur la route, des chevaux, des voitures qui stationnent : c'est une cantine, un débit d'huîtres. Nous nous détournons à gauche dans un champ labouré, et après bien des cahots, nous nous trouvons près d'un rideau de grands arbres ; des lumières sont dans la profondeur du bois, et tantôt brillent, tantôt s'éclipsent derrière le feuillage. Leur éclat augmente, on entend un murmure confus de voix : « Voici le camp, » nous dit-on. Un jeune garçon saute à bas du siége du cocher, et une lanterne à la main précède la voiture, et la guide au milieu des buissons et des troncs d'arbres. Nous descendons au milieu d'un rassemblement de charrettes, de voitures et de chevaux, amenés par les visiteurs.

« De grandes tentes éclairées par des lampes sont rangées circulairement dans le fourré et laissent un vaste espace au centre, plus dégagé d'arbres, et où se tiennent les assemblées. Des rangées de pièces de bois sont placées sur le sol et ont servi de bancs ; en face est une tribune ou baraque en planches avec toit, ouverte sur le devant, éclairée de deux lanternes suspendues aux deux

angles du toit, et que balance le vent. Des lampes sont fixées par des clous aux arbres, pins et sapins, abondants sur le lieu de la scène. Mais la place est vide, le ministre a cessé sa prédication, et des trois mille personnes qui l'ont écouté ce soir, la majorité est retournée à Hudson ; il ne reste presque que les *campeurs*, au nombre de sept à huit cents, qui sont rentrés dans leurs tentes pour prier. Quelques centaines de curieux en bloquent encore les portes. Ces campeurs sont venus en charrettes, quelques-uns de fort loin, et ont passé là huit jours en exercices religieux.

« Nous approchons d'une des tentes ; une trentaine de curieux debout, à l'entrée, assistent avec des sentiments fort divers, mais une figure sérieuse, aux scènes d'exaltation des gens de l'intérieur, dernier résultat d'une semaine de prières, de chants et de prédications. Le système est celui-ci : tout le monde à genoux, tandis qu'un des membres prie d'une voix sonore, continue, pendant que les autres l'accompagnent avec des acclamations, ou font de courtes prières se détachant plus ou moins singulièrement sur un fond, qui est le grand courant de paroles de l'orateur. — Une autre tente ne renferme que des hommes de couleur ; le public leur voue peu d'attention et leur porte n'attire presque pas de curieux. Un de ces nègres prie, ou plutôt déclame quelques pensées pieuses, et les autres répondent, crient, frappent des mains, et vont même jusqu'à des hurlements. Ces noirs sont tous agenouillés en ligne, les coudes et la tête appuyés sur une pièce de bois qui doit tenir

e banc, et levant parfois les mains en l'air
ıne exaltation peu ordinaire.
)us passons à une troisième tente, contenant
ns cent cinquante personnes, dont plus de la
sont des femmes ; tous à genoux, les hommes
tre, les femmes sur le contour. Les costumes
s et convenables me les font classer parmi
e la moyenne, des ouvriers et des fermiers du
Les têtes sont toutes inclinées vers la terre,
ule est relevée ; c'est celle d'un homme en
gris, pouvant avoir trente-cinq ans, qui, les
jointes et les bras levés vers le ciel, prie
n calme relatif, et un sentiment de piété
et non théâtrale, d'où résulte sans doute
assemblée, l'air d'édification plus réelle que
rouve. La prière est excellente : la conver-
a justification, la sainteté et la demande du
Esprit et de la charité en forment le fond.
sincèrement ému, mon cœur sympathise,
l'il me soit difficile de me joindre de ma per-
à une assemblée montée à un diapason si
Peu d'exclamations surviennent. Quand
ui prie a fini, un successeur lui devient né-
e, et la transition ne se fait pas sans une
de houle : beaucoup de gestes, d'appels de
e, de vœux, d'actions de grâces, d'amen,
t de la part des hommes ; mais un nouvel
se rétablit.
ans une autre petite tente où l'on prie, l'ex-
n est beaucoup plus forte, et les assistants
personnellement l'application de ce que dit
ur ; l'un d'eux, la tête renversée, les yeux

fermés, se fait remarquer par son ardeur et ses continuelles interruptions; mais plus il interrompt, plus l'orateur redouble d'efforts et paraît juger l'impression faite, telle qu'il la désire. Ce sont de robustes fermiers, à figures fatiguées et échauffées, mais honnêtes et exprimant toutes les nuances, depuis le plus profond repentir jusqu'à la joie rayonnante. L'exaltation paraît grandir. Je remarque cependant depuis quelques instants un homme jeune, en habit noir; sa figure est belle, fine, intelligente. Il se penche vers une jeune femme qui, évidemment d'après son ordre, se met à entonner d'une voix pénétrante un cantique favori. Cela coupe le flot des exclamations et des prières; on s'arrête, on se joint à elle, et toute l'assemblée qui est dans la tente se lève, achève le cantique et en chante un second, entonné par une autre sœur.

« Les exclamations que j'ai le plus entendues durant ces exercices, ont été : « Amen! amen!
« Jésus, — Seigneur, viens! Seigneur, fais descendre ton Esprit qui convainc (de péché) et
« qui convertit! — Jésus, envoie la puissance de
« ton Esprit! — Gloire, gloire à Dieu! » Des invocations étaient faites pour les frères présents : « Seigneur, bénis le frère Tibbith! » — « Seigneur,
« bénis ces âmes pénitentes. » Cela s'adressait à celles qui étaient, suivant l'expression reçue, sous la *conviction* (de leurs péchés), et qui pleuraient ou même criaient. Il n'est pas étonnant qu'une tension prolongée de jour en jour et si forte, produisît chez quelques-uns une prostration de forces, due non pas seulement à l'état de l'âme,

mais à celui du physique, et qui les obligeait à rester accroupis, assis et sans nerf sur les bords des tentes.

« Les choses en étaient là, quand un cornet assez semblable à ceux de nos bergers des Alpes rendit ses sons un peu avant onze heures du soir; et l'homme vigoureux qui le maniait alla en faire sentir la puissance aux portes des tentes dans lesquelles on eût voulu continuer les exercices; il y ajouta même des réponses impératives à tous ceux qui voulurent objecter. *Retiring!* — *Retiring!* était son mot fatal. Les plus ardents se levèrent de leurs genoux les derniers, essuyèrent la sueur de leur front et se calmèrent.

« Nous n'eûmes plus alors que le spectacle de quelques-uns des fruits du revival : quelques personnes, surtout des femmes, étaient dans la grande tente, anéanties de corps et d'esprit, probablement sous le sentiment de leur éloignement passé de Dieu; assises, elles ne pouvaient se lever de leur banc; debout, elles ne pouvaient quitter la place; elles eussent offert un tableau touchant de la désolation. Un *frère exhortant*, ou *chef de classe*, ou *prédicateur*, je l'ignore, homme de haute taille, en habit noir, mais sans la cravate blanche du ministre et assez riche en gestes et en discours impressifs, leur donna des encouragements et des conseils : « Priez, — lisez la Bible; croyez au Sauveur, « demandez le Saint-Esprit, et soyez joyeux et par- « faitement heureux, pieux et saints! » Singulier mélange de scènes terrestres et divines! Tout cela se passait au milieu d'une foule compacte, sous la

tente ; les nouveaux convertis tellement absorbés dans leurs sentiments, que les regards et les demi-consolations des curieux ou des faibles leur étaient parfaitement indifférents, sauf les paroles de l'exhortant de haute taille.

« Le sifflet à vapeur d'une locomotive du chemin de Boston ajouta bientôt sa note aiguë à tous les bruits confus qui remplissaient le bois. On éteignait les lampes. Nous prîmes place dans un omnibus ; mais dégoûtés par l'air grossier et aviné de quelques curieux de la populace de Hudson, qui retournaient chez eux dans cette voiture, nous préférâmes en descendre. Au risque de nous rompre le cou dix fois, nous traversâmes un fourré de broussailles et de troncs d'arbres et pûmes atteindre à temps sur l'autre lisière du bois un train de wagons qui nous déposa, dix minutes après, dans la ville ! »

Le lendemain, 15 septembre, je lus dans le *Herald quotidien* de Hudson un article inséré probablement par les amis du revival; il portait :

Camp-meeting. — « Ce meeting, dirigé par l'an-
« cien et président Oakley, se termine ce matin à
« huit heures. Jamais, ainsi que l'a remarqué un
« des orateurs de l'après-midi de la journée d'hier,
« jamais un meeting de cette nature n'a marché
« avec plus d'ordre et de convenance. Le révérend
« orateur a fait la remarque qu'il avait craint d'y
« trouver plus ou moins de personnes d'un carac-
« tère propre à amener du bruit ou du désordre, vu
« la faible distance d'un mille, à laquelle était la
« ville de Hudson. Mais il a été par bonheur dé-

« trompé et jamais il n'a vu autant d'ordre et de « décence dans aucun des cent camps-meetings « auxquels il a assisté durant sa carrière. Il en a « fait publiquement honneur, non pas seulement « aux citoyens de Hudson, mais aussi à la loi de « tempérance qui vient d'être adoptée ; et il a re« commandé au peuple de maintenir cette loi, s'il « tient à conserver sa liberté.

« Le président et ancien, et le comité directeur, « avaient eu la sagesse d'organiser une force de « police, et dès le principe on a su qu'aucune per« sonne faisant du désordre ne serait tolérée. Les « personnes qui ont pu se trouver pendant ces der« niers jours sous l'influence de la boisson, ont « sagement fait de se tenir à l'écart. Il n'a été né« cessaire pendant le meeting de procéder qu'à « deux arrestations : l'une pour un cas d'ivresse, « l'autre contre une personne trafiquant sur un « terrain où la vente était interdite.

« Quant aux résultats de ces meetings, les opi« nions sont très-divergentes. — Les uns les croient « excessivement bienfaisants, d'autres leur attri« buent toute sorte de mauvais effets. Nous-même « avons été à peu près chaque jour sur le terrain et « une fois pendant la soirée, et nous pouvons dé« clarer n'avoir pas vu grand'chose qui fût hors « des convenances d'une réunion religieuse. Nous « avons l'assurance que beaucoup d'âmes auront « recueilli là un bien durable. »

Des pièces véridiques sont maintenant sous les yeux du lecteur.

Un ministre presbytérien, le docteur Sprague,

qui a écrit un bon livre sur les réveils, et à qui je racontais la visite qu'on vient de lire, me répondit : « Les méthodistes tirent très-bas, et atteignent « un public auquel nous, les presbytériens, avons « plus de peine à arriver ; leurs réunions en plein « air font du bien sous ce rapport. » Il me raconta aussi qu'étant enfant, son père, tout à fait contre sa coutume et ses tendances puritaines, le mena une après-midi de dimanche à une réunion de méthodistes, dans une forêt du Connecticut. Un prédicateur cherchait en style pittoresque à persuader à ses auditeurs la vanité des moyens humains pour trouver la bonne voie du ciel sans le Sauveur, et s'écria : « Pécheurs du Connecticut, croyez-vous « qu'on y entre au ciel, par exemple en grimpant « par ces arbres ? » Cette éloquence forme un genre à part, qui a ses méthodes, ses anecdotes célèbres et ses traits de génie.

Un des collègues de M. Sprague m'a dit aussi des choses favorables aux méthodistes. Une affirmation hardie, publique, puissante, de la vérité de l'Evangile par certaines personnes, sera toujours un bien, et une chose qui impose, — mode à part. Quand des natures grossières et étrangères à la religion voient une puissance invisible qui agit fortement sur d'autres, elles sentent qu'il y a là une réalité indéniable, et subissent une impression sérieuse ; mais souvent en s'éloignant, ces gens reprennent leur ancienne allure, allument leurs cigares, et Dieu seul sait ce qui reste en eux de tout ce qu'ils ont vu et entendu. Cependant n'est-ce *pas plus* que hardi d'enjamber en plusieurs points

la recommandation apostolique de faire tout avec ordre et bienséance? un chrétien non méthodiste qui arrive et se réjouit de voir l'esprit de prière animer la *classe* réunie dans une tente, est néanmoins retenu de s'y joindre par suite des excentricités qu'on a vues. C'était à vrai dire après huit jours de prédications remuantes. Mais précisément on se sent de la répulsion pour ces *soufflets*, ces engins méthodistes destinés à souffler le feu jusqu'à ce qu'il arrive à sortir de la cheminée; et je crois l'avoir vu, à ce moment, en vue duquel tout le reste se fait.

Quant aux résultats positifs, il y en a de bons, mais aussi de fâcheux. Les conversions par les méthodistes se font en très-grand nombre, mais il n'y a point d'Eglises qui aient autant de rechutes à enregistrer.

A Hudson une église méthodiste en état de réveil eut, durant trois mois de l'hiver dernier, des réunions chaque jour et même à deux reprises, — l'après-midi et le soir; quatre cents conversions en furent la conséquence, mais elles n'ont pas toutes tenu. — L'excitation est grande dans ces *saisons*, c'est le mot usité; outre les prédications et les exclamations qu'elles suscitent, il y a des chants, et même des battements de mains. A peine un chant est-il fini avec l'amen, qu'un autre membre part avec un nouveau cantique et tous suivent. Ils chantent sans livres dans ces grandes réunions.

Les procédés des méthodistes ont trouvé de l'opposition chez les autres dénominations; examinons le sujet de plus près.

Un excellent ministre congrégationaliste de Hartfort (Connecticut) m'a dit avoir pour principe de ne jamais permettre aux *revivalistes* itinérants de monter dans sa chaire. Ces prédicateurs usent de moyens habilement calculés pour agiter leurs auditeurs, de sentiments très-puissants, mais souvent peu durables; et il accordait beaucoup plus de confiance à une éducation religieuse plus lente, plus progressive et mieux appuyée d'un enseignement détaillé et éclairé des Ecritures. Tout récemment un de ces prédicateurs de *revivals* était venu en hiver, et avait obtenu successivement les chaires des ministres de la ville; lui seul avait refusé la sienne; et cependant il avait eu durant l'hiver, près d'une centaine de conversions fort solides, c'est-à-dire plus qu'aucune autre Eglise. Il me cita divers exemples de *revivals* factices suscités dans les petites localités du voisinage par des prédicateurs spéciaux, Ainsi : — sur soixante-dix conversions opérées par ces moyens dans une Eglise voisine il y a quelques années, toutes avaient fini par faillir !

— Sur treize conversions dans une Eglise méthodiste de sa connaissance, une seule s'était trouvée définitivement bonne !

— Sur soixante dans une autre Eglise méthodiste, toutes avaient failli !

— Sur cent quarante conversions suscitées dans une Eglise baptiste de Hartford, en y soufflant le feu par de grands moyens, soixante-dix des personnes qu'elles concernaiènt, avaient dû être plus *tard excommuniées* en une seule fois; cinq ans

après, trente seulement, sur les cent quarante conversions paraissaient encore valables; et plus récemment ce chiffre semblait réduit à *une* ou *deux*. — Les Eglises ne gagnent donc rien à suivre les procédés, ou à admettre les prédicateurs revivalistes des wesleyens.

A Boston le Dr révérend Kirk m'a fourni des détails sur les conversions opérées dans son Eglise; il va lentement, et attend un certain temps, au moins six mois, avant d'admettre les nouveaux convertis à la communion de son Eglise qui est congrégationaliste.

Un ouvrage remarquable d'un ministre congrégationaliste de Lyn, le révérend Parsons Cook, intitulé : *Un siècle de puritanisme et un siècle des contraires*, blâme également la légèreté des conversions wesleyennes « : Quand les personnes sur « lesquelles les scènes excitantes auxquelles vous « les conviez, sont amenées à dire ou à crier : « Gloire à Dieu ! » — vous les croyez converties; « mais quand l'excitation a passé, ces personnes « trouvent qu'elles se sont trompées, et alors elles « se disent : — C'est là pourtant ce que ces chré« tiens et ces ministres nous ont dit être la con« version! — Et les voilà désormais n'ayant « éprouvé en religion que *cela* seulement, et arri« vant à se dire : la vraie religion est une illusion ; « ne nous parlez plus de conversion, car nous en « avons goûté et nous savons qu'il n'y a là rien. — « Eh bien, sans craindre d'être contredit, je peux « affirmer qu'à Lyn des milliers de gens restent « sur cette conclusion! » (Page 265.) Il estime aux

neuf dixièmes la moyenne des rechutes parmi les nouveaux convertis wesleyens, et cite quelques cas arrivés dans le voisinage : sur trente nouveaux convertis dans une Eglise méthodiste, deux seuls tenaient encore bon à la fin de l'année; sur quarante convertis dans un autre endroit, il y eut une rechute générale.

Sur cent cinquante même, il n'en resta une fois que deux !

« Ces personnes, dit M. Cook, reportent leur « pensée sur ce qu'elles ont vu et senti durant ces « prédications, où leur imagination et leurs senti« ments furent émus, et elles se figurent que le « souvenir qu'elles en ont est réellement celui « d'une expérience chrétienne. Venez, après cela, « leur présenter avec sérieux le devoir de la repen« tance et de la foi en Christ, leur pensée réelle « sera : mais cette repentance et cette foi sont une « farce; je l'ai expérimenté moi-même. — Ah! « c'est une chose grave d'avoir, par des opérations « systématiques, enlevé à beaucoup de gens leur « foi en un christianisme vivant, leur avoir endurci « le cœur, et mis hors de portée les influences évan« géliques.» (Page 270.) « Les statistiques du mé« thodisme doivent présenter des chiffres plus forts « que le nombre réel des membres. Rien n'est plus « illusoire que les comptes rendus des journaux « méthodistes sur les revivals, où les gens sont « convertis en peu de jours, ici ou là, par cinquan« taines ou centaines. Si toutes ces conversions « étaient durables, le millenium serait déjà dans « *son plein.* » (Page 300.)

Le même critique prétend que beaucoup des lus dangereux ennemis de l'Evangile sont des idividus auxquels il n'a été offert que par le canal es assemblées de *réveils* méthodistes, et qui étant evenus relaps, sont presque inabordables à une 'édication plus sérieuse. Ils ont passé à l'*Univer-lisme* et à l'*Unitarianisme*, et forment le noyau ces congrégations mortes et sceptiques; bien us, le même procédé continue à grossir les rangs s universalistes, et leur procure plus de recrues ie les efforts de ces sectaires eux-mêmes. Les laps méthodistes, qui ont encore moins de besoins igieux, abandonnent tout culte et donnent dans rêveries du mesmérisme, de la biologie, de la romancie, des tables tournantes et des esprits ppeurs; ou bien dans les excès presque révolu-maires des abolitionnistes violents, et des hom-s extrêmes de la tempérance, dont la religion avant tout de ne boire et ne laisser boire que de u.

Le procès de tendance de M. Cook se comprend la part d'un ministre congrégationaliste qui a é pendant vingt ans pour se frayer sa voie dans ville toute méthodiste comme Lyn, et a réussi elever une Eglise tombée, au prix de grands mbats et de calomnies à faire perdre patience. Un es grands obstacles a été une assertion à effet, enant souvent dans la prédication méthodiste : it que les calvinistes affirmeraient savoir « l'en-er pavé de crânes de petits enfants ! ! »

Cependant ce procès paraît sévère; une branche 'Eglise ne peut être rendue rigoureusement res-

ponsable de tous ceux qu'elle ne convertit pas, et les méthodistes wesleyens tiennent comme tous les Evangéliques, que le salut vient de Dieu, et ne peut être *imposé* par un ministre à son auditoire, quelque fidèle qu'il soit lui-même. Où en seraient les Eglises protestantes d'Europe, et surtout l'Eglise romaine, si on leur demandait compte de tous les membres purement nominaux qu'elles renferment, et de ceux qui répudient leur couleur religieuse, soit par leur vie, soit par certaines doctrines capitales qu'ils n'admettent pas, soit enfin par toutes les folles rêveries qui absorbent leurs facultés? Les méthodistes des Etats-Unis sont en réalité, à ce point de vue, supérieurs à toutes les Eglises européennes dont je parle; car ils ne conservent au rang des membres de leur Eglise que ceux qui y restent fidèlement attachés et ils rayent du tableau ceux qui tombent dans le scepticisme, l'incrédulité, ou qui mènent une vie irrégulière. De longtemps l'Europe n'en sera là ! Mais au point de vue du niveau religieux et du ton général du Christianisme dans *leur* pays, ils peuvent mériter de sévères critiques de la part de leurs confrères et voisins.

Les wesleyens américains seraient seuls juges en dernier ressort des faits qui leur sont reprochés, sous le rapport des conversions non durables, si toute l'Eglise de Christ n'en souffrait par contre-coup. Une dénomination religieuse ne peut être jugée en regardant uniquement ceux qui ne font qu'y entrer et en sortir; mais il est bon d'attirer son attention sur le parti pris déplorable avec

lequel elle pousse à ce va-et-vient désordonné, qui abaisse la conversion au rang d'un vêtement léger qu'on enfile et qu'on pose à volonté, ce qui discrédite l'œuvre de Dieu dans les âmes. Dieu fasse que le méthodisme wesleyen se juge lui-même, qu'il répudie le bagage de sagesse humaine lié à sa politique, et que les progrès du Christianisme vivant y retrouvent une marche tout à fait solide.

A un autre point de vue encore on peut critiquer l'influence des revivals méthodistes actuels sur la tournure d'esprit du peuple, et les résultats sociaux. Il y eut des scènes excitantes dans les dévotions des Eglises apostoliques; les Actes des Apôtres et les Epîtres en font foi. Les grands effets de la religion sur le cœur, l'étonnement, l'épouvante, le repentir, la joie, sentiments soulevés chacun à son tour par une prédication fidèle, peuvent chez certaines natures aller fort loin. Des effets extérieurs peuvent se produire; mais viser à les produire, c'est tout différent. Saint Paul prend ses précautions à cet égard. Or, plusieurs des méthodistes américains pensent différemment, et ils tendent à développer l'*excitabilité* chez les personnes soumises à leur influence. Les exclamations, les gestes et le goût du dramatique, du grotesque, ne valent rien pour un peuple libre, dont la gravité, le calme, la force contenue et consciente sont la sauvegarde et la qualité la plus désirable. Des esprits excités dans les assemblées religieuses seront portés à l'être davantage encore dans la vie ordinaire et dans la politique. On affirme que c'est en effet ce qui a lieu, et on en cite des exemples. L'ex-

citabilité américaine n'existait pas avant la naissance du méthodisme; la gravité puritaine et celle du culte épiscopal même avaient moulé le caractère national sur un type austère et noble qui tend à dégénérer; aussi est-ce parmi les caractères excitables, et par suite, parmi les natures inférieures, que le méthodisme avance le plus vite, grâce à ces défauts mêmes : les populaces blanches et les nègres en un mot. Quant à savoir si le bien qu'il y fait compense les mauvais côtés, on peut le souhaiter; mais il semble qu'en religion, il ne faut pas être indulgent sur les mauvais côtés, quand ils sont le résultat de combinaisons humaines que l'on a pleine liberté de changer et où l'on est coupable en persistant.

VII. L'épiscopat, ou plutôt la prélature, existe chez les méthodistes et les épiscopaux ou rejetons de l'Eglise anglicane. C'est une des anomalies de ces branches du protestantisme, auquel rien n'est plus antipathique que l'inégalité entre les ministres du Seigneur. La Réforme du seizième siècle sur tout le continent d'Europe posa le principe de l'égalité entre les ministres; mais quand elle passa en Angleterre sous le règne de Henri VIII, elle y tomba aux mains de la couronne. Celle-ci se fit pape et maintint comme *anglicane*, la hiérarchie *romaine*, et souvent les personnes mêmes des archevêques et évêques, en les obligeant seulement à signer la nouvelle croyance. La victoire de l'Evangile ne fut pas complète dans l'Eglise anglicane; les politiques d'alors visaient avant tout à *y retenir* les catholiques. Cependant on n'admet-

tait point que la hiérarchie anglicane fût autre chose qu'une affaire de convenance et d'usage. Le livre appelé *Institution du chrétien*, rédigé par Cranmer et d'autres théologiens, et imposé à l'Eglise par Henri VIII, déclare : « Dans le « Nouveau Testament, il n'est point fait men- « tion de degrés ou d'ordres, mais seulement de « diacres (ou ministres), et de prêtres (ou évê- « ques). »

Des conférences d'évêques et de théologiens répétèrent ces vues en 1538 et 1540. En 1543, on publiait par ordre du roi et du parlement le livre : *Erudition nécessaire du chrétien*, où on lit : « Les « évêques et les prêtres sont un seul ordre, » — « et ne reconnaissent que deux degrés, les évêques « (ou prêtres) et les diacres. » Sous Edouard VI, la conférence de Windsor répond à la dixième et onzième question « qu'évêques et prêtres ont « existé simultanément, et ne sont pas deux cho- « ses, mais un seul office à l'origine du Chris- « tianisme ; — et que le peuple, par l'élection, a « fait à l'origine des évêques et des prêtres. » C'est en 1588 que Bancroft, l'archevêque de Canterbury, soutint pour la première fois la thèse que c'est par *autorité divine* que les évêques de diocèse sont supérieurs aux ministres. Cette doctrine émanait d'un courtisan et était fort sympathique aux idées aristocratiques ; cependant, même au commencement du dix-septième siècle, sous Jacques Ier, le roi admettait que la question de forme ecclésiastique peut être, de droit, tranchée par chaque Etat ou Eglise, de manière à constituer l'Eglise sur une

forme analogue à celle du gouvernement. —Un des résultats pratiques de la prélature est de concentrer la haute influence et la direction des grandes œuvres et de leur esprit dans une faible minorité, qui se recrute elle-même. Par suite du contrôle des congrégations sur le choix de leurs ministres, la prélature a un peu moins d'inconvénients ici qu'en Europe; chez les méthodistes elle n'a pas la pompe mondaine et les grands revenus des évêques anglicans ou catholiques, et elle est alliée à des vertus et à une lourde charge de responsabilité et de travaux. — Quant aux missions extérieures, l'organisation épiscopale n'y est pas favorable; la prudence humaine, les besoins locaux plus sentis dans de petits conseils où siégent des têtes prudentes, s'opposent à ces mouvements généreux de sacrifice, auxquels sont portées de grandes assemblées de chrétiens tous égaux entre eux. On a vu que les missions étrangères des épiscopaux et des méthodistes sont faibles; celles des catholiques du monde entier le sont bien davantage, en comparaison de leurs ressources. Ce point me paraît tranché.

La tendance des épiscopaux anglicans à passer au catholicisme, en vertu du principe catholique romain logé dans leur hiérarchie et dans plusieurs des doctrines de leur *prayer book*, existe, quoique un peu mitigée chez ceux d'Amérique. On a cité l'évêque Doane, de New Jersey, un puséyste, qui, après avoir admis son fils dans les ordres il y a peu de mois, a dû le destituer parce que ce jeune homme a passé à la communion ro-

me! Les catholiques en ont fait grand éclat.
7III. Les émigrants d'Europe, population beau-
p moins religieuse que les Américains, sont
source d'affaiblissement pour le niveau de la
usion du Christianisme aux Etats-Unis. Voici
propres paroles des hommes qui travaillent
tre ce redoutable fléau. Les membres de la So-
é des Traités religieux disent dans leur rap-
t annuel :
Les documents officiels portent à 3,174,395
chiffre des émigrants pour les dix années an-
rieures à 1855 ; la dernière année seule y fi-
ure pour 460,474, dont la moitié venait d'Alle-
agne. La proportion de ceux qui dans cette
mense foule avaient appris la valeur d'une
ligion spirituelle, et qui savaient quelque
hose de son pouvoir pour sauver, semble avoir
té excessivement limitée. Le papisme, le for-
alisme, le rationalisme, l'athéisme ou l'igno-
ance, retenaient dans leurs liens la grande
asse de ces nouveaux venus. Ils ont choisi leur
rt au milieu de nous; eux et leurs descendants
abiteront avec nous, et seront en bénédiction
n en malédiction pour eux-mêmes et pour nous,
uivant le degré auquel l'Evangile les transfor-
era, ou suivant qu'ils resteront livrés à l'er-
ur, au vice ou à l'irréligion. Jusqu'ici l'action
es Eglises américaines sur eux a été faible et
ntièrement insuffisante. Des centaines de mil-
ers et peut-être des millions d'âmes venues
Allemagne, de France, de Suède, de Dane-
ark, de Norwége et d'autre pays, ne pourraient

« entendre la prédication d'hommes évangéliques,
« si elles le désiraient; et ce qui a été fait pour
« éveiller ce désir est peu de chose. Que tout hon-
« neur soit rendu aux Eglises d'origine allemande
« et hollandaise, dont les efforts ont tendu à sa-
« tisfaire en partie à l'énorme besoin de pasteurs
« et d'églises pour les colons germaniques; mais
« la conviction pénible s'impose à nous, que dans
« son ensemble le travail au milieu des émigrants
« est comparativement négligé, et que tous les mo-
« tifs propres à mettre des chrétiens à l'œuvre, de-
« vraient pousser à évangéliser promptement et
« profondément cette classe nombreuse et in-
« fluente. La partie de l'œuvre qui rentre dans le
« domaine de notre Société est peu de chose. Nous
« ne pouvons distribuer que quelques morceaux
« du pain de vie à ces âmes affamées; tandis qu'il
« faudrait le leur présenter régulièrement chaque
« dimanche. Ce n'est pour le moment que quel-
« ques miettes de notre table offertes comme ali-
« ment en place des pierres de la bigoterie, de
« l'inhospitalité, et des gousses de la superstition
« et du formalisme.

« Outre un nombre considérable de colporteurs
« dans les districts les plus peuplés de colons eu-
« ropéens, la plupart de nos grandes villes ont des
« ouvriers parlant plusieurs langues. Dans les rues
« et sur les chantiers de New-York, Troy, Utica,
« Syracuse, Rochester, Buffalo, Philadelphie, Bal-
« timore, la Nouvelle Orléans, Saint-Louis, Louis-
« ville, Cincinnati, Cleveland, Chicago et ailleurs,
« des mesures partielles ont été prises pour attein-

« dre avec l'Evangile les résidents et les nouveaux « arrivés européens, et les résultats sont déjà ré- « jouissants. »

L'élément étranger est celui sur lequel s'appuie le clergé romain pour combattre la lecture des Saints Livres, lesquels rendent, dit-il, les hommes fous et hérétiques; raisonnement dans le genre de celui qui décrierait la lumière du soleil ou de la lune, comme étant cause de ce qu'il y a des *illuminés* et des *lunatiques*. C'est la Bible directement consultée par chacun qui a formé à un degré si remarquable, l'esprit et la conscience d'une majorité dans la nation, et l'a rendue capable de ce niveau de moralité et de solidité sur lequel est basé le gouvernement de tous par tous, la république. Attaquer la Bible, habituer le peuple à recevoir sa doctrine religieuse servilement d'une corporation de prêtres, c'est attaquer le principe vital des Etats-Unis et détruire leurs libertés; aussi trouve-t-on partout l'opinion formelle, que la hiérarchie romaine, la corporation des prêtres, travaille directement à détruire, non-seulement la liberté de conscience, mais les libertés civiles et politiques aux Etats-Unis. Parmi les catholiques, les uns apprécient la gravité de ce mal, et l'atténuent de bon cœur, en refusant aux prêtres l'influence absolue à laquelle ceux-ci sont plus habitués en Europe; les autres continuent à obéir en politique aux ordres donnés dans le prône et le confessionnal, et en obscurantistes décidés soutiennent une lutte contre la base politique des Etats-Unis. Cette opposition combinée en politique et en religion,

des catholiques ultramontains, n'est pas sans danger; elle amène des frottements; cependant il paraît probable que l'élément dissolvant de tout absolutisme clérical, la liberté de conscience légalement établie partout, ne permettra jamais au clergé romain de dicter des lois civiles et un code politique dans aucun des Etats. — Soit par nécessité, soit encore davantage par une vue plus épurée de ce qu'est le Christianisme, le clergé protestant a laissé tomber cette prétention de suprématie politique, et le clergé romain qui la relève, a moins de chances et de mérites pour réussir.

IX. Le malheur de la partie de l'Europe qui connaît l'Evangile, c'est le rationalisme. La connaissance et une certaine admission des faits et des doctrines d'une religion sont tout autre chose que la foi à cette religion; celle-ci présuppose la connaissance, mais elle a comme foi un point de départ qui est forcément ailleurs. Le Christianisme place ce point de départ de la foi, en Dieu, dans l'action libre du Saint-Esprit, venant dans l'homme; le surnaturel est ici la seule chose logique. Le rationaliste, qu'il s'en rende compte ou non, nie en fait et par sa méthode, le surnaturel dans la foi, et prétend la recevoir de lui-même et non de Dieu. Sa prétention, appelée orgueil, le trompe sur sa propre richesse; et le produit est d'accord avec la mine d'où il le tire; il n'arrive point à la foi chrétienne. Quand il est bien logique, il n'admet aucun atome de révélation divine et y substitue la raison humaine. Mais beaucoup d'hommes, sans être chrétiens, sentent l'absurdité de vouloir ainsi passer

ous jambe la plus grande figure et la plus pro-
nde révolution morale et religieuse du monde.
ussi, quoique leur premier principe soit de déi-
er leur raison, de ne reconnaître que ce qu'elle
ée, cependant par une inconséquence venant de
pression des faits, ils ont l'air d'admettre la ré-
lation chrétienne; néanmoins ils la nient par
ute leur méthode de critique, d'examen, et par
nature d'esprit et de disposition qu'ils y por-
it. Les chrétiens soumettent toutes les puissances
leur âme à Christ révélé par l'Evangile. Les ra-
nalistes livrent la révélation comme un beau
et à leur raison, sorte d'autel où ils en déchi-
.t et brûlent les pages, devant une idole qui est
:-mêmes. Les populations catholiques bien igno-
ıtes, auxquelles la lecture de l'Evangile est in-
dite, ne peuvent donner dans ces décolorations
l'Evangile, qui supposent l'Evangile connu, et
phase de la superstition déjà dépassée; leurs
tres seuls sont susceptibles de rationalisme, et
le manifestent par des interprétations données
out l'ensemble des passages contraires à leurs
ıons. L'Eglise grecque considère toute l'Eglise
ne comme une école rationaliste pure; et ce se-
t vrai s'il ne s'y était logé la foi bien vaine à
e forme, à une organisation extérieure ou cor-
ation; foi qui est enseignée de nos jours comme
seule importante par l'ultramontanisme, sous
nom de foi à l'Eglise.

CHAPITRE VII

Sectes antichrétiennes. — Les Mormons. — Quelques Socialistes. — Les Tourneurs de tables.

Supposons qu'à un moment donné tout ce qu'il y a de mauvais, d'excentrique, de révolutionnaire, d'impie, de dévoyé en Europe, pût se produire librement, avoir sa tribune et ses journaux, ses meetings, sans que ni police ni censure s'y opposassent : quel spectacle verrait-on? chacun se le figurera suivant ses opinions. Mais chacun aussi sait que les Etats de l'Europe s'opposent à peu près partout, par la contrainte, à ces manifestations. Aux Etats-Unis ce n'est pas le cas; toute manifestation d'opinion y est libre, — voilà le grand point à ne pas perdre de vue un instant. Ce pays n'a pas de plaies cachées, de cancers insondables; il est ce qu'on le voit être, en bien comme en mal; le mal s'affichant à la surface, et le bien restant dessous. En Europe la surface est plutôt l'ordre, une organisation, des cercles de fer qui retiennent l'ensemble; et les plaies sont un mal intérieur qu'il n'est pas permis de percer; les sonder ne l'est que dans les limites fort éloignées de la triste réalité, car partout les lois et les gouvernements seraient en cause dans ce qu'on dirait de maux sur lesquels

ils influent. Aux Etats-Unis, toutes les questions sont mises à jour; tout le monde en parle; tout le monde peut combattre pour ou contre. Le lecteur va voir beaucoup de mal aux Etats-Unis, mais un mal que le bien surmonte, et réduit à des proportions restreintes. Heureuse la société américaine, toute imparfaite qu'elle est, de ce que malgré ses misères, elle subsiste, tenue par une force vitale intérieure et non par un cercle de fer qui pourrait éclater.

I. L'Europe a ses Turcs, le Nouveau-Monde ses Mormons. Ils sont souvent cités comme une des hontes de l'Amérique; mais est-ce tout à fait vrai? Ne sont-ils pas désormais une honte pour l'Europe, seule à leur envoyer des recrues, et dont les émigrés forment la majorité de ces malheureux colons? Aux Etats-Unis il y avait trop de Christianisme pour qu'une secte qui renverse de fond en comble la religion et ses conséquences sur les mœurs chrétiennes et le gouvernement républicain, pût continuer longtemps à trouver des dupes. Mais ce n'est point encore le cas en Europe, et surtout chez les peuples germaniques où il y a peut être plus d'adeptes du Mormonisme que dans la colonie du grand lac Salé même; les moyens de les transporter ont seuls manqué jusqu'ici. Souvent on fait aux Etats-Unis le reproche de n'être pas un Etat chrétien, parce qu'ils ont laissé se fonder sur leur sol une communauté opposée au Christianisme. Ici distinguons. Si l'on reproche aux Américains de n'avoir pas persécuté, mis à mort, ou déporté les Mormons pour leurs opinions, c'est au

contraire leur faire beaucoup d'honneur, et justement en cela ils sont chrétiens. La religion chrétienne désavoue absolument tout traitement pareil, et son principe est d'être persécutée plutôt que de persécuter ; les Etats d'Europe où l'on pratique le contraire sous un nom, si beau soit-il, font du paganisme sans s'en douter, et la puissance qui a consacré la violence en matière de religion par sa prétendue infaillibilité, Rome, est malheureusement encore trop écoutée pour qu'il en soit autrement. — Quant à regretter que les Mormons aient pu former un Etat compacte à eux, j'y accède, mais à qui l'imputer? Cela se serait passé depuis sept ans en Europe aussi, pour *nos* Mormons, et pour d'autres sectes socialistes européennes de toute nature, si notre continent avait de vastes terres inoccupées, où les novateurs pussent aller vivre à leur fantaisie ; ce cas était celui des seuls Etats-Unis. Les Mormons, chassés de leur ville de Nauvoo en Illinois, se retirèrent à deux mille kilomètres de là, et à un millier de kilomètres de toute terre colonisée, au centre des solitudes du continent américain, sur les bords du lac Salé, dans le territoire appelé aujourd'hui Utah. Cette contrée est presque entièrement aride comme l'Arabie, sauf quelques oasis formées des versants des montagnes du côté du couchant ; le vent d'ouest, ou le retour des vents alisés, comme on l'appelle aussi, amène quelques vapeurs de l'Atlantique qui donnent des pluies sur ces versants seulement. On ne cite dans le territoire d'Utah que sept vallées en partie cultiva-

bles, et encore à condition d'irriguer. Les Mormons ne seront donc jamais « puissants en biens » comme les anciens patriarches, et leur mépris pour la Bible les a empêchés de voir que leur demeure était « déserte et salée » comme celle des rebelles. Cette année-ci (1855) les récoltes ont manqué et leur détresse est grande. Les principaux meneurs s'indulgent la polygamie à un degré excessif, dit-on, et Brigham Young, le principal prophète, a un harem comparable à celui d'Abdul-Medjid, le bon allié des Occidentaux. Cependant, en fait, il est plutôt à croire que les Mormons ont une proportion de femmes moins forte que les populations chrétiennes; le développement et le caractère remarquable des femmes américaines rendent la dégradation du système polygame plus intolérable pour elles que pour femmes au monde; il ne peut y en avoir que fort peu de cette origine parmi les Mormons, et beaucoup doivent appartenir aux classes ignorantes d'Europe.

Le territoire d'Utah fut constitué par le Congrès le 9 septembre 1850, et les Mormons qui en faisaient la seule population blanche, auraient dû se soumettre à l'autorité fédérale, reconnaître un gouverneur nommé par cette autorité, et établir la liberté civile et religieuse sur les bases générales admises dans l'Union. Ils ne paraissent pas s'être mis d'accord avec ces exigences, et le colonel Steptoe, envoyé comme gouverneur, n'a pu remplir ses fonctions. Ils se sont aussi alliés aux Indiens et les ont poussés à détruire des corps détachés de

troupes fédérales. La bannière étoilée n'a jamais été admise; leur drapeau a pour emblème une ruche d'abeilles avec des portraits du défunt Joe Smith, de Brigham Young et d'autres dignitaires. Il ne faut donc voir dans cette société étrange qu'une tentative politique, de la part de mécréants dupeurs et de pauvres dupés, de former un Etat fantastique au sein de l'Union, à la faveur de circonstances territoriales exceptionnelles et de la facilité d'abuser par des fantasmagories, des Européens ignorants et irréligieux. On doit craindre que toute cette affaire ne mène à une grande expédition fédérale pour établir sur le territoire d'Utah les lois des Etats-Unis, de force, si la persuasion ne suffit pas. Mais dans aucun cas, à juger d'après l'opinion publique, on ne verra un seul des anciens Etats de l'Union soutenir par les armes les polygames du lac Salé, comme l'Europe occidentale l'a fait pour ceux du Bosphore. Sur cette question de mœurs il siérait à l'Européen d'être plus modeste, et de ne pas chercher la paille dans l'œil du Yankee, de crainte qu'une poutre ne fût trouvée dans le sien.

Un journal qui publiait l'annuaire des Mormons pour la 25e année de leur existence (1855) leur donnait :

3	Présidents.
7	Apôtres.
715	Grands prêtres.
994	Anciens.
514	Prêtres.
471	Maîtres.
227	Diacres.

489 Missionnaires au dehors (en Europe).
965 Enfants nés dans les six mois finissant en avril.
476 Baptêmes faits durant le même temps.
86 Cas d'excommunication.
2026 *Seventies* (ou *septantaines*).

Nous ignorons ce que les diverses dignités et charges énumérées ici représentent. Quant au chiffre de leur population, si les éléments étaient comparables à ceux d'un pays européen, en prenant 30 fois environ le chiffre *annuel* des naissances, qui est le double de 965, on aurait la population approximative, soit 57,900 Mormons. Mais si les *seventies* étaient rigoureusement de 70 têtes, le chiffre serait bien plus fort, soit de 141,820 ! Alors le nombre des personnes du sexe féminin, que celui des naissances ne permet absolument pas de porter au-dessus de 30,000, impliquerait le rapport anormal de onze hommes contre trois femmes ! Et la polygamie que viendrait-elle faire dans des circonstances où la polyandrie serait la force des choses ? Décidément le Mormonisme n'a des titres à la faveur d'aucun des deux sexes ; la proportion du sexe féminin est donc trop faible sur les bords du lac Salé, et toutes les violations de l'ordre chrétien de la famille y paraissent pratiquées : polygamie pour les chefs, polyandrie pour le vulgaire.

II. Il s'est manifesté à notre époque une tendance à nier dans tous les domaines les principes naturels qui sont les lois divines et primordiales. Le socialisme et le fouriérisme français qui en sont des émanations ont fait passablement de mal en

Amérique, non pas à la sécurité de la propriété, mais aux bonnes mœurs. Le peuple est généralement propriétaire ; les salaires sont très-élevés, il y a des terres libres à l'Ouest ; tout cela, combiné avec un niveau encore élevé de la moralité, donne plus de sécurité à la propriété dans ces républiques que dans aucune monarchie d'Europe. Mais les mœurs sont un point bien plus délicat; pour violer la propriété il faudrait une révolution générale, mais pour corrompre les mœurs il ne faut que s'adresser aux hommes un à un, par de mauvais imprimés, par des conversations et des réunions licencieuses.

Un Américain, disciple direct de Fourier, M. Albert Brisbane, vint aux Etats-Unis, et gagna à ses théories un journaliste, Horace Greely, avec lequel il travailla successivement à plusieurs journaux dont le dernier, *la Tribune*, fondé en 1841, a eu le plus de succès. L'exaltation des appétits et l'annulation d'une loi morale ont été les tendances de la *Tribune*, surtout dans le but de renverser l'institution du mariage. Quelques auteurs se sont rattachés à ce centre, comme Marguerite Fuller, un juif, le docteur Lazarus, et d'autres personnages moins connus. Les sieurs Andrew, Nichols et madame Mary Gove sont des auteurs connus, détruisant par leurs écrits le mariage à un autre point de vue, comme violant la souveraineté de l'individu. Ce dernier auteur, qui a épousé temporainement M. Nichols et s'appelle temporairement madame Nichols, a écrit un ouvrage adroit et attrayant, dit-on, *Mary-Lyndon*, qui est une satire des liens conjugaux.

Les résultats de ce mouvement, dans le but de fonder des communautés où le désordre des mœurs soit la règle, ont été jusqu'ici :

— Un village appelé : « Temps modernes » sur Long-Island et la communauté de M. Noyes dans le comté d'Oneide (New-York) avec quelques affiliés à Brooklyn et Newark ;

— La formation de quelques Sociétés de *freelovers* pour des soirées amoureuses à New-York ; plus loin je citerai le désastre arrivé à l'une d'elles, n° 555 Broadway ;

— « L'Union progressive » avec son centre à New-York et quelques cents membres répandus sur le territoire de l'Union ;

— Deux colonies de *freelovers* en Wisconsin ;

— Ce qui est pis, la débauche de beaucoup d'individus, la disruption de plusieurs familles et de grandes misères personnelles, résultat moins saisissable mais plus triste, plus étendu de cette révolte contre l'ordre primitif établi sur la terre : l'organisation de la famille.

— Un autre succès qui a été obtenu dans des pays peu expérimentés, est la rédaction de lois en Ohio, Illinois et Wisconsin, rendant le mariage un contrat facile à rompre. Il paraît même que les mauvais ménages se rendent en Ohio pour arriver plus vite à obtenir le divorce.

Ce résultat est d'autant plus regrettable, que les Etats-Unis, où la famille était le plus fortement constituée et plus respectée que sur le continent européen, et où le nombre des enfants illégitimes était incroyablement faible et presque nul dans

une partie du pays, pourrait peu à peu perdre cet avantage et tomber au niveau de l'Ancien-Monde. New-York qui, regorge d'étrangers, est la ville la plus dangereuse du pays pour les mœurs; Boston et Charlestown ont leurs bas-fonds infectés par les théories fouriéristes sur la famille.

Quelques autres mauvaises doctrines ont été des auxiliaires de la démoralisation, principalement les swédenborgiens, les partisans des *droits* de la femme, et les spiritualistes ou croyants aux esprits frappeurs.

Les premiers admettent, sur la foi de Swedenborg, l'idée éthérée de l'affinité éternelle et spirituelle d'un couple, et ne réalisant souvent pas à beaucoup près leurs vœux dans un premier mariage, ils le rompent s'ils le peuvent, pour en former un second qui soit le bon, l'éthéré.

Les partisans de l'indépendance des femmes, comme madame Rose, élève de madame Frances Wright, savent bien que faire de la femme un électeur, un magistrat, un homme déguisé, en un mot, n'est pas compatible avec l'état de soumission du mariage, et que le renversement de celui-ci pourrait seul réaliser leur désidératum de droits civils et politiques. Il leur faudrait la femme souveraine absolue de sa personne et de ses mouvements, et n'en devant compte à personne.

Ces partisans des *droits* des femmes ne sont-ils pas les plus grands ennemis de ce qu'ils prétendent revendiquer? L'Etat social universel a sa raison d'être; la position moderne de la femme, qui *la met sous* puissance maritale, mais en lui garan-

tissant des droits civils parfaitement définis, fait sa sûreté. Si la femme était comme force de volonté, comme puissance, se contrôlant elle-même, l'égale de l'homme, elle serait depuis longtemps son égale en droits politiques. Supposons pour un instant le vœu des Rose, des Wright, des Lucy Stone, rempli; la femme laissée à ses forces propres comme l'homme; le contrat et l'état de mariage livrés au bon plaisir, et la bénédiction socialiste prononcée sur les deux sexes : vivez égaux! qui donc admettra qu'une égalité franche et réelle en fût la conséquence?

Toutes les divagations qu'on vient de voir, sous la triple influence de la mondanité croissante, du formalisme et de l'émigration étrangère, ont pris du développement aux Etats-Unis, et donné jour à un grand déploiement d'activité dans le champ des rêveries, avec les mauvaises mœurs pour résultat final chez plusieurs. L'institution du mariage chez une nation où le Christianisme vit par lui-même si fortement, n'a rien à redouter en définitive, et je croirais à des bouleversements en Europe sous ce rapport, bien avant d'en admettre pour les Etats-Unis. — Mais la conduite de beaucoup de gens souffre de la diffusion de ces opinions, et leur bonheur est détruit. D'ailleurs les formes gouvernementales des Américains font que de la théorie à la pratique le chemin est pour eux plus court qu'en Europe; chez nous, à lire les codes et les discours officiels, on ne se douterait pas que chez certaines populations industrielles, et même dans certains districts agricoles (en Autriche), les naissances

illégitimes l'emportent en nombre sur les légitimes!

Avec le système de publicité américaine les choses cachées arrivent vite au jour. La presse a joué des tours assez notables aux *freelovers*. Leur club est un endroit où hommes et femmes croient pouvoir, avec décorum et au nom de la théorie, aller chercher des intrigues ; on dit même que quelques benêts de maris y ont mené leurs femmes. Le *New-York Herald*, après avoir attiré l'attention publique sur les vues des freelovers, annonça que le 18 octobre il y aurait grande séance chez eux, nº 555, Broadway à huit heures du soir. C'était exact ; une foule de trois mille personnes s'y porta. Leurs soirées consistent habituellement en danses, cercles et conversations intimes dans un salon pouvant contenir cent personnes. La foule envahit l'escalier et le salon. Plus d'un filou placé sur les escaliers demanda des droits de passage au public en se faisant passer pour le caissier. Dans cette presse inouïe et ce tumulte, où l'on ne pouvait se tourner, le grand meneur, M. Brisbane, imagina de monter sur une table et d'amuser le public par des dénonciations sur l'immoralité dominante à New-York, et par d'autres accusations tant vraies que fausses ; mais le public attendait autre chose et s'ennuya. Un tumulte s'engagea ; un gentleman, après avoir payé deux fois 25 cents à des filous sur les escaliers, sommé une troisième fois par le vrai collecteur de payer 50 cents, s'irrita et le traita comme les voleurs l'eussent mérité. Aussitôt la police intervint, saisit le caissier, les deux orateurs et quelques tumultueux, fit évacuer le club, éteignit le

gaz et emmena ses prises ; le lendemain la séance se liquida en police correctionnelle.

Une soirée choisie de personnes invitées par lettres, suivit ce désastre, le 22 octobre, et la soirée devait être secrète ; mais déjà le lendemain, le *New-York Herald* publiait des détails dont voici un échantillon : — La musique manquait. Un membre sort pour en chercher et trouve un nègre nommé Apollon dans « Prince-Street. »

Le membre. — « On vous demande avec votre violon pour faire danser, de suite.

Apollon. — « Très-bien, mon archet est à votre service, où faut-il aller ?

Le membre. — « Où ? au n° 555, Broadway, au club des Freelovers.

Le nègre (frappé d'horreur). — « Quoi ! au club « des Freelovers ? Jamais, Monsieur ! Je perdrais « mon caractère et ma position si jamais quelqu'un « d'honnête me voyait entrer là !

Le membre. — « Vous vous trompez, mon ami ; « quelle absurdité vous a-t-on mise dans la tête ? »

Apollon reste ferme dans ses refus, persuadé que le sentier de la vertu ne passe pas sur le terrain du club des Freelovers.

III. Les croyants aux tables et aux esprits sont probablement le renfort le plus considérable que le mouvement anticonjugal puisse attendre. Les goûts mystiques de la plupart de ces adeptes pour les affinités de toute sorte, leur rendent peu agréable une restreinte morale et légale dans le mariage ; les affinités spirituelles passent avant et sont libres comme l'air. D'ailleurs ne suffit-il

pas qu'un esprit souffle un mot à la table pour les mener docilement à toutes les extravagances; En ruinant la foi au Christianisme et mettant les affinités par-dessus tout, le spiritualisme a déjà dissous plusieurs ménages.

Le révérend R. Baird a passé sous silence le spiritualisme dans son rapport à l'Alliance évangélique de Paris; cependant je crois que cette doctrine par son importance momentanée égale les *unitairiens*, les *swédenborgiens* et les *universalistes;* elle se classe donc numériquement comme digne de mention.

Le *spiritualisme*, ou croyance aux esprits frappeurs, quand il prend tout son développement, absorbe les facultés et supplante toute religion et tous liens sociaux ou de famille contraires à ses oracles tumultueux. On entend quelquefois dire des énormités sur le nombre des cerveaux atteints de cette maladie aux Etats-Unis; il y en a en effet préférant la sorcellerie à l'Evangile, et l'esprit qui parle par le bois, à celui qui parle par la conscience et la Parole de Dieu; cependant le nombre des *spiritualistes* ne se compte pas par millions comme on l'a osé dire. Les adeptes disent d'eux-mêmes qu'il peut y avoir dans toute l'Union cinquante mille personnes rendant témoignage à la réalité des esprits et à leurs communications avec les vivants. Ces imitateurs de la famille Fox de Rochester se trouvent surtout dans les grandes villes, et en véritables Américains ils ont organisé un système de propagation de leurs idées par des *agents* voyageurs, des séances publiques, des li-

res et des journaux. Leurs sorciers s'appellent *ediums* et sont aussi leurs orateurs, prédicateurs, teurs et médecins. Ils comparent la rapidité de urs progrès avec ceux des Mahométans et des ormons, et beaucoup de personnes honorables, même instruites, ont été gagnées à leur cause. eur centre de réunion, à New-York, est l'Institut tuyvesant, rue de Broadway, 659. Les séances nt annoncées à leurs frais dans les journaux, elles ont la prétention de remplacer pour les piritualistes les services divins du dimanche, en hoisissant les mêmes heures et copiant la forme u service divin, les hymnes, les prières et les sermons.

Le mercredi soir et le lundi après midi, ont lieu es réunions familières où les membres peuvent pporter leurs expériences, suppositions et divaations personnelles, à peu près sur tous les sujets.

Les longues barbes des adeptes de ces réunions nnoncent en général une rupture avec les usages t le courant d'opinions du grand public yankee. Cependant le beau sexe ne fait point défaut, et omment en serait il autrement? N'est-il pas par es occupations, plus lié à ce meuble appelé table, ue ne le sont les hommes; et si des révélations loivent en sortir, qui est plus à portée d'en profiter et d'apprécier un prophète domestique si gentil, et placé à portée si commode? Outre les éunions, il y a des pique-niques en bateau à vapeur vingt-cinq sous par tête, pour le billet de passage eul; les spiritualistes y établissent des rapports

de société et prennent quelques aliments plus substantiels que ceux de leur doctrine.

M. Partridge, rédacteur du *Télégraphe spiritualiste* et homme éminent de la secte, s'est trouvé exposé à une discussion embarrassante. Le journal la *Tribune* lui demandait : qu'est-ce que le spiritualisme a apporté de neuf dans le monde ? — Il a présenté en réponse une série de points, mais a eu le chagrin de voir dans une réunion, un M. Mapes, professeur, venir affirmer qu'après mûr examen, toutes ces choses, soi-disant nouvelles, ne l'étaient pas ; cet adepte pense que pour défendre le spiritualisme il faut se retrancher dans l'assertion qu'il prend des vérités anciennement connues, et les popularise, comme l'immortalité de l'âme. En effet l'existence des esprits des décédés parlant par les tables et les mediums à leurs parents et amis, fait suivant lui toucher au doigt cette vérité. Néanmoins, au nombre de ces choses anciennement connues ou expérimentées, il cite le miracle des portes verrouillées ouvertes sans effort comme le furent celles de saint Pierre en prison, des personnes enlevées en l'air comme le fut l'apôtre Philippe, faits que les adeptes regardent comme tout simples et arrivant parmi eux tous les jours. Une difficulté plus grave encore que des questions embarrassantes, c'est que les individus excentriques ou détraqués témoignent une attraction décidée pour venir mêler au spiritualisme leurs théories sociales, contre lesquelles les *modérés*, et M. Partridge par exemple, *protestent* comme étant exotiques et propres à leur

faire un tort non mérité. Dans ce nombre est la théorie « que la femme doit être exaltée, et l'homme « abaissé au niveau convenable, c'est-à-dire à celui « d'une égalité absolue, pour amener une complète « indépendance respective. »

A mesure que la science spiritualiste marche, les esprits des décédés se montrent plus disposés à se communiquer directement, sans intermédiaire ligneux; ainsi il peut arriver qu'un orateur, après avoir fait un beau discours sur la matière, se trouve pris en s'asseyant de contractions spasmodiques par tout le corps, témoignant à l'assemblée l'empressement étourdi des esprits à entrer chez leur favori pour le récompenser. — A la suite d'extravagantes paroles d'un M. Smith dans un pique-nique, il y eut à la séance du mercredi, un colloque vrai type du genre.

Le rédacteur du *Télégraphe spiritualiste* a la parole :

« Il paraît, dit-il, que les esprits des anciens « Indiens entrent chez certaines personnes. A coup « sûr, ce ne peuvent être des esprits plus civilisés « que ceux des Indiens morts il y a deux siècles, « et on ne peut dire qu'ils aient progressé depuis « lors. Ne serait-il pas raisonnable, de la part des « personnes qui en souffrent, de les décourager de « revenir, et de prier des esprits plus aimables et « plus avancés d'entrer en elles? Alors si ces « mêmes esprits indiens insistent pour rentrer, au « moins seront-ils invités à faire quelques pro- « grès »

M. *Smith.* — « Ah si vous étiez à ma place,

« lorsqu'un esprit indien entre, vous vous cour-
« beriez comme un homme sous un gros sac. Je
« dois avouer que je pourrais bien à la rigueur
« m'empêcher de hurler, de me tordre et de me dé-
« chirer comme je l'ai fait au pique-nique. Mais le
« fait est que quand j'ai dit : « Esprit indien, entre
« et vois ce que tu peux faire avec moi, » — il m'a
« fallu me démener comme on l'a vu, pour m'en
« débarrasser ensuite. D'autres *mediums* n'ont pas
« été mieux traités que moi au début ; mais j'espère
« que ces rapports s'adouciront et qu'ils amène-
« ront des révélations de choses qui en vaudront
« la peine. D'ici à un an je compte pouvoir dire :
« Aimable esprit indien, viens et suggère-moi quel-
« que chose de neuf et d'intéressant pour cette au-
« dience. — Mais s'il faut que je continue à être
« malmené comme je l'ai déjà été ; — Eh! —
« jo'l — i — kum! — Eh! oh! Auhh go! hah!
« hiah! — hi — i — i — ah! ih! »

Smith se met à sauter et tourner comme une toupie ; un esprit prodigieux semble le faire pirouetter ; il jette des cris perçants et se rassied en écumant :

Une voix. — « Ah! c'est qu'il vous tient à pré-
« sent, Smith! »

Une autre voix. — « Le vieux drôle d'esprit est
« de la bonne trempe indienne! »

Plusieurs voix. — « Smith, lâchez cet esprit. »

Smith a l'air de lâcher l'esprit. — Si Smith a quelque reste de bon sens, il suivra le conseil de M. Partridge, sinon il deviendra fou.

Un vieux gentleman, M. Levey, un Français, se

et dit que sa servante a vu un esprit la veille, ı a senti un autre lui toucher le coude pendant lle mettait la table. — L'assemblée rit. — personne qui n'a pas parlé depuis une année ve : « Il y a cinq ans, dit-elle, que j'étudie question, mais il sera à mon avis plus facile :xpliquer tous les phénomènes par d'autres ›yens que par des esprits. Qui de vous peut e qu'il *sait* pour sûr qu'il y a des esprits? y ›ire ne signifie rien. »

Levey. — « Moi je réponds pour *un*; j'en ais *un*, d'esprit. »

ɔrateur. — « Quant à moi, je confesse mon ıorance sur la question, et si vous appelez cela e incrédule, alors je le suis. »

docteur Gray. — «Mon jeune ami, pour avoir preuve que vous me demandez, il faut quitter ;at d'âme que je qualifie de *positif* et prendre *méditatif.* »

ıe dame se lève et défile un chapelet de mis de toute espèce; — l'assemblée se dissout ; une séance de deux heures.

s scènes pareilles font penser avec tristesse ıspillage de cette faculté d'une énorme puis-:, appelée la foi, qui a été mise dans l'homme. ùt créée par Dieu, pour lui et à son étendue; le péché l'a écartée de son but, et reployée ; monde. Appliquée à Dieu et à l'œuvre de 'ils Jésus-Christ, elle eût toujours été dans xacte mesure; appliquée au monde elle le ›se de toute la hauteur de ce qui était destiné el. L'énergie de la foi humaine dans nos rê-

veries, nos superstitions, nos ambitions d'argent, de gloire, d'amour terrestre, est inconcevable partout; il faut qu'elle se jette sur quelque chose, fût-ce la sorcellerie, y voie le souverain bien, et dépense la force énorme qui est en elle. C'est par là sans doute que s'explique ce passage de saint Paul: « Ceux qui périssent n'ont pas reçu l'amour de la « vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur « enverra une *erreur efficace*, de sorte qu'ils croi- « ront au mensonge. » (II THESS., II, 11, 12.)

CHAPITRE VIII.

La ville fédérale. — Le président Franklin Pierce.

Sur la ligne ferrée qui passe par Amboy, un accident effroyable avait eu lieu quelques semaines auparavant. En Amérique aux places où les chaussées ordinaires croisent les voies ferrées, on ne met ni gardiens ni barrières, mais un simple écriteau avec ces mots : «*Look out for the cars.*» Un médecin traversait une de ces places près de Burlington ; il était avec sa famille dans une voiture traînée par deux chevaux. Qu'on fasse intervenir maintenant toute une chaîne de circonstances étranges : — le bonhomme est sourd ; — il a vu le train passer un moment avant ; — enfin ses chevaux se cabrent en traversant la voie même et refusent d'avancer ou de reculer. Tout à coup le même train qui a passé, revient en arrière avec une énorme vitesse, pour éviter une collision avec un autre train aperçu venir en face : les deux chevaux du médecin sont tués, la voiture brisée, lui-même et sa famille lancés à quelque distance sans avoir grand mal ; mais le train déraille, et trente voyageurs sont tués, sans compter les blessés. On accourt de Burlington et on relève les gens de là, comme d'un champ de bataille. Une esquisse

de la scène, dessinée sur place par un témoin oculaire, et publiée, en donne une idée affreuse; mais c'est tout; nul n'a entendu dire que des précautions nouvelles aient été prises pour l'avenir, ce serait tout un système à changer.

Philadelphie est une ville immense, la seconde du Nouveau-Monde en importance. Là, pas plus qu'ailleurs, on ne peut se procurer de *ciceroni*. Le mélange de fainéantise et d'obséquiosité verbeuse qui constitue le tempérament cicérone, n'est pas encouragé dans un pays où chaque voyageur indigène a l'intelligence de se tirer seul de tout, et oblige les visiteurs européens à l'imiter. Dans ce monde philadelphien, monotone, bâti en échiquier, l'étranger n'a qu'une ressource pour se retrouver : tenir à la main un plan détaillé de la ville; ne pas se gêner de dire par là aux indigènes : votre cité n'a ni queue ni tête, c'est un polype. Mais admirons cette universalité de jolies maisons en briques rouges et à jalousies vertes, propres, nettes, décentes, et cette profusion de marbre blanc éblouissant : marbre pour les escaliers sur le devant de chaque maison, — marbre pour les bordures des portes et fenêtres, — marbre aux arêtes vives de l'édifice. Les plus pauvres, et je parle relativement, car il y en a peu de pauvres à l'européenne ici, — ont aussi leurs escaliers extérieurs de marbre blanc coquettement lavés et brossés chaque matin. La Banque a une façade toute de cette même pierre, et d'un travail admirable. On fait de plus en plus porter les nouveaux édifices sur des piliers de fonte. La richesse se déve-

loppe, mais elle est inférieure à celle de New-York; on ne voit plus de ces quartiers formés uniquement de palais.

Les wagons-omnibus circulent sur des rails dans les principales rues. La quatorzième rue, où arrivent les houilles du Reading, a sur les côtés de petites montagnes noires de ce combustible, élevant leurs têtes mamelonnées au-dessus des enclos où les trains sont déchargés. Ces houilles alimentent beaucoup d'industries, surtout une série d'usines pour le fer et l'acier, le long de la Delaware; il est tout à fait intéressant d'y voir des masses de fer rouge de la grosseur d'un petit tronc d'arbre, rapidement converties sous les laminoirs, en rubans étincelants de 30 à 50 pieds de longueur.

Faute de trouver à Philadelphie les personnes que je cherchais, je remis la fin de ma visite à une autre fois. La mobilité américaine est telle, que dans la bonne saison, c'est un heureux coup de dés que de trouver les gens chez eux. Washington, la ville fédérale, me retint quelques jours. Je la considère comme la capitale du plus grand empire civilisé, sans craindre d'enjamber dans ce jugement les réclamations des maîtres de la Sibérie et de la Tartarie, pays de déportation et non de civilisation. Le directeur de l'Institut Smithsonien, le professeur J. Henry, me consacra bien des moments, et je lui suis redevable de presque tout l'intérêt que cette ville m'a procuré.

Washington ne tient en rien de l'uniformité de Philadelphie; elle a une tête, des membres, un

caractère à elle, des monuments magnifiques et du marbre blanc, non plus pour escaliers seulement, mais pour les gloires nationales. Au centre du rayonnement de douze avenues formant la ville, est une colline en pente douce, portant le Capitole, le siége du gouvernement; ce palais a un dôme majestueux qui domine tout; on dirait Minerve armée de son casque. Le style de cet édifice est très-noble, très-pur même; il acquiert plus de relief encore par la position dominante du Capitole, et doit se classer parmi les plus majestueux palais du monde. — On est en train d'achever deux ailes en marbre blanc, d'une beauté extraordinaire et qui coûteront cinq à six millions de dollars. Ces travaux coûtent en outre des vies d'hommes. Nous vîmes courir éperdue une femme irlandaise, dont le mari, tombé d'un échafaudage un quart d'heure auparavant, la laissait veuve. Quelques taches de sang attristèrent à nos yeux la blancheur de ces pompes architecturales.

La façade orientale a un escalier monumental, sur les côtés duquel sont des piédestaux portant deux groupes de statues de marbre. — L'un, de Greenough, représente un sauvage la hache levée sur la tête d'une mère qui veut garantir son enfant; un homme civilisé survient et le désarme. — L'autre groupe est de Persico: Christophe Colomb, couvert de son armure, salue le Nouveau-Monde avec exaltation, et d'une main élève en l'air un globe terrestre, pendant qu'une femme indienne s'approche de lui avec surprise. La pose de Colomb est un peu roide; la figure indienne

une indiscrétion qui frise l'inconvenance. Ce oupe, qui a cependant du mérite, sera, dit-on, nplacé par du mieux, Cette façade du palais rerde un parc, au milieu duquel est le chef-d'œu- de Greenough. Une statue presque colossale Washington assis, costume antique, montrant :iel d'une main et de l'autre tendant un glaive nme pour dire : le fer a terminé son rôle, avec de d'en haut. On a souvent comparé cette œu- nationale à un Jupiter indigène; pour la pose, najesté des traits, l'idéal de héros fondateur, Washington assis peut aller de pair avec les fs-d'œuvre de l'art antique ou moderne ; sa ıtation, déjà très-grande, n'est que commencée. lous visitions sous un auvent, des bustes, et lques groupes de statues en marbre blanc aux- lles travaillaient des artistes italiens, pour en er les nouvelles ailes du Capitole, quand deux tlemen en noir, vrais Yankees, sans barbe ni ıstaches, et au teint mat, arrivèrent avec quels dames :

Savez-vous le nom du gentleman avec qui je iens d'échanger quelques mots? me dit le profesr Hènri quand nous sortîmes.

— Vraiment non, fis-je avec indifférence.

— C'est le président Pierce ; l'autre est le secrée d'Etat Marcy.

— Je veux rentrer vite pour leur donner un coup il !

— Ce n'est pas nécessaire, le président vient de charger de vous inviter en qualité d'étranger le Suisse à le visiter ce soir au White-House. »

Cela me fit continuer avec un entrain délicieux la visite du Capitole.

Dans l'édifice central, la rotonde, surmontée du grand dôme, est une salle très-vaste avec huit tableaux, dont quatre sont des Trumbull et datent de 1816. Ce sont des scènes nationales que la gravure a popularisées partout aux Etats-Unis, et qui ont répondu à la vivacité énergique du sentiment américain pour les épisodes de leur grande lutte de la révolution ; les voici :

— *La Déclaration d'Indépendance* ; toutes les têtes sont des copies fidèles de portraits réunis par Trumbull dès 1789 ;

— *La Reddition du général Burgoyne*, le 7 octobre 1777 à Saratoga ;

— *La Reddition de lord Cornwallis*, le 19 octobre 1781 ;

— *La Résignation des pouvoirs du général Washington*, le 23 décembre 1783 à Annapolis. Avec une simplicité antique, le héros vient remettre deux pièces écrites. — L'une est sa commission de général en chef, qui a enfanté l'indépendance. — L'autre est son discours conçu en termes simples et modestes : « Il offre ses sincères félicitations « à ses concitoyens sur l'heureuse conclusion de « la guerre, qui a dépassé les plus hardies espérances. — La gloire en est due « à l'intervention de la « Providence, et à l'appui que ses compatriotes ont « donné à leur général. » — Voilà des sentiments qui semblent avoir grandi quand on les envisage après que deux générations en ont recueilli les *fruits* ; ce sont de ces hautes colonnes dont on ne

;e bien qu'à distance. Les autres tableaux sont :
— *L'Emburquement des Pères Pèlerins en Hol-de*, 1620 ;
— *Le Baptême de Pocahontas;*
— *Le Débarquement de Christophe Colomb sur 'erre-du Nouveau-Monde;*
— *La Découverte du Mississipi.* On a parlé beau-ıp de ce dernier tableau, qui est tout récent. e foule agitée court dans un bois, vers la rive ne eau bourbeuse. C'est théâtral d'armures, draperies, de mouvement, de couleurs; une .e toile d'amateur; mais comme monument na-ıal, c'est bien nul à côté des Trumbull.

Jn petit œil percé au centre du dôme éclaire ıl la rotonde; il *lésine* le jour à ces toiles dont juge mal. On va y remédier, dit-on.

La salle du Sénat est un bel hémicycle à bancs ıissés en velours rouge. Celle des Représentants un hémicycle plus vaste, avec des colonnes de rbre potomac, à veines colorées, imitant le ınite; elles garnissent le contour et soutiennent lôme. Cette salle à une résonnance désagréable, une propriété plus dangereuse encore : de cer-ns bancs, on entend les paroles prononcées me à voix basse sur les bancs opposés; — nous fîmes l'expérience. Entre adversaires politiques a a amené des révélations d'une certaine portée, -on; mais une nouvelle salle se prépare, dans e des ailes du palais. — Le Congrès a une belle ıliothèque pour son usage.

Il devait m'être accordé de juger la nation amé-aine dans le chef qui la représente. Le président

des Etats-Unis habite le « palais de la Présidence,» appelé familièrement « White-House, » — la maison blanche, — à l'ouest de la ville. Nous y allâmes le soir, M. Henry, le professeur C***, de New-York, et moi. Après un quart d'heure d'attente, nous vîmes entrer tout doucement et à petits pas, un gentleman en noir, de taille légèrement au-dessus de la moyenne, et paraissant n'avoir que quarante-quatre ans. C'était M. Franklin Pierce. Son expression est très-calme, sa figure large, son menton plutôt pointu ; ses yeux enfoncés, à l'américaine, sont pleins d'intelligence. Le son de sa voix est d'une grande douceur, soit nature, soit habitude de se dominer. L'impression générale est celle d'un honnête homme, plein de droiture. Quand cet homme pèche, ce doit être de la tête et non du cœur ; il m'est sympathique. Ses cheveux brun clair ou blonds, ont l'air de friser naturellement. Il a abordé ses trois visiteurs à la manière nationale, serrant la main à chacun et demandant : « Comment allez-vous ? » Sa main est fine et délicate ; de jolies petites mains sont la distinction du Yankee. Pendant ces *shake hands*, le professeur Henry qui est intime du président, déclinait les noms de ses deux amis. Le président, après quelque causerie avec le professeur de New-York, me parla de ce que j'avais vu aux Etats-Unis ; ceci lui donna lieu à quelques remarques :

— « Il est difficile de se représenter ce que sera « ce pays dans cinquante ans, à la manière dont « il marche. Pourrons-nous soutenir l'immense et « nouvelle expérience que nous faisons ? dit-il d'un

« air pensif, en faisant allusion à la liberté répu-
« blicaine. Je le pense ; mais ce ne sera qu'à la con-
« dition de répandre partout la Bible, et de nous
« fortifier dans la religion évangélique. »

Ici le professeur C*** remarqua que les animosités politiques avaient cessé d'affecter profondément les relations privées comme autrefois, lorsqu'on ne se parlait pas même entre adversaires : « C'est vrai, dit M. Pierce, j'étais bien jeune,
« quand un de nos voisins dans le New-Hampshire,
« qui avait voté pour la guerre en 1812, eut sa
« propriété saccagée et brûlée par le peuple. Au-
« jourd'hui c'est différent. Les gens de partis op-
« posés ne connaissent plus de divisions en dehors
« de l'arène politique ; l'élection finie, l'excitation
« l'est aussi ; on se soumet au vote de la majorité,
« — la majorité ! argument irrésistible. » — Cela me plut ; il faut un principe fort à tout gouvernement, pour que la société marche ; tous les principes sont imparfaits, et pourvu qu'on en reconnaisse un qui ne soit pas plus mauvais que la génération destinée à en être maîtrisée, c'est tout ce qu'on peut exiger, et c'est la démocratie, — le gouvernement de tous par tous.

La question des étrangers allemands se présenta :

— « Leurs enfants ne leur ressemblent pas, et
« sentent qu'ils doivent parler anglais, dit M. Pierce.
« Ils l'apprennent aux écoles. Il n'y a que deux
« points du pays, Cincinnati et Saint-Louis où les
« Allemands soient en masses considérables, et
« dans la seconde de ces villes, ils perdent tous

« les jours de leur importance relative. Ce ne sera « pas un danger à la longue. Notre époque voit « une grande œuvre se faire, aux États-Unis, sur « les enfants; et ceux des étrangers y ont leur « part. Tant qu'on trouvera ici tous ces hommes « excellents, distingués même, par centaines de « mille, s'occupant volontairement de la jeunesse « dans nos milliers d'écoles du dimanche, et dans « d'autres écoles encore, cherchant avec succès à « faire du bien et à répandre nos lumières et nos « vues, il n'y aura pas à désespérer. Cette œuvre « modeste des écoles du dimanche est peut-être la « meilleure base de nos libertés.

« La nouvelle génération, instruite soigneuse- « ment dans l'Evangile, l'est également dans la « liberté légale. Le fils, tout jeune, voit élire son « père du conseil communal, *chairman* peut-être; « il en est tout fier. L'année d'après, nouvelle « élection; le père n'est pas élu. Le fils s'offense « et en fait la remarque à son père; celui-ci lui « répond : Les électeurs ont préféré un autre à ton « père, ils sont les maîtres ; il faut aussi que cha- « cun ait son tour, c'est la justice. — Ainsi sur le « petit théâtre de la commune, tout jeune, on ap- « prend de ses yeux ce qu'est la liberté et les « élections, avec leurs chances diverses. Je le fai- « sais remarquer l'autre jour à un Français, afin de « lui montrer la base qui manque à sa nation, pour « bien manier les grands intérêts nationaux. Notre « avantage est que la liberté est complétement or- « ganisée, et marche d'elle-même. — Ce qui manque « encore plus peut-être aux Français, c'est le sen-

« timent religieux. Sans la connaissance de l'Evan-
« gile, on ne va pas loin en liberté politique. »

L'intérêt profond que la Suisse démocratique inspirait au chef de la plus grande république du monde me fut manifesté, et ce furent des moments précieux. Les Américains sont des hommes dans la plus noble acception du terme; ils connaissent l'importance des principes et savent que ce n'est pas la petitesse du théâtre où ils se réalisent qui les rend moins honorables. La petite Suisse, se gouvernant elle-même, garantissant avec la protection divine, ses libertés religieuses et politiques à tous ses enfants, vaut aux yeux des Américains le plus grand pays du monde; je crus pouvoir le conclure des sentiments de M. Pierce.

L'analogie des constitutions de la Suisse et des Etats-Unis est grande, sans être absolue. Chacune de ces confédérations a deux chambres législatives, l'une représentant sur pied d'égalité les Etats individuellement, l'autre la population, la nation. En Suisse la centralisation, ou si l'on veut, la fusion nationale apparente, est plus avancée aujourd'hui, et les élus de la population dans leur chambre (Conseil national) peuvent, en cas de conflit prolongé avec les représentants des Etats individuels (Conseil des Etats), leur forcer la main. En Amérique ces deux chambres sont égales en influence; non-seulement dans le Sénat, un petit Etat comme le New-Hampshire a autant de voix que le grand Etat de New-York, mais le vote du Sénat ne peut jamais être forcé par la Chambre des représentants, où chaque Etat a un nombre de voix propor-

tionnel à sa population, et où les grands Etats dominent par conséquent. C'est que dans un pays aussi vaste et où l'individualité des Etats est fort tranchée au point de vue des intérêts, une fusion plus intime n'est peut-être ni désirable, ni possible de longtemps.

La guerre d'Orient étonnait le premier magistrat des Etats-Unis, par les dépenses énormes qu'elle occasionnait; il ne comprenait pas que les nations pussent épuiser leurs trésors pour des buts si *improductifs*. Hélas! en Europe les gouvernements empruntent avec la certitude de ne pouvoir jamais rembourser, et les populations de temps immémorial trouvent cela naturel; en Amérique on n'emprunte jamais sur ces bases. L'étonnement de M. Pierce eût été plus grand et plus légitime encore, s'il eût été à même de comprendre par expérience combien les Européens sont en masse plus pauvres que les Américains; ici l'immense majorité des familles a chacune sa maison, son jardin, son capital gros ou petit, une dose réelle de bien-être, même de luxe; les plus pauvres ont des salaires jamais inférieurs à un dollar par journée de travailleur (5 fr. 12 c.).

Les prétentions d'un grand nombre d'Américains en politique sont bien plus hardies qu'on ne se le figure communément en Europe. Jusqu'à l'isthme de Panama, disent-ils : La prépondérance est à nous; — et au fond qui ne le dirait à leur place? Deux ou trois mots significatifs de M. Pierce me rappelèrent tout cet ordre d'idées. Qui s'en étonnerait? Prenons pour comparer l'Angleterre,

t supposons que les puissances auxquelles il reste uelques faibles colonies dans l'Indostan, voulussent contrôler ses relations avec les princes hinlous? Ou bien la France, si quelque autre puissance ormait des alliances et des intrigues contre elle, vec Tunis ou le Maroc, que dirait-elle? C'est exacement la même chose pour les Américains, quand n veut intervenir avec autorité entre eux et le lexique ou Nicaragua. Il n'y a qu'une grande uissance dans le Nouveau-Monde, la leur. Les utres sont de petites puissances de second ordre n Amérique, vu le peu qu'elles y possèdent et leur loignement. Les relations des Etats-Unis avec la alifornie sont presque impossibles pour longemps à travers les montagnes Rocheuses; ils doirent emprunter le golfe du Mexique pour cela, et out ce qui est renfermé dans ce cercle, terres et ners, leur sera dévolu une fois ou l'autre. M. Pierce ne le dit point, serait sans doute le dernier à le lire; mais le fond des choses le dit suffisamment.

Le président a beaucoup d'amabilité vraie, de harme, un sérieux qui se relâche quelquefois jusqu'à se permettre un petit sourire. Dès le début le sa carrière présidentielle, il a eu son fils unique ué à ses côtés dans un accident de chemin de fer; sauf ce malheur, dont il est resté des traces profondes sur lui, et encore plus visibles sur Mme Pierce, également présente à l'accident, le président n'a pas l'air malheureux sur le trône temporaire où il est parvenu. « Depuis mon entrée « en fonctions, disait-il à M. Henry, je n'ai pas « perdu une heure de sommeil, par suite des en-

« nuis inévitables de ma place et des injures de la « presse. » Il doit avoir des convictions religieuses qui l'élèvent au-dessus des tracasseries des partis.

Mme Pierce est pâle et sa santé est faible. Elle est pleine d'amabilité, de naturel, et fait les honneurs du premier palais du Nouveau-Monde avec une aisance parfaite. C'est bien là la femme américaine, mise par son éducation et ses sentiments au niveau de toutes les positions. Il y a même plus chez Mme Pierce, elle doit être une chrétienne sincère et humble ; elle a bu la lie de la souffrance par la perte qu'elle a faite, et doit voir désormais toutes choses de bien haut. — Elle est bonne patriote, et au nombre des qualités de son pays, sait faire valoir les beautés de la nature ; elle me parla de la Suisse, la compara au New-Hampshire, qui s'en rapproche le plus. Je fus invité à dîner pour le mardi suivant. — En partant, je m'avouai que l'ambition politique si répandue aux Etats-Unis ne devait pas être un sujet d'étonnement ; il s'agit d'arriver au gouvernail d'un empire immense. Rome n'était pas si vaste, et cependant les brigues y étaient bien plus fortes.

Passons à quelques monuments de Washington.

La constitution des Etats-Unis, datant de 1787, la douzième année de l'indépendance, porte à l'article 1er, section 8e, ces mots :

« Le Congrès aura la faculté...

« De favoriser le progrès des sciences et des « arts utiles, en assurant aux auteurs et aux in- « venteurs, pour un temps limité, le droit exclu- « sif à leurs écrits ou découvertes. »

Ceci a donné lieu à la création d'une série de bureaux logés dans le « Patent office, » — l'Hôtel des Patentes, — un des plus éblouissants édifices du monde, tout en marbre blanc, avec un front très-développé et deux ailes en retraite. Chacune de ces trois façades a pour entrée un noble frontispice copié sur celui du Parthénon, où l'on monte par un grand escalier de granit. Qu'on juge de l'étendue de cette construction par la longueur de chacun des trois fronts, qui est de 270 pieds ! Je n'ai rien vu en Europe qui reproduisît l'effet de ces monuments washingtoniens en marbre, avec colonnes de style grec, à blancheur de cygne, et dont il y a plusieurs autres dans la ville comme :

— La *Trésorerie*, de 340 pieds de longueur;

— L'*Hôtel de la Marine;*

— L'*Hôtel des Postes,* — sans parler du Capitole.

Le premier étage de l'Hôtel des Patentes est occupé par une foule de bureaux qui examinent les inventions et accordent ou refusent des brevets. Le second étage n'a que deux salles prêtes, — celle du centre, — et celle de l'aile orientale; — la salle de l'ouest n'est pas finie. Ces salles, de 270 pieds de longueur, hautes et larges en proportion, sont d'un grandiose surprenant. L'une renferme provisoirement les collections d'histoire naturelle rapportées par l'expédition américaine qui fit le tour du monde; l'autre a des vitrines avec les modèles en petit de tous les objets patentés.

Quelques heures sont peu de chose pour voir tant de dizaines de milliers d'objets. La marine

à voiles et à vapeur, dans tous ses détails, est richement représentée ; les Américains sont en tête de bien des inventions dont les Anglais eux-mêmes font leur profit : — détails de gréement, — d'ameublement, — même des chaises faites pour suivre le mouvement du navire, et maintenir le passager *droictement assis*, comme eût dit Montaigne. Toutes les formes de chaudières à vapeur, de moteurs, vis d'Archimède, coupes de navire, modes divers de construction , font faire un cours complet sur la marche progressive de cette science. Parmi les *life-preservers* pour sauver sa vie en cas de naufrage, les ceintures, escabeaux, matelas pleins d'air m'étaient connus; mais un chapeau de feutre servant au même usage était une nouveauté. Dans la vitrine des pêcheurs était un harpon (*bomb-lance*), qui tue les baleines en faisant éclater une matière fulminante dans leur masse volumineuse, après l'avoir percée. Je laisse les chemins de fer, et j'arrive à l'économie domestique, aux conforts du *home :* — variété inouïe de lampes, de cafetières, de théières, de casseroles, et que sais-je encore? — l'imagination la plus fantastique s'est exercée sur les tuyaux de poêles pour faire parcourir à la fumée et au calorique tant de tours et de détours, que l'œil, moins obéissant que les gaz échauffés, se fatigue à les suivre. Les châssis de fenêtres offrent quelques particularités; on a beaucoup l'usage d'ouvrir les fenêtres par le haut dans ce pays.

J'omets les tissus, mais non les machines à coudre. La plus ancienne portait la date 1842; celles

de 1850 avaient encore des formes massives antédiluviennes; les grandes améliorations datent des trois dernières années. Il y en a par douzaines, de jolies, commodes, petites à entrer dans un fond de chapeau; c'est une invention américaine qui fera une révolution sociale, et ôtera l'aiguille des mains humaines pour en armer l'extrémité d'un bras d'acier. L'or californien a créé toute une collection de machines à laver le minerai, — longues, carrées, circulaires, rotatoires, alternatives, etc. Les appareils télégraphiques sont très-nombreux.

A Washington, en dehors des quartiers déjà bâtis, sur un terrain plat et désert, près du Potomac, s'élève l'Institut Smithsonien; à quelques minutes de là est le monument de Washington; parlons d'abord de celui-ci.

Un ancien Egyptien ou un Babylonien pourrait e croire sur ses terres, en face de la monstruosité ionumentale et « nationale » à laquelle Washington donnera son nom sans avoir été consulté. C'est ne tour carrée qui s'élève déjà à 180 pieds de auteur; par sa masse solitaire et les engins isposés au sommet pour y haler les matériaux, le est d'un prodigieux effet : que sera-ce quand le aura atteint les 600 pieds auxquels on veut porter! Sa base a 55 pieds de côté; son somet sera réduit à 33 pieds. L'intention primitive it de noyer le bas de cette fantaisie de Titan, ans une sorte de masse circulaire, de temple ipporté par d'énormes colonnes doriques, avec es statues sur le pourtour. Du milieu de cette

masse, haute elle-même de 100 pieds, il ne sortira plus aux regards des spectateurs que 500 pieds d'obélisque! L'intérieur de la tour est creux; c'est un sépulcre sombre, ayant la forme d'une longue cheminée contre les murs de laquelle on incruste des pierres votives données par les villes, pays et corporations. Sous un hangar voisin, on en montre quelques-unes non encore placées; en voici les donateurs:

BRÈME, qui reçoit tant de tabac d'Amérique et y envoie ses émigrants en retour, a voulu que la bonhomie allemande eût pour représentant une pierre avec ces mots: « A Washington, le grand, « le bon et le juste! — *l'amicale Bremen.* »

— Les Peaux-Rouges, les Cherokees colonisés en nation indépendante sur le territoire indien au sud de Missouri, ont envoyé leur bloc portant: CHEROKEE NATION, 1850.

— La CHINE. Sur sa pierre est un bataillon carré de hiéroglyphes analogues à ceux des caisses de thé, et formés de caractères en creux et noircis; autour est une bordure de fleurs sculptées, de branches d'arbre, et quatre figures, dont deux de guerriers et deux de sages mandarins à longue barbe.

— La TURQUIE. Un marbre sculpté en dentelle sur les bords, et au centre une inscription en or sur fond azur.

— La SUISSE. Un bloc de syénite avec des trous où étaient fixées des lettres de bronze, enlevées et déposées ailleurs provisoirement, disant: « *To the memory of Washington the free swiss confederation.* »

— Le PAPE avait envoyé un beau marbre pris du temple de la Paix à Rome. Ce morceau arriva par eau, et le matin où l'on devait le débarquer, on le retrouva brisé au fond de l'eau.

— Les ETATS-UNIS. Tout le monde a fourni son contingent de blocs : — villes, — Etats, — académies, — corps savants, — colléges, — Ecoles du dimanche, — dénominations religieuses, méthodiste, épiscopale, — jusqu'aux compagnies de pompiers, avec leurs pompes à feu sculptées pour emblèmes. Ces pierres une fois placées ne seront vues que de ceux qui monteront l'escalier en spirale de 600 pieds, dans la sombre cheminée qu'on sait, et où je présume qu'on mettra des becs de gaz. Washington, ce fermier de Virginie, fut un grand homme, même un «Jupiter indigène,» si l'on veut; mais le goût le plus baroco-babylonien préside à l'hommage qu'on lui rend. Les frais de l'entreprise sont couverts par des dons volontaires. Pour le minimum d'un dollar on achète un diplôme de membre à vie de la *Société nationale* du monument. Une gravure qui la représente est donnée par-dessus, et au bas sont les fac-simile des signatures des lions de l'Amérique, F. Pierce, Z. Taylor, M. Fillmore, M. Webster, Clay, J. Q. Adams, A. Gallatin, etc.

Le 23 octobre, je me trouvai au dîner du président. La société était d'une dizaine de personnes, dont M. de Bow, chef du département de statistique, savant bien connu en Europe par son précieux livre : *Wealth and resources of the U. S.*; le directeur de l'Observatoire, lieutenant Maury;

le professeur Henry, etc. Dîner très-soigné, mais simple, et d'une heure suivant les usages actuels de la diplomatie. Une forme mitigée de la tempérance américaine était l'ordre de la maison ; du madère après le potage, et du champagne servi pendant le reste du repas, mais rien de plus et encore à doses peu répétées dans des verres courts. M. Pierce n'a pu évidemment mettre les Européens, si fréquemment appelés à sa table, au pas avec les exaltés de la tempérance ; il n'a pas introduit peut-être par égard pour eux, au White-House, la doctrine du « poison, » — et il leur offre modérément des vins d'Europe. Cette concession a donné lieu à une manœuvre électorale pour lui ôter les voix des *tempérants*, et on a lu récemment dans les journaux des articles effrontés sur ses goûts liquoreux ! Un honnête homme qui boit deux ou trois verres à pied de « poison, » madère ou champagne par jour, a été insulté par des drôles qui font boire au public la calomnie par gallons !

M. Pierce avait à sa table un colonel, un de ses anciens collègues dans la guerre du Mexique, et il échangea avec lui quelques réminiscences de cette époque. — Les questions intérieures furent traitées après le dîner ; je parlais avec M. de Bow du nombre inquiétant d'émigrants européens, lorsque le président survenant : « Non, nous dit-il, qu'il en « vienne encore plus pour peupler l'Ouest ; nous « n'en avons pas encore assez, et nous les améri- « caniserons, je vous en réponds. Ma grand'mère « était Française, et j'ai en outre dans mes veines « du sang anglais et écossais. Cela fait les bon-

« nes nations, ajouta-t-il en souriant; notre génie « national aura plus d'aptitudes diverses. » C'était là l'expression franche, large, généreuse, jusqu'à l'imprudence du parti démocratique.

La justesse de ces appréhensions de voir une noble nationalité noyée dans un élément confus d'étrangers, me fut quelques instants après prouvée par ceux mêmes qui professent ne pas y croire. L'époque tourne à la dissolution des anciens partis; les efforts tentés dans ce sens sont les seuls qui réussissent. L'Etat de New-York, la clef de voûte de l'Union, placé entre le Sud et le Nord pour les équilibrer, est tout envahi d'étrangers, et a vu son influence s'amoindrir par suite du morcellement inouï des opinions. La presse y est devenue violente; une feuille, la *Tribune*, organe du socialisme français, travaille à renverser certaines bases fort anciennes, comme la famille, et y substituerait innocemment les théories de quelques dames et messieurs prenant leur dépravation personnelle pour le type d'une réforme désirable. Je ne m'étonnai donc pas d'entendre dire : « Il y a trop d'étrangers et d'idées étrangères là. » Cependant comme la masse est saine encore, et que les échappés d'Europe finiront à la longue par ne plus confondre l'anarchie avec le principe républicain lui-même, le mal n'est que limité et intermittent. Ce que les émigrants n'ont pu apprendre chez eux sur la liberté politique, l'Amérique le leur enseignera, — au prix de bien du malaise, sans doute.

« Mes opinions sont connues, dit M. Pierce, et « je n'ai jamais été homme de parti, dirigeant

« des agitations. Je comprends peu les partis, et « ceux de New-York me surprennent. Ces jours-ci « un inconnu est venu de New-York pour me « voir dans mon bureau : « Je vous donnerai, m'a-« t-il dit, la clef de la situation à New-York. — Je « suis surchargé de besogne, lui ai-je répondu. — « Alors donnez-moi une autre heure. — Merci « infiniment ; je n'ai jamais bien compris vos partis « jusqu'à ce jour, et me voici trop vieux pour y « réussir mieux que par le passé, malgré votre « offre obligeante. » — Je le renvoyai »

Il y aurait là quelque obscurité pour toute personne peu au fait des questions politiques américaines ; pour l'éclaircir, voici la liste des trente-cinq partis existant à New-York et dont j'ai eu connaissance ; j'y joins quelques notes explicatives que je me suis procurées :

Republicans, fusion pour s'unir contre l'esclavage.

Whigs, *Whigs démocrats*, } identiques, dit-on.

Woolley heads, — *têtes crépues*, — whigs votant contre l'esclavage.

Silver-greys, — têtes grises, — whigs votant pour le maintien de l'esclavage.

Prohibitionists, *Temperance party*, } contre les boissons alcooliques avec nuances.

Stringent licensers ; voudraient un compromis contre les ennemis et les amis des boissons.

Moral suasionists. Les mêmes que ci-dessus.

Constitutional rights party ; nom figuré pour les cabaretiers, liquoristes, etc.

Liquor dealers ; nom propre des susdits.

Tee totallers : ceux qui ne boivent que de l'eau et du thé.

Democratic republicans ; anciens démocrates.

National democrats ; démocrates fortement en faveur du maintien de l'Union, même en concédant tout aux maîtres d'esclaves.

Hunkers ; vieux intraitables du parti démocratique.

Barnburners ; la jeune Amérique démocratique opposée aux Hunkers.

Hard Shell Democrats ; démocrates *durs*, comme les Hunkers, — sont pour l'esclavage.

Solf Shell D.; démocrates *tendres*, analogues aux Barnburners, décidés contre l'esclavage.

Half shell D.; démocrates *demi-durs*, voulant un compromis entre les susdits.

Reformers ; parti qui veut des réformes administratives et de la moralité dans la municipalité, avant tout.

American democracy ; sorte de know-nothings.

United Americans ; organisation formée pour favoriser les know-nothings.

Know-nothings ; parti national opposé aux étrangers.

American party ; sorte de demi-know-nothings.

Know-somethings, ou *sage-nichts*, ou *beer-drunkards*, ou *lagermen*; parti allemand de buveurs de bière.

Choctaws? (C'est le nom d'une tribu indienne.)

Hindoos ; ce sont des know-nothings.

Sons of the republic ; enfants de la république, sorte d'organisation formée comme les United Americans, pour favoriser les know-nothings.

Templars ; fanatiques pires que les know-nothings; chasseraient à la chinoise tous les étrangers.

Land reformers ; nom poli pour quelques étrangers qui ne voudraient pas payer de loyers et de fermages.

Anti-renters ; voudraient qu'après avoir reçu 100 ans de loyer, on cessât d'être propriétaire de ce qu'on a loué.

Liberty party garrisonians ; abolitionnistes violents.

Practical democrats?

German democrats ; démocrates allemands.

Working men ; les travailleurs.

Dans ce défilé il n'y a réellement que deux grands partis politiques, les whigs et les démo-

crates ; mais chacun d'eux s'est vu en présence de trois questions qui s'imposent : la perte de la nationalité si l'émigration augmente,— l'esclavage,— et la tempérance. — Cela scinde les deux anciens partis fort joliment; et comment l'éviter ? Prenez trois questions dont chacune peut se trancher par un *oui* ou par un *non*, et obligez à voter sur toutes les trois, cela fait huit votes différents possibles ou huit partis au sein des conservateurs, et autant au sein des libéraux démocrates ; c'est-à-dire seize en tout. Puis entre les oui et les non, il faut placer les nuances, les gens à compromis. — Sauf ce qui repose sur ces questions, tout le reste n'a pas de portée, à la seule exception de la fusion de divers partis en *Reformers* à New-York, pour empêcher la concussion des fonds municipaux. L'ambition privée des meneurs pousse aussi à des scissions de partis. A tout prendre, c'est heureux quand une grande question nationale, morale ou sociale s'incarne dans certains esprits qui la patronnent de préférence à toute autre; c'est un indice non d'étendue d'esprit, mais d'énergie, de ressort moral ; c'est par là que la cause de la tempérance a tellement avancé.

La question de l'esclavage est une de celles dont M. Pierce est le moins content. Il ne veut pas qu'on y touche actuellement, pour ne pas amener la ruine de plusieurs Etats. Le peu de familiarité d'un Européen avec les coutumes américaines l'expose à des objections embarrassantes. Je parlais à M. de Bow du manque de sécurité pour les relations de famille, comme de la plus triste conséquence de

l'esclavage : « Oh ! me répondit-il, dans la Nou-« velle-Angleterre, il y a plus de familles volon-« tairement séparées à un moment donné, que la « force n'en sépare parmi nos esclaves; le Yankee « est le plus souvent hors de chez lui pour affaires. »

Cette déplorable institution a déjà tout divisé: — les Etats le sont en sol libre, et sol non libre; —les dénominations religieuses en couleur du Sud, où la discipline ecclésiastique admet l'esclavage, et en couleur du Nord, où l'inverse a lieu;—les partis politiques, whigs, démocrates, know-nothings, ont tous donné sur cet écueil. Poser la question de l'esclavage est une petite guillotine de tous les efforts nationaux qu'on tenterait dans quelque but que ce fût. Les ennemis le savent et en profitent; les Américains le savent aussi, et s'entêtent cependant toujours plus, dans le Sud, à conserver l'esclavage !

Il s'opère donc dans tous les domaines une sorte de dédoublement de l'Union. Les Etats du Nord ne peuvent pas renier la civilisation moderne et passer au parti de l'esclavage, pour plaire au Sud. Un peuple chrétien arrivé à la lumière sur un tel sujet ne recule plus.

La statistique des Etats-Unis a remarquablement bien marché, aux mains de M. de Bow. Il travaille sur les données du recensement de 1850. Le volume publié par lui en 1854, intitulé *Vues statistiques sur les Etats-Unis*, est un vrai trésor d'informations variées sur le présent, et même sur le passé de son pays.

Je l'ai quelquefois consulté avec fruit en écrivant ces pages.



CHAPITRE IX.

L'Institut Smithsonien.

Un homme qui doit une rare célébrité à son testament, est M. James Smithson, fils naturel de Hugh, duc de Northumberland, et d'Elisabeth, nièce de Charles le Fier, duc de Sommerset. Il était un homme d'un esprit très-cultivé, et de manières polies et agréables, quoique excessivement réservées. La libéralité de son père l'avait mis à même de consacrer son temps aux sciences, et principalement à la chimie pour laquelle il avait un goût remarquable. Il voyagea beaucoup pour son instruction, ne resta jamais longtemps dans le même lieu, et donna la préférence au continent sur l'Angleterre. Ses vues étaient cosmopolites à un degré extraordinaire, quoique l'Anglais se retrouvât en lui dans la prédilection marquée avec laquelle il envisageait les institutions monarchiques de son pays; les républiques ne lui étaient point sympathiques. Il ne se maria jamais, et fut absorbé à des travaux de chimie, de minéralogie et de géologie dans lesquels son esprit inventif se manifesta, et trouva matière à une trentaine d'écrits adressés à diverses sociétés savantes. Son talent pour les analyses chimiques les plus subtiles était en lui l'objet

d'une sorte de vanité, à laquelle se rattache une anecdote qu'il aimait à citer : une larme coulait sur la joue d'une dame; il parvint à en recueillir une portion dans un vase de cristal, et après l'avoir soumise à des réactifs, y découvrit un sel appelé alors *microcosmic*, avec du muriate de soude et trois ou quatre autres substances salines en dissolution.

M. Smithson, membre de la Société royale de Londres, fut lié étroitement avec Wollaston, Cavendish et d'autres notabilités scientifiques. L'ambition de se faire un nom le travaillait, et il a déclaré par écrit que le meilleur sang de l'Angleterre coulant dans ses veines ne lui suffisait pas, et qu'il désirait vivre dans la mémoire des hommes lorsque les titres des Northumberland et des Percy seraient oubliés. Son testament lui en fournit le moyen. A sa mort, arrivée à Gênes en 1838, il légua sa fortune à un neveu, avec la clause qu'au cas de décès de celui-ci sans héritiers directs, le montant en passerait « aux Etats-Unis d'Amérique, « pour fonder à Washington, sous le nom d'Insti« tut Smithsonien, un établissement favorisant « l'accroissement et la diffusion des lumières parmi « les hommes. » Le décès du neveu dans les circonstances prévues, arriva en effet peu d'années après, et le gouvernement américain députa en Angleterre M. Rush de Pensylvanie pour suivre les démarches délicates nécessaires au recouvrement du legs Smithson. L'envoyé rapporta une forte somme en or anglais, qui frappée à la Monnaie de Philadelphie, rendit 516,169 dollars. Le

gouvernement fédéral, dépositaire de cette valeur, en perdit une partie par des prêts malheureux; mais grâce à un louable sentiment d'honneur, il couvrit le déficit. Aujourd'hui, après les énormes dépenses déjà prélevées, le capital accru d'une portion des intérêts se monte à 654,328 dollars, et reste aux mains du gouvernement fédéral, au taux ordinaire de ses emprunts, six pour cent par an. C'est donc près de 40,000 dollars de revenu annuel, somme qui a été envisagée dès l'origine comme requise pour permettre à l'établissement une activité un peu étendue.

La politique de M. Smithson, pour garantir à sa fortune l'emploi le plus fidèle possible, a été couronnée de succès. Il a lié à son but la loyauté de la grande nation américaine, par la préférence honorable et libre qu'il lui a accordée à la face du monde. D'autre part, aux yeux des patriotes anglais, il est justifié par la circonstance que sa pensée généreuse était d'abord destinée à la Société royale de Londres, lorsqu'un malentendu lui fit tourner son regard ailleurs.

Les Américains commencent aujourd'hui à recueillir quelques bienfaits de la faveur que leur accorda M. Smithson; mais pendant plusieurs années ils ne sentirent que les épines d'une responsabilité sans précédents. « L'accroissement et la diffusion des lumières, » buts pour lesquels M. Smithson avait donné sa fortune, paraissent une chose simple et facile à comprendre; mais quand il s'agit de les réaliser dans toutes les branches par un établissement unique, c'est un problème nou-

veau, et qui n'a même jamais été posé depuis que le monde existe. A cela s'ajoutait la considération que les lumières doivent être répandues parmi « les hommes » et non dans un seul pays, les Etats-Unis, par exemple, mais aussi en Europe, et en un mot partout où cela est possible. Les esprits se mirent à l'œuvre, et quoique l'on ne manque ni de hardiesse, ni d'originalité aux Etats-Unis, les solutions proposées pour répondre au problème Smithson furent loin d'y satisfaire; elles manquaient d'universalité, et elles ne tenaient pas compte de la faiblesse du revenu dont on disposait pour faire face à des prétentions excessives. On parla un peu de fonder une bibliothèque immense à Washington, ou un musée, ou enfin des prix pour les meilleures réponses à des programmes nouveaux; l'idée de donner des cours populaires dans le pays, ou d'imprimer à millions d'exemplaires les livres et brochures d'une utilité certaine, échoua comme trop locale et trop coûteuse.

Un acte du Congrès de 1846 donna à l'Institut Smithsonien sa charte, mit à sa tête le président et le vice-président des Etats-Unis, et constitua un comité de régents de l'établissement, avec mission d'élire un secrétaire pour organe de leurs volontés. L'article 5, le principal, stipule la construction d'un édifice convenable pour renfermer « des salles où l'on disposera sur une grande échelle des « objets d'histoire naturelle, y compris un cabinet « de minéralogie et de géologie, un laboratoire de « chimie, une bibliothèque, une galerie de beaux-« arts et des salles de cours. » Cependant ces

traits extérieurs ne prescrivaient rien pour le mécanisme de l'Institut, destiné à l'avancement des connaissances; et s'il y en a un aujourd'hui, si la valeur et la réputation de l'établissement se sont accrues dans le monde, cela est dû au secrétaire, le professeur Joseph Henry, qui fit adopter en 1847 un plan d'organisation. En voici les bases; elles sont curieuses à plus d'un titre, surtout ayant été créées sans précédents.

— L'Institut Smithsonien n'est pas un établissement national, mais une fondation privée dont le gouvernement fédéral est le curateur ou fidéicommissaire, et dont il administre la fortune.

— Le but de l'Institut est de répandre les lumières, non pas dans la ville de Washington ou aux Etats-Unis seulement, mais autant que possible sur tout le monde civilisé. C'est ce qui est imposé par le langage du testateur et par ses opinions connues, dont l'une, retrouvée écrite de sa main dans ses papiers, dit : « L'homme de science n'a pas de « patrie ; le monde est sa patrie ; tous les hommes « sont ses compatriotes. »

— Les deux objets ou programmes prescrits par M. Smithson sont l'*accroissement* et la *diffusion* des connaissances. La découverte de nouvelles vérités forme le premier de ces programmes; une foule de sociétés savantes n'en ont pas d'autre. La vulgarisation ou popularisation de ce qui est déjà connu est le second programme, qu'ont adopté certaines sociétés et la plupart des établissements ordinaires d'instruction, colléges, académies.

— Aucune branche de connaissances n'est ex-

clue de l'intention du donateur, qui lui-même les envisageait toutes comme se groupant en un seul grand système de vérités. — Une remarque qui n'a pas été faite, c'est que la religion a été cependant tacitement exclue de ce programme ; mais il est à considérer qu'envisagée comme science, elle est mieux pourvue par ses nombreux séminaires libres, aux Etats-Unis, qu'aucune autre étude spéciale. — Le plan du professeur Henry est d'affilier, s'il était possible, à l'Institut Smithsonien, tous les hommes de talent de l'Amérique, et de les soutenir dans la limite des ressources de l'institution. L'encouragement est ce dont les inventeurs de vérités importantes, mais non immédiatement traduisibles en articles de commerce, ont le plus pressant besoin en Amérique. Les gouvernements ne font presque rien pour eux, et il faut que l'appui vienne de quelque côté. L'Institut aide les savants engagés dans des recherches importantes, par des secours pécuniaires directement applicables à des appareils scientifiques, par le prêt de matériaux, échantillons, pièces et instruments tirés de ses laboratoires et de ses musées, et enfin par la publication gratuite des résultats de leurs travaux. Ce dernier point est très-important. C'est, pour un homme, un avantage considérable que de limiter les dépenses de temps et d'argent au travail d'une découverte, et de n'avoir pas à subir une perte ultérieure par sa publication. Le nombre de personnes qui achètent un ouvrage rendant compte d'un travail nouveau, est souvent en raison inverse de la valeur et de la nouveauté du

contenu ; parce que tout inventeur doit nécessairement, pour l'objet que sa découverte concerne, être en avance sur le commun des lecteurs. L'Institut y remédie en publiant annuellement un volume in-quarto de mémoires originaux, dans lesquels doivent être obligatoirement des découvertes de valeur. La qualification des mémoires présentés, pour paraître dans les publications smithsoniennes, est décidée d'avance par un jury d'experts éminents dans des branches spéciales, auxquels le secrétaire soumet les travaux des candidats et demande un verdict. Les premiers savants de l'Union américaine y prêtent leur concours. Toute théorie hypothétique, dont aucune vérification n'a été faite, est refusée par un article précis du règlement. Comme les titres de Bulletins, de Mémoires, d'Annales, de Transactions, etc., ont été déjà accaparés par beaucoup de publications savantes périodiques, le professeur Henry a imaginé le titre de *Contributions smithsoniennes aux connaissances* pour les publications de l'Institut ; ce titre lui a été en quelque sorte inspiré par les paroles mêmes du testament de M. Smithson (1).

La diffusion des lumières s'opère encore par les *Contributions smithsoniennes*, en y insérant de temps à autre des études ou résumés faits par des savants consommés, dans le but de mettre à jour l'état actuel de la science sur telle ou telle branche. — L'Institut échange ses publications contre celles des principaux corps savants du monde, au nombre de deux cent soixante-trois, et

(1) « *Smithsonian Contributions to know ledge.* »

se forme ainsi une belle bibliothèque. Ces recueils sont en réalité les sources originales d'où l'on a tiré les principes les plus importants des connaissances positives acquises au monde actuel; et il est probable que si les savants devaient opter entre leur conservation ou celle des ouvrages spéciaux, ils leur donneraient la préférence. Les gouvernements ont partout favorisé ces échanges, et dans aucun pays on ne prélève de droits de douane sur ce qui est destiné à l'Institut Smithsonien ou sur ce qui en vient. L'Institut se charge aussi de faciliter les relations entre les sociétés des Deux Mondes, en mettant ses agents à leur disposition, et il a ainsi opéré un échange de trois mille huit cent trois caisses d'imprimés et objets de science, en 1854. Pour qui connaît l'insécurité des relations entre les deux continents, ce seul avantage paraîtra bien considérable. — Des *lectures* ou séances publiques sont données chaque hiver dans l'Institut sur des sujets variés; les dernières furent:

— « Sur l'histoire du chameau, » par l'ex-ambassadeur en Turquie, G. P. Marsh.

— « Sur la nature et la guérison des atteintes « des serpents venimeux et des flèches empoison- « nées, » par le docteur Brainard.

— « La zone des petites planètes, » par le professeur Loomis.

— « Le télégraphe américain pour les alarmes « d'incendie, » par le docteur Channing.

— « L'Union américaine, » côté historique, par le professeur H. Reed.

— « La météorologie, » par M. Russell.

Deux autres emplois que remplit l'Institut, c'est de répondre aux informations qu'on lui demande de toutes les parties des Etats-Unis, sur les questions et les livres scientifiques. Dans aucun pays il n'y a plus de liberté d'esprit, d'originalité d'opinion, et moins de docilité à admettre sans contrôle ce qui est reçu; aussi à côté de demandes judicieuses, l'Institut reçoit-il une quantité de communications visionnaires, pour renverser les principes des sciences les mieux établies, ou pour exposer quelque solution de la quadrature du cercle, de la trisection de l'angle, du mouvement perpétuel, de la multiplication du travail moteur ou d'un nouveau système de l'univers. Jusqu'à présent le secrétaire a eu la patience de faire à ces esprits dévoyés et ignorants tout le bien dont ils sont susceptibles, en leur répondant consciencieusement par les objections propres à les éclairer sur leurs chimères.

Les demandes sur les bibliothèques dans lesquelles tel livre ou tel document peut se trouver ont de l'importance. Le besoin d'avoir un catalogue général de tous les livres des principales bibliothèques du Nouveau-Monde, et de rendre l'Institut un centre d'informations bibliographiques, a fait éclore une idée nouvelle : celle de convenir d'un mode uniforme pour l'impression des catalogues, et de pouvoir y intercaler des titres nouveaux entre les anciens, quand on fait une édition rajeunie du catalogue. Dans ce but, le professeur Jewett a eu la pensée de stéréotyper sur une plaque séparée chaque titre d'ouvrage destiné au catalogue; la conservation,

dans un dépôt, de toutes les plaques stéréotypées, permet de faire autant d'éditions nouvelles qu'on voudra, et même de suivre des systèmes de classification différents des premiers, en n'ayant d'autre peine que celle de ranger les plaques dans un autre ordre. Les difficultés d'exécution ont été surmontées. Sans une organisation de cette sorte donnée aux richesses de plus en plus effrayantes des bibliothèques, un obstacle sérieux sera opposé aux recherches, par l'encombrement ; on évalue déjà à plus de vingt mille le nombre des volumes et brochures publiés annuellement dans le monde avec la prétention d'accroître les lumières.

L'Institut Smithsonien est resté pendant plusieurs années sans avoir une demeure à lui ; le but de ce retard était de grossir sa fortune, jugée insuffisante, en capitalisant les intérêts. En 1853 seulement on mit la main à l'œuvre, et aujourd'hui, de presque toutes les parties élevées de la ville de Washington, on peut voir la nouvelle bâtisse. Sur un terrain désert, espèce de lande, pas très-éloignée du Capitole et au dehors de la ville proprement dite, on aperçoit un énorme édifice solitaire, long, sombre, surmonté d'une forêt de tours et de tourelles. C'est obliquement qu'il se présente d'abord, et il ne révèle aucune symétrie ; une dizaine ou douzaine de clochetons et clochers tous différents de forme et de hauteur, et terminés par des pointes ou par des plates-formes crénelées, donnent l'idée d'une construction faite peu à peu avec les âges ; et cela, ajouté à la couleur sérieuse et triste du grès rouge dont le tout est bâti, fait pen-

ser à quelque antique monastère noirci par les siècles et remontant à l'aurore de la civilisation. En approchant et se plaçant en face de l'édifice sur son axe, on ne voit plus autant de clochers, car plusieurs sont masqués par d'autres, et l'aspect ne manque ni de symétrie ni de beauté. La façade a 450 pieds de développement; le corps de l'édifice a des clochers aux quatre angles ; deux ailes contiguës et moins élevées sont pourvues de tourelles; la plus haute pointe a 150 pieds d'élévation. Le style est ogival, ou « romanesque, » comme s'exprime le guide.

Dans l'antichambre un chien semble sur le point d'aboyer; en y regardant de plus près, on reconnaît qu'il est en marbre et remarquablement imité, — un pur enfantillage. Le corps de l'édifice est vide et a l'air d'une nef d'église gothique par son étendue, ses piliers élevés et ses grandes fenêtres; on y disposera une collection d'histoire naturelle. La salle du professeur Henry, le secrétaire, est meublée de gothiques fauteuils recouverts de cuir et analogues à ceux des Pères Pèlerins du Mayflower ; c'est un autre enfantillage. Le professeur est un homme de haute taille, large de figure, à l'air sérieux et bon, et portant un des fronts les plus nobles et vastes qu'on puisse imaginer; sa physionomie indique une extrême rapidité de conception, mais elle est un peu soucieuse; on s'étonne même qu'elle ne le soit pas davantage quand on sait les attaques que l'envie et l'esprit de parti ont dirigées contre lui. M. Henry occupe la place d'un Fontenelle américain ; il a bien plus de profondeur

réelle dans les sciences que le célèbre secrétaire perpétuel de l'Académie française, et à côté de cela une courtoisie, un atticisme parvenu à un degré très-rare dans son pays. C'est une magnifique intelligence. Il a jaugé la valeur scientifique de ses compatriotes, et apprécié ce qu'ils peuvent faire ; mais il sait aussi qu'ils dirigent trop peu leurs efforts vers les nobles conquêtes de la science, et que l'Europe où les terres à cultiver manquent, s'est créé une compensation dans les domaines infinis de la pensée et de l'étude des faits. Le compliment que j'adressai au professeur sur le grandiose de l'édifice smithsonien, fut décliné avec la remarque que ce grandiose était absurde et le style également. Des sommes énormes dépensées en grès rouge et en mortier ne valaient rien suivant lui, et la science ne saurait profiter que de ce qu'on dépense directement pour elle. Les peuples qui débutent aiment ces édifices coûteux ; l'époque de leur enfance est celle de leur architecture, et si on veut prouver que la nation américaine est un enfant dont le corps se forme et dont l'esprit apparaît à peine, il faut continuer à entasser des pierres. L'édifice a coûté 300,000 dollars.

Nous visitâmes le cabinet de physique, deux laboratoires de chimie, des collections immenses de reptiles et de poissons pour aider aux travaux des savants et de M. Agassiz spécialement ; le dépôt des publications de l'Institut, et une belle bibliothèque scientifique formée principalement par des échanges. La salle des séances publiques ou *lectures* est un hémicycle pour deux mille personnes,

bâti ou plutôt rebâti d'après les plans du secrétaire et en conformité avec les principes de l'acoustique; la construction, ainsi que celle du reste de l'édifice, en avait été décidée sans son concours, et il a eu plus tard beaucoup à lutter pour y introduire quelques améliorations. Un vaste salon contenait une exposition de portraits plus grands que nature, de toutes les races indiennes encore existantes, qu'il a été donné au peintre Stanley de retrouver. Dix années ont été consacrées à former cette collection inestimable, et dont la valeur ne fera qu'augmenter à mesure que les Indiens se fondent ou s'éteignent; elle n'a pas encore trouvé d'acheteur. Les traits indiens ont partout cette rude impassibilité de l'homme sauvage ; les teints d'un rouge cuivré, quoique admettant plusieurs nuances, et les costumes mi-européens ou uniquement sauvages, donnent une originalité piquante à cette assemblée, à ce concile muet des anciens maîtres du Nouveau-Monde.

D'une des tourelles nous pûmes jouir d'une vue étendue sur la ville de Washington : elle est en briques ; mais tous les édifices publics, la plupart d'une énorme dimension, se détachent de ce fond sombre par la couleur blanche du marbre dont ils sont construits, et ont un air de grandeur imposante. L'Athènes antique devait avoir une apparence analogue, et le genre d'architecture y était le même. — Je reviens aux travaux de l'Institut.

La difficulté pour l'Institut était d'imprimer un mouvement aux inventions scientifiques et artistiques, et on peut dire que le plan du secrétaire y a

réussi au delà de toute espérance. La vie scientifique circule déjà aux Etats-Unis bien plus qu'avant la création des *Contributions smithsoniennes* et des secours de toute nature sont donnés aux inventeurs et aux explorateurs. Sept volumes in-quarto de *Contributions* ont paru ; la botanique, la zoologie, l'anatomie d'espèces américaines, y ont apporté de nouvelles richesses. Les antiquités du bassin de l'Ohio et du Mississipi, qui tendent toujours plus à disparaître devant les travaux des colons, ont été relevées à temps par M. Haven et publiées avec beaucoup de planches dans le septième volume. Elles consistent surtout en monticules ayant la forme étrange d'une épée droite ou recourbée. Les antiquités du Mexique, lien des civilisations éteintes du Nord et du Sud de l'Amérique ont été aussi traitées, et M. Sawkins a publié ses travaux sur les monuments de Mitla.

Des travaux sur la mécanique, sur le magnétisme terrestre, sur l'éclipse annulaire de soleil le 26 mai 1854, ont obtenu aussi le concours de l'Institut. Les aurores boréales, dont les apparitions semblent suivre une loi en Amérique, ont été un objet d'étude pour le professeur Olmsted, de Yale-College. Elles ont une période dont la durée est de 65 ans ; pendant 20 ans, elles sont d'une fréquence et d'une intensité remarquables, et elles s'éteignent pendant les 45 années qui suivent.

Les observations météorologiques ont été établies par l'Institut sur toute la surface du pays, grâce à la libéralité avec laquelle il a fourni trois

cents stations, d'excellents instruments tous comparables. Ces travaux, commencés depuis plusieurs années, permettront de déterminer les lois du climat; mais la réduction en tableau des observations déjà faites rend une œuvre entreprise sur un pied aussi vaste, lente et difficile.

Aucune époque n'a vu entreprendre plus d'explorations dans le Nouveau-Monde que les cinq ou six dernières années; elles ont toutes trouvé dans l'Institut Smithsonien un appui, consistant en instructions, cartes, instruments et appareils propres à bien diriger les recherches; il a même inventé et fait exécuter des instruments nouveaux pour répondre aux besoins. Le tableau de ces expéditions, presque toutes calculées pour augmenter le champ des sciences physiques et naturelles, offrira quelque intérêt :

— Fixation des limites orientales entre le Mexique et l'Union, par le major Emory. Terminée en 1853.

— Levé en 1853 de cinq tracés de chemins de fer pour arriver à l'océan Pacifique :

1° Tracé vers l'Orégon, levé par le gouverneur Stevens.

2° Tracé du 38e parallèle, par le capitaine Gunnison, en partant du Kansas; il fut tué avec ses compagnons par les Indiens, près du lac Sévier; mais plus tard ses papiers furent restitués.

3° Tracé du 35e parallèle par le lieutenant Whipple; il partit de Fort Smith sur l'Arkansas, et arriva à San-Pedro et San-Francisco.

4° Tracé du 32e parallèle par divers officiers,

entre San-Diego sur l'océan Pacifique et Preston sur la rivière Rouge.

5° Exploration des montagnes Rocheuses, en hiver, par le colonel Fremont, sur la ligne centrale parcourue par le malheureux Gunnison. Il ne trouva que quatre pouces de neige sur les passages les plus élevés.

— Deux voyages, l'un de MM. Beale et Heap, l'autre de M. Soulé Bowman, à travers le continent, vers la Californie; le premier au sud, le second au travers de la Mormonie.

— Un voyage du capitaine Marcy, en 1854, dans le Haut-Texas aux sources du Brazos.

— Un voyage du lieutenant Couch au Mexique.

— Départ du comte Cypriani, ex-gouverneur de Livourne, à travers les montagnes Rocheuses et la Mormonie pour la Californie. Il y avait là une nombreuse escorte et onze hommes de science.

— Un voyage du professeur Baird, de l'Institut Smithsonien, en 1854, dans plusieurs Etats de l'Union, pour en rapporter des collections d'histoire naturelle.

— Voyage du docteur Hoy dans le Kansas, en 1854, pour y former des collections.

— Voyage du révérend Barry dans le Wisconsin nord, en 1854, pour le même but.

— Expédition de six bâtiments partie en 1853 par ordre du gouvernement fédéral pour explorer les mers de Chine et le détroit de Behring ; elle a déjà envoyé des collections.

— Levé du cours du Parana par le vapeur *Water-Witch* de la marine des Etats-Unis, en 1853.

— Deux expéditions du lieutenant de marine Mac Rae dans les Cordilières, entre le Chili et la Confédération Argentine, en 1853.

— Expédition du Japon sous le commodore Perry, qui revint en 1854, après avoir conclu un traité de commerce.

— Sondages et observations de vents et de courants dans l'océan Atlantique par le brick *Dolphin*, capitaine Lee, pour perfectionner la navigation. Le Congrès a fait publier les résultats.

— Expédition arctique du docteur Kane, à la recherche de B. Franklin. M. Grinnell en fit les frais.

— Exploration des parages et de l'intérieur de la côte africaine de Liberia, par le lieutenant Linch, en 1852-1853.

— Expédition du canal de Darien en 1854. Les Français et les Anglais en faisaient autant de leur côté; les Américains manquèrent tous périr et furent sauvés par les Anglais.

— Exploration de la vallée de l'Amazone par MM. Herndon et Gibbon.

— Départ de M. Scrope, de New-York, pour le Pérou en 1852. Sans nouvelles.

— Séjour du missionnaire Th. Steele au cap Palmas, 1853. Il a pu envoyer des collections, mais y est mort.

En définitive l'Institut Smithsonien a :

1° Donné son concours à tous les hommes de science travaillant dans les divers Etats de l'Union, et imprimé l'impulsion à des recherches nouvelles;

2° Établi un échange sur un large pied entre les travaux scientifiques des Deux Mondes;

3° Facilité à toutes les autres sociétés savantes des Etats-Unis leurs relations avec les sociétés analogues de l'Europe.

Cette vie a été méconnue par quelques personnes, qui eussent voulu pétrifier l'établissement en une bibliothèque monstre. Des revenus primitifs, 30,000 dollars, on en réclamait 25,000 seulement pour acheter des livres. D'après ce plan, avant la fin du siècle, un à deux millions de volumes eussent été entassés à Washington; il eût fallu un quartier de ville, un square pour les loger, et une escouade de surveillants pour en prendre soin. Ce qui excitait leur ardeur, c'est la jalousie des grandes bibliothèques d'Europe : celle de Paris avait huit cent vingt-quatre mille volumes en 1848, celle de Munich six cent mille, et celles de Berlin, de Copenhague, de Pétersbourg, et de Londres dans le Musée britannique, ont toutes près d'un demi-million de volumes. Aux Etats-Unis il n'y a aucune bibliothèque atteignant cent mille volumes; les plus grandes sont : l'Athenœum de Boston, le collége Yale, le Congrès de Washington avec cinquante mille chacune, Philadelphie soixante mille, et l'université Harward, près de Boston, quatre-vingt-quatre mille. Des bibliothèques immenses peuvent convenir à des villes comme Berlin, Paris, Londres, où il y a un demi-million, un et même deux millions d'habitants à portée d'en faire usage journellement; en outre, tout est établi là dans le même esprit, et la science de nations comptant vingt et trente millions d'hommes se centralise dans ces capitales, au moyen de magnifiques et nombreux établisse-

ments d'instruction et de haute science. — Or, rien de tout cela n'existe à Washington. Cette ville avait quarante mille habitants en 1850; et elle en comptera cinquante mille aujourd'hui; elle a de bonnes écoles publiques, quatre colléges reposant sur des fondations privées, mais aucune de ces académies répandues dans une foule d'autres lieux. Les membres du Congrès ont pour leur usage une fort belle bibliothèque dans le Capitole même, remplie d'ouvrages précieux, et s'enrichissant annuellement d'acquisitions pour une valeur de 30,000 francs, montant de l'allocation du gouvernement. Aussi l'idée enfantine de ne voir « l'ac« croissement et la diffusion des lumières » de M. Smithson, et l'intention de la charte du Congrès, que dans une accumulation énorme de livres, à l'imitation de quelques grandes bibliothèques d'Europe, n'a-t-elle pu prévaloir, dans un pays et une capitale où la centralisation répugne à l'esprit national? C'est à peine si Boston et peut-être New-York réuniraient aujourd'hui les conditions rendant désirable l'établissement d'une immense bibliothèque sur le pied des capitales d'Europe. — Cependant l'âpreté des partisans de la bibliothèque seule a suscité une énorme dose de discussion, dont le levain remplit les rapports et contre-rapports annuels publiés jusqu'ici. Le bibliothécaire, M. Jewett, homme de talent dans sa partie, et moteur de toute cette résistance aux branches d'activité smithsonienne autres que l'achat de livres, a dû quitter l'établissement. Il y a eu des existences troublées par ces contestations

et le professeur Henry, dont les vues et les peines eussent dû mériter la sympathie et l'admiration, pour le mécanisme qu'il a su monter et dont aucun modèle ou même essai n'existait encore, a subi des attaques amères. Il y avait des cerveaux trop étroits pour le comprendre ; cependant il commence aujourd'hui à être partout mieux soutenu, et même vivement apprécié par les vrais savants, en vue desquels il a subi tant de luttes contre plusieurs des régents et des employés de l'Institut, et contre un journalisme ignare et violent.

L'Institut Smithsonien, tel qu'il existe, a une place dans l'histoire des grands développements de l'humanité, par sa conception et son exécution originales, plus efficaces que dix bibliothèques pour susciter des inventions nouvelles. Cependant je me hasarderai à demander si l'universalité des travaux auxquels il donne son appui, ne débordera pas promptement ses ressources, dès que les hautes sciences et les lettres, en Amérique, sortiront de l'état rudimentaire où on les trouve ? Tant que les idées ingénieuses et nouvelles élaborées pendant l'année et ayant besoin d'appui, peuvent entrer dans un ou deux volumes in-quarto, c'est bien ; mais il faut souhaiter que cela dure peu. Néanmoins les fondements, tels que les a posés le professeur Henry, sont solides, et l'Institut Smithsonien, en se débarrassant en faveur de quelque établissement analogue, des sciences morales et politiques, des lettres et des beaux-arts, pourra fournir indéfiniment sa course dans le domaine de

la *philosophie naturelle*, pour employer le terme anglais. Néanmoins l'Institut offre encore cette majestueuse unité de toutes les connaissances humaines poussées sur un même front ; on sent là cette harmonie dont les écoles des philosophes grecs ou des savants italiens de la renaissance devaient donner une impression rudimentaire; on y surprend l'homme au complet. Un secrétaire assez universel pour comprendre avec sympathie toutes les branches, est un accident heureux; il importe à la perpétuité de l'Institut qu'il ne soit pas sans successeur, quoiqu'on puisse dire de ces hommes qu'ils naissent et qu'on ne les crée pas.

CHAPITRE X.

Chemin de fer pour la Californie.

A Washington, je visitai quelques-uns des ministères : la marine, la guerre, les levés topographiques. L'armée se montait alors à 13,000 hommes, et son pied de guerre est 25,000. Heureux pays! de pouvoir maintenir l'ordre avec une poignée de soldats, destinés, non contre les mécontents de l'intérieur, — il n'y en a point, — mais contre les Indiens de l'extérieur. Il est très-difficile de trouver des recrues pour l'armée, surtout dans les stations éloignées, tant que la guerre ne vient pas animer les esprits. Une compagnie du Nouveau-Mexique, qui avait reçu l'ordre de se rendre dans le Haut-Texas, afin d'aider à y construire des puits artésiens, vient d'y arriver forte de douze hommes seulement! La flotte est plus considérable que l'armée, proportion gardée de la grandeur du pays. On l'augmente de 15 ou 16 grandes frégates, dont deux ont été lancées ces jours-ci dans les eaux de la Delaware et du Potomac, à Philadelphie et à Washington. Les journaux ont répandu de si absurdes vanteries sur ces frégates, capables de battre les plus grands vaisseaux de ligne, *anglais* il va sans dire, que le chef du chantier de

Philadelphie haussa les, épaules quand je lui en parlai. Les Américains sont quatre ou cinq fois plus faibles que l'Angleterre, sur mer, en vaisseaux de guerre, et ne savent pas manœuvrer en escadre. Leur force est ailleurs. Quant aux feuilles publiques, d'une frégate percée pour 60 canons, et apte à en porter commodément une trentaine seulement, elles font un monstre en état de couler un vaisseau de 120. « Ils accumulent des masses énormes de nuages sans eau... Méthode vicieuse du style, » a dit un de leurs censeurs indigènes. Puissent leurs gloires être toujours ailleurs que dans des tueries d'hommes! c'est le vœu d'un de leurs sincères amis.

Il est réjouissant de voir l'intelligence apportée par les départements fédéraux à aider les travaux pacifiques et l'exploitation du pays. On fait actuellement la reconnaissance des immenses territoires mexicains acquis depuis le traité de Guadaloupe-Hidalgo en 1848.

Les levés topographiques sont remis à des partis de 160 hommes, armés d'instruments pour mesurer la latitude, la longitude, l'altitude, et faire rapidement des observations de terrain au graphomètre et à la boussole. Des feuilles déjà divisées en compartiments facilitent le dessin. Ces expéditions suivent en général la direction transverse du continent, du Mississipi à l'océan Pacifique, et reconnaissent le pays à quelques milles de distance des deux côtés de la ligne. Chacune de ces coupes, tout compris, revient à 50 ou 60,000 dollars. Les hommes qui retournent de ces expé-

ditions, après un ou deux ans passés en plein air, ont des santés de fer. Des soldats protégent les ingénieurs contre les Indiens, et une seule expédition eut du malheur et fut attaquée. En 1856, on formera deux ou trois de ces partis expéditionnaires; les buts les plus pressés sont de lever le cours du Rio-Colorado, et de suivre la crête des montagnes Rocheuses pour déterminer les passages les plus favorables aux railways. La question des levés topographiques se lie, en effet, étroitement avec celle des chemins de fer transversaux au continent pour unir l'Orégon et la Californie aux ports de l'Atlantique. En 1853, le Congrès vota une somme de 150,000 dollars pour reconnaître les contrées qu'un chemin de fer pareil devrait traverser, et six expéditions partirent munies de bons instruments et de directions fournies en partie par l'Institut Smithsonien. Le bureau topographique a dressé, d'après les résultats obtenus, quelques projets pour le cas où le gouvernement fédéral entreprendrait de pousser à la création d'un chemin. De grands stimulants donnés à la spéculation privée peuvent seuls faire décider ce travail, et il a été utile de jeter attentivement la sonde dans les énormes difficultés de l'entreprise.

Tout le plateau élevé entre la chaîne Nevada, du côté de la Californie, et les montagnes Rocheuses, est excessivement chaud et sec; il n'y a un peu d'humidité et de végétation que sur les croupes occidentales des montagnes. Même à l'est des montagnes Rocheuses, jusqu'au 98° méridien, la sécheresse se fait encore fortement sentir.

Le chef du bureau topographique estime à près d'un tiers de la largeur du continent, la bande nord-sud, où, faute de pluies régulières, l'agriculture sera impossible ou désavantageuse. Cette zone sèche restera donc un désert, et cependant tout chemin de fer pour San-Francisco sera appelé à la traverser. La table dressée en 1855 sur la longueur et le coût de cinq projets principaux de railways transversaux au continent, et passant entre le 32e et le 49e parallèle de latitude, indique au maximum 1,620, et au minimum 1,210 milles de voie passant à travers des terrains généralement incultivables, la terre labourable ne se trouvant qu'en parcelles isolées. Les Etats-Unis ont un plateau aride et improductif de 2,200 kilomètres de largeur moyenne. C'est un plateau stérile, orienté nord-sud, une sorte d'Arabie, ou plutôt de Tartarie, analogue au désert beaucoup plus large de l'Asie, mais étendu dans une direction transversale.

Une autre difficulté du railway californien ou orégonien, mais en réalité moindre que celle de deux mille kilomètres de déserts, ce sont des cols de montagnes excessivement élevés à franchir. Le moins haut a 5,711 pieds, et celui qui l'est le plus, 10,032 pieds. Une seule expédition a été dirigée vers l'Orégon ; elle partit de Saint-Paul, fort bâti sur le haut Mississipi, et se rencontra à Fort-Benton avec une autre expédition partie de Fort-Vancouver en Orégon sur la Columbia. Le tracé de route qui en est résulté serait énormément coûteux dans un climat sévère et dans des contrées

:esque partout inhabitées et surtout inhabitables. unirait Chicago à l'Orégon.

Les expéditions dirigées en vue de la Californie ı nombre de cinq, ont été assez intéressantes our que j'entre dans quelques détails sur leurs ésultats. Supposons qu'on veuille aller à San-rancisco de l'une des deux grandes villes de Ouest, Chicago ou Saint-Louis :

1° On partirait de Chicago et on traverserait les tats d'Illinois et d'Iowa sur des railways exis-ınt jusqu'au Missouri. Là, on trouverait à Coun-il-Bluff ou à Fort-Leavenworth un railway du 'acifique de 2,032 milles de longueur (3,251 ki-ımètres), suivant pour sa partie principale le 1° parallèle, et traversant la contrée du lac Salé t l'établissement des Mormons. Les cols élevés à asser seraient le « South pass, » 7,490 pieds, — : « Uinta pass, » avant d'arriver au lac Salé, 8,373 ieds, — les montagnes Humbolt 6,579 pieds, – et enfin, pour entrer en Californie, la Sierra-levada, 5,667 pieds. Quoique logées sur un pla-eau élevé, les montagnes auxquelles ces passages ppartiennent font encore des saillies de 2 à 3 mil-ers de pieds au-dessus du plateau même, et les ravaux seront difficiles. Sur le plateau qui forme ı moitié de la route, les neiges durent jusqu'en vril, et elles bloquent les passages de montagnes eaucoup plus tard. Cette route coûterait 116 mil-ons de dollars au moins. Pour le grand tiers de la oute qui va du lac Salé à San-Francisco, le lieu-enant-colonel fédéral Steptoe, ex-commandant mi-itaire, envoyé à Utah, a trouvé une route tout à

fait directe allant à San-Francisco par les sources de la rivière Carson, et évitant des détours et des difficultés sur les bords des rivières Humboldt et Sacramento ; ce qui diminuerait la dépense. Le mérite de ce chemin est d'être exécutable. Malheureusement, on n'en peut dire autant de la route suivante.

2° Partir de Saint-Louis, la métropole du Missisipi, et si heureusement placée entre le Sud et le Nord de l'Union, pour aller en Californie, semblait le vœu le plus désirable. Chicago est déjà plus au nord et moins central. Cependant une ligne directe de Saint-Louis à San-Francisco, sous le 38° parallèle, semble jusqu'ici impossible. On a trouvé trois cols à passer : le Sangre de Cristo et le Co-che-to-pa qui se succèdent dans les montagnes Rocheuses, l'un de 9,219, l'autre de 10,032 pieds de hauteur ; ce dernier nécessiterait un tunnel de deux milles de longueur, à la hauteur de 9,540 pieds sur la mer ! Un troisième col s'offre après ces deux-là à la hauteur plus modeste de 7,820 pieds. La neige serait le moindre obstacle dans ces régions, car on n'en a trouvé que quatre pouces en hiver sur les montagnes. Les ingénieurs effrayés ont jugé superflu de calculer les frais énormes de travaux pareils, dont la réussite ne ferait jamais qu'une route déplorable. Saint-Louis devra donc se rejoindre quelque part par un embranchement à la ligne de Chicago citée en premier lieu. C'est une circonstance bien connue et triste à relater, qu'après avoir achevé tous les travaux importants sur cette ligne, le capitaine Gun-

nison, chef de l'expédition, M. Kreutzfeld, botaniste, M. Kern, topographe, et presque tous les hommes scientifiques de l'expédition furent assassinés par les Indiens Pah Utahs. Cette triste affaire eut lieu près du lac Sevier, un peu au sud de la colonie des Mormons, qu'on accuse de plus en plus d'animer les Indiens contre tout ce qui n'est pas Mormon. Les hommes qui périrent là avaient autrefois exploré les mêmes régions avec le colonel Frémont et le capitaine Stansbury, et avaient acquis un nom dans la science.

3° L'impossibilité de faire partir la ligne de la grande ville du Missouri, Saint-Louis, du moins dans l'état actuel des connaissances sur le pays porterait à essayer un point plus au Sud dans l'Etat d'Arkansas, sur la rivière de ce nom. On a trouvé que du Fort-Smith sur l'Arkansas un chemin de fer dit du trente-cinquième parallèle, est possible jusqu'au port californien de San-Pedro au sud de San-Francisco, en franchissant trois cols de 7 à 800 pieds; si on veut prolonger cette route de San-Pedro à San-Francisco, elle aura sur toute son étendue à partir de l'Arkansas 2,298 milles de longueur et coûtera 189 millions de dollars, en nombres ronds pas loin d'un milliard de francs! C'est évidemment une route difficile à créer parce qu'elle est placée au midi des Etats du Nord limités par le parallèle de la rivière Ohio, Etats qui seuls ont des capitaux disponibles, et qui n'entendraient pas que la confédération donnât toutes ses faveurs à leurs rivaux du Sud.

4° Une dernière route plus possible irait de Ful-

ton tout à fait au sud de l'Etat d'Arkansas, au même port de San-Pedro. Ce tracé connu sous le nom de celui du trente-deuxième parallèle de latitude a été déclaré le seul actuellement praticable et désirable pour plusieurs motifs. Il est le plus court et n'a que 1,618 milles du Mississipi au Pacifique jusqu'à San-Pedro; la quantité de terres arides à traverser est un peu plus faible sur cette direction que sur les autres, le travail est plus facile et les cols moins élevés. De ces derniers il y en a quatre principaux dont le plus élevé a 5,717 pieds, et qui se franchiraient tous sans tunnels. Les chaînes principales n'ont pas de vallées profondes entre elles, et au centre le railroad pourra se faire sur un plateau de 4,000 pieds environ. Sur un espace large de 600 milles, le sol est partout uni et sec, et il n'y a aucun terrassement à faire; on dit même que cet avantage s'étend à 1,000 milles de longueur. L'eau s'obtiendrait par des puits artésiens. La sécheresse du climat et l'absence de fortes gelées seraient très-utiles à la conservation des traverses du chemin, et la neige n'en bloquerait jamais aucune partie comme ce sera le cas pour les autres tracés. La dépense est portée à soixante-huit millions de dollars.

Dans l'état actuel de la question il semble improbable que la route se fasse. Si elle eût pu partir de Saint-Louis point central, cela eût concilié les intérêts, mais c'est ce qui n'est pas. On peut en tout cas conjecturer que si quelque chose se décidait, ce serait la première ligne citée, celle du nord sous le parallèle de Chicago, et celle qui est

e plus au sud allant de l'Etat d'Arkansas à San-Pedro, et à laquelle la Nouvelle-Orléans se rattachera. Ces deux lignes du quarante-unième et du trente-deuxième parallèle, ne diffèrent pas grandement pour les devis, et mettraient New-York et San-Francisco à des distances respectives de 3,284 et 3,393 milles.

Une autre conséquence importante de ces difficultés de l'établissement d'un chemin de fer direct à travers le continent, c'est que les communications avec la Californie se feront encore longtemps par mer, au moyen du golfe du Mexique, et de l'isthme de Panama ou de Nicaragua ; en sorte que ces pays du Sud acquièrent pour les Américains une valeur excessive. Si l'Angleterre veut y dominer, ils n'en prendront pas leur parti, et seront peut-être poussés à les conquérir par la même fatalité qui a fait avancer les Anglais dans l'Inde, sans qu'ils pussent s'arrêter. L'ambition américaine serait plus portée à se détourner de ces régions isthmiques, les plus importantes du globe et appartenant à des états faibles et anarchiques, si on pouvait prochainement aller en huit ou neuf jours par chemins de fer de New-York à San-Francisco.

La réflexion que me suggère la nature aride d'une si forte fraction du sol des Etats-Unis à l'est et à l'ouest des montagnes Rocheuses, c'est que les calculateurs ordinaires se trompent sur la population future dont ils croient ce pays susceptible. S'il faut déduire un tiers de la surface comme inapte à servir de demeure à l'homme, l'énorme

fertilité d'une partie des deux autres tiers compense peut-être tout juste un tel déficit, et on peut douter, en comparant les surfaces en bloc, que les Etats-Unis arrivent jamais à être relativement plus peuplés que l'Europe ; dire qu'ils le seront beaucoup moins, serait hasardé, parce que la civilisation des Américains et leur intelligence pour exploiter la richesse de leur sol, sont fort supérieures à celles d'une quantité d'Européens du sud et de l'est, et rivalisent avec celles des Anglais et des Belges.

Il ne faut pas croire non plus que de nouveaux Etats iront se découpant sur la carte à l'ouest du Missouri, de l'Arkansas et de la Louisiane, comme cela a été le cas à l'est. Les pionniers, avant qu'il soit longtemps, trouveront des terres arides à mesure qu'ils s'approcheront des montagnes Rocheuses, et fléchiront leur course plus au sud vers le Mexique, pays mieux arrosé et plus voisin de la mer, et c'est une raison pour laquelle ce beau pays est invinciblement destiné à être envahi par la race anglo-saxonne, qui couvrira peu à peu tout jusqu'à Panama. J'ai même appris une circonstance curieuse déterminée par cette nature aride du Far-West, c'est que la question de l'esclavage en Nebraska, après avoir soulevé de si fortes tempêtes, se résoudra peut-être pratiquement ainsi : jamais le Nebraska n'aura une population importante à cause du peu de valeur agricole de son sol, et ce pays ne pèsera jamais dans la balance politique de l'Union. Qu'il ait des esclaves ou n'en ait pas, il importe moins, leur nombre devant rester petit.

L'introduction du chameau dans la zone sèche des Etats-Unis sur les deux versants des montagnes Rocheuses, va devenir une question pratique. On ne doute déjà plus que cet animal de l'ancien continent ne soit utile et ne prospère dans le nouveau, comme tant d'autres espèces domestiques.

La rare végétation de cette zone, composée en partie de plantes salines, n'est pas plus pauvre que celle d'Arabie, et les froids qu'on y éprouve en hiver ne semblent pas même égaux à ceux de la Tartarie, et du sud de la Russie où les chameaux sont fréquents. Il semble que le chameau d'Arabie n'est pas l'espèce convenable et que le bactrien ou un croisement des deux races sera mieux adapté aux localités. On sait que le chameau abonde dans les froides régions qui séparent la Chine de la Russie, qu'il chemine dans les neiges sans difficulté, et que d'Orenbourg sur le fleuve Oural, jusqu'à Petropaulowsk dans le Kamchatka, il est partout employé pour les transports ; il y peut même franchir des passages dont la difficulté n'est en rien inférieure à celle des montagnes Rocheuses, et des autres chaînes interposées entre les versants américains des océans Atlantique et Pacifique. L'introduction de cet animal augmenterait la facilité des Indiens à commettre des déprédations, et en ferait de vrais Bédouins du Nouveau-Monde; cependant à la longue cet animal favoriserait leur civilisation, les sauverait de la famine dont la diminution des bisons et du gibier les menace, et les porterait à s'utiliser pour faciliter certains transports sur leur immense territoire.



CHAPITRE XI.

Philadelphie, Burlington, Princeton.

Après être revenu de Washington à Philadelphie, je donnai mon attention à quelques établissements publics de cette ville. Je me rendis à l'hôtel des Monnaies, le plus grand établissement de ce genre aux Etats-Unis et fort curieux ; mais on n'y travaillait pas, il était en réparations. Durant l'année 1854 on y avait déposé pour 40 millions d'or et la frappe avait dépassé 43 millions. Les autres hôtels des monnaies sont à San-Francisco, New-Orléans, Dahlonega et Charlotte. La production totale d'or dans l'année avait été 49 millions. Le 3 mars 1853 le Congrès a un peu réduit le poids du dollar d'argent pour en maintenir la valeur au pair avec le dollar d'or, déprécié par suite de son abondance ; la mesure n'a pas été répétée, quoique le directeur de la Monnaie menace de la reproduire quand besoin sera. On a jugé très-différemment cette innovation. La frappe des demi-sous ou cents a cessé. « Le peuple ne veut plus se donner l'en« nui de faire *un* cent avec deux pièces de mon« naie, » dit le rapport. Ce petit mot sent sa fierté financière. Nous autres Européens devons souhaiter à nos pays une aisance aussi générale ; pour le

moment, nous en sommes encore aux cinquièmes de sou (centimes) ; les Turcs, qui peuvent désormais tourner les cornes de leur croissant en bas, ont même leurs *paras*, des dixièmes de sou à peu près! Le frère Jonathan avec sa poche pleine de doublons d'or en rirait bien.

Le pénitentiaire de l'Etat, pour le district oriental de la Pensylvanie, fut un autre sujet d'études. Le district ouest a son pénitentiaire à Pittsburgh. Cet établissement célèbre date de 1829. On y arrive par « Coates Street ; » les maisons habitées s'en tiennent à une respectueuse distance. De loin on aperçoit un château carré, avec une haute muraille et quatre fortes tours aux angles, qui lui donnent l'apparence de la vieille forteresse de Semendria sur le Danube. L'entrée unique est sur le milieu du front de Coates Street, flanquée de deux grosses tours. Je sonne; on ouvre une lourde porte qui semble dire avec celle de l'Enfer du Dante :— *Lasciate ogni speranza voi ch'entrate;* — et me voici dans une sombre antichambre qui est elle-même une prison tenant l'épaisseur du mur. Le directeur arrive, l'ex-juge Strickland, homme distingué par ses talents et sa ferme intelligence; pour le moment je ne vois que sa mine sévère et formidable, une jambe entièrement tordue par quelque accident, des lunettes bleues, d'épais sourcils, et une taille courte et trapue. Quoique placé là depuis peu de temps, il connaît cependant bien son affaire, et témoigne beaucoup d'égards aux visiteurs. Nous entrons dans un jardin, où je découvre le plan de la prison. Sept longs

édifices disposés comme les rayons d'une roue, dont l'essieu serait un pavillon central, occupent l'espace intérieur du mur d'enceinte. Tout est en pierre de taille et en fer. Les ailes s'ouvrent chacune par une porte sur le pavillon central, d'où l'on observe tout ce qui se passe dans les sept corridors parcourant la longueur des ailes. Nous entrons dans le corridor des tisseurs. Les portes des cellules placées des deux côtés sont fermées, et ont l'air de fenêtres basses pratiquées dans le mur; nous entrons dans une cellule en levant la jambe et baissant la tête. L'habitant de la cellule a une figure large, massive; un regard fixe, étonné; il s'arrête, reprend sa navette, en donne encore quelques coups, et regarde de nouveau. Quelque chose me dit que cet homme est un assassin: ce n'est que trop vrai! Son lit est en fer; quelques livres sont placés sur une tablette. Une petite porte extérieure ouvre sur un petit jardin clos, de la grandeur de la cellule, et servant à la promenade solitaire du prisonnier. Une autre cellule est vide et a d'innombrables dessins de fleurs, artistement faits à fresque par un détenu libéré depuis peu. Une cellule plus vaste est tout au fond de l'édifice, occupée par un jeune incendiaire, à l'air extraordinairement intelligent; il dispose la trame d'une pièce de coton bleu destinée aux nègres du Sud. Au-dessus de la portede chaque cellule est le numéro d'entrée du prisonnier; on est arrivé au n° 3,327 après vingt-six ans d'existence.

L'étage supérieur de cette aile est occupé par les femmes; les portes donnent sur deux galeries

en regard. Chaque prisonnière a deux cellules attenantes : nous entrâmes dans l'une, salon étroit avec un petit miroir, de jolies gravures contre les murailles, et une foule de colifichets, le tout propre et bien arrangé ; l'autre est pour coucher. Les détenues ont l'autorisation de ne recevoir que les visiteurs qui leur agréent. Celle-ci nous ferma la porte et resta inaperçue. L'intervalle qui sépare les deux galeries longitudinales est utilisé pour y faire rouler un petit wagon appuyé ou plutôt suspendu sur des rails appliqués aux rebords des galeries ; on y dépose les vivres pour les charrier de cellule en cellule. Une plate-forme transversale aux galeries tient lieu de chaire au prédicateur ; chaque prisonnier écoute dans sa cellule, la porte entr'ouverte.

Les métiers exercés sont ceux de tisserand, cordonnier, fabricant de chaises et forgeron; ces derniers métiers ne sont accordés qu'aux détenus dont la santé le requiert. Dans une autre aile de la prison, nous visitâmes un atelier de charpentiers fort large, bien aéré, et en somme supérieur à ceux de la plupart des ouvriers libres. Un Allemand y était occupé et faisait des chaises à raison de trois douzaines par mois. Les trois premières années de pénalité étaient accomplies, et il lui en restait encore neuf ; il paraissait bien portant et même content. Le gardien m'informa que sa susceptibilité était inouïe, et le rendait quelquefois fort difficile ; ce malheureux défaut avait été aussi son crime, et lui avait fait tuer sa femme par jalousie.

La nourriture est préparée dans une cuisine où ι vapeur est l'agent principal; la chaudière qui ι fournit servait autrefois à mouvoir une mahine de six chevaux de force, destinée à faire ɔurner des machines à carder et à filer la laine, ıdustrie abandonnée aujourd'hui; on n'emploie lus les machines qu'à pomper l'eau pour l'étalissement. — Le pain est d'excellente qualité; de ı viande est servie journellement à chaque prionnier.

Le système pensylvanien, basé sur la reclusion olitaire et sur le travail silencieux, a donné lieu à ien des controverses, et se justifie après un quart le siècle par ses résultats. On juge sa cause gagnée lans l'Etat qui l'a vu naître pour ce qui est de la éforme des détenus, et il n'est pas question d'en hanger. Au point de vue des frais, il est peut-être ın peu coûteux.

Dans ce moment le pénitentiaire philadelphien enferme 270 détenus, dont 84, ou le tiers à peu près, sont nés en pays étranger, et les deux aures tiers sont indigènes; il y a 48 hommes de ouleur. Les femmes ne sont qu'au nombre de 10. e chiffre des récidives semblerait considérable; ar il monte à 62 détenus dont la moitié ont déjà onnu cette prison-ci antérieurement. Mais il faut éfléchir d'abord que les détenus pour moindres ffenses sont affectés aux prisons de comtés, et ue les grands criminels, les endurcis, sont seuls nvoyés dans les prisons de l'Etat. Parmi cette élite l'incorrigibles plusieurs ont commencé leur stage ar les prisons de comtés; et on ne saurait imputer

le chiffre total des récidives au système de ce pénitentiaire, vu qu'il porte une partie du fardeau des geôles de comtés. La forte majorité des condamnations est pour une durée de 1 à 5 ans; une vingtaine seulement est de 5 à 12 ans, et une seule au-dessus de 12 ans. Les attentats à la propriété sous toutes les formes entrent pour 75 sur 100 dans le chiffre total; ceux à la sûreté des personnes, 19; aux mœurs 5, et à la sûreté de l'Etat pas même 1 pour 100! Ce dernier résultat prouve la grande sécurité du principe gouvernemental dans ces républiques.

L'emprisonnement solitaire a été fort attaqué à l'origine comme une morte lente. Les faits n'appuient pas cette assertion. La mortalité normale de l'établissement est de 1 pour 100 l'an. Le fait est si remarquable qu'il vaut la peine d'en donner des détails complets.

Année.	Moyenne du chiffre des prisonniers	Total des cas de mortalite.	Mortalité attribuable à l'établissement.
1851	305	7	6
1852	297	2	2
1853	275	3	2
1854	268	4	2
	1,145	16	12

Toute la mortalité n'est pas imputable à la vie recluse; ainsi les prisonniers entrés avec un mal incurable fort avancé, et une vie dont les jours sont comptés, ont été éliminés de la dernière colonne. La même règle a été suivie pour deux suicides d'aliénés qui eurent lieu en 1854; faute d'un hôpital pour la classe d'aliénés, dont les dangereuses tendances commandent la reclusion, on les met au

pénitentiaire. Depuis des années, les directeurs réclament qu'on les débarrasse de cette classe d'hôtes dont ils ont quatre cette année. La santé est décidément bonne dans le pénitentiaire, et le choléra de 1854, qui fit des ravages dans les quartiers voisins, ne franchit pas les murs de la prison ; on a vu le même fait à Albany.

Au nombre des belles choses de l'établissement il faut mettre les leçons données aux détenus ignorants et illettrés par un maître spécial et par le chapelain, M. Larcombe. Ces instituteurs ont eu 127 individus sous leur direction l'année dernière, et désormais il est rare qu'un détenu soit libéré sans savoir lire et écrire ; trois seulement sur plus de cent furent dans ce cas en 1854. Le calcul est aussi enseigné à la moitié environ d'entre eux; les autres n'y arrivent pas, faute de temps; on a poussé jusqu'à l'algèbre pour quelques-uns. La plupart de ces malheureux profitent avec empressement des moyens d'acquérir les premières notions de l'instruction; mais leur niveau intellectuel est si bas, qu'on en a vu passant des mois avant de pénétrer le grand mystère de former un mot de deux ou trois lettres. Le système d'éducation populaire venant chercher les enfants gratis à la porte même de leurs parents, laisse toujours échapper à travers les mailles serrées de son filet quelques êtres malheureux, parmi lesquels précisément le vice et le crime font leurs recrues. Des parents qui ont failli à leurs devoirs d'éducateurs sont la cause ordinaire des désordres de leurs enfants. Les directeurs de prison ont aussi

la conviction qu'un bon système d'éducation populaire devrait viser à disposer les jeunes gens aux professions utiles et à un labeur rémunératif.

Une autre considération délicate est rendue en ces termes par les directeurs du pénitentiaire qui y reviennent chaque année :

« Le droit de grâce est nécessaire déjà pour ce « fait qu'il y a une moyenne de trois pour cent des « condamnations portant sur des cas où il est « très-douteux que le condamné soit le vrai coupa- « ble ! » (Rapport 1855.)

« Les inspecteurs ont trouvé avec regret qu'en « 1853 il y avait 22 prisonniers entrés au-des- « sous de 21 ans, et 48 au-dessous de 25 ans. « Ils croient que pour les jeunes détenus, à moins « de crimes très-graves, la longue durée de la peine « est un malheur quand elle dépasse le terme où « les influences morales ont porté à leur maximum « chez le prisonnier le sentiment de repentir et les « désirs de réforme. Lorsqu'il a compris combien « la voie du transgresseur est dure, et lorsque des « conseils judicieux ont amené un changement « marqué, c'est un cas où le retour à la liberté « produirait chez lui une révolution dans sa vie « passée et ses habitudes, et lui ferait chercher à « remplir une carrière toute nouvelle. »

En résumé, les directeurs ne croient pas à l'efficacité de peines trop longues, si c'est la réforme qu'on a en vue.

La question des frais est loin de se présenter aussi satisfaisante qu'au pénitentiaire d'Albany. Durant l'espace des cinq années à partir de 1850,

la dépense totale a été de.	183,277 dollars
Le travail d'une moyenne de 284 prisonniers a produit	71,973 dollars
laissant un déficit de.	111,304 dollars

qui ont été couverts par une allocation annuelle de 8,000 dollars de la part de l'Etat, et le solde par les contributions des comtés. Dans ce système un prisonnier, son travail déduit, laisse donc un déficit de 400 francs par an à l'Etat de Pensylvanie, tout compris, sauf l'intérêt et l'amortissement du capital des bâtisses. — D'un côté, le travail solitaire est moins productif que celui d'atelier, où la vue d'autres hommes et le mouvement général communiqueraient quelque émulation ; et en outre, par une disposition fort humaine, on laisse aux détenus le bénéfice de tout le travail fait en sus de leur tâche, ce qui se monta à 2,291 dollars en 1854. D'autre part, le système plus confortable de cellules passablement grandes, et la disposition excentrique des ailes de la prison demandent un plus grand nombre de surveillants ; ainsi il en faut à Philadelphie peut-être plus d'une vingtaine, payés 14,868 dollars par an, pour garder 270 détenus, tandis qu'à Albany un état-major de neuf personnes, gardiens, médecin et chapelain compris, suffit pour 230 détenus, et ne coûte que 6,425 dollars.

J'arrive enfin à la réforme morale qui dépasse les autres points en importance, soit en fait, soit dans l'esprit des fondateurs du système pénitentiaire. En 1854 le chapelain disait : « Quels que « soient les motifs qui impriment aux détenus du

« respect pour la Parole de Dieu, le fait est évident.
« Je ne doute pas que l'influence du service du di-
« manche ne s'étende à la semaine, et ne soit
« une cause puissante de la bonne conduite pour
« laquelle ce pénitentiaire est réputé, et même ne
« laisse des résultats plus profonds. L'expérience
« de plusieurs années de prédication dans les
« prisons m'a appris à ne compter pour vrais
« fruits de repentance que ceux dont le détenu
« fait preuve après sa libération. De temps à autre
« j'en recueille des preuves certaines. L'année
« dernière j'ai appris qu'un nombre considérable
« de personnes pouvaient s'ajouter à la liste des
« prisonniers réformés; plusieurs, soit de ceux qui
« en sont sortis, soit de ceux qui restent, ont
« donné des indices encourageants d'amende-
« ment. Le plus à quoi puisse prétendre un sys-
« tème de réforme pénitentiaire, c'est de disposer
« à des réflexions sérieuses, comme le feraient la
« chambre silencieuse de la maladie, des revers
« de fortune, ou des coups atterrants de la Provi-
« dence. Souvent ces choses amènent les hommes
« à leurs vrais intérêts ; plus souvent elles faillis-
« sent; on oublie la verge et la main qui ont frappé,
« et des exemples de cette réforme passagère ne
« sont pas rares en prison. Cependant le confine-
« ment solitaire amène à se réformer des esprits
« sur lesquels aucune autre espèce de punition
« n'aurait d'influence. Dans les rapports des cha-
« pelains d'autres prisons, il est rarement fait
« mention d'un cas bien clair de réforme, quels que
« soient les efforts employés à ce but. Nous sa-

« vons que la grâce divine peut se manifester dans
« toutes les conditions, mais Dieu adapte ses
« moyens à son but; aussi longtemps qu'il sera
« vrai que « les mauvaises compagnies corrompent
« les bonnes mœurs, » le contact d'hommes cor-
« rompus s'opposera à toute amélioration morale
« chez eux. L'isolement des coupables enlève seul
« cet obstacle, rend la vitalité à la conscience, et
« fait désirer une vie nouvelle. Je crois que ce tra-
« vail s'est fait sur beaucoup de condamnés qui n'a-
« vaient pas paru changés durant leur détention. »

La Parole divine est ce grain précieux,
Que le pied, en foulant, ne féconde que mieux.
Semence, elle a dormi longtemps dans la poussière;
Mais, en un jour heureux, son jet part de la terre;
Sa vie est immortelle; et plus d'un condamné,
La reçut en prison et sortit nouveau-né!!

La grande supériorité du système philadelphien sur les prisons à l'ancienne mode encore usitées dans l'Etat de New-York, ressort de ce fait, qu'il n'y a pas un individu sur cent, de ceux qui ont passé par les prisons de New-York, qui redevienne honnête homme; tandis que, sans pouvoir citer de chiffres, on sait qu'à Philadelphie le résultat est bien plus favorable. Les quakers ont toujours eu une grande disposition aux œuvres de charité, et cette distinction appartient encore à ceux de Philadelphie; plusieurs d'entre eux, hommes et femmes, visitent régulièrement les prisons, et portent des consolations d'une grande valeur à leurs pauvres hôtes. Madame C***, une quakeresse que j'ai vue à

Philadelphie, y va deux fois la semaine. De toutes les dénominations religieuses les quakers sont celle qui fournit proportionnellement le moins de détenus, ou plutôt qui n'en fournit à peu près point, et les catholiques celle qui en fournit le plus, au dire du directeur.

Le système philadelphien a réalisé ce que j'attendais d'une prison modèle chez une nation chrétienne. On y sent un sincère respect pour la dignité humaine, même dans des êtres dégradés, dont le retour à l'ordre, au *self-respect* et à une vie honnête, est désiré. Celui qui a troublé la société en est séquestré; on ne le met pas en contact avec d'autres coupables qui étendraient ses notions sur le vice et le désordre; on ne le laisse pas même voir de près ni de loin ces autres criminels, car à quoi bon les humilier par le regard les uns des autres? Si quelqu'un a péché, c'est une affaire entre la société offensée et l'offenseur; la première jette le plus possible un voile de miséricorde sur la personne de l'offenseur, sans se relâcher néanmoins de la juste punition méritée par sa transgression et elle frappe l'homme de la manière la plus propre à amener sa conversion. Ce système de prison est assez coûteux, et l'introduction ne peut en être que successive; c'est là, je crois, ce qui fait qu'on cherche à l'attaquer par d'autres côtés, faute de vouloir convenir de celui qui déplaît.

Passer à Philadelphie sans voir des quakers n'était pas dans ma pensée; mon ancienne affection pour la *Société des Amis* me pressait d'en vi-

siter au moins quelques-uns. Isaac Collins, pour qui j'avais une lettre, me témoigna une grande sympathie. Il chercha à donner à un étranger une opinion favorable de son pays, de la liberté universelle, de la sûreté qui y règne pour toutes les manifestations d'opinion, et du respect pour les femmes. « Nous autres de la Société des Amis, dit-il « aussi, avons rétabli la société sur ses bases, et « rendu aux femmes leur droit d'égalité avec les « hommes. Voici ma femme qui visite toutes les « semaines le pénitentiaire et y prêche.» M. Collins est beau-frère d'Etienne Grellet, le célèbre quaker qui fit des voyages avec William Allen, l'ami de l'empereur Alexandre et de bien d'autres personnes de tout rang en Europe. Nous allâmes voir le lendemain à Burlington ce vénérable vieillard de quatre-vingt-cinq ans, qui a plutôt l'air d'un aveugle centenaire. Il est né Français, est encore très-vif, et parle l'anglais avec un accent tout à fait étranger, quoiqu'il ait eu soixante ans pour s'y former. Grellet et Allen étaient de cette grande école d'hommes chrétiens de la fin du siècle dernier, qui avaient reçu la fibre sympathique pour toutes les nations, et qui ont colporté dans une grande partie du monde le type de fidèles disciples, et laissé de profonds souvenirs. Je venais de la Suisse; Grellet me pressa longtemps affectueusement de sa main amaigrie, et me fixa avec une extrême vivacité de ses yeux fort ternis et voyant à peine. Ensuite il me raconta les détails suivants de son voyage d'Orient en 1819 avec Allen, que je désirais connaître, et que je n'avais pas trouvés dans les mémoires de ce dernier.

Revenu de Grèce et arrivé à Corfou, il alla au palais du Gouvernement. Il y trouva lord Maitland poussant des jurements terribles contre les notables des îles Ioniennes, et les menaçant de les faire tous pendre ou fusiller, pour cause d'intelligences avec des révoltés. Le lord irrité passa ensuite dans la pièce où était Grellet, le reçut bien, et après avoir lu les lettres de lord Teignmouth, lui offrit sa frégate pour aller à Malte ou partout ailleurs où il voudrait, et des lettres pour Naples, et pour le cardinal Gonsalvi à Rome. Grellet accepta les lettres, et refusa la frégate, ses principes de paix lui interdisant de se servir d'un bâtiment de guerre.

A Rome, il vit tout, même l'Inquisition, dont on lui montra les livres tenus comme ceux d'un négociant par journal et grand-livre ou Ledger. Il découvrit de grand abus moraux et financiers, et en dit quelques mots au cardinal, qui lui fournit les moyens de mieux voir encore.

Ensuite le cardinal l'amena au pape Pie VII, auquel il exposa tous les abus, violences, extorsions de tous les Collèges, y compris l'Inquisition, et tout ce qu'il avait remarqué; et à chaque reprise il demandait : « Est-ce bien? Est-ce ainsi que tu « devrais faire, toi qui te dis à la tête de l'Eglise? » — Le pape regardait gravement Gonsalvi et lui disait : — « Non, non,— ce n'est pas bien. » — Le cardinal répondait : « Il faut changer cela, absolu-« ment.— Oui, veillez-y, » faisait le vieillard pontifical. La bonne foi, la simplicité du quaker Grellet allant droit à ces dignitaires, s'attaquant à tout un branchage d'abus et espérant que le tronc

pousserait de meilleurs jets, est bien curieuse. L'entreprise est aussi hardie qu'aucune en ce siècle ; mais il ne paraît pas qu'elle ait produit autre chose qu'une conversation très-originale.

A Burlington je m'embarquai en steamer sur la Delaware, et vins à Trenton en jouissant de la vue des sinuosités du fleuve, qui me rappelait l'Ohio. J'admirais le feuillage mourant et les teintes vives d'automne des forêts de New-Jersey et de la Pensylvanie. Des masses nuancées de vert, de jaune et de pourpre, des collines, de beaux et riches villages étaient faits pour charmer. Arrivé à Princeton, je logeai dans un hôtel fort rustique. Cette petite ville du New-Jersey a un collége et un séminaire théologique presbytérien. M. Alexander, professeur de physique et d'astronomie au collége, me mit en position de tout voir. C'est un homme, petit, mince, délicat, à cheveux presque blancs; il est modeste, doux et gracieux comme peu d'Américains. Le directeur du collége, le docteur M. Lean, est un grand homme, excellent, paternel, sensible, dont la vie vaut plus qu'une puissante prédication sur tous les élèves. S'ils sont malades, il les visite et les soigne, comme ses enfants ne pourraient l'être mieux : « Aucun élève, me disait M. Alexander, ne « peut retourner chez lui, et dire qu'il n'a pas vu « la beauté du christianisme vivant, en se rappelant « son principal. » Le professeur Guyot a été depuis lors agrégé à ce collége. Je crois qu'il s'y trouve une élite d'hommes pour former le cœur et l'esprit, comme peu de colléges peuvent en offrir.

La bibliothèque du collége renferme quelques

curiosités. Un grand plan représente les deux batailles de Princeton, livrées à quelques minutes de là durant les guerres de la révolution; deux opiniâtres affaires comme les savent mener des Anglo-Saxons quand ils sont les parties contendantes. Une longue perche marque sur le champ de bataille le lieu où tomba le général Mercy. Un portrait en pied du général Washington plus grand que nature a encore plus d'intérêt. Il porte la marque C. Weale, 1784. Washington tient son épée nue; sa figure est plus gracieuse et mieux proportionnée que sur aucun portrait que j'aie vu de lui; les couleurs ont un peu changé; toujours son gilet et son pantalon jaunes, et l'uniforme bleu à grands parements. Le général Mercy est étendu mourant derrière lui à ses pieds. Ce tableau est à gauche. Mais comme fournissant quelques traits du grand homme, il est inappréciable. Le cadre renfermait avant un roi, George II; et un boulet durant la bataille vint trouer cette toile. Washington ayant fait plus tard au collége un cadeau de 50 livres, on les employa à placer son portrait en pied dans le cadre.

Le pays de Princeton est joli : beaux bois, ruisseaux, champs de maïs, qu'on coupait et qu'on rentrait alors; tout respire le calme. L'air est sain de toute manière à Princeton; un jeune homme doit remercier Dieu d'y avoir vécu. Le séminaire presbytérien a pour professeurs MM. Addison Alexander, M. Gill, Greene et Hodge. Le premier est d'une famille où le père et les deux fils sont devenus théologiens; les bons ouvrages portant le

nom d'Alexander forment une série. M. Addison Alexander passe pour un des maîtres de la théologie américaine aujourd'hui; il donnera tôt ou tard un ouvrage sur le protestantisme français. Le professeur M. Gill, homme tout blanc, mais plein de charme, a beaucoup vécu et prêché dans l'Ouest. Il y a eu affaire aux Allemands et il s'étonne de leur haine contre le Christianisme. Ils ont porté aux Etats-Unis l'idée que c'est un système illogique et faux, surtout un système de contrainte gouvernementale à l'allemande, et ils meurent avant d'avoir ouvert les yeux et reconnu leur erreur. Il a trouvé l'hégélianisme et l'incrédulité philosophique descendus chez les masses germaniques. M. Green, professeur d'hébreu, est encore tout jeune; c'est un savant homme, ouvert et sympathique, d'un parfait accueil pour le frère étranger. Nul doute pour moi que chez ces hommes que j'ai vus de près, la piété ne soit vivante; tout savants qu'ils sont, ils sont bien éloignés d'étudier le Christianisme comme on ne le fait que trop souvent, afin d'avoir un échafaudage logique, un système à bâtir et à défendre pour exercer la force de tête et la combativité. — Les jeunes gens du séminaire jouaient à des jeux gymnastiques dans un pré. Ils ont, entre autres salles, un « lecture room, » avec vingt revues, trente journaux, et des armoires vitrées contenant une collection de curiosités chinoises, hindoues, japonaises, envoyées par les missionnaires élèves du séminaire. Dans la collection d'idoles, était un buste *de Pio Nono* en plâtre, avec l'inscription : « Idole romaine, » placé entre

deux idoles bouddhas très-difformes, l'une en bronze, l'autre en porcelaine, et venant de l'Inde; quelques brevets, diplômes, et traités avec des souverains de l'Asie.

De retour à New-York, je me procurai quelques documents sur l'émigration, une des plus importantes questions pour les Deux Mondes. On sait quel fâcheux désordre règne, mais on s'occupe d'y remédier et une réforme s'y prépare. Une impulsion qui n'a fait que croître depuis deux siècles pousse les hommes d'une rive à l'autre de l'Atlantique. La porte par où les quatre cinquièmes de ces émigrants entrent dans le Nouveau-Monde est New-York; régler ce mouvement est un des premiers devoirs de cet Etat et de cette ville. Des brigands obstruaient l'entrée, mais l'année 1855 a vu leur dispersion; le maire Wood, homme de bien et d'énergie, a nettoyé en partie les étables d'Augias de la municipalité de New-York, d'une ville plus peuplée que 14 des Etats de l'Union et la plus riche du monde. Il a été calomnié à proportion du bien qu'il a accompli. Voici ce qui est relatif à l'émigration.

Des courtiers, la plupart étrangers, nommés *runners*, recevaient les émigrants à leur arrivée. En 1848 la législature de New-York passa une loi excellente pour y remédier; elle fonda un comité de « commissaires pour les émigrants, » autorisé à prélever deux dollars par tête d'arrivant, mais tenu de tout régler et faciliter. Malheureusement ces commissaires non rétribués, et pris parmi des hommes qui avaient fait eux-mêmes l'article émigrants, avaient des habitudes et des intérêts

opposés à leur mandat; un seul d'entre eux parlait une autre langue que l'anglais! Les fraudes prirent sous leur égide le caractère d'une piraterie.—Qu'on signale un navire d'émigrants! Vite le consignataire octroie à un vapeur remorqueur le droit de l'aller saisir comme une prise. Sur le pont du remorqueur apercevez-vous cette tourbe de courtiers *runners*, de logeurs, de boxeurs, de voleurs! Le navire est abordé, remorqué jusqu'au dock; la bande fond sur les passagers et sur leur bagage; — des cris, — des menaces, — des coups; les malheureux Européens intimidés, craignant de perdre leurs effets, suivent ces forcenés pillards jusque chez les logeurs. Là on paye des prix supérieurs à ceux des hôtels de premier rang, et on est indignement traité. Il faut acheter des *runners* des billets de chemin de fer, souvent faux; on est fraudé sur le poids; si on parle d'aller soi-même au chemin de fer acheter son billet pour être plus sûr de ce qu'on fait, on s'expose à des cris et à des fureurs. Celui qui a acheté un faux billet de chemin de fer, en rachète un bon, et doit payer double. Celui qui est parti dans une fausse direction, trompé par le *runner*, doit revenir à New-York et payer aussi double. Qui pourra dire les souffrances de pauvres êtres reçus ainsi sur la terre de l'espérance par des démons, et souvent brisés dans leur courage et séchés dans leurs ressources dès le début? Combien de ruines n'ont pas causées ces *runners*! Les « commissaires de l'émigration » toléraient ces attentats sans nombre; les consignataires des navires également;

c'était une mine d'or; les bénéfices des *runners* et de leurs aboutissants permettaient de graisser tous les rouages. Nulle part, sur le vaste contour des mers, on n'a vu une si ténébreuse organisation. Dépouiller en partie trois cent mille personnes par année arrivant avec leur avoir, et sans qu'elles pussent crier, réclamer, se faire comprendre; quelle proie ! Malgré le grand nombre d'émigrants pauvres, on a trouvé que chaque famille prussienne arrive avec une moyenne de 500 dollars; les autres Allemands sont encore mieux fournis, Même les deux dollars prélevés par tête ont été fort mal administrés; c'étaient plusieurs cent mille dollars par an. En 1855 les « commissaires de l'émigration « ont daigné supprimer une centaine de sinécures créées avant ; mais ils ont engraissé encore quelques postes de favoris : ainsi un médecin en chef et un *chef-gardien* reçoivent 4,000 dollars chacun. Au milieu de tant d'abus, il y a en germe quelques idées heureuses, ainsi un hôpital à Ward's Island pour les émigrants malades; tout cela est encore d'une pratique défectueuse, quoique en théorie on sache ce qui devrait se faire.

Le maire Ferdinand Wood, — que des millions le bénissent ! — a décidé que les émigrants débarqueraient au Castle Garden, petite forteresse établie à la pointe sud de la ville de New-York ; il ne fallait rien moins que des murs épais, pour tenir à distance la troupe des *runners* qui criaient et hurlaient dans toutes les langues d'Europe, autour de l'enceinte où on leur dérobait leur proie. Une consigne aussi sévère que si le fort

eût été cerné en temps de guerre, a été observée à l'entrée. L'intérieur est une vaste salle circulaire qui a servi de théâtre; les banquettes à coussins rouges y restent encore. Les émigrants amenés directement des navires passent là 24 heures, tant bien que mal, jusqu'à ce que leurs affaires soient en ordre. Au centre de la salle est un comptable avec des commis. Un caissier fait rentrer les lettres de change payables par les maisons de New-York à l'ordre des émigrants. Un employé pèse les bagages, et n'oblige plus le propriétaire à monter sur la balance. Des tickets de chemin de fer jusqu'à destination sont délivrés aux émigrants. En visitant le Castle Garden, je vis des troupes d'Irlandais, assez décemment mis, assis sur leurs malles et attendant d'un moment à l'autre d'être expédiés à la gare. Les parois étaient couvertes d'affiches et de cartes des railroads et des steamers de l'intérieur. Par une porte de côté on faisait sortir les émigrants et leurs effets pour être placés sur des chars et emmenés au railroad. Une *force* suffisante garantissait ces opérations des tentatives des *runners*. — On m'a appris que ces Philistins n'ont pas renoncé à leur ancienne industrie, et organisent actuellement avec leurs correspondants d'Europe un système de traquenards plus parfaits, pour enlever les émigrants au peu de protection que la municipalité de New-York leur a acquise. Les gouvernements d'Europe devraient s'entendre avec les municipalités des ports américains; sans cela le mal reparaîtra. Mais il y a quelques mauvais gouvernements euro-

péens qui ont intérêt à retenir leurs sujets désaffectionnés en les épouvantant par le récit des dangers qui attendent l'arrivant aux Etats-Unis.

Une société qui fait le plus grand honneur à l'esprit de philanthropie et de sagesse pratique des Américains, est l'*American and foreign Emigrant protective and employment Society,* fondée en mars 1854. Elle a ses bureaux au Bible-House, New-York. Elle a déjà eu l'honneur d'attirer sur elle les calomnies et l'opposition de tous les marchands de chair humaine blanche. Son but est d'éclairer les émigrants sur les meilleurs moyens de transport par terre et par mer, de leur indiquer les places et les personnes en état de leur fournir du travail, et de leur mettre de l'argent dans la main au cas de dénûment absolu. On peut dire que les beaux temps du pillage sont finis, et qu'un contrôle vigilant des gens de bien est ouvert sur les fraudes des agents de l'émigration dans les Deux Mondes, et sur les violations des mesures de protection déjà votées par la législature. La Société s'est mise en rapport avec les autorités, et les stimule. Ses membres ont aussi obtenu quelques innovations heureuses de la législature de l'Etat de New-York, comme de donner force légale à la déposition sous serment du passager maltraité, et d'obtenir la formation d'un comité d'enquête. Les débuts de cette Société ont été faibles, mais sa croissance est assurée; pendant sa première année elle a reçu 7,822 dollars de contributions volontaires, et a envoyé dans l'intérieur 4,782 émigrants pour y entrer de suite dans des places assurées.

L'urgence de pourvoir efficacement à la sécurité et aux besoins des émigrants occupe de plus en plus l'opinion, et une foule de considérations morales et économiques engagent à se presser. — On a reconnu que les gouvernements allemands ont réduit en système l'envoi de leurs pauvres aux Etats-Unis. Ils emploient une police tracassière et inquisitoriale pour s'assurer des moyens d'existence de tout nouveau venu, en Prusse et ailleurs, tandis qu'ils vident leurs maisons de pauvres et payent le passage de l'Atlantique à leurs indigents pour aller vivre aux dépens des Américains. Ils eussent même fait de New-York un Botany-Bay de leurs détenus, si le maire Wood ne s'y fût opposé. Un certain nombre d'émigrants arrivent en tout cas sans ressources. — Ce paupérisme transféré d'Allemagne et d'Irlande en Amérique a pris un développement alarmant dans toutes les villes de l'Est, et à mis 150,000 personnes sur les bras de la charité publique des citoyens de l'Union dans l'hiver de 1854 à 1855. — La société *Emigrant protective* eut l'idée de faire un appel public aux fabricants et patrons pour savoir s'il y avait encore du vide dans les rangs des travailleurs, et reçut de tous les côtés du pays des réponses excessivement encourageantes qui lui permirent de suite d'utiliser ces ouvertures. Le nombre des émigrants arrivés, en 1854, dans le seul port de New-York, a été de :

176.986	allemands,
82,302	irlandais,
30,579	anglais,
29,359	autres nations.
319,226	

Une enquête faite par la Société de protection a amené des révélations confirmant tous les abus signalés ; en voici un échantillon :

D. Combien d'amateurs et de consignataires de navires amenant des émigrants peuvent se permettre de vendre le droit d'enlever du bord les passagers ?

R. A peu près tous (une autre enquête dit *tous*).

D. Que leur paye-t-on pour cette vente de leurs passagers ?

R. De 25 à 30 dollars (par navire).

D. A quel degré les passagers débarqués sont-ils au pouvoir des *runners*, et que leur fait-on ?

R. S'ils ne se soumettent pas aux *runners*, ils reçoivent une raclée (*they get a licking*) ; c'est au choix : se soumettre ou avoir un trou à la tête et le nez en sang.

D. Le maire de New-York ou les commissaires de l'émigration pourraient-ils l'empêcher ?

R. Je n'en sais rien. Tout ce que je peux dire, c'est que cela n'a jamais marché différemment.

D. Les passagers en se coalisant pourraient-ils mettre en fuite les *runners ?*

R. Oui, en s'unissant ; mais il y a trop de *compères* parmi eux.

D. Quelle est la force des *runners* quand ils s'emparent d'un navire de cinq à six cents passagers ?

R. Cela dépend du nombre de navires qui arrivent ; la bande sera de 10 à 60 ou 80 *runners*.

D. Désirez-vous qu'on y mette ordre ?

R. Évidemment. Tout honnête homme doit le désirer.

D. Vous parlez de *compères :* comment s'en procure-t-on ?

R. En gagnant certains passagers.

D. Que font ces *compères ?*

R. Ils persuadent aux autres passagers de suivre les *runners* et leur disent que tout va bien.

D. Que leur paye-t-on ?

R. On leur promet merveilles, mais on ne leur donne presque rien, et même rien du tout. Quelquefois ils reçoivent un billet gratis pour l'intérieur.

Les données ci-dessus, après avoir été soumises à un autre expert, n'ont subi que des corrections insignifiantes. — Il a ajouté que les *runners* sont payés de 15 à 50 dollars par semaine, suivant leurs facultés de persuasion, c'est-à-dire suivant leur force physique. Ils coûtent des sommes énormes aux compagnies de chemins de fer ; ce qu'une seule compagnie paye aux *runners* fait une somme qu'on n'ose pas dire.



CHAPITRE XII

Les Ecoles publiques. — Le Sabbath. — Les Sermons. Frais du culte. — Le Catholicisme. — Propriétés des Eglises confisquées par les Evêques. — John Hughes, archevêque de New-York, sa grande fortune. — Controverse clérico-financière.

New-York est la ville des Etats-Unis la plus européanisée peut-être, avec Cincinnati. Elle doit renfermer plus de 200,000 Irlandais et de 75,000 Allemands, de sorte que presque la moitié de sa population est récemment venue d'Europe. Cette émigration est à peu de chose près sans religion, et la partie qui est catholique professe l'horreur des protestants; ce préjugé quitte les enfants dans les écoles de toute nature où ils vont se former à en savoir un peu plus que leurs pères. Le dimanche est néanmoins fort respecté. — Un trait d'européanisme, c'est la tendance à bâtir les maisons, non plus pour une seule famille, mais pour en loger une à chaque étage. Ce système est antipathique à l'Anglo-Saxon qui tient à être chez lui comme dans un *château;* mais la cherté excessive des terrains répand déjà un peu l'usage de loger plus de monde sur une même surface. Il n'est pas probable que cette innovation dépasse certains

quartiers de la côte et se propage dans l'intérieur.

L'instruction est très-répandue dans cette immense ville, bien que parmi la foule des étrangers pauvres, il y en ait qui fassent travailler leurs enfants au lieu de les envoyer aux écoles. En 1850, sur une population de 515,000 âmes, sans les faubourgs Brooklyn, Williamsburgh, etc., on ne trouva que 18,807 adultes entièrement illettrés, sur lesquels 16,449 étaient étrangers, 1,667 nègres et 691 blancs natifs des Etats-Unis. Depuis 1853, la plupart des écoles sont publiques et soutenues par des taxes légales ; mais il y en a encore d'importantes aux mains des particuliers. L'Institut Rutgers, pour les jeunes filles, est un remarquable établissement de cette dernière catégorie. Un matin, à neuf heures, nous y vîmes 400 jeunes filles réunies dans la salle du culte. Après la prière et le chant, elles se répartissent dans 14 ou 15 classes. Elles sont assises autour de la salle ou auprès de longues tables ; l'enseignement paraît fort, surtout sur les sciences exactes. Pour la chimie, la physique, l'astronomie, elles vont plus loin que les bacheliers ès lettres en France. Une bibliothèque, une collection de physique, un beau laboratoire de chimie, une salle de dessin et de peinture à l'huile, garantissent un développement de connaissances supérieur à celui des meilleurs établissements analogues d'Europe. Je craindrais que le côté littéraire ne fût plus faible, et celui des travaux de femme encore davantage. Les Américains n'ont pas nos idées sur l'éducation des femmes ; ils leur ouvrent un champ plus vaste, et les études savantes qu'on

'ient de voir peuvent être d'une utilité directe aux emmes. Boston a un «female medical college,» vé-'itable école de médecine, où les femmes acquièrent es connaissances nécessaires pour se mettre en ètat de traiter les maux de toute nature des per-sonnes de leur sexe ; la pratique de la médecine sur es personnes du sexe sera de plus en plus ôtée aux hommes dans ce pays, et cette réforme est encou-ragée par l'opinion. L'Etat de Massachusetts donne 1,000 dollars d'allocation annuelle à ce « college » de Boston. New-York n'a encore rien de pareil.

Une école publique municipale, que je visitai avec le professeur Crosby, dans la quatorzième rue de New-York, ne me donna pas moins de sa-tisfaction que l'Institut Stuyvesant. Elle contenait environ un millier d'enfants des deux sexes de 6 jusqu'à 15 ou 16 ans, répartis en plusieurs classes. Ils ne payent rien, et même on leur fournit gratis les livres et cahiers. Durant le bas âge, garçons et filles sont dans la même salle, rangés en deux divisions. La principale affaire avec les tout jeunes élèves est de leur faire trouver de l'attrait à l'école, et de soutenir leur intérêt sans les déranger. L'enseignement oral est fréquemment interrompu par de petits exericces de gymnasti-que avec les bras, les mains, la tête, — tout cela exécuté avec une précision et une intelligence charmantes. On les fait aussi marcher avec viva-cité dans la salle. Ces petites figures animées, dis-ciplinées et ravies, font plaisir à voir ; le souvenir de nos enfants européens, silencieusement penchés ou tristement renfrognés sur leurs livres, me revint

comme contraste. — Nous vîmes une salle contenant 160 garçons plus âgés, et une autre avec 300 jeunes filles ; celles-ci étaient propres, attentives; pas une qui se tînt mal, qui regardât de côté ou se permît le moindre signe de distraction, mais toutes les yeux fixés sur la maîtresse, et l'esprit aux explications qu'elle donnait. Une grosse dame circulait, paraissant surveiller la tenue et l'attention.

Ces jeunes filles appartenaient à toutes les classes de la société, étaient mises avec goût, et il eût été difficile de juger par les dehors la différence de position de leurs familles, — tant le bien-être et une certaine éducation sont généralement répandus. — Sur les murs étaient peints en grosses lettres quelques passages de la Bible et les noms de certaines vertus. Dans une autre classe, un maître de dessin expliquait, sur un tableau, les dimensions de la figure humaine à des minois intelligents, qui semblaient en posséder eux-mêmes les plus justes proportions. Ensuite, on dessina le paysage. Une autre salle était pour les mathématiques. — Dans la classe des compositions, un jeune homme lut son travail qui avait eu le prix : un parallèle entre Napoléon III et Napoléon Ier. Jamais je n'ai rien entendu de si remarquable de la part d'un enfant de 13 à 14 ans; plusieurs aperçus me parurent entièrement neufs et indiquaient un esprit de classification et d'analyse si juste, si hardi, et une connaissance si nette de l'histoire moderne, que cette pièce eût pu soutenir l'impression et s'attirer l'intérêt, sinon l'adhésion, de tout

lecteur. L'inspiration contenue, la passion réfléchie exprimée par la mine du petit politique pendant qu'il lisait son œuvre, et le côté forcé de quelques rapprochements, ne me laissèrent aucun doute que ce brillant essai ne fût bien son fait à lui seul.

Certains arrangements perfectionnés donnaient à cette école un intérêt réel; chaque élève était assis sur un petit siége rond fixé au parquet par une tige de fer; ces petites individualités ne pouvaient avoir de conflit; les pupitres n'étaient que pour deux élèves; point de houle entre camarades comme l'amène le système de s'asseoir sur un banc commun; la circulation était facile pour le maître, et chaque classe nombreuse avait au moins un surveillant qui donnait par sa présence un repos d'esprit complet au maître enseignant. Le principal de l'établissement y réside toute la journée, allant d'une classe à l'autre; il a 2,000 dollars de traitement. — Je ne me serais pas imaginé que dans ce pays de prétendue anarchie, on trouvât une entente et une discipline scolaires sans exemple de nos côtés.

Les écoles publiques n'adoptent la couleur d'aucune dénomination religieuse particulière, seulement on y lit la Bible; ce dernier point a été l'objet des attaques des prêtres romains; je voudrais dire des *ultramontains*, mais la plupart des prêtres ayant passé au Dieu-*Marie*, à l'ultramontanisme, ce paganisme rhabillé pour les temps modernes, il en est résulté que romain et ultramontain sont aujourd'hui d'ordinaire synonymes.

Il a fallu soutenir une lutte de toutes pièces pour maintenir la lecture et l'étude même incomplète de la Bible au nombre des occupations des écoles publiques ; des hommes simples, mais éclairés sur le Christianisme, ont pris part à cette discussion, et à cela se rattachait maint article fourni par les feuilles publiques ; en voici un comme échantillon de ce que pensent les masses protestantes :

LA BIBLE.

« Comment se fait-il que ce livre unique, composé par des hommes d'une position humble, dans des temps primitifs, lorsque les arts et les sciences étaient dans l'enfance, ait exercé plus d'influence sur l'esprit humain et sur la société que tous les autres livres réunis? D'où vient que ce livre a accompli des changements si merveilleux dans les opinions du genre humain? — Il a banni le culte des idoles. — Il a aboli l'infanticide. — Il a supprimé la polygamie et le divorce. — Il a relevé la condition de la femme. — Il a rehaussé le niveau de la moralité publique. — Il a créé pour les familles ce grand bienfait de l'intérieur domestique. — Quel livre est-ce donc, que les vents et les vagues des passions humaines y obéissent? qu'on cite un autre agent d'améliorations sociales qui ait agi si longtemps et n'ait rien perdu de sa force depuis l'origine! Que de plans de réformes qu'on vantait ont été essayés et reconnus mauvais; que de codes de lois sont nés, ont fourni leur carrière et sont morts! Des empires succédant aux empires ont été lancés sur la marée du temps et ont sombré sous les eaux sans qu'il en restât de traces. Mais ce livre continue à circuler faisant du bien, participant à la société le levain de ses principes sacrés; réjouissant l'affligé par ses consolations, fortifiant ceux qui sont tentés, encourageant ceux qui se repentent, calmant ceux qui ont l'esprit troublé et adoucissant l'oreiller de la mort. Un tel livre est-il le produit du

génie humain? L'étendue de ses effets ne démontre-t-elle pas que l'excellence de sa force vient de Dieu?

« Tel est le livre que des intrus étrangers voudraient expulser de nos écoles, de nos colléges, de nos foyers domestiques. S'ils y réussissent, les colonnes qui supportent notre république seront consumées par le feu. Nos chères sœurs, les républiques de la France et du Mexique, s'écrieront : « Voici, l'Amérique est devenue comme l'une de nous! »

« Je ne vogue jamais sous un pavillon emprunté. Au bas de ceci, j'appose ma signature. Ayant déjà voté aux élections dans le temps où Washington était notre président, je crois avoir un droit aussi fondé d'exprimer ma pensée que les libres penseurs qui nous sont venus. »

GRANT THORBURN.

New-Haven, septembre 1855.

Jusqu'à ce jour la Bible a encore ses entrées dans les écoles publiques ; au nom du *Dieu-Marie*, cette superstition locale des bords du Tibre, on n'a pas encore réussi à mettre sous le boisseau le seul document fondamental et inspiré du Christianisme. Ce collége de prêtres, le clergé romain, a cependant encore tant de prise sur les colons fournis par l'Europe à l'Amérique, qu'il ne faut pas espérer de voir une si bonne chose se perpétuer sans lutte contre de continuelles intrigues pour la renverser.

Les établissements secondaires qu'on appelle en Europe des colléges, et qui portent aux Etats-Unis le nom d'Académies, sont au nombre de 173 dans l'Etat de New-York, fréquentés par 40,000 jeunes gens, répartis en proportion à peu près égale entre les deux sexes, et ayant une moyenne

d'âge de 15 à 17 ans. L'Etat leur distribue entre tous une gratification annuelle de 40,000 dollars, ce qui ne fait guère que 8 pour 100 de la dépense: le reste est couvert par les contributions des élèves. En 1854 les frais courants de tous ces colléges montèrent à 526,818 dollars. Voilà les charges que l'Etat évite, quand le goût de l'instruction et l'esprit d'association sont répandus dans un pays: évidemment les citoyens n'ont que le choix d'être tenus en lisière et d'alimenter de leurs poches le favoritisme et le système des mandarins, ou de faire par eux-mêmes. — Ce que les autorités font mieux que les particuliers jusqu'ici, c'est de surveiller un système de 14,000 écoles primaires et de prélever des taxes pour y subvenir. Le produit de ces taxes et des fonds scolaires suffit à une dépense d'un million et demi de dollars payés par le seul Etat de New-York pour le soutien des établissements d'instruction.

Les établissements de science relevée où des grades de docteurs sont conférés, sont au nombre de 20 dans l'Etat de New-York, dont 6 pour la théologie, 4 pour la médecine, 10 pour les lettres, les sciences et le droit. Ces institutions sont toutes aux mains des particuliers. L'Université de New-York fut fondée en 1831 par des actionnaires qui donnèrent un demi-million de dollars pour cela, et qui l'administrent par un conseil de délégués. L'édifice de l'Université construit sur la place Washington est une sorte de château en marbre blanc, à quatre étages, en style gothique, *et un* des ornements de New-York ; le coût en a

été d'un million de francs. —La Faculté des lettres fondée il y a vingt et un ans, et très-bien pourvue de professeurs, n'est fréquentée que par 90 élèves, parce que les parents préfèrent placer leurs enfants dans les établissements éloignés, à la campagne, afin de leur éviter les distractions et les tentations d'une grande ville. — La Faculté de médecine, quoique postérieure en date à la première, a déjà formé 1,500 docteurs ; elle est fort suivie et a 300 étudiants. Deux autres établissements en concurrence, sont, « le collége de médecine et de chirurgie, » fondé en 1807 et suivi par 1000 étudiants, et le « collége de médecine de New-York, » de création plus récente. — Dans ce moment on organise à l'Université une Faculté de droit qui attirera, à ce qu'on pense, 500 étudiants. — Les études préparatoires sont suivies par 200 jeunes gens. Le nombre total des élèves de l'Université, 600 environ, dépassera bientôt un millier ; il est beau de voir un si grand établissement marcher sans rien coûter à l'Etat, sans fatiguer la législature, ni faire crier les rouages administratifs, et se tirer d'affaire avec ses propres fonds et 80 dollars payés annuellement par chaque étudiant régulier.

Les établissements d'instruction supérieure prospèrent beaucoup plus en état de liberté qu'à la remorque de l'Etat. Autrefois le gouvernement de New-York subventionnait des établissements à New-York, Albany, Rochester, Buffalo, etc. ; mais cela a entièrement cessé ; il a senti que la première éducation une fois fournie à tous, son rôle cesse,

et que faire plus pour certaines sciences ou professions savantes, c'est éterniser le privilége. Ailleurs on voit la même tendance et les mêmes fruits ; par exemple, prenons cent personnes instruites dans le Nord, il y en aura à peine *une* sachant que l'Etat de Géorgie soutient un collége dans sa ville d'Athènes, institution manquée et inutile, tandis que toutes ces personnes connaîtront et loueront le collége libre d'Ogelthorp à Milledgeville (Géorgie), un des meilleurs centres de lumières de l'Union.

La discipline est bonne dans les universités et colléges de New-York et des Etats du Nord. « La seule chose grave qui me soit arrivée en plusieurs années, me disait le professeur C***, c'est, après avoir prévenu les jeunes gens de ne jamais s'occuper à ma leçon de quelque travail étranger, d'en découvrir un faisant un extrait, et d'être obligé de le renvoyer. La leçon finie, il rentra, m'aborda, avoua son tort, et me pria de le recevoir de nouveau. Je le lui accordai sur sa promesse sérieuse de ne plus contrevenir, et il tint parole. »

Dans le Sud c'est autre chose. On a bâti des édifices magnifiques pour des colléges et universités en Alabama, Louisiane, Mississipi ; les professeurs y sont deux ou trois fois plus payés que dans le Nord ; on leur accorde des logements confortables, des jardins, des fermes, des douceurs de divers genres ; mais ils vivent malheureux, avec des élèves indisciplinés et sans goût pour le travail. Les hommes de talent préfèrent décidément le Nord avec ses payes plus modestes : là ils ont du stimu*lant*, des réunions scientifiques où ils s'inspirent

le goût de progresser dans leurs branches respectives. — Voici une scène d'indiscipline du Sud, qui m'est garantie. Un gros et grand jeune homme interrogé par son professeur, n'est pas préparé et répond de travers. Le professeur lui dit qu'il se trompe. — *You lie* (vous mentez), lui crie l'étudiant. Le professeur se borne à déclarer ce langage inadmissible. Le jeune sauvage blanc s'élance de sa place, saisit le professeur et le collète ! — Les parents du sud savent tous les choses, et envoient leurs enfants étudier dans le Nord, quand ils peuvent.

Le sentiment religieux et une piété vivante d'après l'Evangile, sont considérés comme indispensables pour stimuler les bonnes études. Depuis plus de vingt ans que l'Université de New-York existe, jamais les étudiants n'ont manqué d'avoir deux fois la semaine des réunions de prières dans la salle du Conseil universitaire, et aujourd'hui ces séances sont plus fréquentées que jamais. En outre il y a le culte journalier du matin et du soir à la chapelle, Le 4 octobre, un jeudi, de neuf à neuf heures et demie du matin, j'assistai dans la salle du Conseil à une réunion où les étudiants et quelques professeurs chantèrent des cantiques et prièrent ; la parole était donnée à ceux qui se sentaient disposés à en faire usage. Sur les parois de la salle, était la grande gravure représentant les fondateurs de l'Alliance évangélique américaine. On passa ensuite dans une petite chapelle où les retardataires étaient réunis. — Appel nominal ; — lecture de la Bible ; —

chant avec accompagnement de l'orgue touché par un étudiant; —enfin prière de clôture du chancelier. Il était dix heures, et les étudiants se rendirent dans les salles de cours. Cette heure tardive a été jugée la meilleure pour commencer, à cause des grandes distances que plusieurs étudiants doivent franchir en omnibus, vapeurs ou railroads.

Le nombre des jeunes gens qui font de bonnes études augmente considérablement, et le sentiment se prononce de plus en plus en faveur d'une éducation libérale. S'il s'agissait de l'Allemagne, où on a fait un but de l'érudition, qui ne devrait être qu'un moyen, et où trop d'hommes perdent leurs forces à la philosophie et aux classiques, et vivent dans les nuages au lieu de contribuer à des améliorations sociales, on pourrait les presser avec raison d'être un peu moins du siècle de Cicéron et de Platon, et un peu plus de celui-ci. Mais, aux Etats Unis où il y a prédominance des vues utilitaires et industrielles, l'étude de la littérature et des beaux-arts est un correctif dont il n'y a pas encore à craindre l'abus. Un parti voudrait abolir l'étude des langues mortes mais le succès ne lui paraît pas réservé. La richesse amène le loisir, et celui-ci des besoins intellectuels. Il est plus fréquent aux Etats-Unis qu'en Europe de trouver des femmes lisant les classiques anciens dans leur langue, tandis que pour les hommes l'inverse est le cas.

Dans les études classiques les professeurs américains, bien différents des Allemands, n'estiment pas

ju'une érudition indigeste soit le but. Ils se servent des langues mortes comme d'un moyen pour apprendre à beaucoup comparer, à raisonner et à penser par soi-même; ils demandent à l'élève de se tirer d'affaire sans aide, et ne lui mâchent pas l'ouvrage. Pendant le même temps où en Allemagne on lit vingt ou trente auteurs, un étudiant américain ne lit qu'un livre d'Homère et autant de Thucydide, de Xénophon et d'Hérodote, avec un dialogue de Platon et une pièce de Sophocle; mais il sait à fond tout ce qu'il a vu, et en rapporte des idées claires. Si plus tard les classiques deviennent un but pour lui, il peut les étudier seul. Avec leur méthode, les professeurs américains savent parfaitement ce qu'ils veulent de l'étudiant, et tous sont d'accord pour développer en lui l'intelligence et le raisonnement, et non pour en faire un docte ou un pédant.

En visitant le bâtiment de l'Université de New-York, j'ai admiré la grande chapelle bâtie sur le plan de celle du collége King à Cambridge en Angleterre. — La Société d'histoire de New-York a ses collections et sa bibliothèque dans le même édifice; cette dernière contient quinze à seize mille volumes, des collections précieuses de journaux, divers objets d'art, une chaise sur laquelle Washington s'est assis et une telle foule de curieux après lui, qu'ils ont déchiré l'étoffe; on l'a renversée pour en sauver les débris. — La Société, se trouvant trop à l'étroit, a posé le 17 octobre 1855 la première pierre d'un bel édifice d'ordre dorique, sur la seconde avenue, à l'angle de

la onzième rue; il coûtera 50,000 dollars, sera tout en briques et en fer, et à l'abri du feu. Dans les discours prononcés à cette occasion, on a fait ressortir le chemin parcouru en deux siècles par New-York : en 1647, petite colonie de quelques cents individus vivant du trafic avec les sauvages, et recevant pour dernier gouverneur hollandais Pierre Stuyvesant; et en 1855 métropole du monde, basée sur l'alliance du sang hollandais, puritain et huguenot, coulant dans les veines de plusieurs cent mille citoyens, et sur la liberté politique, civile et religieuse; une ville reine n'ayant pas trop d'un palais pour loger deux siècles de ses annales!

L'instruction ne rencontre des facilités naturelles que sur un petit nombre de points aux Etats-Unis, par suite de l'accumulation de la population dans quelques grandes villes; mais partout ailleurs elle est plus hérissée d'obstacles que dans les parties les moins peuplées de la Russie ou de la Suède.

La moyenne des personnes qui fréquentent les écoles était pour toute l'Union :

de 13 sur 100 habitants en 1840, et
de 20,46 sur 100 — 1850.

Dans les Etats de l'extrême Nord, la Nouvelle Angleterre, elle s'élève à 25,71 personnes et dans l'extrême Sud, la proportion descend à 13,92 sur 100 habitants libres. Dans les Etats intermédiaires, la proportion est 21. — Le relevé des gens illettrés au-dessus de 20 ans donne

dans le	Nord	1	illettré sur	400	habitants.
—	Sud	1	—	12	»
— toute l'Union		1	—	22	»

Dans les déserts parmi les pionniers on trouve illettré adulte sur 6 habitants, et c'est là un fait ·iste, mais qui n'a pas lieu de surprendre, tant les istances énormes y rendent les écoles difficiles à ropager. — Quant aux noirs au-dessus de 20 ans, y en a en moyenne 21 sur 100 habitants qui ne ıvent ni lire, ni écrire ; et en entrant dans le déiil on trouve que cela donne :

24 nègres adultes illettrés	sur	100 esclaves de tout âge.		
16 nègres	»	»	100 nègres libres.	»

Chez les émigrants européens le nombre d'aultes illettrés est exactement double, proportion ardée de ce qu'il est chez les Américains natifs.

Un des plus grands contrastes entre le continent 'Europe et celui d'Amérique, c'est le calme excessif u dimanche ; toute âme chrétienne en est agréalement influencée. La loi civile commande ce reos; mais on l'éluderait de bien des manières, si les ıœurs ne soutenaient le code. Je sais bien qu'on eut décrier cela, même au point de vue chrétien, t prétendre que c'est favoriser une vue pharisaïque u Christianisme, et le faire considérer comme trop étaché de la vie de tous les jours ; que c'est dire ux hommes : après six jours consacrés à la passion u gain, nous vous imposons un morne repos le eptième. Mais tout en avouant qu'il y a des cueils par le fait de la corruption humaine, à une hose bonne, quoique ayant des dehors sévères, le

repos du *Sabbath* anglais et américain, néanmoins je le préfère au latitudinarisme des Eglises du continent européen.

Une des plus grandes lois divines est donc très-respectée aux Etats-Unis. « Dieu se reposa le septième jour, » — et l'Américain se repose. Chez lui peu de bruit ce jour-là; les omnibus sont invisibles; les wagons seuls roulent silencieusement dans New-York, sur leurs rails. La majorité du peuple va au culte, la minorité dans les tavernes; la vie domestique se retrempe. C'est quelque chose de solennel de penser que Dieu « sanctifia » ce jour pour la venue de l'homme sur la terre. La création n'était pas sanctifiée, aucune créature faite à l'image de Dieu ne respirait, et la géologie s'accorde avec le récit de Moïse pour prouver que c'était le règne des appétits matériels, des forces animales brutes. Alors parut un être intelligent, fait pour dominer cette création! Il eût pu vivre tout entier pour honorer Dieu, et redire ses louanges sous mille formes; mais il pécha, et il n'y a plus que le dimanche sur les sept jours qui ne porte pas une malédiction, et qui rappelle la destination primitivement bénie de notre économie. Plus le consentement général d'un peuple sanctifie réellement l'emploi du dimanche, plus il se rapproche d'un état prospère!

Une société appelée *American and foreign Sabbath Union*, sous l'influence d'un grand génie chrétien, le révérend Justin Edwards, en 1843, a beaucoup fait pour propager les vrais principes et les motifs de l'observation du dimanche. Les

de M. Edwards, répandus par la Société
raités à près de deux millions d'exemplai-
enferment à côté de remarques de détails,
ıes d'une grandeur et disons-le aussi d'une
ıdeur, qui les feront vivre à jamais. Peu de
; ont vu aussi avant que lui dans l'économie
enne. Il est à croire que c'est un nom im-
l.

chaire chrétienne est appelée à déployer sa
nce ce jour-là : non des formes, des choses
les yeux ou pour quelque autre sens, mais
nseignements pour l'âme, et une vue claire
pensée de Dieu, de ce que doit penser et
ir l'homme, en un mot l'Evangile, le Nou-
Testament, Jésus-Christ Dieu et homme,
é dans sa moelle et dans son esprit. A peu
outes les dénominations s'acquittent fidèle-
de cette tâche. Il y a parfois une étonnante
eur dans les vues originales que l'Esprit de
suggère à des prédicateurs convaincus.
l on vient dire comme le révérend Cheever, que
ıffrance dans l'homme est semblable au grain
ble qui entre dans l'huître, et devient une
lorsque la grâce de Dieu l'a enveloppé ; —
e cette grâce de Dieu peut se comparer à une
; de mineur, permettant de travailler dans
ırofondeurs maudites, et de soutirer à une
phère empoisonnée l'aliment de la flamme,
auser d'explosion mortelle; on sent dans une
ence ainsi rajeunie une inspiration dont les
s vous accompagnent comme des êtres vi-

Une forme de la prédication, trop répandue, et que je n'ai jamais goûtée dans les églises américaines, c'est le sermon lu. La chaire chrétienne expose des vérités qui, en Amérique du moins, ne sont pas absolument inconnues de la majorité des auditeurs. Le salut par la foi au Sauveur, la prédication du repentir et de la régénération du cœur par le Saint-Esprit, l'adoption spirituelle des fidèles par Dieu, ne sont pas dans ces Eglises évangéliques des vérités qui soutiennent l'attention de la congrégation par une singulière nouveauté; ce sont bien plutôt des vérités connues de l'esprit, mais dont un sentiment rajeuni, frais, divin de l'orateur doit aiguiser de nouveau la pointe sur les cœurs. Il faut que toute l'âme du prédicateur, avec le souffle d'en haut qui y est, se jette dans l'âme de l'auditeur oublieux ou rebelle, et y installe la Parole de Dieu par les brèches saignantes du repentir. Or ces effets sont bien difficiles pour un pauvre être emprisonné dans une chaire (*pulpit*); s'interdisant de jeter autre chose que des coups d'œil furtifs sur ceux qu'il devrait percer du regard; se débattant entre des frères dont la vue devrait le toucher davantage, et l'inexorable cahier qu'il faut suivre et dont il y a les pages à tourner. Si même le ministre trouve froids à la lecture les idées et les tours qui lui avaient paru beaux en composant, ou si la première inspiration ne revient pas à l'appel du cahier, il n'a que la ressource d'enfler sa voix et d'emboucher la trompette terrestre de la cantilène oratoire. Ou bien, s'il trouve son écrit beau, très-beau même, il risque de

ɔlier sur son œuvre, l'admirer lui seul, et se ıer plus ou moins lui-même, au lieu de ıer Christ par une démonstration d'esprit et ıissance. Il faut une préparation sans doute; en apporter comme produit le cahier sur la e, cela endort, et surtout c'est le propre des aises et tièdes époques. Ce qu'il y a de plus stible dans la vérité chrétienne est ce qui est ıon ce qui est *redit.*

cahier tombe un peu en désuétude; par ple le professeur Skinner, du séminaire Union v-York, cherche à en détourner ses élèves. ı'a cité un épiscopal évangélique, le R. Tyng, ɜ décida une fois à sortir de la routine facile ɜctures de sermon. A ses débuts dans la nouvoie, il faillit deux fois, au point d'être obligé ıgédier l'assemblée; mais il persista et réussit. un orateur éminent désormais. Il se lance avec ıbondance d'idées, sans qu'on puisse comlre comment sa phrase arrivera à une porte rtie; néanmoins, par détours et contours, il gage et cause du charme et de la surprise.

crois que dans les congrégations américaines ɔsprit de Christ est faible, le sermon lu y conɜ comme cause ou comme effet. La force du tianisme se réfugie alors dans ce qui devrait 'accessoire : ainsi les écoles du dimanche, asses bibliques, les prières domestiques, les ons de prière de la semaine, les assemblées ıiversaires. Dans toutes ces choses, les laïques ɜnt avec entrain, joie, et ont un rôle impor- l'enseignements et d'efforts à fournir ; ce sont

alors eux laïques qui soutiennent la vie religieuse, mais non le ministre avec son manuscrit, qu'on va entendre par devoir, par habitude, aux heures des services réguliers. Ces cas sont bien fréquents, et j'en ai été même surpris.

Il y a une petite minorité de congrégations excessivement riches où les défauts du protestantisme américain s'étalent, et où fleurit le système des littérateurs ministres. Ces hommes, toujours la plume à la main, ne visitent réellement pas les membres de leurs congrégations; quant à ce qui est du dehors, il va sans dire qu'ils l'abandonnent à qui voudra, — et les sociétés religieuses seules glanent dans ce champ par leurs agents. Dans ces congrégations fashionables, un des grands buts de l'Eglise, qui est d'assurer une surveillance spirituelle à domicile, est donc manqué. Aussi quand on recherche là comment les conversions ont été opérées, on trouve que l'instrument a été soit les écoles, soit l'entretien d'un homme pieux, soit la Bible, ou l'action directe et sans intermédiaire de l'Esprit de Dieu; l'intermédiaire humain du salut, quand il y en a un, est donc habituellement le laïque, mais non le ministre ou son sermon lu. Je me suis étonné, dans certains cas, des dépenses énormes faites pour soutenir une chapelle, où un morceau de littérature lu en chaire forme l'essentiel du service religieux! Les réveils y sont bien rares. En proportion même de la stérilité de la chaire dans les congrégations fashionables, on l'exalte et on en *fait* quelque chose d'analogue au ciel; cette

tendance idolâtre fait du ministre un petit pape.

On peut dire que la mort entre avec la fashion et les toilettes somptueuses dans les églises. Ces magnifiques équipages qui amènent avec fracas les heureux du siècle à la porte des chapelles, sont une autre inconvenance particulière aux protestants. Les catholiques sont plus sages, et les nobles, les riches donnent l'exemple en venant au culte à pied. Hâtons-nous de les imiter.

La vie religieuse profonde émane surtout de ministres protestants modestes, médiocrement rétribués, simples, peu cléricaux et bénis dans leurs efforts. Dans les faubourgs des grandes villes, on peut trouver de petites églises, et des ministres pauvres, opérant de vraies conversions par leur prédication. Ils sont soutenus par des sociétés ou comités religieux, ce qui place ceux-ci au rang des plus importants organes du Christianisme vivant. Chose singulière, et que la critique déjà faite ne m'empêchera pas de citer, il peut arriver qu'une congrégation fashionable et spirituellement engourdie, paye néanmoins les frais d'entretien d'une église pauvre dans un quartier éloigné. La mort religieuse dans ce pays grâce au système d'églises libres, est donc relativement *plus vivante* que chez nous; mais ces seigneurs ne voulant du vrai Christianisme que pour les autres, pour les simples, sont désolants; leurs allures personnelles sont un *drawback* du bien fait en leur nom.

La réunion de prière que chaque congrégation tient une fois la semaine dans sa chapelle, ou plu-

tôt dans la salle de l'école, est une excellente chose. Les plus vivants du troupeau y viennent et prient. Il serait seulement à désirer qu'il y eût en cela plus de spontanéité, de simplicité fraternelle, et que ce ne fût pas habituellement le président de cette petite réunion qui dît : « Un tel, — priez ! » Le système est encore trop clérical pour que les richesses spirituelles déposées çà et là par Dieu dans une nombreuse congrégation, trouvent à se mettre largement au jour pour l'édification commune. Il y a des écueils à éviter sans doute, mais pour les navires seuls qui ne restent pas à l'ancre.

Dans un pays où l'Etat ne fournit pas aux frais du culte, et où le système admirable et le seul vrai de l'indépendance complète des Eglises a été reconnu, c'est aux fidèles à subvenir de leurs deniers à tous les besoins de la religion. Et comme il est essentiel que le culte soit rendu accessible à tous, cela n'est possible que si la simplicité et l'économie président à la construction des lieux de culte et aux arrangements religieux de toute espèce. —Si dans un pareil pays on éloignait les pauvres du culte, en les habituant à le regarder comme une affaire de luxe, et où il faut du luxe, nul doute qu'ils laissassent faire ; ils diraient : le culte est accessible seulement aux classes riches, mais ce n'est pas notre affaire à nous. L'exemple de l'Europe est là pour prouver la facilité avec laquelle la religion se dépopularise chez les masses, quand elles ont quelque forte objection à y opposer. Les prêtres sont *mal* vus comme caste, comme agents d'une pres-

sion gouvernementale, et comme solidaires de tous les anciens abus. La majorité les subit parfois, mais c'est tout. Aux Etats Unis un autre motif détachera les masses de la religion, si on n'y remédie. La tendance y est déplorable au point de vue des frais du culte. Sans doute, une excuse, c'est que le système des Eglises libres, restauré après quinze siècles de ténèbres et de pratique opposée, a ses expériences à renouveler ; plus d'une fois on a fait du luxe en croyant honorer Dieu, et sans se douter qu'on allait contre le bien de ses frères et contre la prospérité générale des Eglises dans le sein de la nation ; mais comme on a donné sur ces écueils, il s'agit de se remettre à flot. Tandis que le progrès moderne consistait à tout populariser, à rendre les avantages de toute nature accessibles à tous par le bon marché, le culte en Amérique s'est fait, dans bien des cas, rétrograde ; c'est-à-dire qu'il a *renchéri* incroyablement. Les gens riches ont poussé à cela et y poussent encore. Il y à des pauvres auxquels le culte est devenu inaccessible, à moins qu'ils ne l'acceptent comme une aumône ; et on continue à leur rendre impossible de sortir de cette position offensante et périlleuse, en poussant le luxe toujours plus loin.

J'ai su par hasard qu'une église congrégationaliste près de Brooklyn, après avoir levé 30,000 dollars pour se bâtir une chapelle, avait contracté 34,000 autres dollars de dettes, sans pouvoir achever. En outre, elle s'était mise sur le pied de 6,000 dollars de frais réguliers annuels, quoiqu'elle n'en eût que 1,500 de revenu ! Alors elle a crié au

secours et cherché à mettre l'amour-propre des Eglises sœurs en jeu. A Jersey-City une Eglise réformée hollandaise a abattu son temple, a dépensé énormément pour le rebâtir à moitié, et est tombée dans les mêmes embarras. Le pays est rempli d'exemples pareils ; le luxe des bâtiments a été la folie des dernières années. On met les chapelles sur un pied de somptuosité, on paye de forts salaires, des frais d'entretien élevés ; le plus souvent l'intérêt et l'amortissement d'une dette contractée, grossissent encore les charges du culte. Comment payer tout cela? Avec le louage des bancs; il n'est pas rare qu'on donne 100 à 150 dollars par an, cinq personnes dans une des splendides chapelles de New-York! Les petits suivent les grands; le luxe gagne; partout les bancs d'église se louent cher; la vanité s'en mêle, le malaise devient général; et au milieu de tout cela le nombre des personnes qui mettent la religion de côté va croissant.

Croirait-on que ce sont les descendants des anciens Puritains qui ont beaucoup donné dans cette hérésie de la chapelle somptueuse et du culte coûteux! Aussi ces congrégationalistes avec un boulet d'or au pied ne prospèrent-ils et ne s'étendent-ils pas comme ils devraient; les Presbytériens, les Réformés sont dans le même cas. Les Méthodistes sont plus habiles : les bancs sont communs chez eux; où qu'on s'asseye dans leurs chapelles on est à sa place ; cela a été pour beaucoup dans leurs succès. Ne pourrait-on pas chez les Réformés assigner des bancs aux familles sans les louer à prix

fixe ? Oh ! qui rendra plus de simplicité à ces églises, plus d'économie à leurs budgets, plus de libéralité dans la répartition des places et des bancs ; qui *réformera* à tous ces divers égards ces Réformés ! Celui qui y réussira aura fait un bien immense. Tout nouvel élan donné au crédit de ces dénominations sur l'esprit des masses, doit aspirer à ces améliorations qui ramèneraient aux anciennes mœurs. Je m'étonne que le culte obtienne encore tant de faveur avec de tels défauts ; il faut qu'il soit plus fidèle à d'autres égards.

Un déplorable argument avec lequel beaucoup de gens se tranquillisent sur les somptuosités des chapelles, c'est : « luxe chez soi, luxe à l'église, » ou si l'on veut : « l'homme qui vit dans un palais doit « à sa conscience d'élever *à Dieu* un beau temple. » Quand un protestant dit cela, il joue sur les mots. Le temple n'est pas une maison pour Dieu, mais une maison pour les adorateurs de Dieu ; et le luxe qu'on y déploie est pour la jouissance de l'homme ; Dieu n'en a que faire. Un prêtre catholique dirait autrement ; mais je parle ici au point de vue protestant où d'après l'Evangile Dieu regarde au cœur seul, et n'a de besoin *personnel* qu'en vue de nos cœurs. Je prends un protestant évangélique sincère, qui voudra faire quelque chose pour la maison de Dieu (*house of God*) ; il se dira : la maison de Dieu, le temple de Dieu, c'est les *croyants* eux-mêmes, corps et âme (1). Il faut un lieu d'assem-

(1) C'est très-remarquable que sous l'économie évangélique, les mots de *maison de Dieu*, *temple de Dieu*, ne sont jamais appliqués par les écrivains inspirés à des bâtiments terrestres, mais à la per-

blée pour le culte ; mais si je veux orner le vrai temple de Dieu, ce sera non la chapelle, mais mes frères eux-mêmes que je devrai orner : leur faire des habits, leur bâtir des demeures, pourvoir à tous leurs déficits temporels et spirituels. Qu'on enlevât tout ce qu'il y a de velours, tapis, marbres, bois, peinture, dorure et ornements superflus aux chapelles et qu'on le destinât aux nécessiteux, on travaillerait plus à *édifier la maison de Dieu* d'après l'Evangile qu'en continuant à élever certaines chapelles extravagantes de New-York et du reste des Etats-Unis. Souvent aux Etats-Unis j'ai entendu attribuer exclusivement aux chapelles cette qualification de *house of God*; c'est une idée juive et catholique romaine, qui mène au culte des formes et renferme un principe d'idolâtrie, bien qu'elle émane souvent et très-imprudemment des ministres eux-mêmes. Le temple chrétien est le corrélatif de la synagogue, le lieu de l'assemblée.

Une œuvre excellente et bien plus profitable à la *maison de Dieu* que les belles chapelles, ce sont les « Associations chrétiennes de jeunes gens. » Celle de New-York va en donner une idée. Elle a 1,600 membres environ dont un millier sont des hommes convertis, et de moins de quarante ans. Ils ont

sonne même des fidèles, soit dans ce monde, soit dans le monde à venir. Les Juifs avaient un temple, mais les Chrétiens *sont* le temple nouveau. I. Cor. III, 16. Vous êtes le temple de « Dieu. » — VI. 19, « Votre corps est le temple du Saint-Esprit. » — Jésus-Christ est « la maîtresse *pierre* du coin. » Eph. II. 20, et les fidèles sont les *pierres* du temple mystique qui s'élève dessus. I. Pierre, II, 5. « Vous êtes édifiés pour être une maison spirituelle. » IV. 17. « La « *maison* de Dieu » qui est « nous, » dit saint Pierre aux fidèles.

loué, pour 1,000 dollars, de grandes salles dans Clinton Hall, où est la *Mercantile library*. La contribution personnelle était de 1 dollar et vient d'être portée à 2. Leurs salles de lecture renferment une bibliothèque et 87 journaux et revues, dont 57 religieux. Le mercredi ils ont une réunion de prières, et le dimanche un enseignement biblique pour tous ceux qui veulent en profiter. L'association a en outre, divers comités : un « Comité pour soigner les malades, » un « pour trouver de « l'emploi aux jeunes arrivants, étrangers à New- « York, » un pour leur « trouver des pensions bon « marché chez des gens moraux, » un autre, enfin, « pour leur « assurer des bancs dans les églises. » A tous autres égards les membres individuellement peuvent agir, mais sans engager la responsabilité de l'association, sur tout ce qui regarde l'évangélisation. Les comités qui veulent répandre la parole de Dieu et son influence trouvent des recrues dans les salons de l'association. L'assemblée annuelle de l'association tenue le 21 mai dans l'église Lafayette, en présence d'un nombreux public, entendit un remarquable rapport du président, M. Crosby, et de bons discours. Le docteur Adams fit sentir l'importance, à une époque de déplacement comme la nôtre, de trouver dans chaque ville des centres de fraternité et de sympathie chrétiennes, pour les jeunes gens étrangers; seul moyen, en bien des cas, de les empêcher de se perdre.

L'association terminait sa troisième année d'existence. Un trait curieux de son influence, ce sont des sermons qu'elle avait persuadé aux ministres

de quatorze églises de différentes dénominations de faire pour l'utilité spéciale de la jeunesse. — J'ai visité les associations de jeunes gens à Buffalo, à Saint-Louis, à Cincinnati et à Washington ; les plus vivantes ne sont pas celles qui visent le plus à faire nombre, et à louer de splendides locaux, mais bien à réunir un noyau de chrétiens convaincus, et à poursuivre quelque œuvre bien définie; comme l'association de Cincinnati, qui ne paye que 300 dollars de loyer, n'a que 150 membres, mais instruit plus de 800 enfants et jeunes gens de la ville dans une dizaine d'écoles du dimanche et de classes bibliques. A Washington on a eu des succès dans le même sens. A San-Francisco, une association de 400 jeunes gens, dont quelques-uns sont Chinois, s'est formée, et tient une réunion de prière chaque semaine, une réunion pour lire des essais moraux et religieux, et deux écoles du dimanche où 140 enfants sont enseignés. Dans toute l'Union il y a 54 sociétés pareilles formées de 20,000 membres, dont deux tiers sont membres dirigeants ou actifs; 49 de ces sociétés ont remis la direction à ceux de leurs membres qui sont communiants d'Eglises évangéliques. Une première convention annuelle fut tenue à Buffalo il y a deux ans ; la deuxième a eu lieu en septembre 1855 à Cincinnati. Les habitants de la ville montrèrent une hospitalité charmante à ces centaines de jeunes gens ; la Californie, le Canada, et l'Angleterre étaient représentés. Le principe de nommer une société centrale pour recevoir tous les rapports et en faire un résumé annuel fut adopté ;

une revue *quarterly* doit être également rédigée par ce comité ; et Cincinnati est élu pour centre. Quand on songe que ce sont des hommes de toute dénomination évangélique qui s'associent ainsi pour se connaître et pour faire le bien ensemble, et que peu à peu chaque ville des Etats-Unis aura son association chrétienne de jeunes gens, on doit entrevoir là un grand avenir de vie et d'union pour toutes les Eglises.

J'ai visé surtout à peindre les Eglises protestantes, et n'ai pu donner qu'une faible attention au catholicisme.

Le catholicisme est arrivé aux Etats-Unis comme une secte au milieu des autres ; il a joui du droit commun, et a dû vivre de son propre fonds, c'est-à-dire des libéralités des fidèles, tant vivants que mourants. Néanmoins, sa force propre serait insuffisante à le soutenir, à juger par le fort subside annuel qu'y envoie la propagande de Lyon ; il se monte à un peu plus d'un million de francs, répartis entre les évêques, à raison de quelques dizaines de mille francs par siége épiscopal. Les vivants contribuent aux dépenses des Eglises de diverses manières, et spécialement en payant leurs places au culte, ainsi que c'est le cas chez une partie des protestants américains. Cependant il faut bien reconnaître que par sa doctrine et son organisation, le catholicisme a pour levier les terreurs de l'âme, et vise à les entretenir ; la douce sympathie n'est que médiocrement utilisable pour attirer à une doctrine où le prêtre sauve ou damne à son gré, et où il est *le* Dieu ou plus que Dieu, comme osent dire cer-

tains évêques de France dans leurs mandements. C'est donc sur les malades et sur les mourants que le catholicisme produira ses plus grands effets dans des moments précieux; la terreur de l'enfer a en réalité, de tout temps, plus amené d'argent à l'Eglise par voie de legs, que l'affection ne lui en attire en contributions volontaires des gens en santé. — Une autre source d'accumulation de richesses, c'est la vie ou plutôt la mort dans les cloîtres. La législation américaine permet de fonder des couvents; un ascétisme impitoyable a été introduit dans les couvents de femmes, lesquelles meurent comme des mouches et laissent leurs dots à la corporation. Cette rotation, si extraordinairement rapide, sera inévitablement signalée aux législateurs. J'ai aussi entendu dire qu'il est inadmissible dans un pays républicain, de laisser bâtir, sous le nom de couvents, des espèces de forteresses à murs épais et à portes verrouillées, où des étrangers viennent prendre le commandement, et soustraire à tout jamais à la protection des lois américaines, les malheureuses dupes qui ont une fois franchi le seuil de ces cachots. Une jeune Américaine de bonne famille, miss Bunkley, qui a failli laisser la vie dans ces repaires dévots, a publié un livre naïf et très-circonstancié, qui sera, il faut l'espérer, un argument de plus pour l'abolition complète des couvents. On comprendrait un *Etat-couvent,* mais non des couvents dans un Etat.

La Bible est le fondement des mœurs et de la civilisation américaines. L'opinion est trop forte sur ce point, pour qu'on puisse la braver de front.

Des prêtres romains cherchent de temps à autre à faire croire au public Américain, que leur Eglise favorise la lecture et la diffusion de la Bible! La difficulté, on le sent, n'est pas de trouver quelque déclaration d'un pape ou d'un concile favorable aux Saintes Ecritures, il n'en manque pas, mais bien de prouver que la pratique constante de l'Eglise de Rome depuis plusieurs siècles est autre qu'une hostilité déclarée contre la diffusion et la doctrine du saint Livre. En Europe on n'essaye guère ces tours d'Escobar, et au fond on n'en sent pas le besoin. Mais aux Etats-Unis l'intérêt du romanisme est plus directement de faire illusion sur sa terreur de la Bible; et le peuple américain, moins rapproché des centres catholiques purs, est moins surpris quand on lui avance quelque énorme contre-vérité sur le bon vouloir de l'ultramontanisme pour la Bible. Pour nous, en Europe, nous chercherions, sans les trouver des ultramontains doués de tant de bénignité pour l'Ecriture sainte, et nous considérons comme un progrès qu'ils brûlent la Bible seule, et non plus aussi ses lecteurs et croyants.

La distinction déjà valable pour l'Europe entre les tendances du clergé romain et celles plus libérales des laïques, est encore plus tranchée aux Etats-Unis. Les prêtres aux Etats-Unis regrettent que la civilisation et les lois de l'Espagne n'aient pas été données à l'Union, tandis que la masse des laïques catholiques éclairés est libérale et sympathique aux idées, aux écoles et au culte des protestants. Plus d'un homme parmi eux soupire

que son père n'ait pas été protestant ; et souvent même il arrive à comprendre qu'il dépend de lui de se donner un avantage équivalent ; il renonce à l'*allégeance* du prêtre, et va se joindre à une congrégation évangélique, Il n'y a aucun pays où la transition du romanisme à l'Evangile se fasse plus fréquemment, malgré les menaces du clergé et l'espèce d'appui que lui prête la populace irlandaise, vrais gardes du corps des prêtres. Mais ces pauvres Irlandais mêmes finissent quelquefois par apprendre à lire et par connaître quelque chose de l'Evangile, et alors ils deviennent protestants. Leurs compatriotes appellent ces convertis, *turn coats*, (gens qui ont *tourné leur habit*).

« Tu n'es qu'un *turn coat*, » disait un Irlandais à son compagnon converti.

— « C'est vrai, dit l'autre. Dès ma jeunesse les « prêtres m'avaient mis sur le corps un habit de « leur façon et le disaient bel et bon ; et les protes- « tants au contraire me faisaient : Oh ! le sale et « honteux habit, tout taché de boue et tout dé- « chiré que voilà ! A la fin, j'ai jugé par moi-même « qu'ils avaient raison, et en regardant les basques, « je les ai vues si indignement sales et usées, que « j'ai tourné l'habit. »

Une objection fréquente pour le pauvre et naïf Irlandais, c'est de se scandaliser que Dieu soit tellement partial, de donner aux hérétiques un pays aussi riche que les Etats-Unis. Le besoin d'un argument pour répondre à ces pauvres cervelles, a fait imaginer aux évêques romains en 1848, lors de leur concile de Baltimore, de mettre l'Union

américaine tout entière sous la protection de la Madone. « C'est la Mère des miséricordes; elle étend sa bonté jusque sur les hérétiques, » répondent désormais les prêtres aux objectants.

Il est évident de nos jours que plus le Christianisme est pur, évangélique et pris à sa source, la sainte Ecriture, plus il rayonne sur les peuples une civilisation véritable, le travail, la richesse, l'ordre et la moralité. C'est ce qui fait que les nations protestantes de l'Ancien et du Nouveau-Monde quoique occupant un sol plus pauvre que les nations catholiques, sont devenues plus prospères qu'elles. L'Espagne et l'Italie sont au plus bas de l'échelle européenne pour les lumières, le bonheur privé et public, et la valeur nationale. La France, l'Autriche et l'Allemagne catholique doivent leur supériorité sur les deux pays cités, à la minorité protestante tolérée dans leur sein, qui a obligé les gouvernements à ne pas livrer les lois et la civilisation française et allemande au lit de Procuste du Saint-Office. La civilisation supérieure du Nord protestant, la sécurité des particuliers et des gouvernants dans ces régions, les faibles moyens de compression jugés suffisants dans la Grande-Bretagne, le Nord allemand et les pays scandinaves pour maintenir l'ordre social, sont dans un rapport visible avec une plus profonde pénétration de l'Evangile. Il y a donc une tendance continuelle à ce que des masses de catholiques se portent comme colons chez les nations protestantes, pour participer aux bénédictions particulières qui leur sont réservées; et cette considération doit être un stimulant pour les protes-

tants d'évangéliser avec force les foules catholiques qui leur arrivent; c'est l'intérêt commun du pays et des nouveaux colons. Le catholique étranger préfère habituellement se fixer dans les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, les villes protestantes d'Allemagne et de Suisse, plutôt que dans les pays catholiques,—Brésil, Italie, Espagne, France même. Il a raison; il cherche l'air et la lumière. Depuis la Réforme, un travail de trois siècles a montré où on les trouvait.

La richesse est un grand moyen de domination; des corporations qui pompent la richesse des particuliers, et l'accumulent sous le nom de mainmorte, sont des Etats dans l'Etat. Si quinze siècles de ténèbres ne pesaient encore sur la plupart des esprits, tout le monde serait stupéfait de cette énormité-ci. Prenons un homme qui possède un bien, une terre, pour ses besoins et ceux de sa famille. A sa mort ce bien devrait passer au même titre viager à d'autres citoyens pour être transmis de main en main, et servir à l'utilité d'autres individus et d'autres familles. Mais point! Cet homme déclare qu'il va fixer autrement la destination de ce bien, et que jusqu'à la fin du monde il sera retiré à l'utilité des familles, et aura quelque application peut-être chimérique, en tout cas arbitraire! Cet homme asservit les générations et les législations futures à lui garantir l'exécution *éternelle* d'une fantaisie de son lit de mort; par exemple celle de léguer son bien à des dévots oisifs, à des religieux, ou à des prêtres célébrant des cérémonies auxquelles bientôt peut-être on ne croira plus.

Et les anciennes législations laissaient faire ! Les Anglais et les Américains laissent encore faire ! On voit alors des membres de corporation qui se campent sur ces biens, qui pèsent sur le corps social par la richesse de leur position privilégiée, et qui prolongent par là une vie factice à des croyances que le peuple désavoue ou même abhorre !

Ce désordre antique des corporations, de la mainmorte, de la soustraction de la richesse à l'utilité et à la circulation générales, tous les Etats continentaux de l'Europe l'ont plus ou moins réformé ; tous les légistes l'abhorrent ; cependant il fleurit toujours en Angleterre; et Jonathan en est encore à croire ses ancêtres anglo-saxons sur parole làdessus ! Mais le jour vient où Jonathan tournera l'habit que les Anglais lui ont mis, comme l'Irlandais tournait l'habit reçu de son prêtre.

L'antique abus des biens de corporation religieuse avait un contre-poison aux Etats-Unis ; ces biens étaient confiés à des fidéi-commissaires en majorité laïques, à des *fabriques* d'église. Mais il y a une quinzaine d'années, à ce qu'il semblerait, les évêques romains reçurent le mot d'ordre pour pratiquer une manœuvre qu'aucun Etat européen n'eût permise : c'est de se faire céder *en nom propre* tous les biens de l'église, par les administrateurs, fidéi-commissaires ou membres des fabriques. Si ces derniers refusaient, la menace suivait, et enfin l'excommunication ; tout culte cessait dans l'église ou chapelle qui ne voulait pas se soumettre à la confiscation de ses biens par monseigneur l'évêque et lui en faire une cession juridique.

C'est ainsi que les biens des congrégations catholiques ont passé dans le domaine *privé* des dignitaires romains, qui en peuvent légalement disposer, aussi complétement que de leur patrimoine de famille. Le sieur Bedini, homme décrié et connu par ses méfaits à Bologne, vint, il y a peu d'années, comme légat du pape aux Etats-Unis, pour pousser cette affaire. Les laïques ont résisté de leur mieux ; mais c'est malaisé contre des prêtres auxquels on attribue le pouvoir de vous faire griller en enfer. — Jonathan qui est plus fier que sage, et qui mis en face des ruses du clergé romain est un enfant, ne possède pas les premiers éléments de cette expérience séculaire des monarchies d'Europe, et croit pouvoir la mépriser. Il a été joué. Les plus forts millionnaires du Nouveau-Monde sont aujourd'hui des étrangers, des prêtres romains. John Hughes archevêque de New-York, homme qui vit dans le faste et fait mettre genou en terre (1) à ses visiteurs catholiques, a travaillé mieux que ses collègues à s'enrichir; on lui trouverait sans doute la bosse de l'*acquisitiveness* plus forte que toute autre. Il s'est rendu maître de biens d'église, en nom propre, pour une somme énorme. Cette richesse personnelle le rend plus fort que la cour de Rome ; elle voudrait le renvoyer, le transférer à un autre siége, le casser, le destituer, qu'elle ne peut rien de tout cela. S'il plaît un jour à John Hughes de se marier, — et il va sans dire qu'il a les mêmes droits à le faire que tout homme aux Etats-Unis, — ses enfants se partageront une

(1) Le fait est de notoriété publique à New-York.

fortune à la Rothschild. Il est probable que la cour de Rome n'est pas complétement à l'aise sur ces questions délicates de propriétés. « Je crois que « les propriétés de John Hughes peuvent être es- « timées à 5 millions de dollars (25,000,000 fr.) « dans la seule ville de New-York, » a dit le sénateur Brooks dans la législature d'Albany, au printemps de 1855, lorsqu'on discutait une loi pour prévenir désormais ces razzias de biens d'église par les évêques romains. Pour le dire en passant, la nouvelle loi est de peu de portée réelle. — La colère de l'archevêque fut bruyante. Il publia une lettre portant un titre étrange : « Le « sénateur Brooks, l'archevêque Hughes, et la « fondation possible d'une grande bibliothèque « publique. »

« S'il est vrai, disait-il, que j'aie seulement « quatre millions de dollars, j'en mets de côté « deux pour les mauvais jours et les deux autres « je les dépense pour le bien général, à fonder « une bibliothèque publique à New-York pour « l'utilité, non d'une classe, mais du genre hu- « main... une bibliothèque digne de cette im- « mense métropole... Je déclare solennellement « que ce n'est pas une plaisanterie. » — John Hughes s'étonnait qu'on pût dire qu'il possédât « de grands terrains et presque tous d'un prix « élevé... Je ne sais pas où *un seul* de ces terrains « est situé.... M. Brooks dit que dans l'espace « de douze ans, cinquante-huit transferts d'autant « de biens différents ont été faits en ma faveur... « J'ignorais que j'eusse de pareilles propriétés...

« Quant aux vastes terrains dont il (M. Brooks) « me dit propriétaire, je l'autorise à y choisir « l'emplacement qui lui paraîtra le plus convena« ble pour bâtir la nouvelle bibliothèque. » — A la fin de la lettre le sénateur Brooks était sommé de donner des preuves ou de se rétracter. Une discussion s'engagea dans les journaux, et en voici les éphémérides :

18 *août*. — Le sénateur Brooks répond à la demande de preuves, en publiant la copie textuelle des registres publics, sur la cession de dix biens fonds, la plupart d'une valeur considérable : six dans la ville de New-York, et cédés à l'archevêque Hughes pour des prix dont quelques-uns sont purement nominaux. Le premier, qui consiste en un lot de plusieurs maisons, lui est loué pour 999 ans à un sou par an. D'autres de ces ventes ont un caractère tout à fait singulier.

19 *avril*. — Réponse de l'archevêque Hughes, intitulée : « Le sénateur Brooks dans une situation maladroite. » Dans cette lettre, Sa Grandeur trouve excessivement mal que le sénateur publie tous ces actes de transferts de biens à John Hughes, l'injurie et lui impute des intentions honteuses et le défie de prouver que ces dix propriétés vaillent 5 millions. John Hughes a l'air de croire cependant que l'énumération de ses richesses est finie...

20 *avril*. — Nouvelle lettre du sénateur, contenant, sous le titre de biens temporels de l'Eglise romaine, l'énumération des biens-fonds sis dans la ville de New-York, qui ont été cédés à John *Hughes*, plusieurs pour des prix misérables comme

1 dollar, 10 dollars, tandis qu'ils en valent aujourd'hui bien des dizaines de mille. Onze nouveaux terrains tranférés; total, 21. « Que l'archevêque « possède son âme en patience, » dit M. Brooks.

21 *avril.* — Réponse de John Hughes intitulée : « Le sénateur Brooks accroissant ses maladresses. » L'archevêque escarmouche sur la destination et l'emploi de ses biens, et promet de grands éclaircissements au sénateur. Voici une citation de sa lettre :

« Le sénateur Brooks, le 6 du mois dernier, dans le « Sénat de New-York, a fixé la propriété de l'archevêque « John Hughes dans la seule ville de New-York, comme « valant.		dollars 4,750,000
« Inventaire des propriétés de « l'archevêque ; investigation de « M. Brooks le 1er jour	D. 200,000	
« *Idem.* trouvé le 2e jour « encore.	200,000	» 400,000
« Différence entre la réalité et le « mensonge, dont M. le Sénateur doit « rendre compte.		dollars 4,350,000

Les estimations des vingt et une propriétés déjà citées, évaluées à 400,000 dollars seulement, sont une simple hypothèse de Sa Grandeur John Hughes.

23 *avril.* Copie textuelle fournie par le sénateur Brooks de neuf nouveaux transferts de propriétés, dans les années 1851 à 1853. Total, 30 propriétés déjà cédées à Sa Grandeur. — Les derniers transferts sont notoirement des biens d'Eglise, cédés par les fidéi-commissaires, quelques-uns pour la somme de 1 dollar.

28 *avril*. Réponse de l'archevêque portant le titre :

« Le sénateur Brooks se résignant non-seule-« ment à la maladresse, mais à la dégradation « morale de sa position. » L'archevêque en arrive à l'aveu devant lequel il reculait. Eh bien, oui; ces propriétés il les a prises, mais il ne les a pas volées.

Les prêtres, dit-il, ne veulent pas reconnaître aux laïques le droit de gérer, ou d'administrer les biens des églises ou fondations ; et les lois de l'Etat qui exigent que les administrateurs ne soient pas des prêtres mais des laïques, ont tort. C'est si immoral, ces laïques ! N'y a-t-il pas quelques fabriques laïques d'église qui ont fait faillite? L'archevêque est maître personnel et légal de tous ces biens d'église, mais au fond de sa conscience, une voix lui dit : Non, ils ne sont pas à toi, mais à l'église. Toujours dans sa conscience, s'il distingue parmi tous ces biens, ce qui lui appartient en propre, il n'y trouve « Qu'une biblio-« thèque dont il fait grand cas ; une partie seule-« ment des meubles de son palais ; le lit où il « dort, mais non les murs ni le toit qui le proté-« gent contre l'inclémence des saisons »

30 *avril*. — Copie fournie par le sénateur Brooks, des actes de transfert de 11 nouvelles propriétés, pendant les années 1852 à 1854, total 41 propriétés appartenant aujourd'hui à John Hughes en personne.

1er *mai*. — Réponse de l'archevêque intitulée : « Le sénateur Brooks pas complètement mort sous

« la dégradation morale de sa position. » L'homme d'église en finit ainsi avec lui : « Je le prends à « mains fermées (le sénateur) et allant à la pre- « mière croisée ouverte, je le jette dehors, avec « cette seule observation : Va, sale et vil insecte, « le monde est assez grand pour toi et pour moi. »

Signé, † JOHN, *Archbishop of New-York*.

New-York, 1er mai 1855.

2 *mai*. — Copie fournie par le sénateur Brooks du transfert de 4 autres propriétés à l'archevêque. Total général, 45 terrains, bâtis ou à bâtir, dans New-York, formant 101 lots de grande valeur.

3 *mai*. — L'archevêque revenant à résipiscence, reprend la plume contre le vil insecte, dans une lettre qu'il intitule : « Mise en garde à l'usage du public. »

7 *mai*. — Lettre du Sénateur Brooks, sur les abominations du cimetière du Calvaire, propriété de John Hughes.

— Nouvelle lettre du Sénateur, sur 14 transferts de propriété à John Hughes dans Brooklyn. — sur 6 transferts dans Queen's County, — sur 3 autres dans le comté d'Erie et sur d'autres dans diverses autres parties du pays. — Détails sur le domaine de Fordham, valant 350,000 dollars et acheté en 1839 pour 29,500 dollars, soi-disant pour le compte du collége de Saint-John ; mais l'archevêque en use à peu près à tous égards comme d'une fortune privée, et légalement il en a les droits.

14 *mai*. — Nouvelle lettre de l'archevêque qui conteste quelques menues inexactitudes dans les

copies des actes de transfert de propriété, publiés par le sénateur Brooks. « Il est coupable, dit-il, « de mensonges nombreux, conscients et faits de « propos délibéré, y compris l'audacieuse tenta- « tive de détourner et de falsifier les registres « mêmes qu'il prétend citer. »

— Dernière lettre du Sénateur, qui ferme la bouche à son adversaire, en publiant l'attestation d'un jurisconsulte très-respecté du barreau de New-York, M. Mortimer de Motte. C'est ce dernier qui a transcrit de son mieux des registres publics, tous les transferts de propriété publiés par M. Brooks. La rapidité avec laquelle ce travail a dû se faire et le manque de temps pour le contrôler, ont pu laisser se glisser quelques faibles inexactitudes; mais M. Mortimer de la Motte, dit « qu'elles ne sont imputables qu'à lui seul » : toute la thèse soutenue par son ami Brooks, que les évêques, comme individus, sont devenus vrais et absolus propriétaires de biens énormes enlevés aux fabriques des églises catholiques, est vraie; c'est un grand danger pour le pays.

Ensuite le sénateur publie les actes de 4 nouveaux transferts de propriétés dans New-York à l'archevêque, portant, dans cette seule ville, sa fortune à 49 terrains sur lesquels s'élèvent une foule de bâtiments et d'églises; John Hughes est mis en demeure de s'exécuter, en construisant la grande bibliothèque promise au public. Il est vrai, que prenant des précautions dans une de ses précédentes lettres, John Hughes a dit : « Je n'ai avancé *cela* que par forme de plaisanterie. »

La controverse qu'on vient de voir peut avoir des conséquences sur l'avenir de la législation aux Etats-Unis. Ces heureux républicains dormaient sans défiance lorsqu'il se sont réveillés tout étonnés de trouver au milieu d'eux des Magnats ecclésiastiques, puissances étrangères nées en quinze ans, appuyées sur des foules superstitieuses venues du dehors, et sur des fortunes féodales ! C'était cependant une conséquence inévitable de cette absence des mesures nécessaires de restriction et de surveillance contre la propriété de corporation, cette dangereuse institution qui riva les fers du moyen âge et qui entrave encore l'âge moderne. Au milieu de ces biens de corporation, qui en réalité n'appartiennent à personne, des prélats accapareurs se sont jetés, et s'en sont engraissés. Ils n'ouvrent qu'un œil à la lumière; et l'affreuse confiance dans la puissance de leur argent, leur donne une audace inouie; la vérité, la justice même, ne sont que des petites bagatelles qu'ils ont cru pouvoir mettre sous les pieds. M. Brooks les a crues au contraire destinées à circuler pour l'usage du public. Ce dernier a reçu une impression extraordinaire en découvrant le mélange de détours et de contre-vérités qui forment le programme d'un évêque ultramontain en pays protestant. Cette tentative ultramontaine de jeter en désespéré le gant aux lois et à l'évidence, et d'opposer un front d'airain à des accumulations de faits à charge, a révélé une puissance parasite au sein de la société américaine, hostile autant aux premières notions du mien et du tien, du bien et du

mal, qu'à la majesté de la loi. Notre vieille terre de papisme a cessé depuis des temps immémoriaux de s'étonner de ces choses, et elle sait les modérer, les ensabler; mais l'Union Américaine, nourrie de la Bible, et sans précautions défensives, n'a pu voir sans s'émouvoir qu'on bâtit des forteresses dans son sein et qu'on y dressât un festin des pourritures du Jésuitisme.

Depuis que ces lignes ont été écrites, la position politique des Etats-Unis s'est empirée. L'Union a couru quelques dangers à la suite des oppositions amenées par la question de l'esclavage. Oui ! c'est là le péché national le plus évident; et dans les pages qui précèdent, l'auteur croit l'avoir suffisamment jugé.

Mais un mal plus répandu et qui ébranle la constitution religieuse du peuple américain, je veux dire ses Églises libres évangéliques, c'est l'orgueil de la richesse et une cupidité croissante. Hors de la portée de toute autre puissance qui pourrait l'équilibrer, la nation américaine amie du luxe laisserait éclater ses passions et ses forces en excès de diverse nature, si l'Evangile et la simplicité chrétienne n'y reprennaient un empire plus pur. L'humanité est ainsi faite; elle marche de chutes en relèvements. Il faut un grand *revival* à ce pays;

la Foi y décline peu à peu, l'Europe y exporte trop de ses misères et de ses tendances antichrétiennes. Moins il y a de gouvernement dans un pays, plus il y faut de christianisme, pour que la nation subsiste et prospère.

C'est en ce *revival* que l'auteur espère pour la durée de la prospérité du grand empire des États-Unis. — Les hommes ne le veulent pas; plus d'un Américain voit dans son luxe croissant, dans ses habitudes de plus en plus éloignées de l'ancien puritanisme un fruit savoureux de la civilisation. Sans doute il y a là des bénédictions, mais il y a aussi beaucoup de mal. *Noblesse oblige*. Et quelle origine plus noble que celle des colonies qui devinrent l'empire actuel de l'Union ? Il n'y en a pas sur la terre. Les descendants des fugitifs échappés d'Europe pour la conscience, la Bible à la main, ont été déjà souvent visités par des réveils de piété dans leurs églises ; eux-mêmes redisent dans leur histoire ces *revivals*, comme ailleurs on signale les révolutions ou les changements de dynastie. Aussi espérons-nous en Dieu pour souffler encore de son esprit sur cette terre la plus chrétienne que nous connaissions, et cependant déjà haletante après de nouvelles grâces. Les rouages politiques y crient et s'entrechoquent ; l'Europe s'en étonne, et quelquefois en sourit avec malveillance. Mais tandis que les monarchies attendent des changements de règnes les palliatifs à leurs souffrances, les États-Unis ont jusqu'ici toujours trouvé un remède plus sûr à leurs crises. Toute amélioration politique et sociale y a toujours été

précédée d'un travail profond de la grâce d'en Haut dans beaucoup d'âmes ; le développement de tout bien dans les pays libres, est dû à l'amélioration morale d'une foule de citoyens et non à des événements fortuits. Nous le répétons, où l'Amérique a trouvé son noble passé, elle trouvera aussi son avenir si elle sait l'y chercher.

Que Dieu l'y incline !

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE



